

A m a b i l e G i u s t i

**TENTER DE  
NE PAS T'AIMER**

Traduit par Arline Torrent



Montlake  
Romance

TENTER DE  
NE PAS T'AIMER



A m a b i l e   G i u s t i

**TENTER DE  
NE PAS T'AIMER**

Traduit par Arline Torrent



Édition originale parue au Luxembourg en 2015 sous le titre *Tentare di non amarti*, Amazon Publishing Ce roman a été traduit grâce au programme AmazonCrossing Publié par  
Montlake Romance, Amazon Media EU Sàrl

**5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg**

**Juin 2018**

Copyright © Édition originale 2015  
Amabile Giusti  
Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2018 traduite par Arline Torrent Adaptation de la couverture par : PEPE *nymi*, Milano Photos : © Cavan Images/Offset © AKV/Shutterstock ISBN: 9781503953611

[www.amazon.fr/montlakeromance](http://www.amazon.fr/montlakeromance)

# TABLES DES MATIÈRES

## COMMENCER À LIRE

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

REMERCIEMENTS

À PROPOS DE L'AUTEUR

« Que vers un cœur brisé  
Nul autre ne se dirige  
Sans le haut privilège  
D'avoir lui-même aussi souffert »

Emily Dickinson

Ses bottes en caoutchouc semblaient nager dans les flaques : il n'était pas possible de les éviter. De plus, à chaque fois qu'une voiture passait, des vagues dignes d'un océan s'élevaient, éclaboussant jusqu'à ses yeux. Sous son chapeau en forme de cloche de laine rose, surmonté d'un pompon, ses pauvres cheveux étaient flasques comme des méduses mortes.

Quelle nuit de merde ! Et dire que le trajet depuis son lieu de travail était court, deux pâtés de maison, mais deux pâtés de maison cauchemardesques. Tous les soirs, ces deux pâtés lui volaient des années de sa vie et à l'arrivée, elle avait l'impression d'avoir réussi à traverser un champ de mines sans avoir perdu un bout de doigt. Une miraculée, une chanceuse. La pluie de ce soir était une tuile de plus, un fardeau imposé par le destin pour l'humilier davantage.

Elle s'arrêta à une certaine distance, en espérant qu'il n'était pas là. Ce n'était pas toujours le cas, il apparaissait avec une persistance irrégulière : un jour oui, un jour non, un jour non et puis il était de nouveau là. Quelle perfidie pleine de lucidité dans ce jeu, il savait ce qu'il fallait faire ou ne pas faire pour qu'elle ne puisse pas le dénoncer. Tout le monde sait que si tu ne meurs pas, tu n'as aucune preuve quand tu t'adresses à la police pour que ton ex cesse de te harceler. Et si tu meurs, tu n'en as plus la possibilité. Donc tu es quand même foutue.

Elle s'arrêta, un peu après avoir dépassé un réverbère qui fonctionnait par intermittence : allumé, éteint, un grésillement rappelant une platine à silex et une obscurité digne d'un thriller. Au moins il ne semblait pas être devant le portail. Le tout était de savoir s'il était à l'intérieur.

Dégoulinante de pluie, elle poussa un soupir, se mordit les lèvres et se dit qu'elle ne pouvait pas rester là, dehors, encore longtemps.

*Si je ne meurs pas parce qu'il me poignarde, je vais mourir d'une*

*pneumonie.*

Elle accéléra le pas tout en rentrant la tête dans les épaules. Elle atteignit l'entrée en soulevant l'eau, vague après vague, même si elle ne faisait pas de claquettes, vêtue de jaune, comme Debbie Reynolds dans *Chantons sous la pluie*.

Quel bâtiment affreux ! Un de ces pauvres immeubles en copropriété, délabré, une façade décrépie à cause de tagueurs médiocres, un hall d'entrée nu, recouvert de papier peint de couleur indistincte, qui pendait, décollé à plusieurs endroits. Le lieu idéal pour tendre un piège à ton ex qui n'a pas cédé à tes avances et que tu dois faire payer d'une manière ou d'une autre parce que tu n'es pas tout à fait normal.

Elle franchit le seuil de l'immeuble le cœur battant.

C'était tout noir. L'interrupteur ne fonctionnait pas. L'ampoule, qui pendait directement des fils électriques, restait éteinte. Cette obscurité, épaisse comme un brouillard noir, lui coupa la respiration. Cela se passait toujours ainsi.

Pénélope, que les intimes appelaient Penny, avait de sérieux problèmes avec le noir : elle perdait le sens de la réalité, restait paralysée et en proie à la panique tant qu'elle ne s'obligeait pas à respirer, penser et compter jusqu'à dix. Alors, elle reprenait ses esprits, son sang affluait dans ses bras et ses jambes et elle arrivait de nouveau à bouger. Mais ce n'était qu'une trêve passagère, juste le temps de tromper son cerveau un instant. Si elle n'avait pas trouvé tout de suite une source de lumière, elle se serait mise à crier.

Elle sortit son portable de son sac à main et l'alluma : la lueur éclaira seulement un espace gris, glauque et désert. Elle monta les marches, un peu rassurée.

Elle habitait à l'avant-dernier étage et espérait que Grant n'aurait pas pris la peine de grimper aussi haut pour l'attendre, planqué dans un coin.

Elle avait partagé avec lui une stupide relation qui n'avait duré que sept jours, un mois auparavant. Ils s'étaient rencontrés là où Penny travaillait. Il était entré, beau comme le soleil, habillé d'une manière élégamment négligée et avec un sourire charmeur. Il lui avait adressé quelques mots pendant qu'elle lui préparait un mojito et finalement, il l'avait attendue à l'extérieur. Le tout avec une délicatesse ingénieuse, prétendant être un soupirant mais sans trop insister. Devant l'entrée du Well Purple, ils avaient commencé à discuter avec une facilité extraordinaire : rien, sous cette nuit étoilée, même pas le plus petit indice, ne lui avait fait soupçonner que toute cette beauté et

cette élégance pouvaient n'être que du bluff. Mais déjà au troisième rendez-vous, la perspicacité de Penny avait été obligée de se réveiller. Ce garçon à l'apparence parfaite, le rêve de toutes les mères pour leurs filles, n'était qu'un petit salaud gâté, complexé et violent, qui jouissait de l'humiliation qu'il infligeait aux femmes. C'est pourquoi elle l'avait quitté sans grands discours. Il ne lui avait pas pardonné : depuis lors, il avait commencé à la suivre un peu partout. Jusque-là, il s'était contenté de lui faire peur, de l'observer avec un sourire féroce et de proférer des menaces, mais toujours sans témoin. En public, il se comportait en authentique gentleman, ce même gentleman qui l'avait charmée avec des manières qui semblaient sortir tout droit d'un des épisodes phare de *Downton Abbey*. Mais quand il était sûr que personne ne pouvait l'entendre, il laissait tomber son masque et la traitait de putain à voix basse. Il l'agressait avec des mots à la signification sans équivoque, lui promettait de lui faire du mal.

Penny n'avait rien dit à sa grand-mère, elle ne voulait pas l'effrayer. Elle avait fait des recherches sur Internet et elle avait découvert que, sans une réelle agression physique, des bleus, une petite visite aux urgences et quelques témoins crédibles, on l'aurait difficilement crue. Grant était le fils d'un avocat, il avait obtenu son diplôme de droit peu de temps auparavant, il était riche et s'habillait toujours comme un modèle d'Abercrombie. Il était également beau comme un modèle d'Abercrombie. Qui aurait pu imaginer qu'il représentait un danger ?

Penny continua de monter les escaliers. Tout à coup, son portable émit le son typique de la batterie sur le point de mourir.

« Pas maintenant, pas maintenant, pas maintenant ! » supplia-t-elle. Mais cette saloperie d'objet déglingué s'en foutait et s'éteignit soudainement.

Elle resta plongée dans le noir complet, au milieu de l'escalier.

Il ne lui restait plus qu'à continuer de monter, en espérant ne pas faire de faux pas sur ces marches délabrées, que la panique ne revienne pas, mais surtout que Grant ne surgisse pas de l'obscurité.

Elle retint sa respiration en grimpant le plus rapidement possible.

*Encore trois étages, encore trois étages. Résiste. Tu peux le faire. Le noir n'est que du noir, ce n'est pas un mur, un gouffre ou le centre de la terre.*

Tout à coup, elle entendit un bruit distinct derrière elle. Quelqu'un montait d'un pas rapide et lourd. C'était impossible que ce soit une des personnes âgées qui habitent l'immeuble. Elle était la seule jeune locataire au

milieu d'une armée de pensionnaires de plus de soixante ans, certainement incapables de se déplacer de manière aussi agile et énergique. Empêcher son cœur de battre jusqu'à l'éclatement devint mission impossible. Elle avait l'impression d'avoir un troupeau de taureaux dans la poitrine. Elle s'arrêta un instant et s'appuya contre le mur ; elle avait la sensation qu'elle allait s'évanouir. Puis elle ordonna à son courage de revenir se mettre dans les rangs.

*Aucune chance que je te laisse me faire ma fête, espèce de gros porc !*

Elle accéléra de nouveau son allure, alors qu'une lueur blanche se concentrait à l'étage du dessous. Le salaud avait une lampe de poche. Penny se mit à courir, avec la fougue chaotique d'un cerf blessé, et atteignit son étage. Respirant avec peine, elle chercha ses clefs dans son sac. Maudites clefs, elles s'étaient cachées, comme si elles étaient complices des odieuses intentions de Grant. Elle fouilla encore et encore, touchant tout un tas de bric-à-brac – un livre de poche, des M&M's éparpillés au fond du sac, des mouchoirs en papier, un flacon de vernis à ongles, un baume à lèvres au cacao et tout le bazar artistique qui remplissait son malheureux sac de Mary Poppins – sauf ses clefs. Finalement, elle les sentit, froides et hostiles sous la paume de sa main. Victorieuse, elle les sortit et partit à l'assaut de la serrure du bout des doigts.

Grant était tout près désormais, la lumière de sa lampe de poche allait parvenir jusqu'à elle. À ce moment-là, ses clefs tombèrent par terre et tintèrent comme de la monnaie qui se disperse sur le sol.

« Espèce de vache empotée ! se maudit-elle. Tu as l'air de l'idiote naïve d'un film d'horreur. Celle qui va se cacher dans des garages souterrains, des rues désertes ou des forêts pour échapper à son poursuivant. Tu as presque mérité ce qui va t'arriver ! »

Elle s'agenouilla sur le sol et sentit les larmes monter, preuve incontrôlable de sa peur. Elle trouva ses clefs au moment où le faisceau de lumière l'atteignit et l'aveugla.

Elle resta à terre, reculant, le dos d'une main devant le visage. La lampe de poche était braquée sur elle, comme l'œil lumineux d'un méchant cyclope. Derrière la lampe, elle devinait une vague silhouette d'homme. Grant, c'était sûrement Grant.

Un bras s'allongea dans sa direction, pendant que l'homme s'avavançait pour la maîtriser.

— Je t'explode les couilles à coups de pied si tu me touches ! s'exclama

Penny, qui cachait avec peine sa panique sous cette vague d'audace feinte.

Elle était à jeun, mais elle sentit un goût de vomi, comme si les pâtes des dix dernières années remontaient son œsophage pour empoisonner sa bouche.

Pendant qu'elle débattait intérieurement – *qu'est-ce que je fais ? J'essaye de le frapper ? Je m'enfuis ? Je crie ? Je prie ?* – une main saisit la sienne et la releva, sans la tirer ou lui faire le mal auquel elle s'attendait.

Penny resta interdite pendant quelques instants. L'homme baissa le faisceau de lumière, cessant ainsi de l'aveugler, et dans la pénombre, elle se rendit compte que ce n'était pas Grant. Cependant, ce qu'elle vit la soumit à un nouveau choc.

Elle découvrit une espèce de géant, un homme d'environ vingt-cinq ans, aussi haut et robuste qu'un séquoia. Bon, son imagination exagérait sûrement avec les comparaisons, mais elle était certaine qu'il devait atteindre les deux mètres de haut et ne pas peser moins de cent kilos. Il n'était pas gros, mais il possédait des muscles magnifiques qui se devinaient même à travers ses vêtements. Il aurait pu l'écraser avec un seul avant-bras. Le même avant-bras qu'il utilisait pour l'aider à se relever et sur lequel, en plus d'une manche retroussée, se distinguait un large enchevêtrement de tatouages tribaux dans les tons gris et noirs. Il avait un poignet aussi solide que du bois pétrifié, strié par des veines qui apparaissaient nettement, malgré la semi-obscrité.

Après avoir imaginé qu'il s'agissait de Grant, le beau Grant, fou et cruel, ce type vêtu de noir ressemblant à un poids lourd, avec les cheveux rasés comme ceux d'un soldat et deux yeux clairs, bleu clair ou gris, lui semblait presque être une espèce d'esprit céleste.

— Vous m'avez fait peur, murmura Penny, continuant à se demander si, au bout du compte, elle avait raison de se sentir soulagée ou si elle ne se retrouvait pas face à un nouveau danger, sûrement moins facile à affronter que Grant.

Comment aurait-elle pu se débarrasser de celui-là ?

Il s'arrêta pour la fixer, avec deux pupilles qui ressemblaient à des éclats de verre insérés dans ses globes oculaires. Penny se sentit mal à l'aise, parcourue par ce regard glacial. Pourtant, elle ne baissa pas les yeux et, pendant un petit moment étrange, tous les deux restèrent ainsi à s'observer, dans la pénombre. Autour d'eux, le silence régnait, rompu seulement par la respiration encore haletante de Penny.

— Que fais-tu ici ? lui demanda-t-elle enfin.

C'était certainement une question bête à poser à un inconnu herculéen et renfrogné qui voulait peut-être lui faire du mal, exactement comme Grant, mais rien de mieux ne lui vint à l'esprit.

L'homme lui indiqua quelque chose, comme s'il lui montrait le ciel.

— Es-tu un ange ? continua-t-elle, sachant bien que c'était une observation démente.

*Un ange avec cet aspect-là ? Il a plus l'air du démon chargé de jeter un œil sur la porte de l'enfer.*

— J'habite à l'étage du dessus, rétorqua l'homme.

Il avait une voix qui s'accordait à son allure puissante, une voix rauque, profonde, imposante comme son corps.

Penny cligna des yeux, incrédule. Il n'y avait personne à l'étage du dessus, à sa connaissance. C'était une espèce de mansarde délabrée – plus un pigeonier qu'un appartement – habitée par des souris et des vieux meubles moisis.

Discernant son étonnement évident, il lui précisa, sans que sa voix ne perde cette absence totale d'intonation :

— Je suis le nouveau locataire.

« Locataire » n'était pas un mot qui lui collait très bien. Ce terme faisait plutôt penser à des occupants soignés qui amènent des plantes et des canapés en soie à rayures chez eux, peignent les parois en jaune crème et achètent des batteries de casseroles pour la cuisson à la vapeur. Ce type faisait penser au contraire à de vieilles caves où les gens boivent et se bagarrent, à des rings pleins de sang, de salive et de sueur et à des draps trempés par du sexe effréné.

Écarlate jusqu'aux oreilles, elle pensa qu'il n'était pas nécessaire de rester en compagnie d'une personne qui était peut-être un nouveau locataire ou un fou furieux.

Alors elle lui demanda plus aigrement :

— Si tu habites au-dessus, pourquoi ne montes-tu pas ? Pourquoi restes-tu ici ?

— J'attends que tu rentres chez toi.

— Et pourquoi donc ? lui demanda-t-elle suspicieuse.

— À cause de la tête que tu fais.

— Quelle tête ?

Il se tut un instant, puis palpa les poches de sa veste comme s'il cherchait quelque chose. Penny pensa qu'il allait sortir un couteau avec

lequel il l'aurait égorgée là, sur le palier. Au lieu de cela, il sortit juste un paquet de Chesterfield et un briquet en métal. Il mit une cigarette dans sa bouche et alluma son briquet. Son visage s'éclaira d'une lumière rougeâtre, illuminant un instant deux yeux à l'air déterminé, un nez droit et une bouche incroyablement charnue, avec une petite cicatrice sur le côté. Il tira une bouffée de sa cigarette et dit :

— Quand je vois une femme avec cette tête-là, même si elle ne m'a rien demandé et que je ne la connais pas, je m'arrête généralement pour m'assurer qu'on ne lui fait pas sa fête.

— Personne ne veut me faire ma fête ! C'est plus probable que ce soit toi qui veuilles me la faire !

Il haussa un sourcil et son expression impassible trahit un signe de malaise et le début d'un petit rire cinglant.

— Je ne fais pas leur fête aux femmes, pas dans le sens où tu l'entends. Et dans tous les cas, je ne te la ferai pas, tu n'as rien qui donne envie de fêter quoi que ce soit.

Pénélope serra les dents, le détestant profondément. Elle était consciente d'être peu intéressante : elle affichait depuis plus de vingt ans un physique simple, pour ne pas dire banal, qui, adolescente, lui avait fait couler secrètement beaucoup de larmes. Son manque de beauté était justement la raison principale qui l'avait poussée à se jeter dans les bras de Grant. Il lui avait paru impensable qu'un jeune homme aussi séduisant la remarque au milieu de tout ce monde. Mais que cet inconnu se permette de l'insulter lui paraissait une provocation insupportable.

— Tu peux te tirer avec ma bénédiction, lui dit-elle.

Il ne se le fit pas répéter deux fois, dirigea le faisceau de lumière vers l'étage supérieur et s'éloigna sans un mot. Penny ne put s'empêcher de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les escaliers redevenus sombres. Ensuite, elle introduisit rapidement la clef dans la serrure et rentra chez elle. Elle referma la porte derrière elle avec le plus grand soin, en mettant aussi le loquet que sa grand-mère laissait ouvert pour lui permettre de rentrer.

C'est seulement à ce moment-là qu'elle se permit de respirer normalement.

La maison où elle vivait avec sa grand-mère Barbara, que ses amis appelaient Barbie depuis toujours, était un petit appartement sans prétention et avec peu de fenêtres : deux chambres, une salle de bains et un salon ouvert

sur la cuisine, le tout en taille réduite. Sa grand-mère disait toujours : « Je suis Barbie et ceci est la maison de Barbie, c'est pourquoi elle est petite ! »

Les rêves de Penny s'étaient également réduits, comme des poupées. Elle aurait voulu s'inscrire à l'université, mais elle n'avait pas réussi à obtenir une bourse d'étude. C'était mieux ainsi, car autrement elle aurait été contrainte de mener une brève bataille mentale et sentimentale pour décider de son destin. Brève, parce que finalement, elle se serait donné la même réponse : *je reste avec grand-mère*.

De cette manière en revanche, toute possibilité de conflit était nulle. Barbie avait quand même insisté pour qu'elle s'installe sur le campus et cherche un travail pour pouvoir poursuivre ses études, mais Penny savait que sa douce petite grand-mère, qui se sentait toujours jeune malgré ses soixante-dix ans largement passés, en aurait souffert de mille maux. Ainsi elle était restée et elle ne l'avait jamais regretté. Elle aimait sa grand-mère plus que n'importe qui sur terre.

Elle alluma la lumière dans la cuisine. Elle s'y déshabilla, laissant tomber sur le sol ses habits humides : le long manteau gris qui lui arrivait au mollet, le T-shirt tellement stretch qu'il pouvait faire concurrence à une radiographie, la jupe très courte et toute plissée – du style « Sailor Moon un peu putain » –, les collants transparents avec une jarretière rouge dessinée sur la cuisse gauche et les bottes de pluie qu'elle avait chaussées avant de quitter l'établissement où elle était obligée de porter des talons vertigineux, douze centimètres de gratte-ciel risquant de s'écrouler à tout moment. Ce qui restait, outre sa peau, était le corps maigre et pâle d'une fille de vingt-deux ans, ni belle, ni moche, des yeux marron, un nez pareil à mille autres, des lèvres acceptables : la seule partie d'elle-même qu'elle ne détestait pas. Elle avait des cheveux lisses, couleur châtain cuivré, coupés en carré court par une voisine qui était autrefois coiffeuse pour femmes. Le résultat était loin d'être parfait, asymétrique, avec un effet « bol » et sur le front, une seule mèche teinte en rose clair, presque lilas fané, plus longue que les autres, lui arrivait presque jusqu'au nez. Elle ne portait qu'une seule boucle d'oreille, du côté gauche : une croix en argent qui pendait jusqu'à son épaule. Elle l'enleva et la posa sur la table.

Elle alla tout de suite prendre une douche et ôta les odeurs du bar : la nourriture, la fumée et les arômes des cocktails qu'elle préparait.

Seulement quand elle sentit bon et sans ces accoutrements étranges, excepté cette mèche pastel, elle se mit à la porte de la chambre où dormait

Barbie. Sa grand-mère ne s'était aperçue de rien, elle n'avait pas entendu l'étrange échange de paroles survenu sur le palier avec ce type. Elle dormait comme un bébé, sous les couvertures. Elle était petite et maigre comme elle, c'était une Pénélope plus vieille et plus tendre, plus rêveuse et plus bizarre, avec des cheveux extrêmement longs, autrefois blonds et aujourd'hui argentés. Quand elle était jeune, on l'appelait « la Barbie de poche », tellement elle était belle et avait une chevelure spectaculaire. Penny l'embrassa sur le front en faisant attention à ne pas la réveiller. Puis elle rejoignit sa chambre.

« Chambre » était un mot généreux pour définir ce trou. Elle avait cédé à sa grand-mère l'espace le plus grand et elle s'était offert cette espèce de réduit. Le lit y rentrait à peine et il n'y avait pas de place pour une armoire : elle avait dû se contenter d'un portemanteau, sur lequel elle accrochait le peu d'affaires qu'elle avait. Cependant, elle avait une fenêtre qui donnait sur l'escalier de secours et sur une route transversale. Ce n'était pas un paysage d'enfer mais quand même une ouverture d'où passait la lumière le matin, l'air frais le soir et parfois le miaulement romantique des chats, qui ne la dérangeait pas ; au contraire, cela lui faisait une musique de fond pour s'endormir. Après les bruits stupides, ivres, bagarreurs et inutiles entendus au Well Purple, la voix simple des animaux était purificatrice, c'était une berceuse maternelle.

Elle mit son pyjama habituel et se coucha.

Dans le silence, un peu avant de s'endormir, elle ne put s'empêcher de repenser à ce type tatoué. Est-ce qu'il habitait vraiment dans la mansarde ? Est-ce qu'il y entrait tout droit ou est-ce qu'il devait rester tout le temps courbé ?

Elle imagina ce colosse se déplacer à quatre pattes pour éviter de se prendre les poutres sur le front et elle rit. Qui sait ce qu'un homme pareil faisait là : il n'était pas du tout à sa place ici, aussi improbable qu'un chant de *hooligan* à un concert de musique classique. Il était mystérieux, beau de la même façon que l'on considérait beau un tigre, un dragon crachant du feu ou un gouffre mortel au-dessus duquel s'ouvre un panorama à couper le souffle.

Elle s'endormit en repensant à ses yeux clairs et froids : elle avait la sensation que ces yeux-là seraient capables de regarder ses mains tuer quelqu'un sans s'accorder la faiblesse de battre ne serait-ce qu'un cil.

## 2

### *Marcus*

Francisca sort de prison dans exactement deux mois. Dès qu'elle sera sortie, nous quitterons cet endroit de merde. Nous ne nous sommes pas vus pendant quatre ans, j'étais enfermé d'un côté et elle d'un autre. Putain ce qu'elle m'a manqué !

En attendant, j'ai trouvé un travail et une maison qui n'est pas une maison, c'est un taudis pourri, la prison était presque mieux. Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, ce n'est pas pour longtemps, dans deux mois, on remballe tout et on se tire.

J'ai eu d'autres femmes depuis que je suis sorti, je ne dis pas non, baiser n'est que baiser. Mais elle, c'est elle. Francisca a quelque chose que les autres n'ont pas. Elle a ces yeux impitoyables, ces manières odieuses ; elle, c'est moi avec une chatte entre les jambes.

Mais nous n'avons pas fait exprès de tuer ce type. Ça s'est passé pendant une bagarre : quand tu tapes dur et que les autres tapent dur, tu ne te mets pas à mesurer la force que tu as. Si tu remarques qu'un salaud essaye de taillader ta copine avec un couteau à cran d'arrêt, comment tu fais pour retenir l'envie de lui briser le dos avec un coup de pied ?

Nous l'avons tué, oui, mais ça faisait partie de la rixe. Le bâtard et son ami, qui a fini à l'hôpital parce que je n'ai pas eu le temps de finir le travail, nous ont vraiment provoqués. Pour ça, nous n'avons pas chopé la réclusion à perpétuité, mais elle a pris quatre ans et moi six, j'ai eu une remise de peine de deux ans pour conduite exemplaire. Conduite exemplaire, moi ? Je n'ai jamais été exemplaire en rien. Mais en prison, j'ai essayé de bien me comporter. J'ai respecté les règles et évité les querelles. Après tout, c'est facile d'avoir la paix quand tu mesures deux mètres et que tu as la tête d'un

étrangleur.

Non pas que je sois un étrangleur. Je m'occupe de mes affaires, si les autres s'occupent des leurs. Mais ceux qui essaient d'aborder ta copine pendant qu'elle sort des toilettes d'un bar, lui mettent les mains dessus en appuyant une lame contre son visage et la forcent à se donner à eux si elle ne veut pas mourir, alors ceux-là, ils ne méritent pas de vivre. Francisca avait déjà commencé à frapper cet imbécile avant que j'arrive. Il n'avait pas la moindre idée, ce salaud, de qui il était allé déranger. Elle lui avait déjà réduit le nez en bouillie quand je lui ai sauté dessus pour le frapper.

Pour le moment je travaille comme videur dans une discothèque. Ils m'ont pris malgré mes erreurs, et dire qu'ils se sont renseignés ! Au contraire, il paraît qu'avoir un ex-détenu comme garde du corps, c'est cool. C'est un lieu pour les fils à papa, les premiers à avoir besoin d'être remis en place quand ils exagèrent. Ces gamins avec de l'argent sifflent une bière en trop et deviennent fous et salauds avec les femmes. Voilà, des conneries, j'en ai fait dans ma vie mais importuner une dame, ça jamais. Je n'ai jamais pris une femme par la force. Je ne supporte pas non plus ceux qui persistent même si les filles disent non. Elles ne sont pas toutes comme Francisca, sachant se défendre toute seule. Alors j'interviens et généralement, il suffit que je les regarde et ils chient dans leurs pantalons haute couture.

Bien sûr, ce travail me tue, je ne rentre jamais chez moi avant 4 heures du matin et l'argent pour m'acheter une voiture, je ne l'ai pas encore. Si je l'avais, je ne pourrais même pas conduire, car ils m'ont retiré le permis, c'est pour ça que je me déplace à pied par n'importe quel temps. Marcher me plaît : après quatre ans dans des endroits confinés, bouger est vital. Je respire tout l'air que je veux et, même si le quartier est dégoûtant et ennuyeux, j'ai l'impression qu'il n'y a que des odeurs de fleurs et de plage.



Cet après-midi, j'ai emménagé dans ma nouvelle maison, si on peut la qualifier de « maison ». C'est un taudis au dernier étage d'un immeuble de merde, mais si je me mets à l'arranger, il en ressortira quelque chose de décent. Je suis doué avec les outils et je sais réparer les choses. En attendant, il y a une fenêtre au plafond et avant de m'endormir, je peux regarder les étoiles. Ce n'est pas par romantisme – le mot « romantisme » lui-même me donne envie de vomir – mais par besoin physique. Après avoir fixé un

plafond en béton pendant quarante-huit mois, toujours le même – seules les taches d’humidité et la position des araignées changeaient – j’ai besoin de regarder le plus de choses possible. J’avoue avoir choisi cet endroit pour la fenêtre.

J’ai le principal : une chambre, une salle de bains et une cuisinière. Le plafond est bas et à un endroit, je dois me courber pour ne pas me faire mal ou pour ne pas abîmer le toit. Dans un angle, je suspendrai un sac de frappe. Je me diverte en lâchant des coups de pied et des coups de poing ; je le fais jusqu’à sentir mes muscles fondre comme de la réglisse chaude. En attendant, je fais des pompes : cent, trois cents, cinq cents. Puis je sors courir et je foule des kilomètres de terre sous des kilomètres de ciel. Ensuite je me prépare : je me douche, je mets ma tenue de travail – je dois être tout en noir : chemise, pantalon, manteau croisé en cuir, le tout mis à disposition par la discothèque – et je vais travailler.

C’est la cohue tous les soirs, mais à la fin de la semaine, c’est de la folie. De temps en temps, je vide quelqu’un et de temps en temps, une femme s’offre à moi, mais pendant le travail je ne peux pas. Alors j’attends de terminer et généralement je me la fais sur sa belle voiture. Certaines, je ne sais même pas à quoi elles ressemblent. Dans l’obscurité du bar, elles ont toutes l’air d’être canon, et puis, en plein air, après des heures de fumée et de sueur, elles s’avèrent banales. Mais qu’est-ce que j’en ai à foutre, pour un coup d’un soir, ça me suffit. Si elles sont ivres alors non, je ne veux pas me faire des zombies, moi.

Francisca comprendrait, elle ne s’est jamais énervée si je baisais avec d’autres. Elle disait toujours : « Ne t’inquiète pas, baby, c’est ta queue qui s’amuse, pas toi. »

Ensuite, à l’aube, je rentre chez moi.

Heureusement, l’uniforme du bar inclut aussi une lampe de poche, autrement je serais forcé de me déplacer à tâtons dans ce putain d’immeuble et ses ampoules grillées. Je monte quelques marches et j’entends une respiration étouffée et un gémissement craintif.

J’accélère et je me retrouve devant une fille, jamais vue avant, terrorisée. Elle a la tête de celles qui se débattent quand quelqu’un les étouffe. Mais il n’y a personne, elle est seule, ses clefs sont tombées, elle ne voit rien et si elle ne pleure pas, elle est sur le point de le faire. Elle est petite et très maigre avec les cheveux courts et la respiration brève. J’attends qu’elle rentre, mais elle a peur de moi. Personne ne peut lui donner tort : quand je me

regarde, je me fais aussi peur et à ceux qui me connaissent, je fais encore plus peur. Mais je le répète, les femmes, je ne les touche jamais. Si je ne suis pas sûr qu'elles me veulent vraiment, je garde le pantalon boutonné. Celle-là, je ne la toucherais pas, même si elle se mettait à genoux et m'implorait. Il y a une limite à tout. Si ce n'était pour ses jambes acceptables – que je lui conseille de ne pas mettre sous le nez des hommes si elle a l'intention de rentrer à cette heure-ci – j'aurais pensé que c'était un mec. Elle a des cheveux ridicules, humides et décoiffés, un peu châtain et un peu rose, un regard de faon pris dans les phares d'une voiture, et pas de poitrine. Mais les jambes ne mentent pas, j'en ai vu des cuisses et celles-ci sont bien des cuisses de femme.

Je la laisse à la porte de chez elle et je monte. Si tu n'as pas besoin de moi, gamine, je me tire.

Chez moi, c'est une pagaille d'enfer qui m'attend. Dès demain, je commence à ranger. Même si je ne reste pas longtemps, je dois donner une impression de stabilité à celui qui me surveille. Je dois donner l'impression de quelqu'un qui veut devenir bon, travailler et se calmer et non pas de quelqu'un qui n'attend qu'une chose : filer à l'anglaise. En attendant, je me déshabille, je jette tout sur un canapé à moitié en lambeaux et je reste nu. Je prends une douche froide, parce que l'eau chaude n'arrive pas et je me couche encore mouillé. Ensuite, je m'endors d'un sommeil sans rêve.

# 3

Le matin, Penny se réveillait tôt, malgré un sommeil léthargique. Elle ne devait travailler qu'après le déjeuner, mais dormir était impossible. D'habitude, elle se retrouvait dans un chaos total : c'était comme si une tornade était entrée dans la maison et avait tout retourné. Non par la faute de voleurs ou du vent, mais par celle de sa grand-mère. À cause d'une ischémie plutôt grave, la douce et rêveuse Barbie était atteinte d'une forme précoce de démence sénile. Par moments, elle était obsédée par la cuisine : elle était remontée dans le temps, à l'époque où elle était maîtresse d'école primaire. Alors, donnant libre cours à ses deux plus grandes passions – les enfants et les douceurs – elle préparait pour ses petits des friandises de toutes sortes. Elle les guidait le long du chemin de la connaissance sans un reproche ni une punition, en les encourageant avec de délicieux chocolats coulés dans des moules en forme de cœur, des meringues préparées comme des bonbons et des confitures maison. Hélas, de ce savoureux passé, il lui restait seulement l'ardeur, mais pas les moyens de suivre les recettes. Si elle décidait de faire des biscuits et ne trouvait pas la farine, il y avait un risque pour qu'elle utilise le talc ou même carrément le détergent à lessive. Bien sûr, elle salissait partout et, tous les matins, Penny se levait tôt pour ranger. Feignant de goûter à ces douceurs et d'en offrir quelques-unes aux voisins, elle cuisinait quelque chose de comestible, aidait sa grand-mère à se laver, s'habiller et jouait avec elle. Comme si elle était une enfant avec une autre enfant. Il n'y avait pas de temps pour dormir, bien qu'elle soit allée se coucher à 5 heures du matin.

Ensuite, l'après-midi, son deuxième engagement l'attendait : elle travaillait dans une bibliothèque. En dépit des préjugés liés à ce quartier en mauvais état, la bibliothèque était toujours bondée. Soit parce qu'il y avait du chauffage, soit parce qu'on y respirait un air tranquille et amical ou encore par pur plaisir de lire un bon livre en paix, le fait est qu'elle était toujours

pleine de monde. Petite mais élégante, propre, tapissée de boiseries et de livres aux couvertures multicolores, c'était pour Penny comme le pays des merveilles pour Alice. Elle n'aurait pas été surprise d'apercevoir un lapin blanc, muni d'une montre à gousset, se faufilant entre les étagères. Après les conditions sordides de son travail nocturne, préparer à boire pour des motards ivres et des filles qui sentaient la cigarette jusqu'à la racine de leurs cheveux teints, le tout dans un uniforme de garce – pour ne pas dire autre chose –, le monde calme de la bibliothèque la faisait renaître.

— On sort un peu ? demanda Penny à sa grand-mère, après lui avoir peigné les cheveux pendant un long moment et y avoir mis de la poudre au parfum de rose, dont Barbie raffolait. Il reste deux heures avant que je commence mon travail à la bibliothèque. On va faire une promenade ?

Sa grand-mère acquiesça, toute contente. Elle aimait sortir, mais elle ne le faisait pas toute seule. Elle boitait, se fatiguait rapidement et il y avait toujours le risque que, prise d'une soudaine confusion, elle ne sache pas comment rentrer.

Penny mit son chapeau en laine rose, désormais sec, son manteau gris et prit sa grand-mère par la main. Il ne pleuvait plus, même si l'air était encore frais. Elles commencèrent à descendre les marches et Barbie avait vraiment l'air d'une petite fille.

Pendant qu'elles descendaient, un obstacle se présenta, pas métaphoriquement : un vrai obstacle, un sac de frappe, ceux sur lesquels les boxeurs tapent à coups de poing et les kickboxers à coups de pied. Derrière cet objet encombrant, Penny n'eut aucune difficulté à reconnaître l'inconnu qu'elle avait rencontré la veille au soir.

À eux deux, le sac et l'homme, ils occupaient l'intégralité du palier entre les deux rampes d'escaliers. Descendre était impossible, à moins de se plaquer contre la paroi et risquer de s'aplatir comme une crêpe entre le mur et la puissante masse de ce type. Il était plus gros que le sac, sa tête effleurait presque le plafond.

— Et maintenant, comment on passe ? lui demanda Penny, agacée.

L'homme posa à terre le sac et le poussa le plus possible contre le mur. Elle put mieux l'observer. Il avait deux larges épaules de marbre. Ses avant-bras tatoués sortaient d'un pull-over noir dont les manches étaient retroussées. Il portait des jeans sombres dans des bottines basses sans lacets. Autour du cou, il avait une cordelette de cuir d'où pendait une bague en forme d'animal, peut-être un serpent.

Penny sentit ses joues s'empourprer et eut comme des papillons dans le ventre. Ses yeux étaient extraordinaires, d'une couleur étrange, une fusion inhabituelle entre gris et céruléen. Quand l'inconnu l'observa à son tour, Penny détourna le regard.

Barbie dit à l'oreille de Penny : « Quel beau garçon, n'est-ce pas ? » Son intention était de le murmurer en secret, mais elle aurait pu être entendue aisément jusqu'au rez-de-chaussée et même plus loin.

Quand sa grand-mère rencontrait un type qui lui plaisait, elle l'admettait toujours avec franchise. Elle était sincère, directe et parfois embarrassante, comme tous ceux qui, atteints par un certain mal, sont complètement désinhibés et disent ce qu'ils pensent au moment où ils le pensent. Son mari était aussi maître d'école, un type chétif avec des lunettes rondes et un physique à soulever des plumes, si bien que l'on aurait pu penser que les hommes qui ressemblaient à des guerriers grecs immortels ne devaient pas être à son goût. En vérité, son homme idéal était tout autre : avant son mari, dans un passé encore plus lointain, sa grand-mère avait vécu un amour inoubliable. Elle avait follement aimé un homme rustre, rebelle, un de ceux qui se salissent les mains, ont des cals aux doigts et des muscles façonnés par l'effort physique. Cela s'était mal terminé parce que les parents de sa grand-mère s'y étaient opposés en utilisant toutes les manières possibles, avec l'envahissement familial typique de l'ancien temps où la fille d'un employé ne pouvait pas épouser un facteur. Mais sa grand-mère, qui oubliait souvent ce qu'elle avait fait la veille, conservait intact le souvenir de cet amour de jeunesse interdit. Il s'appelait John, comme John Wayne, et il lui ressemblait un peu, selon ses récits. C'était peut-être pour cela qu'à chaque fois qu'elle tombait sur un homme qui avait l'aspect d'un soldat, d'un cow-boy ou d'un boxeur, elle lui souriait comme une adolescente.

Pendant que sa grand-mère prenait la main que l'homme lui tendait et passait aisément dans le petit espace sur le palier, Penny marmonna quelque chose d'incompréhensible.

— Que tu es gentil ! s'exclama Barbie tout de suite après. Comment t'appelles-tu ?

Le jeune homme sourit et Penny pensa que c'était un sourire tiré et faux. Ces sourires cachaient toujours des secrets fourbes.

— Marcus, lui répondit-il.

Puis il se tourna vers Penny et lui dit d'un ton plus résolu :

— Si tu te décidais à passer, nous irions tous plus vite.

— Je vais à mon rythme, je ne veux pas m'étaler parce que tu es pressé ! répondit-elle, irritée.

Cependant, bien qu'authentique, l'irritation ne réussit pas du tout à calmer cette sensation au creux de son ventre.

*Satanées hormones ! Même si une femme étudie, lit, pense et vit comme un être civilisé, elle se retrouve en émoi face à un primate préhistorique.*

*Sommes-nous fondamentalement des animaux ? Les biceps d'un homme des cavernes suffisent-ils pour faire disparaître notre raison ?*

Elle se mordit la langue, ne pouvant pas se mordre le cerveau. Elle détestait s'être imaginée étreinte par ces bras qui semblaient capables d'infliger plus de douleur que de caresses.

Elle se prépara à passer, pendant que sa grand-mère attendait à l'étage du dessous, immobile et heureuse comme si le soleil lui réchauffait le dos. Marcus se plaça le plus en arrière possible, mais l'espace était ce qu'il était. Elle l'effleura inévitablement avec son sein. Ces maudits papillons primitifs lui envahirent la gorge. Quel parfum avait-il ? En réalité, il n'en avait pas. Il sentait l'homme propre et un peu, juste un peu, la sueur. Il était tellement immense qu'il aurait pu projeter une ombre capable de l'envelopper complètement, comme les chênes au milieu de la lumière. Elle lui arrivait à peine au sternum.

« Ne t'inquiète pas, je ne te touche pas », lui murmura-t-il, en continuant de garder ce sourire glacial.

Penny s'esquiva, encore écarlate. Elle aurait voulu se donner des gifles. Pas pour ce contact fugace, mais parce que son cerveau malade continuait de lui demander en silence : *le ferais-tu avec celui-ci ?*

*Jamais, jamais ! Une pensée n'est qu'une pensée !* se répondit-elle. Elle détestait les romans dans lesquels des idiots sans fierté perdaient la tête instantanément, comme si le destin avait appuyé sur un bouton, juste parce que le mec canon de service les relaquait d'un air sournois.

Une pensée n'est qu'une pensée. C'était vrai, c'était rationnellement vrai. Elle n'avait jamais perdu la tête. Pour être honnête, elle était encore vierge et c'était par choix, non par manque d'hommes disposés à lui faire franchir le pas. Au travail, elle rencontrait tous les soirs des types à moitié ivres aux regards aguicheurs et aux intentions claires. Mais Penny ne voulait pas d'un homme de ce genre. Elle voulait l'Amour avec un grand A, comme dans un roman. Elle voulait être comme Jane Eyre, mais pas dans le sens où elle voulait trouver un homme revêche avec une femme folle à lier enfermée

dans le grenier, mais le grand amour, étrange et inoubliable. Un amour, de ceux qui te surprennent même s'il finit mal, et qui te laissent une trace indélébile tout au fond de toi. Elle avait cru que Grant était l'élus, mais il était fou et violent.

Depuis lors, elle s'était promis qu'elle serait encore plus vigilante, pour ne pas se faire avoir par des illusions et autres démons. Des démons comme Grant, qui te dupent avec des manières élégantes, mais aussi des démons comme Marcus, qui semblent avoir été créés pour faire ressortir un de tes côtés les plus enfouis et secrets, dont tu ne soupçonnes même pas l'existence.

Elle rejoignit rapidement sa grand-mère. Cependant, elle ne put s'empêcher de le regarder monter, de dos, tandis qu'il mettait le sac sur son épaule comme si c'était un sac de jute rempli de pétales. Et de nouveau, son cerveau se remplit de questions osées qu'elle se força à ignorer et auxquelles elle ne donna pas de réponse.



L'atmosphère de la bibliothèque était toujours bénéfique. Elle l'aidait à se sentir propre et revigorée, peu importait ce qu'il s'était passé dehors. Son travail consistait à ranger les volumes sur les étagères, mettre de l'ordre sur les bureaux et servir les lecteurs dont les requêtes impliquaient de devoir monter sur l'échelle, vu que M<sup>lle</sup> Milligan, la bibliothécaire en chef, était âgée et que monter seulement une marche lui donnait des vertiges.

En fait, Penny était précisément en train de chercher un livre posé sur une haute étagère. Elle était toute seule sur sa belle échelle munie de roues, qui glissait entre les étagères comme une trottinette bien huilée. Parfois elle s'amusait à aller en avant et en arrière, fredonnant pour elle-même une chanson de *La Belle et la Bête* de Disney. Elle trouva le volume et redescendit, contente de rendre heureux le général Aubrey qui désirait depuis longtemps ce rare exemplaire de mémoires.

Et là, sa joie ne devint plus qu'un souvenir, elle devint même un regret. Grant l'attendait. Il était appuyé contre les étagères, les bras croisés, avec ses cheveux couleur miel d'oranger, des yeux turquoise et un sourire qui séduisait les personnes stupides, incapables de voir la moue perfide qui se cachait derrière, des personnes stupides comme elle.

— Salut, lui dit-il. Ça faisait longtemps, n'est-ce pas ?

Les fous doivent être flattés et non provoqués – Penny le savait – mais

Grant accentuait sa volonté de le défier. Qui sait, des fois qu'il s'énerverait en public, devant témoins, lui permettant ainsi de le dénoncer sans que les forces de l'ordre ne la dévisagent comme si elle était une mythomane prise en flagrant délit de lèse-majesté.

— Nous nous voyons presque tous les jours, Grant, lui répondit-elle. Tu es là à chaque fois que je me retourne.

— Parce que je suis amoureux de toi, petite, commenta-t-il sans cesser de sourire avec ces maudites dents parfaites, grâce à un appareil dentaire porté pendant toute son enfance.

— Ton amour est vraiment étrange.

— Le meilleur, baby, lui murmura-t-il, en s'approchant. Je n'arrive pas à me passer de toi.

— Ce genre d'amour inclut-il aussi de tenter de me violer ?

— Tu donnes ce qui te plaît, Pénélope.

Il s'approcha de son oreille et les tripes de Penny se serrèrent, comme un boa autour d'un lézard mourant.

— Trésor, tu es une petite putain angélique.

— Peut-être, mais tu me dégoûtes quand même, répliqua-t-elle courageusement.

*Allez allez, espèce de salaud, frappe-moi, fais-moi quelque chose, comme ça, je te livre directement à la police et nous en finirons avec ce jeu du chat et de la souris qui consume mon esprit et ma vie.*

Grant la fixa d'un regard hargneux.

— Le moment viendra, baby. Pendant ce temps, je te fais savourer l'attente. Tu auras toujours mon souffle sur ton cou.

— Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas en paix ? lui demanda-t-elle, même si elle le savait déjà.

Avec les femmes de sa classe sociale, il ne se comportait pas ainsi. Avec elles, il respectait le rôle du brave garçon, jeune avocat et accompagnateur officiel de sa mère aux galas de charité. Mais avec celles qu'il considérait inférieures socialement, il laissait ressortir son « lui » malade. Il les choisissait, les trompait avec quelques rendez-vous courtois et galants et ensuite, il montrait sa vraie personnalité : sexe violent, sexe sale, sexe sans consentement, des mots crus, des insultes, des humiliations verbales. Même ses baisers étaient des promesses d'oppression.

— Parce qu'une nullité comme toi ne peut pas se permettre de me dire non.

À ce moment-là, M<sup>lle</sup> Milligan apparut dans le couloir principal.

— Tout va bien, Penny ? lui demanda-t-elle. Le général attend son livre. Grant sortit un de ses sourires les plus faux.

— Mais certainement, je ne te prends pas plus de temps. Je m'en vais, on se revoit plus tard, mon amour.

Il s'éloigna comme un grand seigneur, l'air innocent. Penny remit le livre à la bibliothécaire et se rendit alors compte qu'elle avait retenu sa respiration pendant tout l'échange. Elle expira en une seule fois dans un rôle d'agonie. Elle regarda ses mains et les vit trembler. Si Grant voulait la détruire psychologiquement avant de le faire physiquement, il y arrivait.



Maudits cinq cents mètres et quelques : c'était la courte distance qui séparait le Well Purple de chez elle, où tout pouvait arriver. Chaque nuit, elle vieillissait d'un an. Après l'avertissement de Grant cet après-midi-là, elle était tendue comme la corde d'un arc prêt à lancer une flèche. Il ne pleuvait pas, mais les réverbères éclairaient à peine la rue. Elle se couvrit les jambes le plus possible avec son manteau, certaine qu'elle allait rapidement devenir folle si elle ne résolvait pas ce problème.

Tout à coup, elle entendit des pas tout près, comme si quelqu'un rôdait dans l'allée sur sa droite. Elle n'eut pas le temps de se demander « qui, quoi, comment », qu'elle sentit une tape sur son bras. Elle cria de tout son souffle.

Mais encore une fois, ce n'était pas Grant. C'était ce type, son nouveau voisin. Celui qui mettait ses hormones sens dessus dessous.

— Calme-toi, petite, la rassura-t-il, d'un ton insupportablement calme. Je ne vais rien te faire.

Penny s'arrêta et mit les mains sur sa poitrine pour tenter de stopper son cœur qui battait à tout rompre. Elle était pâle comme un vieux drap traité à la naphthaline. Pendant qu'elle cherchait son souffle, Marcus alluma une cigarette. Elle le vit tirer une bouffée, regarder la fumée monter et puis la regarder elle.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda-t-elle d'un air belliqueux.

— Rien. Je t'ai vue arriver et je t'ai attendue.

— Tu m'as attendue ? Pourquoi ?

— Parce que tu ressembles toujours à un lièvre poursuivi par des chiens. Elle déglutit, jetant un regard derrière elle, comme s'il y avait vraiment

une meute de loups à ses trousses. Puis elle l'observa, et le frisson de panique éprouvé jusque-là pour d'autres raisons devint un frisson de conscience physique et de crainte, comme celui que l'on éprouve lorsqu'on se trouve à côté d'une bête qui est peut-être ou peut-être pas apprivoisée. Marcus était toujours vêtu de noir, comme la nuit précédente.

Elle resta immobile un instant, pendant qu'il avançait. Après quelques mètres, il se tourna et lui jeta un coup d'œil perplexe.

— Si tu veux continuer toute seule, je t'en prie, hein ? Je suis fatigué et je suis pressé. Mais je n'ai pas l'habitude de servir d'escorte. C'est un hasard si hier et aujourd'hui je suis rentré si tôt, d'habitude je termine plus tard.

— Mais je n'en ai rien à foutre...

— Donc je peux allonger le pas et m'en aller ?

— Vas-y !

Il fit une grimace et secoua la tête comme quelqu'un qui venait d'entendre une bêtise et il ne savait pas s'il devait la contredire de manière caustique ou en rire.

— Dépêche-toi, c'est presque l'aube, lui dit-il en l'attendant.

Elle soupira en secret, soulagée. Cela n'avait pas de sens de se sentir en sécurité à côté d'un homme aux bras tatoués et à l'expression de voyou meurtrier, mais c'était exactement ce qu'elle ressentait.

— Où est-ce que tu travailles ? lui demanda-t-elle, juste pour faire la conversation.

Il le lui dit. C'était une discothèque qui se trouvait à quelques pâtés de maisons de là. Elle y était allée une fois avec Grant, quand elle pensait encore qu'il était un garçon bien comme il faut.

— C'est étrange que je ne t'y aie jamais vu..., marmonna-t-elle, pensive.

— Parce que je suis un type que l'on remarque, tu veux dire ? dit-il, retenant la fumée dans ses poumons quelques secondes.

— Eh bien, effectivement...

— J'y travaille depuis peu, lui expliqua Marcus, en expirant. Je suis videur.

Sans qu'il lui demande quoi que ce soit, Penny lui raconta :

— Je travaille au Well Purple, un pub au bout de ce pâté de maisons.

— Ça explique cet uniforme, commenta Marcus, en indiquant sa jupe au ras des fesses, mal cachée par son manteau. Vous fournissez aussi des services annexes ?

Elle le regarda, très mal à l'aise.

— Que je sois serveuse dans un établissement d'un goût douteux et contrainte de m'habiller comme la nymphe d'un *hentai* ne veut pas dire que je suis une pute.

— Je n'ai jamais pensé une chose pareille. Je cherchais seulement à comprendre pourquoi une fille qui a l'air d'avoir seize ans et d'être à peine sortie d'un couvent se promène la nuit vêtue comme si elle allait faire le trottoir. Mais, de toute évidence, ce sont tes affaires.

— De toute évidence.

— Mais ne te fais pas violer quand je suis dans les parages, autrement je vais devoir intervenir et j'aimerais éviter les problèmes.

— Si cela devait arriver, je t'autorise à ne pas intervenir.

— J'ai beaucoup de défauts, mais je ne suis pas un lâche.

Sans réussir à se contrôler, elle lui demanda directement :

— Quels sont tes défauts ?

Marcus émit un rire rauque et agaçant.

— Je fais toujours cet effet aux filles candides. Je ne sais pas pourquoi.

— De quoi tu parles ?

— Ça commence par des questions : « Qui es-tu, qu'est-ce que tu fais, quel est ton passé, peut-être que je peux te sauver avec mon amour ? ». Mais sache que je ne couche pas avec les petites filles.

Penny écarquilla les yeux et le fixa, déconcertée.

— Tu es fou !

— Mais pas du tout. C'est écrit sur ton visage, maintenant j'ai l'habitude. Prends une douche froide. Je ne touche même pas avec le petit doigt les filles en dessous de dix-huit ans. Je ne veux pas de problèmes.

— J'ai vingt-deux ans ! répondit-elle, contrariée, se rendant compte tout de suite que ce n'était pas la bonne réplique.

— Vraiment ? On ne dirait pas. De toute façon je ne te toucherai pas pour autant.

— Tu n'es pas normal et tu me dégoûtes même un peu ! Mais comment en sommes-nous arrivés à parler de ça ?

— C'est pour mettre les choses au clair. Je le répète, je ne veux pas de problèmes. Je resterai ici seulement deux mois. Je n'ai pas l'intention de créer des relations ou des animosités. Il est donc inutile que tu essayes.

— Mais qui veut essayer ? Tu frimes un peu, personne ne te l'a jamais dit ?

— Si, et normalement les femmes le font avant de me supplier de les baiser jusqu'à l'épuisement.

— D'accord, maintenant ça suffit. Nous sommes presque arrivés, tu peux t'en aller et évite peut-être de me saluer si tu me croises.

— Je n'aurai aucun problème à prétendre que tu n'existes pas. Je ne sais pas comment tu t'appelles et cela ne m'intéresse même pas de le savoir.

— Je n'ai aucune intention de te le dire !

— Très bien. Si tu rentres normalement à cette heure-ci, je ferai en sorte de rentrer plus tard les prochains soirs, de manière à ne pas te croiser.

— Bravo, comme ça, tu me débarrasses aussi de cette corvée.

Il mit deux doigts sur le front, faisant une sorte de salut martial et s'arrêta pour allumer une cigarette. Pénélope accéléra le pas et le distança, agacée, blessée, fatiguée et désireuse de ne plus avoir affaire à lui, même par erreur, pour le reste de sa vie.



Quand Penny était nerveuse, elle avait deux moyens pour retrouver le sourire : le premier était de respirer le parfum des livres et le deuxième de se faire faire une manucure aux couleurs vives. Cet après-midi-là, à cause d'une mauvaise humeur persistante, elle se retrouva avec dix ongles d'un bleu Tiffany décorés avec des têtes de panda. En plus, elle s'était achetée un mascara violet vif qui lui donnait un air bizarre, légèrement fantastique et extraterrestre. Mais même ces cadeaux ne réussirent pas à apaiser son humeur maussade. Elle était nerveuse à cause de Marcus. Comment ce type à peine arrivé, goujat et arrogant, osait-il se croire irrésistible ? Il avait tenu pour acquis qu'elle voulait coucher avec lui ! Et il s'était même permis de la repousser.

Non pas qu'elle n'y ait pas pensé, pour être honnête : elle aurait été hypocrite de le nier. Évidemment qu'elle y avait songé. Elle y pensait à chaque fois qu'elle le voyait. Et aussi quand elle ne le voyait pas et qu'elle espérait le voir. Elle prenait des airs de reine des glaces mais elle le matait, toujours très agitée. Elle détestait se sentir ainsi : elle ne supportait pas d'avoir bientôt vingt-trois ans et de ne jamais avoir eu de tentations particulières, pour se retrouver, tout d'un coup, avec cette indécente idée fixe. Au bout du compte, chaque millimètre carré de Marcus semblait être fait exprès pour fomenter le désir de commettre des actes impurs. Il avait l'allure

d'un homme tout droit sorti de la couverture du magazine *Men's Health*. C'était comme si le plus séduisant de ces hommes musclés et tatoués prenant la pose sur le papier glacé de la revue avait traversé on ne sait quel passage tridimensionnel et était apparu dans son immeuble. La seule chose qui lui manquait était le sourire de ces types photographiés. Contrairement à eux, Marcus semblait toujours énervé. Ses yeux, de couleur mer gelée, étaient privés de lumière. Il avait l'air de quelqu'un qui avait vu et fait des choses qui lui avaient volé son âme. Et elle le voulait. D'accord, elle le voulait. L'imagination de Penny était dans le rouge en permanence. Ses sens souffraient d'insomnie. Quand elle le rencontrait, elle éprouvait un tourment brûlant.

Mais elle ne supportait pas qu'il la tienne pour acquise et qu'il la compare à toutes ces filles en chaleur qui lui couraient après ! Et surtout, il l'avait humiliée quand il l'avait rejetée en la traitant comme une morveuse sans aucun charme.

Avec ces mille nœuds de colère qui s'entortillaient au fond d'elle, malgré ses ongles gais et ses cils colorés, elle entra dans l'immeuble et faillit percuter un inconnu arrêté à l'entrée. C'était un type grand, en veste et cravate de peu de valeur, ayant l'air d'un fonctionnaire sous-payé.

— Connaissez-vous Marcus Drake ? lui demanda-t-il. Il a emménagé dans cet immeuble il y a quelques jours.

Penny acquiesça et lui fournit les indications nécessaires.

— Comment se comporte-t-il ? demanda encore l'inconnu.

— Pardon, mais qu'entendez-vous par là ?

— Se comporte-t-il bien ? Incommode-t-il quelqu'un ?

*Il m'incommode moi, avec son air de bâtard qui ne remarque personne en dessous d'un mètre soixante.*

Même si elle n'avait pas la moindre idée de qui était ce type qui lui posait des questions, elle aurait pu lui raconter qu'il y avait des bruits très forts qui parvenaient de la mansarde – probablement quand Marcus donnait des coups de pied dans le sac de cuir –, et lui parler de la gêne causée par ses cigarettes constamment allumées dans un immeuble plein de vieux asthmatiques. Mais elle ne le fit pas.

— Il n'incommode personne, répondit-elle, en haussant les épaules. C'est un locataire très tranquille.

La raison pour laquelle il se renseignait sur Marcus n'était pas très claire, mais peu important, un absurde instinct de protection lui vint

spontanément.

L'homme acquiesça de la tête et sourit avec une étrange satisfaction paternelle, pendant qu'il écrivait quelque chose sur un calepin sorti d'une poche. À ce moment-là, Marcus franchit la porte d'entrée. Il allait allumer une cigarette mais s'arrêta. Il vit l'homme et tressaillit de façon apparente, son masque glacial tomba un instant. Il la regarda et se renfrogna, se rendant compte qu'ils avaient parlé. Penny en était certaine : il se demandait, un peu alarmé, ce qu'elle avait bien pu raconter sur lui.

— Ah, tu es là, dit l'homme à Marcus. Où pouvons-nous aller pour discuter ?

— Je ne pensais pas que vous viendriez si vite, marmonna-t-il à mi-voix.

Ils se mirent tous les trois à monter les escaliers. Penny resta en arrière et entendit l'homme en veste et cravate lui poser des questions sur son travail et Marcus répondre par monosyllabes sèches.

À la hauteur de l'appartement de Penny, Barbie apparut sur leur seuil. Elle avait un plateau de biscuits, les mêmes qu'elle préparait avant que sa petite-fille sorte. Dès qu'elle vit Marcus, son visage s'éclaira et elle prit un air charmeur, comme à chaque fois qu'elle le rencontrait. Bien que Penny ait essayé de la dissuader de lui manifester toute cette gentillesse, sa grand-mère se sentait éternellement jeune et disposée à apprécier la beauté statuaire des jeunes hommes. Dans un moment de romantisme, elle lui avait même conseillé de l'inviter à sortir.

— Tu ne peux pas nier qu'il est beau garçon, mon trésor. Si j'avais ton âge, je l'inviterais au cinéma ou à manger quelque chose dans un de ces beaux restaurants qui ont des bougies sur la table.

— Euh, oui, peut-être, je vais y penser.

Elle lui avait accordé cet espoir seulement pour ne pas la contredire. Elle évitait de le faire si elle n'en était pas obligée. Cependant, depuis ce jour-là, Barbie, par la faute de ou grâce à son esprit qui s'inventait des histoires, s'était convaincue qu'entre sa petite-fille et ce robuste jeune homme du dernier étage, il y avait une histoire secrète.

— Notre Marcus ! s'exclama sa grand-mère, toute contente. J'ai préparé des douceurs. Voulez-vous les goûter ?

— Vous connaissez Marcus ? demanda l'inconnu.

Alors Barbie dit quelque chose qui donna à Pénélope l'envie immédiate d'être enterrée vivante. Elle dit, baissant un peu la voix, sur un ton

confidentiel :

— Entre lui et ma Penny, c'est l'amour. Un vrai coup de foudre ! N'est-ce pas romantique ?

Marcus ressemblait à quelqu'un qui vient de recevoir un coup de pied à un endroit très sensible. Il chancela l'espace d'un instant et adressa à Penny un coup d'œil rempli d'hostilité.

— Vous êtes un membre de la famille de Marcus ? insista sa grand-mère. Savez-vous que ma Pénélope est une bonne fille ? Elle a vingt-deux ans, travaille dans une bibliothèque et elle a la tête sur les épaules.

— Très bien ! déclara l'homme, adressant à Marcus un sourire d'approbation explicite. Donc je pense qu'elle sait tout.

Cette fois-ci, ce fut Pénélope qui se sentit vaciller. *Savoir quoi ?* Contre toute attente, Marcus la précéda avant qu'elle ne puisse justement poser cette question-là :

— Bien sûr qu'elle sait tout, confirma-t-il d'un air sérieux et il lui mit un bras autour des épaules.

Il la serra avec un peu trop de force, comme s'il voulait lui transmettre un message subliminal à travers son geste : *ne dis pas un mot ou je te réduis en bouillie.*

Penny faillit s'évanouir de surprise.

— Alors montez avec nous, l'invita encore l'homme.

En résumé, sans rien y comprendre, Pénélope se retrouva à monter les escaliers derrière Marcus et son visiteur inconnu, poussée par sa grand-mère qui gazouillait, pleine de joie.

Marcus se tourna un instant et lui envoya un regard impétueux contenant un ordre muet mais péremptoire.

Ils entrèrent chez Marcus, et Penny s'obligea à retenir une quelconque expression d'étonnement. Devait-elle faire croire qu'elle était déjà venue ? C'est pourquoi elle fit semblant de ne pas s'étonner de la transformation de ce qui autrefois était un taudis en un petit appartement décent, très masculin, sans breloque, mais propre. Sur le divan, il y avait une couverture bleue qui recouvrait les trous. D'un côté dominait le sac de frappe transporté quelques jours plus tôt. Le sol en bois, bien qu'usé, avait été balayé récemment. De l'autre, il y avait son lit, adossé au mur, juste sous le Velux, recouvert d'un duvet vert pétrole. Une couche de blanc tapissait les parois et une odeur de peinture encore fraîche flottait dans l'air.

L'inconnu en veste et cravate observa tout avec attention, acquiesçant

d'un signe de tête à maintes reprises et desserrant un peu le nœud de sa cravate. Finalement, il s'assit sur le divan et se tourna vers Penny.

— Alors, est-ce qu'il se conduit bien ? lui redemanda-t-il. Aussi avec vous, je veux dire. Pour comprendre si Marcus a vraiment décidé de laisser derrière lui son passé un peu agité, je dois prendre en compte tellement de choses : non seulement s'il travaille et s'il marche dans le droit chemin, mais aussi comment il se comporte avec les gens qui sont autour de lui quotidiennement, ses voisins, sa copine.

Penny déglutit avec peine, embarrassée comme elle l'avait été peu de fois dans sa vie. Marcus la fixait et ses yeux d'acier la transpercèrent, affolés par des émotions qu'elle n'arrivait pas à deviner. Crainte ? Méfiance ? Colère ? L'homme la fixait également, avec une pointe d'appréhension et un air de monsieur le curé qui attend la confession de son fidèle le plus voyou mais qu'il aime bien quand même. Tout le monde attendait qu'elle parle.

— Je vous l'ai déjà dit, dit-elle finalement, simulant une sincérité tranquille. Il se comporte très bien. Il sourit à tout le monde et avec moi, c'est la gentillesse incarnée.

Elle eut peur d'avoir exagéré. Imaginer Marcus souriant aux personnes âgées de l'immeuble, lui qui se promenait la moue collée au visage en permanence, était trop absurde. Ensuite, l'imaginer attentionné avec elle, alors qu'il la considérait moins digne de considération qu'un microbe, était encore plus invraisemblable. Mais l'homme, qui était peut-être stupide ou peut-être bon, semblait tomber dans le panneau.

— Très bien, dit-il pour la énième fois, esquissant un autre sourire satisfait. Et toi mon garçon, je t'en prie, continue à fréquenter les gens bien, c'est la meilleure chose à faire. Surtout, laisse tomber l'autre fille. Elle fait ressortir ton mauvais côté et elle t'entraîne dans les ennuis. Elle n'est pas faite pour toi. Ça ne me plaît pas que tu aies écrit à la prison pour aller la voir. Penny, au contraire, m'a l'air d'être la bonne personne. Si je sais que tu te comportes bien, tu me verras moins souvent, mais s'ils me disent que tu es allé rendre visite à M<sup>lle</sup> Lopez ou si je découvre que tu files un mauvais coton, je serai obligé de le rapporter au juge affecté à ton dossier. Tu es en liberté conditionnelle. Si tu fais une erreur, tu y retournes et tu fais les deux dernières années qui te restent. Ce n'est pas une menace, fiston, c'est la loi : j'espère seulement que tu agiras dans ton propre intérêt.

Marcus acquiesça, mais Pénélope devina une rage refoulée derrière cette approbation. Il disait oui mais il voulait casser quelque chose. Elle le vit

serrer son poing avec tellement de force que ses articulations devinrent cireuses et les veines sur son poignet d'un bleu intense. Si elle le remarquait, elle qui le connaissait à peine, comment cet homme ne pouvait-il pas s'en apercevoir, lui qui avait sûrement des liens plus anciens et plus étroits avec Marcus ? Et pourtant, il ne comprit pas. L'avertissement lui suffit, il nota autre chose, leur serra la main à tous les deux et finalement s'en alla, en desserrant encore sa cravate d'un geste et d'une flexion du cou, las.

Pénélope allait le suivre, mais Marcus la retint par le bras.

— Reste là jusqu'à ce qu'il soit vraiment parti. Il va sûrement s'arrêter chez ta grand-mère pour lui poser d'autres questions. Si tu t'esquives tout de suite, il comprendra. Si tu ne regrettes pas d'avoir joué le jeu et que tu ne veux pas lui dire la vérité, bien entendu !

Sans comprendre pourquoi, Pénélope secoua la tête.

— Tu étais en prison ? lui demanda-t-elle tout de suite après.

Il n'y avait aucun reproche dans son intonation, ni de curiosité excessive. Elle ne voulait pas savoir pour quelle raison ni pendant combien de temps. Elle était sûre qu'il avait tué quelqu'un et préférait ne pas connaître les détails.

— Oui et il me semble que ça ne t'étonne pas.

— C'est surtout que je m'en fous.

— Pourquoi lui as-tu menti alors ?

— Parce que, parfois, c'est amusant de s'inventer une vie parallèle. Et ne t'inquiète pas, ce n'est pas moi qui ai suggéré à ma grand-mère l'idée que nous sommes ensemble. Elle est malade, elle vit dans un monde de rêves et de souvenirs déformés. Je ne voudrais pas d'une histoire avec toi, même si tu étais le dernier homme sur une planète de robots. Et je ne le dis pas avant de t'implorer de me baiser jusqu'à l'épuisement.

Contre toute attente Marcus sourit, et pour la première fois Pénélope saisit un amusement sincère sous son masque d'agressivité. Elle observa le pli de ses lèvres et s'extasia comme une petite fille devant un arc-en-ciel. Un sourire léger à un coin de la bouche, une barbe d'au moins trois jours et le corps monumental qui la dominait dans cette petite pièce, c'était un spectacle bien trop agréable. Penny se secoua, se mordit la langue et s'enfonça un ongle dans la paume de sa main, se forçant à prendre un air détaché, comme si l'inhabituelle crampe qu'elle avait ressentie, chaude, humide et flottant entre l'estomac et les genoux, n'était rien du tout.

— Il va sûrement se renseigner sur vous, pour découvrir si vous êtes des

dealers de drogue déguisés et si vous avez un casier judiciaire, continua Marcus.

Il partit à la recherche de la cigarette qu'il allait allumer en rentrant dans l'immeuble tout à l'heure. Il la trouva dans une poche de sa veste et la mit, encore éteinte, à ses lèvres.

— Ma grand-mère écoute seulement des biscuits et souvent, elle met volontiers du sel au lieu du sucre. Mais pas moi. Et aucune de nous n'est jamais allée en prison, commenta Penny en haussant les épaules. Une fois ma grand-mère a volé une paire de collants dans un magasin, mais elle ne l'a pas fait exprès. Elle ne se rend pas toujours bien compte de ce qu'elle fait et croyait les avoir payés. C'est le seul délit qu'elle ait jamais commis, mais personne ne s'en est aperçu.

— Et toi ? lui demanda Marcus.

Elle le vit faire étinceler la flamme d'un briquet et allumer le bout de sa cigarette. Ensuite, de derrière un rideau évanescent de fumée, il la fixa tellement attentivement que Pénélope sentit ses organes internes se mélanger comme les ingrédients d'un cocktail dans le shaker.

— Je suis d'un ennui mortel. Ton agent de probation, parce que je pense que c'est ce qu'il est, sera très satisfait de ce qu'il découvrira à mon sujet.

— Il reviendra sûrement.

— Dans ce cas, je dirai à ma grand-mère de préparer d'autres biscuits.

— Pourquoi fais-tu ça pour moi ?

— Je ne le fais pas pour toi. Je le fais pour moi, c'est amusant. C'est tout.

— Et que veux-tu en échange ?

Pénélope sourit à son tour, penchant la tête d'un côté.

— Tu n'es pas habitué aux gens qui font les choses gratuitement, n'est-ce pas ? Ça doit être dur de vivre dans un monde où c'est seulement donnant-donnant. Ne t'inquiète pas, nous continuerons à nous ignorer, je ne te demanderai rien d'étrange, tu ne devras jamais faire semblant d'être amoureux de moi pour faire plaisir à ma grand-mère, ni te sacrifier en me donnant ton corps.

Marcus émit un ricanement moqueur, sa cigarette toujours en bouche.

— Ça pourrait ne pas être un sacrifice, après tout.

Penny ressentit comme un diapason vibrer entre ses côtes. Mais elle lui répondit amèrement, avec le ton de quelqu'un qu'une pensée similaire n'avait jamais effleuré :

— Je sais que tu ne le découvriras jamais. Et maintenant, je m'en vais, je pense que le type est parti.

Cela dit, elle souleva une main en signe de salut et descendit les escaliers. C'est seulement à ce moment-là qu'elle se rendit compte qu'elle tremblait. Elle avait retenu l'envie frénétique de lui demander qui était cette M<sup>lle</sup> Lopez contre laquelle l'agent de probation l'avait mis en garde. Elle avait la sensation que, par rapport à elle et à sa vie banale, M<sup>lle</sup> Lopez était tout sauf une fille d'un ennui mortel.

*Marcus*

Choisir d'habiter dans un immeuble fréquenté par des vieux est la pire des choses pour espérer passer inaperçu. Je n'avais pas pris en considération cette complication. Chaque fois que je rencontre quelqu'un dans les escaliers, il me demande qui je suis, ce que je fais, ce que je veux, si je suis marié et si j'ai des animaux domestiques. C'est emmerdant de rendre des comptes à tout le monde.

Tout à coup, pendant que je montais mon sac de frappe, je croise la fille d'hier soir. Elle porte encore ce ridicule bonnet rose, d'où sort une mèche de cheveux de la même couleur. Elle m'observe, ses yeux écarquillés et je saisis tout de suite. C'est toujours pareil. C'est la énième petite garce au visage d'adolescente qui va me casser les couilles. Je n'ai aucun problème avec les femmes qui savent ce qu'elles veulent : nous nous rencontrons, nous baisons et nous nous saluons. Mais ces petites filles à l'air chaste sont les pires emmerdeuses de l'histoire. Elles seraient capables de m'arracher le pantalon et ensuite de me demander de les épouser. C'est pour ça que je ne m'en suis jamais approché et je compte continuer sur cette voie.

Je sais que je dois organiser différemment mes retours chez moi pour ne pas la croiser. Si j'encourage cette fille, elle va me créer des problèmes. Une malheureuse qui vit avec sa vieille grand-mère... J'imagine déjà les conséquences d'une histoire d'un soir. Le prêtre viendrait même m'exorciser.



Dès que j'ai aperçu Malkovich, des centaines de jurons me sont venus en tête. Je pensais qu'il aurait attendu un peu plus longtemps avant de me

trouver et de me soumettre à un de ses habituels interrogatoires. Il n'a jamais supporté Francisca. Il ne fait que me répéter que c'est de sa faute s'il est arrivé ce qui est arrivé et il le fait avec son prétendu air paternel qui m'énerve encore plus. Si je pouvais, je lui briserais le cou, mais je ne peux pas. Je ne veux pas retourner en prison. Mais quelqu'un qui insinue que c'est la faute de Francisca si j'ai tué ce type, parce qu'une femme vraiment amoureuse m'aurait dit d'arrêter de le tabasser à mort au lieu de m'y inciter, n'a rien compris à notre couple. Francisca et moi sommes pareils, c'est comme si nous venions de la même côte d'un dieu malveillant. Nous nous comprenons tout de suite, nous pensons les mêmes choses et nous avons les mêmes exigences. Je l'aurais tué de toute façon ce type.

Cela ne me dérange pas qu'il soit arrivé plus tôt que prévu et qu'il discute avec cette idiote de l'avant-dernier étage. Mais que diable lui a-t-elle dit ? Ça ne doit être rien de grave, considérant que Malkovich m'observe d'un air satisfait, sans cet horrible haussement de sourcil qu'il me réserve quand il me prépare un de ses habituels sermons avec des « mon garçon, fiston » et « ne ruine pas ta vie ».

Bien sûr que la vieille aurait pu éviter ce coup de grâce. Sa petite fille et moi avons une histoire ensemble ? Comment est-ce qu'une connerie du genre lui est passée par la tête ? Je n'ai pas le temps de me poser trop de questions : je risque de perdre le contrôle de la balle. Malkovich est tout content et je ne peux pas dire la vérité si je ne veux pas risquer qu'il me poursuive et me ramène en prison pour finir mes deux ans.

Dès qu'il part, j'admets cependant que la fille me surprend. Je pensais que c'était la sainte-nitouche habituelle qui fait semblant de ne pas vouloir être touchée et ensuite qui passe sa main dans mon pantalon. Au contraire, il me semble qu'elle a plus de couilles que prévu. Pendant qu'elle parlait, très critique comme une garce mais une garce agréable, une de celles qui me donneraient vraiment un coup dans les couilles si je m'approchais, je la regarde plus attentivement que je ne l'aurais voulu. D'accord, elle a un look bizarre, ses ongles avec des pandas, ses cheveux roses et ses cils violets le démontrent bien. Mais elle a de beaux yeux, couleur chocolat, une belle bouche et de belles jambes, je le confirme : elle porte une jupe, pas aussi courte que la veille, mais suffisamment pour montrer à un œil expert que ses cuisses méritent une certaine attention. J'ai le sentiment qu'elle a un beau cul. À une autre époque, et sans tous ces problèmes, j'aurais bien fait des galipettes avec elle. Si elle déploie la même énergie au lit que pour me tenir

tête, elle doit être un coup d'enfer.

Malgré tout, une seule chose me trouble vraiment et profondément : ça me blesse de ne pas pouvoir aller voir Francisca. Sa mise en liberté est pour bientôt, mieux vaut ne pas mettre la puce à l'oreille de Malkovich : si on veut avoir la paix, on doit agir moins avec les tripes et plus avec la tête.

# 5

Le Well Purple était archiplein et bruyant. Les serveuses apportaient aux tables la nourriture et les boissons et Penny, qui avait démontré une étonnante capacité à préparer des cocktails, aidait Carlos, le barman, lors des soirées bondées comme celle-ci, quand la foule des assoiffés ressemblait à une bande de zombies autour d'une carcasse.

Cinq minutes auparavant, Grant s'était approché du bar et avait commandé quelque chose d'une voix flûtée. En le voyant, Penny était restée pétrifiée un instant, le shaker dans les mains et une coulée de sueur glaciale le long du dos. Elle avait murmuré quelque chose à l'oreille de Carlos et s'était réfugiée rapidement dans le petit espace réservé au personnel, où on laissait normalement les chaussures et les manteaux.

Sa collègue Debbie entra à ce moment précis, pour prendre dans son sac une aspirine à avaler sans eau, en espérant que son maudit mal de tête passe. Elle la trouva là, cachée comme une souris dans son trou.

— Que fais-tu ici ? lui demanda-t-elle. Dehors c'est la folie, ce n'est pas le moment de te reposer.

— J'arrive, murmura Penny, repensant au regard sinistre de Grant.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Non, rien, tout va bien.

— Alors dépêche-toi, c'est le délire.

Penny acquiesça et se releva. Fuir était contre-productif. Les proies fuient. Elle n'avait pas l'intention d'être une proie ni de lui montrer qu'elle le craignait. Elle avait pourtant tellement peur, une peur rampante et fluide, chaude et salée, une peur qui rend les jambes lourdes et les bras mous.

Elle sortit donc du cagibi et retourna au bar. Grant était encore là, il n'avait pas bougé d'un pouce, bien qu'une foule en proie à des bouffées de chaleur l'assailît. Son Bloody Mary, rouge comme le sang qu'il désirait lui

prendre, était intact. Penny levit lécher sensuellement la paille jaune et se passer ensuite la langue sur les lèvres. Elle détourna les yeux, nauséuse.

Elle essaya d'ignorer sa présence pendant quelques heures. Grant avait quitté le bar mais il était toujours dans la salle, assis à une table, commandant des choses qu'il n'allait pas manger – elle en était sûre – mais qui justifiaient sa présence dans ce lieu. Il était seul et il se faisait remarquer parce qu'il était beau, bien habillé et qu'il n'avait pas l'air pourri comme une pomme pleine de vers. Il dragua quelques filles, mais Penny savait qu'il était là pour elle. Il resta jusqu'à la fin, jusqu'à ce que le pub commence à se vider. Tout à coup, le bar se dépeupla et Debbie, qui commandait un peu la baraque grâce à ses relations avec le propriétaire, ordonna à Penny d'apporter l'addition à tel ou tel client.

— Tu ne peux pas y aller toi ? essaya de demander Penny.

— Écoute, ma petite, je travaille depuis six heures, même si j'ai un mal de tête qui ne passe pas. Tu es restée derrière ce comptoir. Maintenant bouge-toi les fesses et apporte l'addition au client que je t'ai indiqué.

— Cette personne me met mal à l'aise...

— Ne dis pas de bêtises. Je me rends compte quand quelqu'un casse les couilles de l'une d'entre vous. Personne ne t'a dérangée. Tu es paranoïaque.

En effet, qu'aurait-elle pu lui dire ? Qu'un beau type l'avait fixée toute la soirée en lui souriant ? Quel délit avait-il commis ? Elle le savait, ce sourire équivalait à une vilaine promesse, une manière silencieuse pour lui dire : « Dès que tu sortiras, je te ferai le plus de mal possible ». Mais il était difficile de l'expliquer aux autres.

Elle apporta donc l'addition au salaud, contre son gré. Grant continua à lui sourire d'une douceur effrontée.

— Te voilà poupée, lui dit-il. J'ai dépensé une fortune pour rester près de toi, tu as remarqué ?

— Paie et va-t'en, répliqua-t-elle froidement.

— Je paie et je m'en vais, mais je t'attends dehors. Il est tard, il va pleuvoir et j'ai une voiture. Je te raccompagne chez toi, comme ça, tu seras parfaitement en sécurité. Et vu que je t'aime bien, je te laisse un beau pourboire, tu vois ?

Il sortit de son portefeuille un billet de cinquante dollars, en plus du solde des consommations qu'il n'avait pas touchées. Il baissa ensuite la voix de manière à ce qu'elle soit la seule à l'entendre et lui murmura :

— C'est une avance. Si tu vaux plus, je t'en donnerai encore après.

Penny prit l'argent mais laissa les cinquante dollars de pourboire. Elle s'éloigna, se sentant sale, comme si quelqu'un avait versé sur elle un liquide fétide et visqueux. Elle était vraiment dans le pétrin.

Elle n'avait aucun ami proche, elle ne pouvait se tourner vers personne pour se faire raccompagner et les taxis ne venaient pas jusque-là pour ne faire que cinq cents mètres ensuite. Elle devait trouver une solution, un moyen pour éviter de rester seule, à la merci des intentions on ne peut plus claires de Grant.

Elle changea ses chaussures et mit son manteau dans le cagibi. Elle demanda ensuite un renseignement à Carlos qui le lui donna en commentant : « Tu n'es pas encore fatiguée, toi ? »

Elle rejoignit la porte de derrière. C'était une impasse, elle ne menait nulle part, un haut mur la séparait de la rue d'à côté.

Elle devait se montrer ingénieuse. Elle grimpa sur une poubelle puis par-dessus la clôture équipée de barbelés qui surmontait le mur. Elle n'était pas du tout agile, mais la peur et la nécessité aiguisèrent son adresse. En escaladant le barbelé toutefois, elle déchira son collant. Elle allait malheureusement devoir le repayer de sa poche.

*Pour le moment, ne pense qu'à rentrer chez toi saine et sauve, tu réfléchiras plus tard aux collants.*

Elle sauta par-dessus le mur et déchira l'autre jambe du collant. Elle resserra son manteau et maudit Grant et toute sa famille.

Quand elle fut sur l'allée latérale, elle le vit. Il était devant le Well Purple et l'attendait. Il était impossible de passer par-là, il l'aurait suivie avec son air d'ange incarné et personne n'aurait soupçonné qu'il nourrissait des desseins sanguinaires et pleins de sperme.

Il ne lui restait plus qu'à faire ce qu'elle avait pensé faire. Elle se déplaça rapidement sur la gauche et ensuite, elle tourna au-delà du virage. De là, elle se mit à courir en se demandant quelle distance il lui restait à parcourir. Aucun taxi à attraper au vol ne passa pendant ces dix minutes, ni même un malheureux autobus.

Elle se retournait de temps en temps pour vérifier s'il la suivait. Il n'était pas là, à moins qu'il se cache.

Puis elle vit l'enseigne colorée du Maraja et Marcus devant. Il était en train de fumer une cigarette avec une fille en jeans *skinny fit*, des bottes aux talons interminables et une obscène fourrure teinte en vert. Elle fumait aussi et riait comme si, dans une vie antérieure, elle avait été une chèvre

toussotante.

Elle accéléra encore le pas et les rejoignit. Il était de dos, ce maudit dos qui avait l'air d'un bloc de marbre sculpté par Michel-Ange en personne. La fille, en la remarquant, se pencha et la regarda d'un air intrigué. Ce fut seulement à ce moment-là que Penny se rendit compte de l'état dans lequel elle était : les collants déchirés et une écorchure sur un genou d'où coulait une longue larme de sang jusqu'à sa tennnis blanche, la sueur jusque sous les paupières et la respiration haletante.

Marcus se retourna. Ses yeux couleur mercure en fusion la fixèrent un instant comme s'ils ne la reconnaissaient pas. Finalement, depuis l'autre côté de l'habituel voile de fumée, il lui demanda :

— Hey toi, tu veux quoi ?

Le regard de Marcus était un énorme point d'interrogation. Penny leva les yeux au ciel, comme si elle voulait demander pardon à son intelligence d'avoir choisi de s'adresser à cet homme des cavernes. Puis elle les baissa vers le trottoir pavé, une tentative pour s'excuser aussi auprès de ses parties intimes qui, malgré toutes les raisons bonnes et justes, ne voulaient pas rester indifférentes en présence de cet appât préhistorique. Il n'y avait rien à faire : ce type l'attirait, sans l'ombre d'un doute. Il lui suffisait de le voir et son ADN, ses œstrogènes, ses molécules et ses atomes organisaient une fête tropicale.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? lui demanda encore Marcus, en observant ses jambes, le sang et son manteau avec une grosse tache sur le devant.

— Rien, une rencontre avec une benne à ordures. Je peux te dire quelque chose en privé ? s'exclama-t-elle, en pointant la fille en talons et fourrure, qui continuait à fumer et profiter du spectacle donné par la clocharde blessée qui venait d'arriver.

Il se tourna vers la femme et celle-ci, sans qu'il lui dise quoi que ce soit, haussa les épaules, jeta sa cigarette, l'écrasa avec la pointe de sa botte et rentra dans la discothèque.

Une fois seule avec lui sur le trottoir anormalement désert, Penny revint à la charge :

— J'ai changé d'avis, dit-elle d'un air décidé.

— Tu as bu, peut-être ? Parce que je ne te comprends pas, objecta-t-il, en lançant à son tour sa cigarette par terre et la bottant vers la rue.

Penny repensa à Grant et à ses menaces cachées et elle expira profondément.

— Je t’avais dit que je ne voulais rien en échange du service que je te rends, de rouler ton agent de probation.

Marcus releva un coin de la bouche, le sourire typique de celui qui découvre qu’il avait raison sur un argument fondamental.

— Tu as changé d’avis ? Qui sait pourquoi, cela ne m’étonne pas. Mais jamais de la vie je ne coucherai avec toi.

— Pourquoi est-ce que tu penses toujours qu’une femme doit te demander des services à caractère sexuel ?

— Parce que c’est ce qu’elles me demandent toutes. Tu veux peut-être que je te résolve une équation mathématique ou que je te peigne un portrait à l’aquarelle ?

— Rien de tel. Mais ça doit être triste.

— Quoi ?

— Penser que le monde entier tourne toujours et uniquement autour de ton... euh... *machin*.

— Le monde tourne toujours et uniquement autour de mon « euh machin ».

— Ce n’est pas vrai ! Je n’en veux pas ! Enfin... je ne veux rien de matériel. Je veux juste faire un pacte avec toi.

Marcus alluma une autre cigarette. En voyant son geste – ses lèvres serrées, ses yeux qui louchent, la flamme proche du filtre, sa main devant pour la protéger du vent – elle sentait l’ensemble de ses hormones monter à l’abordage. Une crampe distante, basse, trop basse pour être un mal de cœur ou une attaque de colique, la poussa à se demander si en fin de compte, il n’avait pas raison. Elle avait la terrible crainte de le désirer, et pas qu’un peu, cet *ami innommable*. Marcus chamboulait ses idées vieilles et romantiques : en le regardant, elle n’arrivait pas à voir deux amoureux se tenant par la main au clair de lune et se promettant des sentiments éternels. En le regardant, elle voulait seulement qu’il lui mette sa langue dans la bouche, *et cetera, et cetera*. Beaucoup de *et cetera*. Mais elle était là pour lui proposer autre chose, et en dépit du maudit feu qui s’était déclaré sous sa jupe ces dix derniers jours, elle devait garder son air impénétrable.

— Je voudrais que le soir, tu sois mon garde du corps.

— Quoi ?

— Il n’y a que cinq cents mètres qui séparent l’endroit où je travaille et ma maison. Je ne te demande rien d’autre.

— Je me disais bien que tu n’avais pas besoin de mes aquarelles, dit-il,

en continuant à rire sans vraiment rire. C'est la deuxième chose qu'elles me demandent d'habitude, sexe et protection personnelle. Tu n'es pas très originale.

— Je ne veux pas être originale, grommela Pénélope, je veux vivre !

Peut-être que Marcus remarqua son anxiété sincère, parce qu'il cessa de sourire.

— Qui te veut morte ?

— Quelqu'un. Mais cette histoire ne t'intéressera pas.

— C'est un type qui veut te tuer ?

— Pas me tuer, mais... euh... comme tu dis toi, me faire la fête.

— Je n'aime pas ces types. Je ne veux rien avoir à faire avec eux. Si j'en chope un, je le tue de nouveau et je ne compte pas retourner en prison.

— J'en étais certaine.

— De quoi ?

— Que tu n'étais pas allé en prison parce que tu avais tué un ange. J'étais sûre que tu t'étais débarrassé d'une ordure. Tu dois seulement... m'accompagner. Si tu es là, il ne s'approchera même pas. C'est un lâche.

— Ils le sont toujours.

— Lui, c'est un lâche qui est au-dessus de la moyenne.

— Et le dénoncer, il n'en est pas question ?

— Il ne m'a jamais rien fait, sauf une fois où il... bref rien de grave, seulement des menaces. Mais ce soir, il est venu me voir au Well Purple et... j'avoue que mon cœur a failli s'arrêter. Je me suis sauvée par la porte de derrière et regarde comment je m'en suis sortie. Ma grand-mère n'a que moi, je ne peux pas mourir, ni me fourrer dans le pétrin.

— Et moi, j'y gagne quoi ?

— Je te l'ai dit, je raconterai un tas de mensonges à « Monsieur Je ne sais plus comment ».

— Monsieur *Je ne sais plus comment*, je lui fais gober ce que je veux, je saurai le gérer tout seul. Il me suffit de ne pas aller voir Francisca pendant deux mois, de faire ma routine maison, boulot, dodo et c'est tout.

— Elle s'appelle Francisca ?

— Hein ?

Ce nom, Francisca Lopez, lui procura un étrange malaise. Elle l'imaginait belle, grande, brune, avec des jambes et des seins à se damner et deux yeux impitoyables. Elle comprenait qu'il était fou d'elle. Qui sait comment on se sent d'être aimée par un homme comme Marcus.

Elle chassa cette pensée et retourna à la raison de sa présence ici.

— Si Francisca avait besoin d'aide, ne serais-tu pas content que quelqu'un lui donne un coup de main ?

— Francisca est capable de se débrouiller toute seule. Mais je comprends ton raisonnement. D'accord, mais je veux quelque chose en plus.

— Je ne voudrais pas avoir l'air de reprendre les chansons des autres, mais ma chose, je ne te la donne pas.

Marcus éclata de rire et cette fois, il semblait vraiment amusé.

— Sans vouloir te vexer, je ne pensais pas à te la demander. Je pensais à quelque chose de plus utile.

— Comme ?

— De l'argent.

— Je devrais te payer ?

— Tu veux un garde du corps, pas vrai ? C'est un service qui se paye normalement.

— C'est que je ne roule pas sur l'or.

— Je ne te demande pas une fortune. Moi aussi je suis plutôt à sec et un dollar en plus est toujours un dollar en plus. Disons cent dollars la semaine ?

— Tu es fou ! Où je les trouve, moi ? Ah oui, je pourrais aller voir Grant pour me prostituer mais dans ce cas, je n'aurais plus besoin de ton aide. Trente, ça te va ?

— Trente ? Cela ne suffit même pas pour mes cigarettes. Si tu veux un travail bien fait, tu dois taxer.

— Un travail bien fait ? Qu'est-ce que tu crois que tu dois faire ? Tu dois seulement marcher à côté de moi pendant cinq cents mètres !

— Et pour les extras.

— Je te l'ai déjà dit, je ne veux pas d'extras. Quarante, à prendre ou à laisser.

— Soixante ? Pour cette somme, je peux même te prendre dans mes bras s'il y a une flaque.

— Cinquante et c'est tout. Et s'il y a une flaque, je vous y plonge toi et ta sœur, d'accord ?

Marcus rit en secouant la tête. Les atomes de Penny palpitérent tous ensemble. Ils se serrèrent la main, celle de Marcus était grande, chaude et un peu rugueuse. Les atomes de Penny eurent un orgasme secret.

— Première semaine anticipée, dit-il. Tu me paieras demain si tu n'as pas l'argent ce soir. Attends, je vais prévenir que je pars et on s'en va.



La nuit allait bientôt devenir l'aube. Il ne manquait vraiment pas grand-chose avant le lever du soleil. Penny avait cessé de regarder autour d'elle d'un air effrayé. Avec Marcus, elle n'avait pas peur, pas même de lui désormais. Même s'il était allé en prison pour avoir tué un homme, s'il n'avait pas un aspect rassurant et s'il parlait d'une manière grossière, elle savait qu'elle était en sécurité avec lui. Il était monstrueusement grand. Elle avait l'impression d'être une miette à côté de lui. Elle se demanda comment on se sentait lorsque l'on posait la tête sur sa poitrine. Ses atomes crièrent comme les fans des Beatles dans les années soixante. Elle toussa, car elle avait l'impression absurde qu'il pouvait aussi les entendre.

— Le salaud s'appelle Grant ? lui demanda Marcus à un moment donné.

— Oui, un nom bien comme il faut, tu ne trouves pas ?

— Mais où as-tu chopé un type pareil ?

— Je l'ai rencontré là où je travaille.

— Et tu n'as pas eu de soupçons ? Franchement, c'est un endroit de merde. Je ne sais pas comment tu fais pour y travailler.

— C'est le seul endroit assez proche de chez moi où j'ai été engagée. Ils ne m'ont pas prise à ton Maraja, pas assez « décorative ».

— En effet, il n'y a que des poupées de 1,80 mètre là-bas.

— Merci pour ta gentillesse : c'est inclus dans le prix ?

— Je ne pensais pas devoir aussi te faire des compliments.

— Pas des compliments, mais au moins ne pas m'offenser.

— Je ne t'ai pas offensée. Tu es petite, d'accord ? À part si tu t'étais convaincue d'être un top model ?

— Premièrement, ce n'est pas moi qui suis petite, mais toi qui es gigantesque. Deuxièmement tu es vraiment un rustre.

— Je n'ai pas dit que tu étais laide. Tu as ton je-ne-sais-quoi, et si ça plaît à quelqu'un les...

— Les ?

— Les filles comme toi.

— J'ai l'impression que tu voulais dire autre chose, mais je ne préfère pas approfondir. Donc, au début, Grant avait l'air d'un garçon normal, même plus éduqué que la moyenne, le genre de type qui tient la porte de la voiture, pousse la chaise proche de la table, offre des fleurs et du chocolat.

— Quelqu'un qui se comporte ainsi est sûrement un pervers. Mais vous

les femmes, vous vous faites entuber par toutes ces bêtises. Jamais je n'apporterais des chocolats ou des conneries pareilles à aucune femme.

— ême pas à Francisca ?

— Jamais été idiot à ce point !

— Tu en parles comme si je te disais de te couper les testicules et de les donner à embaumer.

Marcus éclata de rire pour la énième fois de la soirée.

*Je ne te plais pas, mais au moins je te remonte le moral. J'aimerais bien te monter autre chose, mais je sais que je n'ai pas d'espoir.*

— Presque ! s'exclama-t-il, en extrayant de la poche de son blouson un paquet de ses cigarettes habituelles.

— Ben, pour le dire à ta manière, je me suis fait entuber. En fait, après deux rendez-vous tranquilles, un dîner dans un restaurant raffiné et une soirée au cinéma pour voir *Avengers*, il m'a montré une fois pour toutes qu'il n'était pas un super-héros. Il a soudainement changé de registre.

— Il t'a agressée ?

— Nous étions dans un lieu très romantique, fréquenté par des couples tous sur leur trente-et-un, le genre de colline avec une vue sur le ciel et tout ce qui va avec, et là, sans un « s'il te plaît », il m'a ordonné de... de...

— De la lui prendre dans ta bouche ?

— Comment tu le sais ?

— Eh bien, dans une situation de ce genre, au milieu d'autres personnes, c'est plus facile de demander une pipe.

— Il n'a pas *demandé*, soit dit en passant. Tu ne parles jamais par métaphores toi, pas vrai ? Toujours droit au but.

— J'utilise les mots justes. Ça te dérange ?

— Non... bizarrement non. D'une certaine façon, il me semble plutôt qu'en les utilisant souvent, en parlant librement, certains mots perdent leur puissance... comment dire... choquante.

— Je ne parle pas ainsi pour te choquer. C'est la seule façon de parler que je connaisse.

— Il existe aussi les synonymes et les contraires, si on veut couper les cheveux en quatre. Mais peu importe.

— Revenons à l'impuissant, comment as-tu fait pour te tirer ?

— Ce soir-là, j'avais les cheveux attachés avec une épingle à cheveux en plastique. Je la lui ai mise... euh... là... et je me suis sauvée.

— Quoi ?

Marcus s'arrêta, la cigarette à la main, et la fixa comme s'il était admiratif devant tant d'audace.

— Hélas, je ne lui ai pas fait assez mal. Depuis, il me harcèle. Seulement des menaces verbales et jamais en public.

— Des types comme ça, ils ne bandent pas comme il faut, crois-moi. Mais ils sont dangereux quand même, parce qu'ils seraient capables de te trancher la gorge par rage contre leur queue qui ne durcit pas.

— Ne parle pas comme ça aux vieux de l'immeuble, je t'en prie, tu les ferais mourir en masse et ton agent de probation t'accuserait de massacre aggravé !

— Pour le moment, je ne parle ainsi qu'avec toi. En fait, je ne parle qu'avec toi.

— Vraiment ?

— Nous sommes arrivés.

Penny sursauta et vit l'immeuble devant elle. La pensée qu'il ne parlait qu'avec elle et ce, même en utilisant un langage coloré, direct et dépourvu de tralala sentimental, l'inquiéta. Cependant, ce n'était pas de la peur : c'était la sensation de commencer à éprouver pour Marcus un intérêt plus grand que celui que son instinct de conservation lui suggérait. Pas seulement une attraction sexuelle ordinaire : normale pour n'importe quelle femme qui aurait un équipement qui fonctionne, même si peu utilisé. Mais c'était quelque chose de confus et indéchiffrable qui concernait sa cage thoracique, les battements de son cœur et sa capacité à respirer. Elle n'allait pas bien, mais pas bien du tout. S'amouracher de quelqu'un qui ressemblait à une statue de pierre et répandait des phéromones à chaque enjambée, qui aimait une femme au nom exotique et la trouvait elle aussi fascinante qu'un nain de jardin, était le premier pas vers une tristesse infinie.

**Marcus**

Francisca se demandera ce qui m'est arrivé et ça me rend furieux. Malheureusement c'est le seul moyen pour que ces salauds nous fichent la paix : c'est mieux s'ils croient que nous n'avons pas l'intention de nous revoir. Ils se sont mis en tête que nous représentons un danger ensemble, mais nous étions des dangers aussi quand nous étions seuls. Notre passé lointain est plus tragique et violent que notre récent. Nous nous sommes connus à seize ans, mais auparavant nous étions déjà passés à l'action. Deux vagabonds sans lendemain et au lourd passé. Elle allait d'une famille d'accueil à l'autre et moi, j'avais été enlevé à ma mère. Quant à mon père, je n'ai jamais su qui il était. Nous nous sommes regardés et nous avons pensé : tu es moi et je suis toi, désormais nous ne serons plus seuls. Nous sommes restés ensemble depuis, pendus à nos lèvres, dans tous les sens du terme, les langues collées et les âmes liées, jusqu'à ce que ce salaud essaye de lui taillader le visage et que je le tue. Si nous n'avions pas eu *ce* passé, ils nous auraient probablement accordé la légitime défense. Nous avons été attaqués et provoqués. Mais ce qui est arrivé nous marquera au fer rouge pour toujours.



Pendant que je fume et que cette pétasse me fait des propositions explicites, Penny fait soudain irruption. Une chance. Je ne sais pas pourquoi je dis *une chance*, peut-être parce que cette fille me dégoûte. Parce qu'avec Penny, même s'il n'y a rien de spécial à mater, ça m'amuse de lui parler ou encore parce qu'elle a des yeux qui, quand tu les regardes, te font penser :

*Cette fille a vraiment vingt ans, elle n'a pas encore joué toutes ses cartes dans le premier quart du siècle.* Je ne sais rien d'elle, mais je me trompe rarement. D'ailleurs elle est forte, elle ne baisse jamais les yeux, même si je sais qu'elle est parfois mal à l'aise, c'est une pointe de rouge qui colore sa gorge qui me l'indique. Mais je ne le fais pas exprès, je suis comme ça, je vis de pain, de bière et d'honnêteté.

Nous faisons un pacte : je l'escorte jusque chez elle et elle me paie, pas grand-chose, mais il n'y a pas de petites économies. Penny est relaxante, elle me change les idées. Normalement, je génère des pensées qui vont à six cents à l'heure : la volonté de faire, de courir, d'agir, des souvenirs, des souvenirs et encore des souvenirs, dont ceux qui viennent de très loin, que j'espérais voir s'effacer avec le temps. D'habitude, ma tête a l'air d'être bombardée d'amphétamines, même si je n'ai jamais pris de cette merde. Penny éteint l'interrupteur et le passé devient noir. Ça ressemble à un dessin animé que les enfants, dont la mère ne fait pas la putain, regardent. Un de ceux que je n'ai jamais regardés.

Dans tous les cas, j'ai l'intention de lui proposer un cadeau, inclus dans le prix. Si elle a confiance, je lui donnerai quelques leçons d'autodéfense. Elle ne pourra pas toujours compter sur moi, je m'en vais dans deux mois et ce maniaque sexuel pourrait être plus têtu et continuer même après mon départ. Quelques mouvements stratégiques, quelques tuyaux sur les endroits où frapper fort. Je n'ai jamais rien enseigné à Francisca, elle a toujours tout su.

Décidément, les juges sont des crétins de penser qu'ensemble nous sommes plus dangereux que séparément. Comment peut-on affirmer ça d'une fille qui, à l'âge de douze ans, a mis le feu à la maison de son beau-père après l'avoir frappé avec une batte de baseball et d'un garçon qui, à quinze ans, a enfoncé des ciseaux dans le dos de l'amant de sa mère ?

Elle le rencontra en revenant de la bibliothèque. Il descendait les escaliers de son grenier. Elle avait son nez presque collé à la porte de chez elle, pendant qu'elle introduisait ses clefs dans la serrure. Son odeur arriva en premier. Il était en sueur, il portait un T-shirt blanc collé à sa peau et un vieux pantalon de survêtement. Penny faillit lécher le sol en lino avec sa langue. Elle dut donner un coup de fouet à ses pensées et à ses atomes ébahis devant tant d'abondance. Elle déglutit et fit semblant de ne pas remarquer les tablettes de muscles saillants sous son T-shirt et les poignets sillonnés par des veines qui avaient l'air de fleuves en crue.

— Dis donc, commença-t-il.

Penny roula sa langue et la garda en bouche.

La crainte qu'il ait l'intention de violer le pacte de la veille ou qu'il veuille peut-être plus d'argent l'effraya.

— Je ne peux pas te donner plus que cinquante dollars, marmonna-t-elle en fixant ses clefs et le bout de ses ongles. Pour moi c'est déjà beaucoup.

— Je ne veux pas plus d'argent, je veux te faire un cadeau.

— Un cadeau ? Quel cadeau ? demanda-t-elle en s'enflammant.

Marcus rit et secoua la tête d'un air moqueur.

— Et après tu dis que je me répète, mais c'est toujours toi qui penses à la même chose ! Ce n'est pas le cadeau que tu espères.

— Je n'espère rien !

— Jeune fille, tu n'es pas une grande actrice. Même si tu dis le contraire, tu veux coucher avec moi, je l'ai compris depuis longtemps. Mais cela n'arrivera pas. Je. Ne. Baiserai. Pas. Avec. Toi. C'est assez clair comme ça ?

— Peut-être que si tu parlais un peu plus fort, les habitants à l'autre bout de la rue t'entendraient aussi, je ne voudrais pas qu'ils se sentent exclus.

— Ils n’entendraient pas, même si je hurlais dans leurs oreilles, le plus jeune a soixante-dix ans bien sonnés. Pour revenir à mon cadeau, je pensais t’enseigner quelques mouvements d’autodéfense.

— À moi ?

— N’est-ce pas toi qui es poursuivie par un salaud ?

— Tu le ferais vraiment ?

— Oui, commençons tout de suite.

— Maintenant ?

— Il n’est jamais trop tôt pour apprendre à frapper quelqu’un qui veut te forcer à lui tailler une pipe.

— Très bien, j’avertis ma grand-mère que je suis chez toi.

— Donne-moi seulement un peu de temps que je puisse prendre une douche, d’accord ?

Penny acquiesça, retenant l’envie de lui dire de ne pas se changer, de rester ainsi, en sueur et sauvage. Regarder mais ne pas toucher. Elle devait se le répéter assez longtemps pour l’ancrer dans sa tête.

Elle entra chez elle. Barbie préparait ses habituels biscuits en chantonnant.

— Grand-mère, va te reposer, lui dit-elle, pendant que cette dernière saupoudrait de la farine partout, en la tamisant avec une casserole qu’elle avait prise pour un tamis.

— Oui, je pense que je vais faire ça, j’ai cuisiné toute la journée pour ces petits et ils m’ont rendue folle. Maintenant je suis fatiguée.

Penny sentit un nœud dans sa gorge, mais garda le sourire.

— Je vais un instant chez Marcus, lui expliqua-t-elle, en pensant qu’elle ne se serait peut-être pas souvenue de lui, qu’elle l’aurait peut-être confondu avec un de ces enfants qui lui avait donné du fil à retordre.

Mais sa grand-mère la surprit.

— Quel beau garçon ! Cela me rappelle ma jeunesse. Je suis contente qu’il ait emménagé ici et que vous vous fréquentiez. Quand pensez-vous vous marier ?

— Je ne sais pas encore. Nous devons mieux nous connaître, éluda-t-elle, en allant dans la cuisine pour mettre un peu d’ordre.

— Je t’en prie, fais-toi désirer. Pas de câlins avant qu’il te passe la bague au doigt.

— Très bien, je te le promets.

— Il a l’air d’un garçon malheureux, essaye de le faire sourire.

— Tu penses qu’il est malheureux ?

— Oh oui, il a le regard typique de ceux qui n’ont jamais reçu de caresses. Caresse-le, toi.

— Je ferai de mon mieux.

— J’ai enseigné à des enfants pendant tellement d’années que je sais certaines choses. Il y a des enfants qui faisaient les caïds et cassaient les crayons de leurs camarades de classe, mais ils avaient les mêmes yeux que Marcus. Je ne les ai jamais maltraités, avec les caresses j’ai toujours obtenu beaucoup plus de choses et aussi avec les bonbons à l’anis. Les enfants aiment beaucoup les bonbons à l’anis.

— Alors, je le couvrirai de caresses et de bonbons à l’anis.

— Bien. Maintenant apporte-lui aussi quelques biscuits.

Sa grand-mère prépara un paquet de ses douceurs et Penny se vit contrainte de sortir avec ce plateau improvisé pour ne pas la vexer. Elle lui fit jurer qu’elle irait dormir et Barbie mit un doigt devant sa bouche comme le font les enfants qui promettent de ne pas révéler un secret.

Elle monta donc l’escalier en colimaçon tortueux qui menait au grenier. Il était tellement étroit et peu solide qu’on se demandait comment faisait Marcus pour y passer sans le déformer. Elle frappa. Elle était troublée, à l’encontre de toute logique. Il lui ouvrit dans les dix secondes. Il était toujours mouillé, mais plus par la sueur. Il sentait le savon, un savon légèrement parfumé à la menthe et aux agrumes. Il portait un T-shirt propre et apparemment il s’était habillé sans s’essuyer, car son T-shirt était collé à lui, comme une deuxième peau. Il avait mis un autre pantalon de survêtement et était pieds nus. Penny ordonna à sa langue de ne pas sortir.

— Ma grand-mère m’a demandé de t’apporter ça mais ne les mange pas, elle y a mis de la lessive en poudre, je crois.

Il ne fit pas de commentaire et lui indiqua la table de la cuisine, du salon, du studio, bref la seule table présente dans ce petit espace. Il avait étendu au sol un tapis en caoutchouc et poussé le canapé.

Si Penny croyait que l’invitation cachait une intention secrète, elle dut abandonner ses illusions et accepter que c’était bien une leçon d’autodéfense. Heureusement, Penny ne s’était pas fait d’idées, elle n’avait pas assez d’imagination et elle avait confiance en lui. Elle avait confiance en un ancien prisonnier qu’elle connaissait depuis deux semaines à peine et qui pouvait la bloquer avec trois doigts. Elle le laissa la renverser comme une poupée, sans redouter un instant qu’il pouvait lui nuire. Elle l’écouta avec attention. Elle

apprit des astuces pour se déplacer, se dégager, desserrer la prise, atteindre les yeux, le nez, les testicules et les chevilles d'un agresseur potentiel.

Lors d'un mouvement, elle se retrouva soudain étendue sur le tapis en caoutchouc, Marcus sur elle. Il ne la touchait pas. Il y avait au moins trois centimètres entre eux mais il n'avait jamais été aussi proche d'elle. Dans cette position, elle se rendit compte qu'elle était vraiment petite et extrêmement fragile à côté de lui, une feuille légère et vulnérable face à un vieux chêne solide.

— Dans ce cas, tu dois lever un genou, lui expliqua-t-il, en lui touchant une jambe pour lui montrer le mouvement.

Penny se surprit à cultiver des pensées enflammées. Elle rougit, comprenant que s'il lui avait proposé ou s'il avait seulement fait un geste éloquent dans sa direction, elle aurait tout de suite fait l'amour avec lui. C'était comme si Marcus, par sa seule présence, l'avait réveillée d'un long sommeil. Cela ne lui semblait plus une étape invraisemblable, comme escalader l'Everest enneigé ou faire du saut à l'élastique. Pendant longtemps elle avait considéré le sexe comme une aptitude particulière, un talent qu'elle n'avait pas – soit on naissait avec, soit on faisait sans. Maintenant, cela lui semblait une chose naturelle, facile et nécessaire.

À cet instant précis, la porte de l'appartement s'ouvrit. M. Malkovich apparut avec son habituel costume froissé, la cravate desserrée, les lunettes sur le bout du nez et un stylo à la main. Marcus bondit avec l'agilité d'une araignée. Penny resta étendue, paralysée de stupeur.

— Je suis satisfait, commenta le nouveau venu d'un air très enthousiaste, sans leur laisser le temps de dire bonjour. J'admets qu'après notre précédente rencontre, je me demandais si ce n'était pas qu'une comédie. Je veux dire l'histoire entre vous deux. Mais cette visite surprise a dissipé tous les doutes possibles. Je sais que tu as cessé d'écrire à M<sup>lle</sup> Lopez. Bravo. J'ai recueilli des informations sur vous, Mademoiselle Miller, et je suis très satisfait de ce que j'ai appris. Vous êtes la personne la plus encline à ramener notre Marcus sur le droit chemin. Je vous laisse, vous pouvez reprendre ce que vous étiez en train de faire.

Il sortit, sans laisser le temps à ses hôtes de prononcer un seul mot. Marcus resta debout à se masser le cuir chevelu.

— Merde, dit-il.

— Il est vraiment venu ou c'était une hallucination ? lui demanda Penny en s'asseyant.

— Il est moins bête que je ne le pensais, marmonna Marcus pour lui-même.

— Maintenant il sera convaincu que nous nous aimons à la folie et que nous avons des rapports régulièrement.

Marcus lui adressa un regard souriant et Penny sentit une rose éclore entre ses côtes. Il souriait tellement peu que, quand il le faisait, elle était sûre que les planètes changeaient leurs orbites pour le contempler.

— Relève-toi.

— Ce ne serait pas mieux de s'allonger de nouveau, on ne sait jamais s'il décidait de nous rendre une autre visite ?

— Tu n'as pas fermé la porte quand tu es entrée ?

— Je ne m'en souviens pas.

— D'accord, la règle principale de l'autodéfense : fermer la putain de porte de la putain de maison.

— Excuse-moi, j'ai été négligente. J'avais ce plateau dans les mains et...

— La prochaine fois, sois plus attentive.

— Il y aura une prochaine fois ?

— Je ne le sais pas. Je ne sais pas ce qu'il attend de moi cet emmerdeur. Je dois prouver que je ne cherche plus à contacter Francisca, mais elle se demandera ce qui s'est passé et ça, ça me fait bouillonner de rage.

Pénélope baissa lentement les paupières sur ses yeux.

— Je peux le faire moi, dit-elle.

— Tu peux faire quoi ?

— Aller la voir pour la prévenir que tu ne l'as pas oubliée, que tu n'as pas cessé de penser à elle et que tu fais seulement semblant.

Marcus la fixa, comme s'il avait une vision aux rayons X qui lui permettait de voir ce qu'il y avait à l'intérieur d'elle.

— Tu le ferais vraiment ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Trop de pourquoi, mon gars. Parce que ça me va.

— Tu es une personne étrange. Je n'ai jamais connu quelqu'un comme toi.

— Tu me montres une photo d'elle ? Si je dois la rencontrer, je veux être certaine de parler à la bonne personne.

Il acquiesça et se mit à fouiller dans la poche d'une veste suspendue à la

poignée de l'unique porte présente dans la pièce, celle de la salle de bains. Il sortit son portable et tapota sur les touches.

Ensuite, il lui tendit l'appareil. Penny retint sa respiration, comme si ce geste faisait partie d'un rituel auquel elle était admise à participer, par miracle.

La photo datait de quelques années. Elle représentait un Marcus un peu plus jeune, moins musclé, avec une fille que l'adjectif belle ne suffirait pas à définir. Elle était beaucoup plus que ça. Elle était le sosie de Jessica Alba, version *bad girl*. Ils étaient tout proches l'un de l'autre, à moitié nus, un selfie pris lorsqu'ils étaient dans leur lit. Aucun ne souriait. Pénélope se demanda s'ils avaient fait l'amour avant et pourquoi ils montraient à l'objectif ces visages sérieux qui semblaient consumés par une lassitude séculaire. Marcus avait son éternelle cigarette allumée à la main. Francisca tenait le portable et penchait son visage vers celui du jeune homme. Elle le faisait avec une langueur qui ne semblait pas seulement être de l'épuisement dû à leurs ébats sauvages, mais une attitude naturelle.

— Elle n'aime pas les photos, commenta Marcus, j'en ai très peu d'elle. Elle dit toujours que les photos lui volent son âme.

Pénélope acquiesça et murmura :

— Elle est très belle.

— C'est la plus belle.

Marcus tenait à le spécifier.

— Tu es romantique à ta manière.

— Je ne suis pas romantique, c'est un fait établi. Tu l'as vue ?

— Oui, elle est splendide.

— Tu as vraiment l'intention de...

— Dis-moi quand tu veux que j'y aille et j'y vais.

— Tu es vraiment étrange, Penny.

— Je suis la plus étrange.

— Tu n'es pas si mal.

— Si c'est une manière de me flatter pour me convaincre d'y aller, ce n'est pas nécessaire : je le suis déjà.

— Je ne sais même pas ce que signifie « flatter ». Je ne dis jamais ce que je ne pense pas. Je te le répète, je suis comme ça, ce que tu vois et pas grand-chose de plus.

— Ce que je vois est déjà beaucoup.

Elle se leva. Elle avait un nœud au fond de la gorge, gros et épineux.

Elle ne comprenait pas bien pourquoi l'image à peine vue et la connaissance de cet amour mystérieux sans un sourire sur cette photo, transmettant une sensation de tension palpable, la rendaient malade. Elle ne pouvait pas être tombée amoureuse de Marcus. C'étaient seulement ses hormones : ses atomes en émoi, mais rien à voir avec ce qui implique les secrets de l'âme. Il était facile de confondre, de regarder Marcus et vouloir que ces battements de cœur soient un peu plus que du pur désir. Ce n'était rien de plus que cela : le besoin d'une jeune fille de vingt-deux ans, qui ne l'a jamais fait, de se faire cueillir comme une grenade mûre par l'homme le plus sexy qu'elle ait jamais vu.

Du moins, elle l'espérait, parce que si c'était quelque chose de plus, elle creusait sa tombe toute seule.

C'était mieux qu'elle rentre chez elle. Elle voulait s'allonger à côté de sa grand-mère, la serrer dans ses bras et pleurer dans ses cheveux, même si pleurer était une réaction tragique, disproportionnée et dénuée de sens.

— À bientôt. Tu m'expliqueras mieux comment, où aller, et aussi quoi lui dire.

— D'accord... merci, dit Marcus.

Penny eut l'impression que « merci » était un mot qu'il n'utilisait pas souvent et peut-être même qu'il ne l'avait jamais utilisé auparavant.

Juste avant de sortir, elle s'approcha du visage de Marcus, sur la pointe des pieds, et lui effleura la joue avec deux doigts. Sa peau était fraîche, une barbe brune naissante la rendait un peu rugueuse. Il ne recula pas mais il parut troublé par ce geste.

Penny lui sourit et lui expliqua d'une petite voix :

— Ma grand-mère m'a dit que les caïds avaient besoin de plus de caresses que les autres enfants.

Elle descendit les escaliers avant qu'il ne puisse lui demander quoi que ce soit.



À la sortie du Well Purple, Marcus était déjà là. Appuyé contre un mur, une jambe pliée et approchant une cigarette de sa bouche. Le monde minuscule qui habitait dans le corps de Penny fit une cabriole tellement rapide que pendant un instant elle pensa qu'elle-même s'était retournée. Après quatre heures dans un espace confiné où elle était très attentive à tous

les gens qui s'approchaient d'elle – dans la crainte que Grant ne répète l'essai de la veille –, ce vertige ne pouvait être qu'un moyen de décharger l'adrénaline, avec le contact de l'air nocturne et de l'odeur de la pluie qui allait arriver. Cependant, Penny craignait que ce soit la présence de Marcus qui ébranle tout son être. Il la chamboulait sans le vouloir et même en l'ignorant. Comment se sentirait-elle s'il avait décidé de lui consacrer un peu d'attention ? Question superflue et sans réponse.

— Tu es ponctuel, lui dit-elle, pendant qu'il éteignait sa cigarette dont il ne restait que le filtre, en l'écrasant avec une de ses énormes bottes en cuir noir.

Ils marchèrent dans la rue, sous une petite pluie, tellement légère qu'elle devenait de la poudre avant de toucher le trottoir.

— J'aime faire mon travail correctement. Tout s'est bien passé, ce soir ?

— Toujours pareil.

— Le salaud s'est montré ?

— Pas ce soir.

— Comment est-il ?

— Pense à un grand riche, maigre, blond et habillé à la dernière mode et c'est lui.

— Et tu t'es fait entuber par quelqu'un comme ça ?

Elle se tourna et le regarda avec colère un instant.

— Je croyais que tu ne faisais pas partie de ceux qui accusent les femmes de l'avoir cherché. Si je me suis trompée, tu peux te casser et je rentre toute seule.

Marcus effleura le coude de Penny avec sa main. Il la lâcha tout de suite, mais Penny eut l'impression que ce geste furtif exprimait une intention amicale.

— Je ne suis pas l'un d'eux, admit Marcus.

Il prit une autre cigarette et la mit entre ses lèvres. Il la garda ainsi éteinte, pendant qu'il cherchait son briquet en palpant son corps.

*Si tu veux je t'aide.*

— L'habit ne fait pas le moine, sinon je devrais avoir peur de toi.

— En fait, tu *devrais* avoir peur de moi.

— J'ai eu peur de toi, au début, mais seulement un instant, car je craignais que tu ne sois Grant. Je craignais le noir plus que toi.

Marcus trouva son briquet. La flamme, petite et brève, transforma l'extrémité de la cigarette en une braise orange. Il tira un bon coup sur sa

clope et avec la fumée qui imprégnait ses poumons, il murmura d'une voix neutre : — Je ne suis pas le genre de type qui t'agresserait, jamais, pas ça, tu ne dois jamais avoir peur de moi de cette manière. Mais ne cherche rien d'autre, n' imagine rien d'autre. Tu me paies et je t'escorte. Tu m'aides et je t'aide. C'est un accord, un point c'est tout.

Pénélope acquiesça, en fouillant dans les poches de son manteau. Les paroles de Marcus étaient justes. Elles étaient sûrement préférables à celles d'un autre homme, n'importe lequel, qui débarque et invente un million de mensonges pour gagner sa confiance, comme l'avait fait Grant. Elle préférait cette sincérité, même si c'était une sincérité qui faisait mal au cœur.

— Voilà, dit-elle enfin, en sortant cinq billets de dix dollars. Ta première paie.

Marcus mit le magot dans sa poche. Il n'avait pas hésité un instant, une démonstration supplémentaire de sa franchise. Donner et prendre, il n'y avait rien d'autre.

— Maintenant dis-moi ce que je dois faire pour aller voir Francisca.

Il se tut quelques secondes. Puis il lui parla de la prison où elle était enfermée. Elle se trouvait à environ trois cents kilomètres. Le meilleur jour pour lui rendre visite était le dimanche : il y avait plus de gens et les contrôles étaient moins minutieux. Elle devait se préparer à une fouille au corps et quelques questions sur les raisons de sa visite.

— Quand Malkovich l'apprendra, il se demandera quelle est la raison de cette visite, dit Marcus plus pour lui-même.

— On voit que tu n'as pas l'esprit romantique. Tu penses qu'ils écoutent les conversations ?

— Non, ils ne vont pas jusque-là. Elle n'est quand même pas une terroriste talibane.

— Bien, alors je lui dirai que j'y suis allée pour lui annoncer qu'entre vous c'était terminé et que tu n'avais pas le courage de lui dire toi-même. Il y croira.

— Il y croira parce qu'il le ferait. C'est un fonctionnaire médiocre qui voudrait quitter sa femme moche depuis je ne sais combien de temps, mais qui n'en a pas le courage. Il serait content si quelqu'un le faisait pour lui.

— Ou bien il y croira parce qu'il sait que tu aimes Francisca et que tu ne supporterais pas de voir ses yeux remplis de larmes.

— Francisca ne pleurerait jamais pour une connerie pareille.

— Être abandonné par l'amour de sa vie est une connerie ?

— Tu ne peux pas comprendre.

— Quoi ? Qu'est-ce que je ne peux pas comprendre ?

Il se retourna brusquement d'un mouvement qui avait quelque chose de bestial.

— Ce que veut dire survivre. Celle qui a pleuré toutes les larmes de son corps à douze ans n'en versera plus jamais une autre. Elle tient à moi, mais si je la quitte, elle en ressortira encore plus forte qu'avant. Je ne l'ai jamais vue pleurer, jamais. De toute manière ce n'est qu'un raisonnement hypothétique, car je compte bien mourir avec elle.

Penny ne fit pas de commentaire. Elle avait toujours été convaincue que l'amour c'était vivre et non mourir avec quelqu'un, mais elle ne le contredit pas. C'était ainsi pour lui, la vie était une lutte et l'amour une arme. Rester ensemble contre quelque chose et non pour être juste ensemble. Elle n'avait pas la moindre idée du passé qui les unissait, ce qu'ils avaient dû subir et partager, mais ce genre d'amour était sûrement tout ce qu'ils pouvaient se permettre.

*C'est sûrement plus que je n'aurai jamais.*

— Comment est-ce que j'y vais ? lui demanda-t-elle.

— Comment y allons-nous.

— Tu viens aussi ?

— Je ne te laisse pas y aller seule. On ne sait jamais. Je n'ai pas le droit, mais j'y vais quand même.

— Tu veux t'assurer que je mène à bien ma mission ?

— On dira ça.

À ce moment-là, il se mit à pleuvoir à verse. Marcus jeta sa cigarette et prit Penny par la main, la traînant vers la porte d'entrée de leur immeuble. Elle avait l'impression d'avoir les jambes en coton. Elle était trempée, plus qu'un poussin qui aurait terminé dans une flaque. Marcus passa une main dans ses cheveux très courts, faisant tomber une averse de gouttes.

— Va te changer, l'incita Marcus, parce que si tu tombes malade, nous ne pourrons aller nulle part dimanche.

— Comme tu es altruiste.

— J'ai besoin de toi et je veux que tu restes en bonne santé, au moins jusqu'à dimanche.

— Après je peux crever ?

— Libre à toi.

Penny marmonna quelque chose et commença à monter les escaliers. Il

n’y avait toujours pas de lumière. Marcus sortit sa lampe de poche, petite mais puissante. Un cercle couleur caramel illumina les escaliers quasiment comme en plein jour.

Elle allait rentrer chez elle quand elle se rendit compte d’une chose non pas grave, mais catastrophique. Sa grand-mère avait mis le loquet. La porte s’ouvrait de trois ou quatre centimètres mais ensuite, elle se bloquait. Elle aurait pu rentrer, mais seulement si elle était aussi fine qu’une feuille de papier. Elle resta paralysée devant cette ouverture qui la repoussait. Marcus qui était derrière elle lui dit : — Je le casse en une seconde. Ces trucs ne servent à rien.

— Ça peut se faire silencieusement ?

— Je ferai un peu de bruit, c’est un loquet en fer, pas un biscuit fait avec de la lessive en poudre.

— Ma grand-mère va faire une crise cardiaque et ce sera pareil si je l’appelle sur le téléphone fixe.

— Tu comptes faire quoi alors ?

Elle se retourna et le regarda d’un air effaré, effrayée par ce qu’elle allait dire.

— C’est facile, je viens dormir chez toi.

Marcus eut un sursaut inapproprié pour un homme grand et gros comme lui.

— Oublie !

— Très bien. Alors je resterai ici, j’attraperai une pneumonie et Francisca ne saura pas si tu es un salaud ou pas.

— Francisca sait déjà que je suis un salaud. Tu ne peux pas demander l’hospitalité à un autre voisin ?

— Je ne connais personne suffisamment bien pour demander une telle chose.

— Tu ne me connais pas assez non plus et pourtant tu me l’as quand même demandé.

Pénélope pencha la tête d’un côté en le fixant de manière provocatrice.

— Quel est le problème ? Tu penses que je vais te sauter dessus pendant que tu dors ?

Marcus eut un petit rire moqueur. Il s’approcha d’elle et lui parla à l’oreille, et leurs joues humides s’effleurèrent.

— Ne joue pas avec le feu, petit singe. Tu es la dernière fille au monde que je toucherais en étant sobre, mais si tu me sautes dessus pendant la nuit,

ça pourrait bien être hors de mon contrôle. Je suis un homme dont le matériel fonctionne très bien. Donc, fais attention à ce que tu dis.

— Je pourrais être d'accord, qu'est-ce que tu en penses ?

— Avec cette tête-là ? Je n'y crois pas. Tu as envie d'être baisée, sans aucun doute. Mais si après je te traite comme toutes celles qui ne sont pas Francisca, tu mourras de chagrin.

Penny eut un frisson en imaginant un épilogue de ce genre : Marcus s'en allant ou l'éloignant sans aucune tendresse après avoir fait l'amour. Cela lui parut une horrible éventualité, même plus atroce que la certitude de ne jamais finir au lit avec lui.

Un éternuement énergique interrompit ses pensées.

— Ceci dit, nous sommes arrivés, comme on dit, dans une impasse, affirma-t-elle. Où Penny ira-t-elle dormir ce soir ? Comme tu l'entends, la pneumonie arrive au galop.

Marcus émit un grognement de colère. Dans le silence, cela ressemblait à un grondement.

— D'accord, viens chez moi, mais tu te comportes bien.

— Quelle absurdité. Toi qui as l'air d'être la figure même du désir, tu me dis à moi de bien me comporter ?

— Tu n'as pas encore compris à qui tu avais affaire, pas vrai ? Je cherche à te protéger. Mais si tu me provoques encore, je vais te le faire comprendre.

Penny fut presque tentée de l'en prier, mais un autre éternuement la ramena à la réalité.

— Marcus, tu n'es pas un don du ciel pour toutes les femmes, ne te fais pas d'illusions. Je veux seulement un endroit où dormir. Ceci dit, est-ce qu'on peut se dépêcher ? L'aube se lève bientôt et je suis claquée.



— Tu dors là, lui dit-il, en lui indiquant le canapé. Le lit est pour moi. Maintenant va te changer dans la salle de bains, ensuite tu te couches et tu restes silencieuse jusqu'à demain.

— Avec quoi je me change, mon général ?

— Je te donne un de mes T-shirt.

Penny s'enferma dans la salle de bains, enleva ses vêtements mouillés et enfila le T-shirt à manches longues, ces dernières traînant comme des

serpentins au-delà de ses bras. Il était tellement grand qu'il lui tombait des épaules. Il avait son odeur. Elle le renifla comme s'il s'agissait du parfum d'une fleur.

*Je suis une perverse.*

Quand elle sortit, Marcus s'était changé aussi. Il ne portait qu'un pantalon de survêtement gris.

*Tu le fais exprès mon gars ? Dis la vérité, tu veux que je te saute dessus ?*

Penny eut l'air de l'ignorer et s'allongea sur le canapé. Elle s'enveloppa dans la couverture bleue et ferma les yeux.

Marcus fit ce qu'il faisait d'habitude. Elle l'entendit uriner dans la salle de bains, puis remarqua l'eau qui coulait, la porte qui s'ouvrait et le lit qui grinçait sous son poids.

— Si j'ai soif pendant la nuit ? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Tu te retiens, fut la réponse brusque de son hôte.

— Et si je veux avaler un truc ?

— Je voudrais essayer d'éviter d'être vulgaire, Penny. Donc épargne-moi ces questions.

— Vulgaire ? Mais... ah oui j'ai compris.

— Bravo, ça suffit maintenant.

— C'est la première fois que tu accueilles une femme sans...

— Premièrement, tu n'es pas une invitée, tu es un maître-chanteur infiltré. Deuxièmement, à part Francisca, je n'*accueille* personne. Je baise. Troisièmement, je suis fatigué et je voudrais dormir. Est-ce possible de t'éteindre d'une manière ou d'une autre ?

— Je voudrais éviter d'être vulgaire, Marcus. Donc épargne-moi ces questions.

Dans le noir, elle fut certaine qu'il riait tout bas. Son rire avait quelque chose de rassurant, ridiculement familial. En dépit des manières rustres de Marcus, elle ne se sentait aucunement en danger dans cette pièce, sous ce toit avec un œil au milieu. Elle pensa à tellement de choses, des choses invraisemblables, le genre de pensées que l'on a quand on somnole juste avant de s'endormir profondément. Elle s'imagina l'embrasser, le prendre par la main, le toucher et perdit connaissance en rêvassant sur son dos.

Quand elle se réveilla, il faisait déjà jour. Marcus dormait encore. Elle se leva sur la pointe des pieds et l'observa. Elle allongea une main, tentée par sa peau, ce granit doublé de soie peinte, mais elle la retira tout de suite. Ses

bras et une grande partie de son thorax étaient recouverts de tatouages maoris en noir et blanc : des courbes, des spirales, des volutes qui s'effleurent comme des oiseaux dans une envolée, des signes qui ressemblent à des flammes, des feuilles, des yeux, des vagues, des poignards et des soleils naissants. Il y avait aussi des dauphins, des masques grimaçants et une énorme raie sur la poitrine. Il y avait une exception à cette apothéose de visions tribales sauvages et fascinantes : à gauche, à côté de la raie, un cœur rouge ressortait et on avait l'impression qu'il battait. On aurait dit le cœur du Christ que l'on voit sur certaines représentations saintes, transpercé par une couronne d'épines. Penny était sûre que ce cœur symbolisait Francisca. Elle se sentit mal à l'aise, blessée et recula de quelques pas. Il valait mieux s'en aller avant qu'il se réveille.

*Ça aurait été mieux de ne pas venir du tout.*

*Et si j'étais en train de tomber amoureuse de lui ?*

*Comment je fais ?*

Elle secoua la tête, ramassa ses vêtements désormais secs et se changea sans aller dans la salle de bains. Marcus bougea, se tourna mais continua à dormir.

En descendant les escaliers en colimaçon, elle pensa que si M. Malkovich arrivait à ce moment-là, il n'aurait plus aucun doute quant à la véracité de leur union. On aurait dit une jeune amante qui venait de quitter un lit tout chaud après une folle nuit d'amour et non une hôte importune – ou un maître-chanteur infiltré – qui avait dormi sur un canapé très inconfortable.

Heureusement, sa grand-mère était déjà réveillée et avait retiré le loquet. En la voyant entrer, elle ne remarqua pas l'étrangeté de l'horaire. Elle se contenta de lui demander si elle était allée sortir les poubelles et si elle voulait qu'elle lui prépare des crêpes.

— Je vais te les préparer moi, ma petite grand-mère. Regarde un peu la télé. Ils passent ce feuilleton que tu aimes beaucoup.

— Oh oui, tu as raison. Aujourd'hui Gonzalo va dire à Hermosa qu'il l'aime. Je n'avais pas vu l'heure. C'est tellement beau quand l'amour triomphe ! Tu ne crois pas ?

Oui, elle le croyait. Mais elle avait la terrible certitude que les sentiments extraordinaires de Gonzalo pour Hermosa, exprimés par mille mots un peu romantiques et un peu ridicules, seraient la chose la plus proche de l'amour dans sa petite vie destinée, tout au plus, à être confrontée aux propositions malades de ce fou de Grant.

**Marcus**

Quand Malkovich est entré chez moi, pendant que j'enseignais à Penny quelques mouvements pour broyer les boules d'une personne qui te bloque, c'est mon cœur qui a failli s'arrêter. Diable ce qu'il peut être soupçonneux ! J'ai été très tenté de l'inviter à s'occuper de ses affaires, de penser à son balai de femme et de ne pas se mêler de qui j'aime et de qui je veux, mais tant que je ne suis pas totalement libre, je dois faire contre mauvaise fortune bon cœur. Penny a été très bien. Elle a continué à jouer son rôle et elle s'est même proposée d'aller parler à Francisca. J'espère qu'elle ne changera pas d'idée. Je veux savoir comment elle va, ce qu'elle pense, ce silence me tue. Je ne comprends pas pourquoi Penny le fait, si elle espère que je la baise pour la remercier ou si elle veut juste être gentille. La gentillesse est une chose qui m'est étrangère. Je n'y suis pas habitué, je ne crois même pas que ça existe. Donc, elle veut sûrement que je la baise. Je dois faire attention, une sainte-nitouche peut te détruire plus qu'une putain. Et puis, au bout du compte, je ne veux pas qu'elle souffre. On dirait qu'elle sort d'un roman d'amour, elle a un regard pénétrant, même s'il n'y a rien à observer chez moi, ses tentatives sont donc vaines. Parfois elle me fixe, comme si elle était convaincue que si elle me blessait, elle trouverait du sang. Mais moi, si je suis blessé, je produis quelque chose semblable à du fiel.

Elle pose un tas de questions. Elle fait concurrence à Malkovich pour ce qui est du sans-gêne. Je réponds à certaines, j'ai besoin d'elle, je dois être malin. Mais je ne peux pas *tout* lui dire.

Finalement, Penny me plaît. Pas sexuellement, ce qui est extraordinaire pour moi. D'habitude, c'est ça la clé de tout. Une femme me plaît sexuellement ou pas. Si elle ne me plaît pas, elle n'existe pas. En revanche, je

ne veux pas mettre Penny dans mon lit et pourtant je la vois et elle existe. Par moments, parler avec elle me donne des décharges d'adrénaline. Je ne sais jamais ce qu'elle va dire. Elle est imprévisible. C'est une espèce de petite boule de mystère rigolote qui m'intrigue dangereusement.



Ce n'était pas prévu qu'elle dorme ici. C'est la dernière chose au monde que j'aurais voulu. Mais je ne pouvais pas la laisser sur le palier, si elle tombe malade, elle manquera le voyage de dimanche. Je suis un putain d'opportuniste, je le sais.

Heureusement, après un tas de bavardages, elle s'endort. En revanche, je ne ferme pas l'œil. Je l'écoute respirer doucement, de temps en temps elle pousse un petit cri, comme un minou qui miaule à voix basse.

Je me lève, j'ai soif, j'ouvre le frigo et je prends de l'eau. Je bois directement à la bouteille. Penny bouge, la couverture bleue glisse sur le sol. Elle est blottie comme un petit chat avec mon T-shirt trois fois trop grand pour elle. De son oreille pend une croix en argent et elle repose sur son cou. Elle a une bouche magnifique, charnue et couleur pêche. Pendant que je l'observe, l'espace d'un instant, j'ai une vision qui me paralyse : ses lèvres sur ma peau. Je sursaute, je secoue vigoureusement mes épaules et je me traite d'idiot. Je prends la couverture au sol, je la couvre et cours me coucher. Cours ? Oui, cours. Bon sang. Penny et le sexe doivent rester deux choses distinctes. Je ne dois plus penser à quoi que ce soit de ce genre, même pour plaisanter.

Malheureusement, le matin, après m'être endormi avec peine, je me réveille et elle est devant moi. Elle est de dos, se change et ne se rend pas compte que je la regarde. Pendant un bref instant, son corps complètement nu sort de mon T-shirt. Elle est moins maigre qu'elle en a l'air habillée. Elle a un beau dos, lisse et blanc comme la crème chantilly. Elle porte une culotte à pois rose. Elle se tourne pour prendre ses vêtements et se changer et dévoile un sein, sans savoir qu'elle le montre à quelqu'un qui fait semblant de dormir.

Je sais que je suis en trop bonne santé en ce qui concerne certaines choses, parce que, sur-le-champ, mon côté animal s'excite. C'est tellement évident que je suis obligé de me tourner. Si elle m'observait, elle remarquerait une dune au niveau de mon entrejambe. D'accord, un homme

est sujet à ce genre de chose quand il se réveille, mais je préfère le garder pour moi.

Mais ce n'est pas le plus grave. Voir une femme nue, plus mignonne que prévu et être très excité n'a rien d'étrange.

La chose étrange arrive après, quand elle est partie. Parce que j'ai la violente tentation de me masturber en pensant à elle. Jamais de la vie, je ne dois pas, je ne peux pas céder à cette connerie.

Je prends alors une douche glacée, jusqu'à ce que l'excitation se calme et que je cesse de penser à ma langue sur ses tétons ronds et innocents.

Dès que sa grand-mère sut pour le voyage, elle téléphona à M. Donaldson qui habitait au rez-de-chaussée et qui avait une voiture. Savoir sa petite Penny dans un de ces trains sales, pleins de courants d'air, l'aurait empêchée de bien dormir. Elle se l'imaginait petite, en voyage de classe, avec ses camarades qui lançaient des boules de papier et laissaient les fenêtres ouvertes, risquant de tomber par-dessus bord, et en même temps elle s'était convaincue que Marcus voulait l'emmener rencontrer ses parents avant d'annoncer officiellement leurs fiançailles. Dans les deux cas, la voiture lui semblait la meilleure idée.

C'était dommage que M. Donaldson possède une vieille Bentley bleu ciel, encombrante et ridicule, une de ces voitures qui consomment l'essence comme les chameaux l'eau quand ils ont soif et qui ne vont pas à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure. Dès que Penny la vit, elle pensa à la réaction de Marcus. Il en serait pour le moins horrifié.

Marcus fut horrifié.

C'était dimanche matin, M<sup>me</sup> Leboski, qui ne travaillait pas ce jour-là, s'était engagée à tenir compagnie à Barbie. Presque tous les pensionnaires étaient un peu insomniaques, privés de distractions intéressantes. Ils restèrent donc collés aux fenêtres pour assister au départ de la fameuse automobile.

Marcus avait une expression assassine. Il regardait Penny comme s'il lui promettait qu'une fois loin de ce rassemblement de curieux, il la scalperait.

— Comment est-ce que ça t'est venu à l'esprit..., murmura-t-il en serrant les dents.

— Ce n'est pas mon idée. C'est ma grand-mère.

— T'habiller comme ça, c'est aussi une idée de ta grand-mère ? s'exclama-t-il, en la regardant de travers.

Penny haussa les épaules, comme pour minimiser sa contrariété. Au

fond, elle savait qu'il avait raison, que ce soit pour la voiture ou pour ses vêtements. La première était une cafetière inconfortable et elle, elle n'était pas habillée pour faire une visite dans une prison. Mais ce matin-là, en se regardant dans le miroir, elle n'avait pas pu mettre son jean et son sweat déposés sur la chaise à côté du lit la veille. En fait, elle s'était mise sur son trente-et-un, pas pour Marcus, pas directement du moins. Elle l'avait fait pour Francisca, avec une tristesse et une naïveté dont elle n'avait pas été consciente tout de suite. Elle ne voulait pas la rencontrer – elle, la plus belle femme du monde aux yeux de Marcus – et se montrer négligée, moche et pathétique. C'est pourquoi elle avait mis une jolie tenue, la seule dans sa garde-robe complètement décontractée, acquise il y a longtemps dans un magasin de seconde main avec l'intention de la garder et de la porter pour on ne sait quelle occasion : un fourreau de velours vert bouteille, très court et moulant, vraiment déplacé pour l'objectif de la journée. Des bottes à talons, avec lesquelles elle marchait d'un pas incertain, et une veste en cuir d'un rouge feu. Elle s'était même maquillée. Elle allait redonner de l'espoir à un amour contrarié – s'enlevant tout espoir pour elle-même – et ne voulait pas le faire en étant la perdante assurée.

Marcus, dans son habituel jean qu'il ne pouvait pas porter large parce que ses muscles le remplissaient, un pull-over bleu et une veste de sport, jeta un coup d'œil alternativement à la voiture et à sa tenue.

— Nous n'allons pas à une fête en discothèque, marmonna-t-il d'un air éccœuré.

— Je me suis habillée comme ça et je resterai ainsi.

— En plus tu dois conduire, car je ne peux pas le faire pour au moins encore un an. S'ils me chopent, ils vont me créer tout un tas de problèmes.

— Je m'en occupe, quel est le problème ?

— Assise, ta jupe t'arrivera au nombril.

— Tu ne me regardes pas, n'est-ce pas ? Et puis, tu es habitué aux longues jambes de Francisca, les miennes ne te feront pas d'effet.

— À moi non, mais rappelle-toi que la plupart des gardiens de prison à qui tu auras affaire sont des hommes aux goûts pires que les miens.

— Ce que tu peux être gentil. Quoi qu'il en soit, on s'en fout, aujourd'hui on s'amuse.

— Penny, ne m'énerve pas plus que je ne le suis déjà. Nous devons partir discrètement et tous les gens de l'immeuble nous disent au revoir de leur fenêtre. Nous devons prendre le train et je me retrouve avec cette grosse

voiture qui selon moi se désintégrera dans trois kilomètres. Tu devais passer inaperçue et tu es vêtue comme une putain de gogo danseuse !

— C'est le nouveau programme, si tu veux aller voir Francisca, ce sera à ma manière.

— Tu es plus garce que prévu, tu le sais ?

— Ce n'est pas de ma faute, c'est toi qui as fait une erreur d'évaluation. J'ai toujours été garce.



Penny ne conduisait pas depuis longtemps et au début ce fut tout un jeu de secousses et d'arrêts soudains. La radio ne fonctionnait pas, le chauffage non plus, les fenêtres arrière ne se fermaient pas bien et le moteur faisait un boucan infernal.

Marcus était assis à côté d'elle, rigide et irrité, le regard dur fixé devant lui. Il ne dit pas un mot pendant plusieurs kilomètres.

— Ce n'est pas nouveau, commenta Penny soudainement, en poursuivant le cours de ses pensées.

Marcus l'ignora. Il alluma une cigarette et la fumée fut aspirée par les fenêtres ouvertes.

— Ce n'est pas nouveau ! répéta Penny en élevant la voix.

— Qu'est-ce que tu veux, putain ? s'exclama soudain Marcus en émettant une espèce de grognement.

— Je dis que ce n'est pas nouveau que tu ne me parles pas. Cela fait trois jours que tu me traites très mal.

— Je ne te traite d'aucune manière.

— Justement. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Peut-être que j'ai contaminé ton canapé ? Tu as trouvé des morpions. Si oui, ce ne sont pas les miens. Tu n'as même pas voulu continuer la leçon d'autodéfense.

— Tu me paies seulement pour que je t'escorte la nuit et je ne suis pas obligé de parler. Si tu veux continuer les cours d'autodéfense, il faut taxer. Seule la première leçon était offerte.

— Je n'ai plus un centime.

— C'est ton problème.

— Non, vraiment, qu'est-ce que je t'ai fait ? Si je t'ai offensé de quelque manière que ce soit...

— C'est toi le morpion. Regarde la route ! Reste dans ta ligne, mais où

as-tu appris à conduire ?

— Et toi, où as-tu appris les bonnes manières ?

— Est-ce que tu arriverais à te taire un moment ? Concentre-toi sur ce que tu devras dire à Francisca. C'est la seule chose qui m'importe. Le reste, c'est de la merde.

Penny ne fit pas de commentaires. Elle serra le volant très fort et sentit son cœur devenir aussi petit qu'un bouton. C'était vrai que cela faisait trois jours que Marcus ne lui parlait plus. Quand il la raccompagnait le soir, après le travail, il se taisait, comme si on lui avait coupé la langue et il répondait à ses questions par de pauvres monosyllabes. Peut-être qu'il s'imaginait le moment où il s'enfuirait avec la femme de son cœur. Il l'escortait seulement pour l'argent, autrement il l'aurait envoyée se faire foutre, elle en était sûre. Le cœur de Penny devint aussi petit qu'un grain de riz.

Après quelques heures, composées de silences grognons et de réflexions désespérées, le moteur commença à tousser. Il n'y avait presque plus d'essence. Ils durent s'arrêter à une station-service.

— Je vais faire pipi pendant que tu mets l'essence, dit Penny à Marcus.

— Attends, idiot, je t'accompagne, lui répondit-il d'un ton de moins en moins gentil.

— Pas besoin, merci.

— Tu es bête ou quoi ? Nous sommes au milieu d'une horde de mâles. Tu comprends ?

Il n'avait pas tort. Certains hommes, qui sirotaient des bières à la porte de l'établissement, la fixaient avec un certain intérêt ou mieux, ils fixaient son postérieur serré dans sa jupe très courte. Penny se sentit exposée et déplacée et pour la première fois pendant ce voyage, elle pensa qu'elle aurait mieux fait de mettre un jean. Marcus la prit par la main brusquement, l'escortant jusque devant les toilettes.

— Pisse et dépêche-toi, lui dit-il.

— C'est certain, un lord ne t'arriverait même pas à la cheville.

— Penny, je ne plaisante pas, fais vite, je dois aussi surveiller cette merde de voiture et je n'ai que deux yeux.

Elle fit ce qu'elle devait faire. Une fois sortis, ils firent le plein d'essence.

— Je voudrais une bouteille d'eau, dit Penny. Est-ce trop demander ?

— J'y vais moi, monte dans la voiture.

Elle s'assit derrière le volant et vit Marcus entrer dans l'établissement.

Il y avait un peu de monde, surtout des routiers et des bons à rien.

À un moment donné, pendant qu'elle attendait, quelqu'un tapota avec deux doigts contre la vitre. Penny tressaillit en remarquant un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux blond délavé et avec un air de motard des années soixante-dix. Elle n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il voulait, car Marcus apparut derrière lui. Il avait une bouteille d'eau dans une main et de l'autre il tenait la nuque de l'inconnu, qui faisait deux têtes de moins. Il le tira en arrière.

— Casse-toi, lui ordonna-t-il d'une voix d'un tel calme qu'elle aurait même fait trembler Dracula.

Quand il le lâcha, tout d'abord décidé à protester contre ce traitement, l'homme bredouilla quelques mots pour s'excuser et disparut dès qu'il vit Marcus qui le fixait avec un regard diabolique.

Marcus entra dans la voiture, côté passager, et jeta littéralement la bouteille entre les sièges.

— Il n'avait rien fait de mal, protesta Penny. Peut-être qu'il voulait simplement savoir l'heure qu'il était.

Marcus ignora le commentaire.

— Alors petite garce, la réprimanda-t-il, furieux. Je veux arriver à la prison. Nous sommes en retard. J'en ai plein le cul. À partir de maintenant, si tu as besoin d'y aller, tu te pisseras dessus. Nous ne nous arrêterons plus, même si tu dois accoucher d'un rocher. Et il ne voulait pas savoir l'heure, il avait déjà le petit oiseau qui sortait de la fermeture Éclair de son pantalon.

Pénélope s'enflamma en murmurant :

— Je ne... m'en suis pas... rendu compte...

— Je suis favorable au principe qu'une femme a le droit, si elle veut, de se promener la chatte à l'air sans que personne ne la touche. Mais cela vaut pour un monde parfait. Dans ce monde-ci, elle finit les jambes ouvertes contre une glissière en dix secondes. Je me fous de comment tu t'habilles, que ce soit clair, mais je voudrais éviter d'avoir des ennuis seulement parce que tu veux montrer que tu as de belles cuisses.

Penny acquiesça, déconcertée. Dans tout ce discours, ce qui l'avait le plus touchée fut le compliment implicite sur ses cuisses.



Elle fut fouillée comme Marcus l'avait dit. Une femme policière la

palpa, lui fit enlever sa veste qui fut inspectée à son tour. Elle dut laisser ses papiers, expliquer qui était la détenue qu'elle voulait voir et la raison de sa visite.

Elle avait imaginé qu'elle serait conduite dans un parloir impersonnel, un de ceux où deux personnes, séparées par une paroi en verre, communiquent à l'aide d'un interphone. Mais elle se retrouva dans une salle commune, pleine de tables éparpillées, où étaient assis de nombreux autres visiteurs. Il s'agissait en grande partie de maris, de mères, de sœurs et de petits-enfants. Une petite fenêtre laissait entrer la lumière du jour. Il y avait des bouteilles d'eau et des verres en plastique sur les tables.

Elle s'installa et attendit. Elle était effrayée. Elle avait hâte de rencontrer Francisca et en même temps, elle brûlait d'envie de se lever et de s'en aller. Mais elle avait donné sa parole et, bien que cela lui coûtât, elle tenait toujours ses promesses.

Les premières détenues arrivèrent. Elle vit des embrassades, des sourires et un petit enfant qui pleurait en serrant les jambes de sa mère. Un brouhaha commença à se répandre dans la salle, comme pendant l'intercours à l'école.

Elle s'était attendue à une atmosphère plus belliqueuse, plus triste, mais au contraire ces gens bavardaient entre eux normalement. Ils riaient même, ils se racontaient les réussites scolaires des enfants ou le bordel causé par un voisin casse-pieds, comme si aucune des prisonnières en veste orange, où il était écrit PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT DU CONNECTICUT sur les boutons, n'avait jamais rien commis de plus grave que de donner un coup de pied dans une cannette.

Penny regarda sa montre, la fenêtre et encore l'heure. Finalement elle se tourna vers la porte de la salle et la reconnut.

Francisca.

Elle comprit tout de suite pourquoi Marcus était subjugué par elle, par son énergie. Ce fut une sensation immédiate, une intuition instantanée.

Francisca avait quelque chose d'hypnotique dans la manière qu'elle avait de regarder les autres personnes en entrant, de marcher et par le geste résolu qu'elle faisait pour replacer une mèche de cheveux derrière l'oreille. Elle n'était pas seulement belle, elle était d'une beauté sauvage, impétueuse, visible par quiconque a des yeux pour voir. C'était un pur-sang, une sirène armée. C'était Marcus mais en femme : grande, forte, musclée elle aussi, mais aussi féminine de manière irrésistible et fatale. Une de ces beautés pour

lesquelles les hommes tuent et se tuent.

Elle avait les cheveux moins longs que sur la photo, mais pas de beaucoup : ils lui arrivaient aux épaules en boucles souples d'un noir luisant, qu'aucune prison n'avait réussi à ternir. Elle avait le teint mat avec de grands yeux, deux belles amandes noires ornées de paillettes d'or dans l'iris. Sous les manches du jersey orange, on devinait des tatouages tribaux similaires à ceux de Marcus.

Penny la regarda bien et sentit son cœur glisser sur le sol et mourir dans une flaque de larmes.

Francisca la reluqua et s'assit sur le siège en face de Penny.

— Est-ce qu'on se connaît ? lui demanda-t-elle, d'un ton un peu désintéressé avec un accent vaguement latino-américain.

— Nous non, mais... je suis une amie de Marcus, lui répondit-elle.

Elle se sentit aussi fragile qu'un oiseau sans ailes ni plumes.

Francisca leva un sourcil.

— Marcus n'a pas d'amis, lui fit-elle remarquer et elle l'examina mieux, de la tête aux pieds, littéralement.

— Maintenant oui, répondit Penny.

Au fond de la salle, une dame souffla une bougie d'anniversaire sur un gâteau. Quelqu'un l'applaudit et l'invita à ouvrir des paquets avec de gros nœuds jaunes. Une autre personne émit un rire perçant. Un homme raconta à sa femme quelque chose d'un ton affligé.

Penny se força à soutenir ce regard aguerri. Elle lui expliqua qu'elle habitait dans le même immeuble que Marcus, qu'ils étaient devenus amis et qu'elle était là pour lui transmettre un message de sa part. Elle ne lui dit pas qu'elle craignait de l'aimer, qu'elle rêvait de lui toutes les nuits, que seulement en l'effleurant, par hasard ou par mégarde, ou en prétendant que c'était par hasard ou par mégarde, elle sentait un brasier dans sa poitrine. Elle ne lui dit pas non plus que d'être là à prétendre être une ambassadrice sans peine, en était une pour son âme.

Francisca resta silencieuse pendant quelques instants. Elle ne souriait pas et ne semblait même pas respirer. Elle regardait dehors, vers la fenêtre d'où on apercevait une cour ensoleillée.

Finalement, elle se retourna pour fixer Penny et dit quelque chose à laquelle celle-ci ne s'attendait pas : — Je suis désolée pour toi, *chica*.

— Tu es désolée ?

— Je suis désolée pour deux raisons : si tu es tombée amoureuse de lui

et que tu ne lui plais pas, je suis désolée parce que ce sera comme si quelqu'un te cassait les jambes. Et si tu lui plais, dès que j'aurai mis un pied dehors, c'est moi qui te les casserai. Tu n'as pas beaucoup d'options.

— Je ne lui plais pas, ne t'inquiète pas, murmura Penny et elle eut un frisson.

Entre ces deux prédictions, celle qui lui faisait le plus peur et qui était aussi la plus réaliste était la première.

— Tu le baises ? lança Francisca, directe.

— Non !

— Si tu le baises et c'est tout, je m'en fous. Amusez-vous tant que je suis ici, mais ensuite oublie-le.

En disant cela, elle allongea un bras dans sa direction et lui serra la main. Les phalanges de Penny pleurnichèrent sous sa poigne. En même temps, elle remarqua quelque chose sur le poignet de Francisca. Juste en dessous de la paume, à l'intérieur, il y avait une longue cicatrice de cinq ou six centimètres, un peu dentelée, sûrement une vieille blessure, la trace sans équivoque d'un coup assené par une lame. Elle était désormais rosée comme une perle nacrée. Pour être aussi légère que ça, bien que Francisca n'ait pas l'air d'avoir plus de vingt-cinq ans, elle devait se l'être infligée il y a très longtemps, quand elle était petite. La pensée qu'une petite fille puisse tenter de se suicider la paralysa.

Francisca se rendit compte de ce regard et retira ses mains, les mettant le long de son corps. Ce geste, cette pudeur, de la part d'une prisonnière toute tatouée qui était clairement en train de la menacer, lui procura une tendresse inattendue.

— Marcus pense toujours à toi, lui confia Penny d'un ton sincère.

— Et toi, qu'est-ce que tu en sais ? Tu es sa confidente ?

— Non, c'est seulement que nous parlons de temps en temps...

— Vous parlez ?

— Oui.

— Et de quoi ?

— Je n'ai pas la liste de nos sujets de conversation. Je suis simplement venue te dire que s'il ne t'écrit plus, c'est pour ne pas avoir d'ennuis avec M. Malkovich, son agent de probation. Mais il a hâte que tu sortes et que vous puissiez partir ensemble.

— Et toutes ces choses, il te les a dites à toi ?

— Pourquoi est-ce que ça te semble si étrange ?

— Nous n'avons confiance en personne.

— Maintenant vous avez confiance en moi.

— Je ne sais même pas qui tu es.

Penny sourit et se présenta d'un ton formel mais un peu taquin.

— Bonjour, je m'appelle Pénélope, j'ai vingt-deux ans, j'aime lire et j'ai peur du noir. Marcus et moi, nous nous sommes rencontrés par hasard. Il nous arrive de parler mais nous ne baisons pas. Si tu veux lui écrire, je lui donnerai tes lettres et je t'enverrai les siennes en me mettant en expéditeur. Voici mon adresse. Fais-moi confiance si tu veux, mais si ça ne te va pas, je ne peux pas te forcer.

— Pourquoi est-ce que tu le fais ?

— Marcus et toi, vous vous ressemblez. Lui aussi n'arrête pas de me demander pourquoi je fais ceci ou cela. Il n'y a pas de raison. Une personne ne peut-elle pas être gentille sans cacher un motif sordide ?

— Non. Ceux qui sont gentils ne veulent que t'entuber.

— Pas moi.

— Tu peux m'entuber plus que les autres.

— De quelle manière ?

— Tu as le visage d'un ange de merde.

— Je ne suis pas un ange.

— Je parie que tu es vierge.

— À part le fait que ce sont mes affaires, ça ne ferait pas de moi un ange. Tu veux que je lui dise quelque chose de ta part ?

— Dis-lui que quand je sors, je la lui suce jusqu'à la dernière goutte.

Penny rougit et bougea un peu sur sa chaise, mal à l'aise. Un garde entra dans la salle et informa les personnes présentes que l'heure des visites était terminée. Francisca lui lança un coup d'œil ironique et furieux en même temps.

— N'essaye même pas de prendre mon homme, lui ordonna-t-elle avant de se lever.

Ensuite elle partit, belle et garce, comme elle était arrivée.



Marcus l'attendait aux alentours de la prison, appuyé contre la Bentley qui ressemblait à une grosse baignoire bleu ciel. Il était agité comme un enfant. Il avait fumé près d'un milliard de cigarettes qui jonchaient le sol dans

un carnaval de mégots morts. Dès qu'il la vit arriver, il l'interrogea du regard : ses yeux exprimaient une passion déchirante. Penny lui raconta presque tout ce qu'elles s'étaient dit, sauf le message final concernant la pipe.

Juste après, il se renferma dans un silence de mort. Elle se sentait malheureuse, une de ces tristesses qui arrivent soudainement, sans raison apparente et qui te serrent le cœur comme un étau. Elle était jalouse de Francisca. Francisca était probablement aussi jalouse d'elle, mais pas parce qu'elle craignait vraiment d'être supplantée : aucun homme sain d'esprit n'aurait préféré la petite Penny avec ses cheveux de poupée maltraitée et ses stupides théories sur l'amour, à une femme qui répandait une odeur de féminité à chacun de ses pas. Francisca était seulement contrariée parce que Marcus lui avait fait quelques petites confidences, qu'il l'avait fait entrer dans sa vie et par conséquent dans leur vie, bien que ce soit à travers une porte étroite et destinée à se refermer bientôt. Mais par nature, comme un chien qui urine pour marquer son territoire, elle avait voulu lui faire comprendre que Marcus était à elle.

Et il l'était vraiment. Ces deux-là étaient unis par un lien inextricable. Le filet qui les enveloppait n'avait pas de mailles desserrées.

Ils repartirent en vitesse. L'après-midi avançait le long des routes de campagne. Les feuilles des arbres avaient la couleur du sang et Penny se surprit à se demander si Francisca avait un tatouage comme celui de Marcus, celui du cœur transpercé. Elle en était sûre. Elle les imagina pendant qu'ils se le faisaient tatouer ensemble, comme les enfants qui blessent l'écorce des arbres pour y laisser des mots d'amour.

Tout à coup, Marcus lui posa une main sur le bras, la faisant tressaillir.

— On peut savoir ce que tu as ? lui demanda-t-il entre deux bouffées de cigarette.

— Si je parle trop, tu me dis de me taire et si je me tais, tu me demandes pourquoi. Rien ne te va, lui répondit-elle agacée.

— Francisca t'a bouleversée avec quelques boutades ? Ce serait bien elle, ça.

— Mais non, quelle idée.

— Elle aime provoquer, commenta-t-il, comme s'il était fier de ce trait de caractère.

— Pour être honnête je pensais à des affaires personnelles, je ne pense pas tout le temps à toi et à ta belle.

— As-tu faim ?

— Hein ?

— Il est 14 heures. As-tu faim ? répéta Marcus.

— Un peu, mais nous sommes au milieu de nulle part et je suis contre la chasse.

— Je pensais manger un sandwich.

— Je n'ai pas envie de finir dans une autre station-service fréquentée par des types avec le sexe dehors, merci bien. Si on en trouve une autre bien sûr. La dernière, nous l'avons dépassée depuis longtemps.

— Pendant que tu étais à la prison, j'ai jeté un coup d'œil dans le coffre. Ta grand-mère l'a rempli de nourriture. Combien de temps pensait-elle que nous serions partis ?

— Je ne compterais pas trop dessus. Ma grand-mère est un trésor, mais je ne suis pas certaine que ce soit comestible.

— Essayons de voir si on peut sauver quelque chose ? J'ai faim et quand j'ai faim, je ne raisonne pas.

*Veux-tu me manger ?*

— D'accord, voyons ce qu'elle a préparé.

Ils s'arrêtèrent dans un endroit jonché de feuilles mortes. Les panoramas du Connecticut pouvaient être merveilleux, pour un esprit disposé à les admirer. Mais Penny, qui normalement aimait beaucoup se perdre dans la nature en s'enivrant de la beauté de tout ce qui n'était pas une création de l'homme, n'en avait pas envie à ce moment-là et ne s'attarda pas sur cette petite pente parsemée d'arbres secs qui menait sur un petit cours d'eau.

En effet, dans le coffre de la voiture, il y avait un sac plein de choses à manger. Elle écarta tout de suite les biscuits, ils sentaient l'eau de Javel. Elle eut peur de goûter à la tourte et au gâteau. Heureusement, le pain était du pain et le fromage ne semblait pas être du savon. Les pommes aussi étaient sans aucun doute comestibles.

— Eh bien, au moins nous ne mourrons pas de faim. Maintenant je vais faire pipi.

— On dirait un robinet cassé. Tu me fais rire.

— Quand tu vieilliras et que tu auras des problèmes de prostate, ce sera moi qui rirai.

— Je ne vieillirai pas.

— Tu resteras toujours jeune ?

— Je mourrai avant.

Penny se mordit la lèvre en pensant que c'était peut-être vrai, peut-être

que Francisca et lui n'arriveraient pas à trente ans.

— Je t'accompagne.

— Quel gentleman ! Mais non, je n'en ai pas besoin cette fois. Au pire, je rencontrerai quelques rats laveurs, mais je ne pense pas qu'ils seront mal intentionnés.

Elle s'éloigna et fit pipi. Juste après, comme si soudainement ses sens étaient devenus plus attentifs, elle entendit le bruit du fleuve qui coulait à quelques mètres. Elle glissa le long de la pente et s'arrêta juste à côté de l'eau vive et fascinante. À une certaine distance, le fleuve s'agrandissait. Les deux rives opposées étaient reliées par un charmant pont en fer rouge, comme le cœur tatoué de Marcus. Elle s'assit sur un tapis de feuilles d'automne sèches en pensant combien elle aimerait vivre dans un lieu pareil, au milieu de la nature et des animaux : se réveiller le matin, quand le soleil est encore bas ; faire un potager et en récolter les produits ; abreuver les animaux, libres de courir dans un grand espace ; couper du bois et le faire flamboyer dans une cheminée en pierre ; marcher pendant des heures au milieu de la campagne, sans rencontrer personne d'autre que soi-même ; manger les flocons de neige à peine tombés ; coiffer les longs cheveux de Barbie pendant qu'elle tient dans ses bras un chat roux ; aimer quelqu'un sous les couvertures pendant que dehors le vent joue à l'escrime avec les volets. Des rêves petits et grands.

— Penny.

La voix de Marcus la ramena à la réalité. Il était descendu le long de la pente et la fixait d'un air hagard.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu as disparu.

— Je n'ai pas disparu, je suis là.

— Tu m'as fait une de ces peurs, tu ne revenais pas.

— Tu as eu peur pour moi ?

Marcus s'assombrit un moment et puis dit d'un ton moqueur :

— Si tu meurs, qui me paie mes cinquante dollars de la semaine ?

— Et surtout, qui reçoit les lettres de Francisca ?

— Surtout.

— C'est beau d'être important pour quelqu'un. Allons manger.

Il l'aida à se relever. Ils retournèrent à la voiture et dévorèrent les sandwiches et les fruits. Ils burent l'eau toute fraîche de la rivière. Marcus fit aussi pipi mais il n'alla pas derrière un arbre, il se mit de dos et la sortit juste sous son nez.

Ensuite, quand le soleil alla se coucher, ils montèrent en voiture pour

repartir.

Mais le moteur ne donna plus un son. La clef tournait dans le contact, mais aucun bruit ne rompit le calme du bois.

Penny et Marcus se regardèrent un instant avant que le coucher du soleil engloutisse tout.



Il n'avait pas emporté sa lampe de poche. La route n'était pas éclairée. La voiture ressemblait à un dinosaure mort. Les portables ne captaient pas de signal et, même s'ils en avaient eu, qui pouvaient-ils appeler ? S'il avait fait jour, ils auraient marché patiemment jusqu'à la dernière station-service qu'ils avaient vue, une quinzaine de kilomètres plus tôt. Mais de nuit c'était dangereux, voire suicidaire.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Penny, le ton de sa voix n'étant pas à la hauteur de son envie de se montrer courageuse.

La voix de Marcus lui répondit dans le noir.

— Rien. On dort ici.

— On dort ici ?

— On n'a pas vraiment le choix.

— Mais il fait froid et on ne sait pas qui peut circuler par ici.

— Tu n'as pas dit qu'il n'y avait que des ratons laveurs ?

— J'ai un problème avec le noir, Marcus, dit-elle d'une petite voix, presque terrifiée. Surtout quand il est presque total.

De façon inattendue, il lui prit la main. Dans l'obscurité, Penny ressentit cette chaleur soudaine, rugueuse et enveloppante et son cœur fit un saut d'équilibriste.

— Le noir n'est pas total, regarde, en haut.

Penny leva la tête et observa le ciel. Il n'y avait pas la lune, mais les étoiles étaient des yeux minuscules et lointains. Soudain, comme si quelqu'un avait allumé un million de petites bougies d'anniversaire, elle cessa d'avoir peur, sa respiration devint moins saccadée et son anxiété se fit plus douce.

— Allons derrière, lui dit Marcus. Il y a plus d'espace.

À ce moment-là, sa crainte du noir passée, une autre commença à se propager dans les pensées de Penny. Ils allaient dormir ensemble sur les sièges de la voiture ? Les mêmes sièges où des générations de jeunes, probablement même M. Donaldson dans sa jeunesse, s'étaient donné amour

et caresses ? Cette prise de conscience lui retourna les tripes et la fièvre dont elle souffrait depuis une vingtaine de jours – depuis que Marcus avait loué ce maudit grenier – embrasa en elle un endroit intime et secret.

Ils se déplacèrent à l'arrière, ensemble. Heureusement, la voiture était énorme, c'était une piste de bal sur roues. Le siège arrière était aussi grand qu'un lit. Jusque-là, Penny avait maudit l'obscurité, mais désormais elle la remerciait, autrement il l'aurait vue rougir.

Quand Marcus enleva sa veste et que le bruit de la laine parut presque résonner dans le silence de l'habitable, Penny se demanda ce qu'il faisait.

— Mets-la, toi qui es nue, lui dit-il.

Elle ne se le fit pas répéter deux fois. Les collants transparents et les bottes en cuir froid ne suffisaient pas à la réchauffer et, pour être honnête, la veste de Marcus non plus, même si elle lui arrivait aux genoux.

— Maintenant faisons comme ça, continua-t-il. Je m'allonge et tu viens sur moi.

— Hein ?

— Tu veux mourir congelée ?

*Non, mais je ne veux pas non plus mourir de chagrin.*

— Bien sûr que non.

— Alors allonge-toi avec moi.

— Mais tu gardes tes mains pour toi.

*Ne les garde pas, je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie !*

— Cesse de dire des bêtises, lui dit-il d'un ton irrité.

Ils se retrouvèrent donc enlacés sur le siège arrière de la vieille Bentley. Les jambes de Marcus étaient trop longues et il dut les garder pliées. Penny trouva une position étrange mais confortable, dans un recoin entre le corps de Marcus et le dossier du siège. En le touchant, agrippée à son thorax, elle éprouva une espèce d'ivresse, comme si elle avait bu un des cocktails les plus puissants qu'elle préparait le soir mais qu'elle n'avait jamais goûtés. Comme elle l'avait imaginé, sa poitrine paraissait extraite de la roche, elle était compacte, spacieuse et chaude.

Elle essaya de s'endormir, mais ce n'était pas facile, voire presque impossible. Comment pouvait-elle tomber dans les bras de Morphée pendant qu'elle était blottie dans ceux de Marcus ? Comment pouvait-elle dormir quand les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles, rapides, très rapides, et hystériques comme les cris d'un fou ? Elle avait même peur qu'il puisse l'entendre et qu'il se moque d'elle, de son émoi, de ses joues

enflammées par le désir. Elle allait lui dire quelque chose, n'importe quoi, pour faire taire le grondement qui lui semblait plus assourdissant qu'un tambour, quand soudain Marcus lui demanda : — Pourquoi as-tu si peur du noir ?

Sa voix résonna près de son oreille et un frisson lui fit dresser les cheveux sur sa nuque.

— Peut-être à cause de l'accident.

— Quel accident ?

— Celui dans lequel mes parents sont morts.

— Je ne savais pas que...

— Comment pouvais-tu ? De toute façon, ça s'est passé il y a très longtemps, j'avais cinq ans et nous parcourions souvent le monde avec notre camping-car. Un jour, nous avons terminé hors de la route à cause d'un chauffard qui a ensuite disparu. Je suis restée ensevelie sous les tôles pendant des heures, jusqu'à ce qu'on me retrouve. Figure-toi que je ne me le rappelle même pas, mais j'en ai gardé une horrible peur du noir.

— Merde.

— Eh oui, tu sais tout cette fois.

— As-tu froid ?

— Non, plus maintenant.

*J'ai presque trop chaud, mon gars.*

— Merci Marcus.

— Merci pour quoi ? grommela-t-il.

— Je ne sais pas, pour tout, je pense.

— De quoi tu parles ? Tu es très bizarre, Penny.

— Quand tu partiras, tu viendras me dire au revoir ?

— Je ne pense pas, un jour tu ne me verras plus et *bye bye*.

— Et comment je ferai sans toi ? lui demanda-t-elle spontanément.

— Trouve-toi un homme décent, baise bien et tu verras que la nostalgie passera.

Penny y réfléchit un instant.

— Je crois que je vais faire ça.

— C'est bien.

— Tu ne dors pas ?

— Au milieu des bois ?

— Alors admetts-le, tu crains une embuscade des ratons laveurs.

— Non je crains une embuscade de salauds. Il ne se passera

probablement rien, mais il vaut mieux être vigilant.

— Tu as toujours l'air d'être en guerre.

— Je suis toujours en guerre.

— On le comprend aussi avec tes tatouages. Ils me plaisent beaucoup.

— Je le sais.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Ils plaisent à toutes les filles. Il n'y en a pas une qui me dit qu'ils ne lui plaisent pas. Et ensuite elles me taillent une belle pipe.

— Tu le fais exprès, pas vrai ? Tu veux m'embarrasser pour me punir de quelque chose que je ne sais pas, que je ne comprends pas.

— C'est seulement la vérité. Les meilleures pipes de ma vie, je les ai eues par des filles qui avaient auparavant apprécié mes tatouages.

— Pas cette fois-ci.

— Alors tais-toi, autrement par réflexe conditionné je vais en avoir envie.

— Tu es malade.

— Je suis un homme, avec une fille à moitié nue étalée sur moi. J'ai ton sein qui appuie sur mon épaule et ton cul sous une de mes mains. Il n'est pas nécessaire que tu sois je ne sais quel canon stratosphérique pour me donner des idées. Ça se passe au niveau du corps, même si la tête s'en fout.

— En résumé, tu ne penses qu'avec...

— Je ne dirais pas exactement ça. Si je pensais seulement avec ça, nous ne serions pas en train de parler. Tu serais sous moi, nue. À la place je suis là, à me farcir tes conneries, donc la tête, je l'utilise bien.

Penny ne dit plus rien. Elle ne fut pas flattée de découvrir que, tout compte fait, elle n'était pas invisible. Ça la bouleversait que sa tête s'en foute, que son corps et son esprit suivent deux routes éloignées. Voilà, Marcus serait disposé à se la faire mais sans inviter à la fête ses pensées et son cœur transpercé d'une couronne d'épines. Elle était une femme comme beaucoup d'autres et ferait bien de s'en rendre compte, avant d'avoir vraiment mal. Elle avait vu Francisca, non ? Il était impossible de rivaliser avec elle. Elle devait trouver une solution pour se sortir de ce pétrin.



Le lendemain matin, comme par miracle, la voiture démarra. C'était comme si elle l'avait fait exprès, comme une vieille entremetteuse. Ils se

levèrent à l'aube, burent à pleine main l'eau du ruisseau et partirent. L'air était glacé, les couleurs ternes, mais au fur et à mesure que le soleil se levait, les feuilles cessèrent d'avoir l'air faites de marbre pour redevenir semblables à des gouttes de sang coagulé.

Ils ne se parlèrent pas durant tout le reste du voyage, comme si un secret les séparait. Chacun avait le sien. Quand ils arrivèrent à destination, Marcus la salua du haut des escaliers sans même la regarder.

— Je t'en prie, ne m'étouffe pas avec tous ces remerciements ! dit-elle à son dos qui s'éloignait.

Il ne se retourna pas, souleva un bras, lui montra son majeur et disparut de sa vue.

10

## **Marcus**

Je ne sais pas si Penny est naïve ou stupide. Dès que je la vois habillée de cette manière, j'ai envie de jurer. Je me retiens parce qu'il y a des vieux autour de nous et parce que je me suis promis de la prendre en considération le moins possible. Après avoir découvert que mes parties intimes se la taperaient bien, en dépit de ce que je dis et redis, je lui ai à peine parlé. Moins elle parle et moins je stresse. Quand elle parle, je regarde sa bouche et de là, tout un tas de pensées obscènes me viennent à l'esprit. Je me répète sans cesse : *je ne veux pas baiser Penny, je ne veux pas baiser Penny*. Mais au contraire, j'en ai bien envie.

C'est une chose étrange et inhabituelle pour moi, en général je ne pense pas autant, une fille me plaît, je me la fais ou bien je l'oublie et adieu.

Cette fois, je pense sans cesse à ce que je lui ferais, sans le faire. Et je ne comprends pas très bien pourquoi je ne le fais pas. Comment faut-il agir ? Mais surtout, qu'est-ce qu'il me prend ? J'en ai vu des femmes nues, plus belles qu'elle, même. Alors pourquoi avoir entrevu pendant trois minutes une fille qui se rhabillait sans aucune sensualité, totalement inconsciente d'être espionnée, me fait ressentir un état d'excitation permanent ?

Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'il me suffit de penser à son dos, sa fine colonne vertébrale, pour sentir que l'espace dans mon pantalon se rétrécit, occupé par une érection irrépressible ?

Si j'avais du temps à perdre, j'irais chez un médecin. On ne sait jamais, des fois que je couvrerais une maladie mystérieuse, mais je n'ai pas de temps à perdre et je fais peu confiance, je me tiens à distance.

Bien sûr, je voudrais l'étrangler à cause de la manière dont elle s'est habillée. Pas seulement pour l'effet qu'elle me fait, mais pour celui que je crains qu'elle procure aux autres. Je me rends compte que, d'une certaine façon, elle est sous ma responsabilité et si quelqu'un exagère, je dois intervenir, mais j'aimerais beaucoup l'éviter. L'imbécile ne se rend pas compte qu'elle est faite en chair et qu'elle a des jambes qui ne passent pas inaperçues, surtout si elle les met en valeur sous une jupe qui couvre à peine son cul. Je répète : elle est naïve, stupide ou seulement une petite putain provocatrice ?

Bien sûr, je voudrais frapper le type qui la mate depuis la fenêtre de la voiture, avec la fermeture Éclair ouverte, un de ces gars à moitié shooté, à moitié ivre et je ne sais quoi d'autre. Mais je me retiens. Je dois rester calme,

je dois rester calme. Je dois penser à Francisca et à la nécessité d'arriver rapidement auprès d'elle. Comme je le dis toujours, tout le reste c'est de la merde.



Quand elle sort de la prison, elle est aussi pâle qu'une morte. Elle se déplace en chancelant, elle a l'air d'une gamine qui a mis les chaussures à talons de sa mère. Je dois retenir l'absurde impulsion de la soutenir.

Elle me raconte sa rencontre avec Francisca, sa voix est lasse, incolore. Ensuite elle reste silencieuse, comme si ses piles étaient déchargées. Je devrais être content, mais non. J'aimerais tant savoir ce qu'elle a. Mais elle ne répond pas, elle tourne autour du pot et me traite comme un étranger. D'accord, je suis un étranger, mais je pense avoir le droit de savoir si Francisca a sorti ses griffes. Je dois tout savoir de Francisca et j'ai l'impression que Penny me cache quelque chose.

Je fume comme un fou et je lui demande si elle a faim. On mange, on boit et on pisse. On garde le silence pendant une grande partie du temps. Ensuite la voiture décide de nous lâcher et tout se précipite.



Nous sommes contraints de dormir dans la voiture. Le noir, on peut presque l'oublier. Je découvre qu'elle en a très peur, sa respiration est haletante comme la première fois que je l'ai rencontrée dans les escaliers. Je ne sais pas pourquoi je continue de me sentir responsable d'elle. Je cherche à la consoler à ma manière. Si tu regardes les étoiles, tu ne peux pas avoir peur.

Mais le pire arrive quand nous sommes allongés à l'arrière. Peut-être qu'il aurait mieux valu se séparer, mais elle est tellement gelée qu'elle risque l'hypothermie. Le problème est que, à la serrer, la sentir sur moi, à la renifler, mon corps entre en guerre avec mon bon sens. Moqueur, je l'abreuve de paroles de mauvais goût, de salaud quoi. La vérité, c'est que je voudrais la remplir d'une autre manière. Dès que je rentre, il faut que je me tape une fille : inutile de bien se comporter si ensuite je dois exploser de cette manière. Je suis sûr que si je décharge la tension accumulée, cette folie passera. En attendant, il faut passer la nuit. Je dois ordonner à mon corps de ne pas faire ce qu'il voudrait et à mes pensées de cesser d'imaginer Penny, douce et

sauvage, complètement nue à l'exception de ses bottes à talons hauts, ouverte pour moi, sur ce siège.

J'ai hâte que l'aube arrive pour essayer de remettre en marche cette voiture de merde, rentrer à la maison, écrire à Francisca, attendre sa réponse et retourner à ma vie d'avant où tout avait un sens.



Je la laisse dans les escaliers, sans même la remercier. Après tout, c'est elle qui s'est proposée, je ne lui ai rien demandé. Chez moi, je me déshabille et prends une douche. Malgré l'eau froide et la bonne volonté, je suis toujours désespérément excité. Avec un bras appuyé contre la paroi carrelée et l'eau qui me fouette, je prends sur moi. C'est la dernière fois que je fais une chose de ce genre, que je pense à cette petite ingénue de cette façon, que je l'imagine sous cette eau, la bouche entrouverte et gémissant. À partir de demain – non, à partir de ce soir, je recommence à baiser à droite et à gauche. Si la modération doit conduire à ces résultats, je préfère ne pas me modérer et m'y mettre à fond. Je suis sûr que même Francisca approuverait ma décision.

Depuis que Grant s'était manifesté à la bibliothèque, Penny était toujours sur ses gardes. Si elle devait aller ranger ou prendre un livre sur une étagère placée dans une zone cachée, elle le faisait le cœur serré, dans la crainte de voir son pire cauchemar apparaître soudainement. Un après-midi, pendant qu'elle grimpait sur l'échelon le plus haut, elle entendit une voix l'apostropher d'en bas et faillit tomber.

Elle descendit lentement en portant un lourd volume, prête à le lui jeter à la figure si nécessaire. Mais elle se rendit compte qu'il ne s'agissait pas de Grant, ce n'était même pas un homme. C'était une jeune femme qui lui souriait, et Penny se demanda où elle l'avait déjà vue. Elle était grande, très maigre, avec une coupe de cheveux à la dernière mode et les dents clairement refaites, trop blanches et parfaites pour être vraies.

— Pénélope Miller, tu ne te souviens pas de moi ? lui demanda la jeune femme en lui tendant la main.

La mémoire de Penny revint, lui rappelant quelques rapides souvenirs du passé : seize ans, le lycée, en colère contre sa grand-mère qui avait insisté pour la transférer dans une école loin de son quartier, une école coûteuse qui lui avait pris toutes ses économies, très bonne mais pleine de salauds racistes.

— Rebecca Day ? s'exclama-t-elle, presque tentée de lui demander où elle avait laissé l'autre moitié d'elle-même, vu qu'elle devait peser dans les quarante kilos. Pénélope n'était pas grosse, mais son ex-camarade de classe avait l'air de quelqu'un qui n'avait pas mangé depuis des mois. La première pensée de Penny fut qu'elle était malade, mais ce sourire, ces vêtements qui coûtaient six fois son salaire, et son air triomphant, lui indiquèrent que Rebecca était seulement la énième aspirante mannequin à moitié anorexique. Il restait à comprendre ce qu'elle faisait là, dans un endroit aussi éloigné, vu qu'elle habitait dans les beaux quartiers.

— C'est bien moi ! Nous te cherchions.

— Toi et qui me cherchaient ? Et pourquoi ?

Un nouveau personnage sortit de derrière une étagère. Cette fois, Penny le reconnut tout de suite. C'était Igor, un autre camarade de classe, le premier garçon pour qui elle avait eu le béguin. Il était encore très mignon avec ses boucles blondes et ses yeux vert mousse. Non pas qu'il y ait déjà eu une histoire entre eux : elle avait seulement rêvé de lui, imaginé la possibilité qu'ils se marieraient une fois adultes et écrit toutes ces pensées stupides dignes d'un roman à l'eau de rose dans un ridicule journal avec une couverture de la même couleur que ses espoirs romantiques. Ils ne s'étaient pas mariés, à peine parlé et une fois l'école terminée, ils s'étaient complètement perdus de vue. Que diable faisaient-ils tous les deux là alors ?

— Nous sommes allés chez toi, mais ta grand-mère nous a dit que tu travaillais ici, lui expliqua Rebecca en mettant ses cheveux derrière une oreille, d'un geste étudié. Elle avait une manucure parfaite, sur chaque ongle ressortait un brillant d'une couleur différente. La peau de ses mains était typique d'une personne qui n'a jamais exercé un travail manuel de toute sa vie, à part pour se mettre une crème parfumée.

L'espace d'un instant, Pénélope se sentit tirée en arrière par une force cruelle. Elle redevint une jeune fille, seule, humiliée, en colère, comme Carrie dans le livre de Stephen King, mais sans les pouvoirs surnaturels avec lesquels elle se défend contre une bande de salauds. Elle s'était défendue quand même, mais pas comme elle l'aurait voulu, pas en détruisant tout par le feu.

Cependant, cette sensation d'oppression ne dura pas longtemps. Presque tout de suite, la nouvelle Penny réapparut, celle qui n'en avait rien à foutre, qui disait ce qu'elle pensait et qui ne laissait personne lui marcher sur les pieds.

— Avez-vous besoin d'un livre ? demanda Penny en les regardant de haut en bas, comme ils la regardaient à l'époque et essayaient de le faire aussi en ce moment. Seulement, désormais ils ne la blessaient plus. Igor était mieux conservé que Rebecca : c'était un jeune homme de vingt-trois ans, de grande taille, bien que la notion de grandeur de Penny ait changé après avoir connu Marcus. Avant, elle aurait dit qu'un jeune homme d'un mètre quatre-vingts était très grand, désormais il lui paraissait seulement acceptable. Il portait une veste en tweed avec un jean simple, une barbe de trois jours et une minuscule boucle d'oreille à un lobe.

— Nous avons besoin de toi, répondit Igor, parlant à son tour.

Penny les observait. Elle perdit patience.

— Voulez-vous me dire de quoi il s'agit ou est-ce qu'on joue aux devinettes ?

Rebecca souriait encore et Penny pensa qu'elle allait entendre le grincement de ses joues, gonflées comme un pommeau en laiton. Elle était contrainte de simuler une fausse cordialité.

— Nous organisons une rencontre d'anciens élèves, l'informa-t-elle. Nous cherchons à contacter tous ceux de notre ancienne classe. Ce sera très amusant ! Découvrir ce que nous sommes devenus, nos succès..., ajouta-t-elle, avec l'intention évidente de souligner ses propres succès et de rire des échecs des autres. Par exemple, continua-t-elle, je vais me marier ! Mon fiancé est un entrepreneur.

Elle allongea une main, le geste typique d'une future mariée qui montre au monde entier sa bague, espérant susciter envie et gastrites. Penny vit un diamant aussi gros qu'une noisette, entouré d'une couronne de diamants plus petits, qui ressortait de manière grotesque, comme une verrue, sur son annuaire tout maigre.

— Félicitations, lui dit-elle, s'en foutant bien.

Elle se rendit alors compte que, derrière le dos de Rebecca, Igor lui faisait un clin d'œil en mimant un geste étrange, comme s'il voulait s'enfoncer deux doigts dans la gorge pour vomir. Elle lui sourit instinctivement et Rebecca crut que ce sourire s'adressait à elle.

— Alors tu viens ? lui demanda-t-elle.

— Euh... ce sera quand ?

— Samedi prochain, chez mon fiancé. Il a mis sa villa à notre disposition.

*Comme ça, tout le monde pourra se rendre compte à quel point il est riche.*

— Euh... je vais voir si je peux. Samedi, je travaille.

— Tiens-moi au courant, voici mon numéro de portable. Si tu viens, emmènes-tu quelqu'un ?

— Quelqu'un ? C'est-à-dire ?

Igor souffla, en gonflant les joues.

— Elle veut savoir si tu es dépareillée comme une chaussette qui a un trou au bout du gros orteil ou si tu as un fiancé.

— Mais non, allons ! répliqua Rebecca d'une voix stridente. Une

femme ne doit pas forcément être fiancée ! Et puis, d'après mes souvenirs, les garçons ne t'ont jamais vraiment plu, à l'école tu ne fréquentais personne. Ne t'inquiète pas, même si tu es seule, ça va très bien aussi.

Son ton faussement désinvolte exprimait un sentiment de compréhension compatissante et de triomphe secret.

— Je ne suis pas seule, dit Pénélope avant de se demander quelle raison elle avait de mentir.

— Ah non ? Es-tu fiancée ?

— Oui, je suis fiancée.

— Oh, bien, alors emmène-le.

— Je te l'ai dit, je ne sais pas si je pourrai venir à cause de mon travail.

— Certainement ! s'exclama Rebecca, comme si elle avait finalement résolu le mystère.

Penny le lut sur son visage.

*Elle n'y croit pas et elle pense que je ne veux pas venir à la fête pour ne pas admettre que je suis seule, malheureuse, avec un travail nul et des vêtements bien loin d'être à la dernière mode.*

Ce qui était la triste vérité.

Et alors, pourquoi ne voulait-elle pas la laisser gagner ? Pénélope se retrouva à déclarer, en dépit des protestations de sa prudence : — Nous ferons notre possible pour venir, comme ça, vous pourrez le rencontrer. Il s'appelle Marcus.



Mentir à Rebecca avait été facile, mais convaincre Marcus allait se révéler plus compliqué. En rentrant de la bibliothèque, Penny élaborait un plan.

S'enfermant dans sa chambre, elle se mit à fouiller dans son coffret à bijoux. « Coffret » était un mot grandiloquent pour définir une boîte en carton qu'elle avait elle-même décorée en collant du papier avec des imprimés de chiots et « bijoux » était un terme non seulement présomptueux mais presque blasphématoire. Dans ce contenant rectangulaire, il y avait surtout des bracelets avec des perles en plastique datant de son enfance, des boucles d'oreilles en argent et zirconium, une bague en pâte Fimo en forme de gâteau d'anniversaire et la boucle d'une ceinture avec des strass. Mais dans ce fouillis de breloques, il y avait aussi un pendentif assez précieux pour mériter

d'être conservé dans un petit sachet en tulle, un de ceux qui contiennent les dragées de mariage.

Pénélope le sortit et l'admira à la lumière. C'était un cœur d'or blanc à l'intérieur duquel était incrusté un tout petit diamant. Il était à elle, seulement à elle, un lointain cadeau de ses parents de qui il ne lui restait rien sinon la peur du noir, causée par l'accident dans lequel ils avaient péri.

Pendant quelques minutes, elle s'interrogea sur ses intentions. Était-ce insensé de risquer l'unique objet qui la liait à sa famille disparue seulement pour faire taire la perfidie de Rebecca ? N'était-il pas mieux de s'en foutre, de la laisser cuire dans son petit bouillon maléfique et espérer ne plus jamais la revoir ?

C'était mieux, oui, mais les souvenirs scolaires de Penny étaient encore trop frais et ceux de ses parents ne l'étaient pas assez. Bien qu'elle soit allée de l'avant, son esprit et son courage ayant grandi, elle ne pouvait pas oublier les brimades quotidiennes auxquelles cette sorcière anorexique l'avait soumise, en créant autour d'elle une barrière de dérision telle que personne n'avait jamais eu la hardiesse de s'approcher pour tenter de la connaître, y compris Igor, un Igor qui riait derrière son dos, désormais. Il y a six ans, lui aussi était pendu aux lèvres de Rebecca.

Son indifférence ne leur avait pas suffi, ce n'étaient pas des gens aussi subtils : si elle ne leur avait pas montré quelque chose de tangible, ils auraient continué de la considérer comme une perdante. Et ça, c'était une chose que Penny ne réussissait pas à supporter.

Ainsi, elle fit ce qu'elle estimait juste ou, quoi qu'il en soit, nécessaire. Le jour même, elle alla chez un prêteur sur gages et lui confia son pendentif. Elle en tira moins que prévu, seulement deux cent cinquante dollars et en demandant mentalement pardon à ses parents, elle se promit qu'elle reviendrait le récupérer.

La nuit, après le travail, elle rejoignit Marcus directement au Maraja, sans l'attendre devant le Well Purple où ils se retrouvaient d'habitude. Elle marcha un peu devant l'entrée du Maraja, mais ne le vit pas. Il y avait un autre videur, un type plus gros qu'imposant, qui se grattait l'entrejambe d'un air las. Penny se donna du courage et lui demanda où était Marcus. L'homme la dévisagea de la tête aux pieds et puis il eut un petit rire.

— Toujours des filles autour de notre Marcus. Depuis qu'il est là, il y a un va-et-vient constant de filles canon qui se jettent à son cou.

Penny se demanda s'il faisait allusion à elle aussi en parlant de filles

canon, mais elle préféra ne pas chercher plus loin.

— Tu pourrais me dire où il est ? Il est parti ?

— Oh non, il est derrière en train de se fumer une cigarette.

— Je dois lui dire quelque chose d'important.

— Je vois, il me semble que tu as la bougeotte toi aussi. D'accord, va derrière, par là.

Penny acquiesça et se faufila dans une petite rue étroite. L'escalier de secours de l'immeuble d'à côté, qui escaladait le mur comme un serpent métallique, rendait la rue encore plus étroite. Il y avait une puanteur d'ordures qui se dégageait de quelques bidons ouverts, adossés à la paroi de la discothèque. Elle les dépassa en retenant sa respiration et arriva à l'arrière du Maraja.

Et là, elle vit quelque chose qu'elle aurait préféré ne pas voir.

Marcus était appuyé contre le mur, le T-shirt soulevé sur l'abdomen et le pantalon descendu jusqu'à ses cuisses musclées. Sur lui, il y avait une fille presque nue qui ne touchait plus le sol, soutenue par ses mains qui serraient ses fesses. Il ne fumait pas, il s'envoyait en l'air.

Aucun des deux n'aperçut la spectatrice. Ils bougeaient dans un rythme endiablé, rapide, toujours plus rapide et on entendait l'obscène bruit sourd de leurs corps qui cognaient l'un contre l'autre. La fille, une petite blonde aux cheveux longs et avec un derrière qui semblait sculpté en forme de banjo, gémissait sans se retenir. Seuls quelques petits grognements provenaient de Marcus par moments, et rien d'autre.

Avant que Penny ne puisse faire un pas, les deux atteignirent l'orgasme. Elle avait l'impression que leurs voix comblées étaient des cris d'aigles blessés. Ensuite, il retira son membre enveloppé dans un préservatif gluant. Il la fit descendre et la fille lui dit d'un air malicieux : — Quel animal tu peux être !

Marcus ne dit rien et se contenta de jeter le préservatif par terre.

Penny resta immobile, bouleversée mais incapable de se bouger de là. Elle avait un nœud dans la gorge et dans le ventre. Elle voulait s'enfuir, elle voulait supprimer Marcus de ses pensées, elle voulait lui crier ce qu'elle pensait de lui et de son amour extraordinaire pour Francisca, mais elle ne réussit qu'à trembler, à le haïr du plus profond d'elle-même et à se dire que, si c'était ça le sexe, cette chose dégoûtante et pleine de sueur, elle ne le ferait jamais.

À ce moment-là, Marcus la remarqua. Pendant que la fille blonde se

rhabillait, il tourna le regard dans sa direction et Penny eut au moins la satisfaction de le voir sursauter comme quelqu'un qui a honte de lui-même. Mais ce n'était peut-être pas de la honte, peut-être n'était-ce que la rage d'un salaud qui veut se taper une salope en paix et ne supporte pas d'avoir quelqu'un qui lui casse les pieds et le regarde d'un air méprisant.

Parce qu'elle affichait un air méprisant, vraiment méprisant.

Elle fit marche arrière et revint vers la petite rue, puis retourna devant la discothèque.

Le gros videur se mit à rire en la voyant.

— Tu as vu la belle cigarette qu'il s'est faite ?

Penny l'ignora et se dirigea sur le trottoir en direction de chez elle. Ce soir-là, elle rentrerait seule, elle n'avait pas besoin d'une nounou. Elle était tellement en colère que si Grant était malencontreusement apparu, elle l'aurait découpé en petits morceaux avant même qu'il ait pu dire « aïe ».

Elle ne comprenait pas vraiment pourquoi elle était si furieuse, écœurée, déçue, désespérée et même un peu morte. Elle savait que Marcus se comportait ainsi, qui plus est avec la permission de Francisca qui ne désapprouvait pas ses escapades purement physiques. Pourtant elle se sentait mal. Il n'y avait pas moyen de s'ôter la scène de la tête.

Après plusieurs minutes, elle s'aperçut à quel point elle avait fait vite. Elle était presque arrivée. Elle sentait ses muscles fatigués. Elle avait aussi un peu envie de vomir et de pleurer. *Putain de larmes inutiles*. Elle les essuya avec la paume des mains ouvertes. *Espèce d'idiote stupide et pleurnicheuse*.

Elle monta les escaliers et se réfugia chez elle. Aucune trace de Marcus. Très bien.

*Moins je le vois et mieux je me porte.*

Elle fit son rituel du soir et se coucha.

Ce fut à ce moment-là que son cœur se mit à battre à mille à l'heure et qu'elle faillit mourir d'une crise cardiaque. Il y avait quelqu'un sur l'escalier de secours. Une énorme silhouette lui bloquait la lumière de la lune. Elle se dressa sur son lit en pensant à Grant qui aurait grimpé l'escalier pour arriver devant sa fenêtre. Mais c'était Marcus.



Elle le fixa à travers la vitre. Il l'invita à le faire entrer. Il avait une expression tyrannique, comme pour dire : « Ouvre ou je casse tout » Elle

secoua la tête en lui faisant un signe, comme pour dire : « Va-t'en ! » Alors Marcus introduisit deux doigts dans le châssis, tira un peu dessus et souleva la fenêtre à guillotine.

Penny en resta bouche bée.

— J'espère pour toi que Grant est moins courageux que moi pour forcer les serrures, lui dit-il, en escaladant le rebord de la fenêtre et en entrant impunément dans la chambre.

— Tire-toi, j'aimerais essayer de m'endormir sans vomir sur mon coussin, lui ordonna-t-elle, en se couvrant avec son drap.

Comme si c'était nécessaire, elle portait un pyjama dont même une nonne n'aurait pas voulu.

Marcus resta debout et la chambre de Penny devint toute petite à cause de sa présence sculpturale.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es choquée ? Tu ne baises pas beaucoup, pas vrai ?

*Je ne baise jamais.*

— Juste ce qu'il faut, mentit-elle, mais pas avec des gens que je connais à peine et de manière aussi dégoûtante. Vous étiez presque au milieu des ordures.

— L'endroit importe peu quand tu en as envie. Surtout avec les filles que tu viens de rencontrer. Au moins, elles n'exigent rien, elles jouissent et repartent.

— Tu le fais toujours dans les ruelles ? Jamais, que sais-je moi, dans un lit ?

— Au lit, il y a le risque qu'elles te demandent de rester pour la nuit, pas dans les ruelles.

— Tu es content ?

— Très content. Mais toi que faisais-tu à l'arrière du local ? Tu m'espionnais ? Ce que tu as vu t'a plu ?

— Je n'ai rien vu !

Marcus lui lança un regard sardonique.

— Tu as *tout* vu, tu m'as fixé avec beaucoup d'insistance.

— J'étais paralysée plus qu'autre chose. Tu sais quand tu vois une chose horrible et que tu n'arrives plus à bouger ?

— Tu es une putain de menteuse. Mais ça n'a pas d'importance. Tu cours vite, hein ? Le temps de régler mes affaires, d'arriver dans la rue et tu avais déjà disparu. N'avions-nous pas un pacte ? Comment ça se fait que tu

sois venue ce soir ? Ton Grant t'a de nouveau rendu visite ?

— Non, je voulais... je voulais te dire quelque chose. Quelque chose qui t'aurait permis de gagner plus d'argent. Mais j'y ai bien réfléchi et ça n'a pas d'importance finalement, tu peux t'en aller.

— Euh non, maintenant dis-moi tout. Quand il y a de l'argent en jeu, je deviens très curieux.

Penny baissa les yeux vers le drap. Marcus s'assit sur le lit et voulut allumer une cigarette. Elle l'arrêta.

— Non, pas dans la maison, ça dérange ma grand-mère.

Il s'approcha de la fenêtre et se mit à califourchon sur le parapet, entre l'intérieur de la pièce et l'escalier. Il alluma quand même sa cigarette, mais souffla la fumée vers l'extérieur. Penny réfléchit un moment, *lui dire ou ne pas lui dire*, puis le souvenir de Rebecca la fit capituler. Elle lui raconta tout en parlant à voix basse.

Marcus éclata de rire.

— Et tu voudrais que je prétende être le futur marié ? Tu as l'impression que j'ai l'allure d'un fiancé ?

— Tu as l'allure de quelqu'un de bestial, bâtard et sexy et cela me convient. Si je n'impressionne pas parce que je suis plus riche ou plus belle, je les ferai crever d'envie parce que j'ai un homme qu'elles voudront toutes se faire.

Elle se rendit compte trop tard d'avoir été trop sincère. Marcus lui adressa un sourire de canaille.

— Dois-je le prendre comme un compliment ?

— Je ne sais pas. Si tu penses que d'avoir l'air d'être quelqu'un qui attire l'attention plus pour son pénis que pour son intelligence est un compliment, alors oui. Et maintenant, va-t'en.

— Donc tu ne veux plus mener tes amis en bateau ?

— Ce ne sont pas des amis, ce sont des salauds.

— Combien étais-tu disposée à payer ?

— Deux cent cinquante dollars.

— Pour une seule soirée ?

— Oui.

— C'est une belle somme. Où l'as-tu trouvée ?

— Ce sont mes affaires.

— Je veux savoir, c'est peut-être de l'argent volé et je finirai encore en prison pour recel.

— Je l'ai gagné honnêtement. J'ai rendu un petit service stratosphérique à un homme plein d'argent, ce soir, un homme qui aime bien les filles à l'air candide et il m'a payée rubis sur l'ongle.

Marcus resta avec sa cigarette suspendue aux lèvres.

— Ne dis pas de conneries, murmura-t-il.

— Toi, tu peux faire des choses dégoûtantes et pas moi ?

— Ça suffit maintenant.

— Et pourquoi ? Tant que c'est toi qui me provoques et m'embarrasses c'est bon, mais moi je ne peux pas plaisanter de la même manière ?

— Tu plaisantes mal. Je te conseille de ne pas dire ces bêtises à n'importe qui. Je suis raisonnable, mais un autre homme, incité de cette manière, te défoncerait en deux secondes et demie.

— Et toi, ça ne te viendrait même pas à l'esprit.

— Évidemment que j'y pense, mais je sais me contrôler. Alors on fait quoi ?

— On fait quoi ? On ne fait rien du tout !

— Je parlais des salauds.

— Ah... eux. Je... ne sais pas.

— Que devons-nous faire à cette fête ?

— Rien de spécial. Tu devras seulement prétendre vénérer le sol sur lequel je marche.

Marcus tira une bouffée sur sa cigarette et secoua la tête.

— Je n'y arriverai pas, même après avoir suivi un cours de théâtre.

— Alors... tu pourrais prétendre être fou de moi ?

— Euh... tu n'as pas un plan C ?

— Merde alors, il faut le gagner ton argent ! Si tu ne penses pas réussir, on n'y va pas. Ce sera mieux ainsi, une page de tournée.

— Voyons un peu... je pourrais prétendre que je te trouve provocante à en mourir, que si je regarde ta bouche, j'ai envie de l'embrasser jusqu'à la faire saigner, que je rêve chaque nuit de te baiser pendant des heures et que tout me plaît chez toi, même ces ridicules cheveux et ta putain de manière de me tenir tête et de me provoquer. Ça te suffit ?

Penny dut déglutir avant de réussir à parler. Elle avait la gorge sèche et se sentit chaude, molle et légèrement abasourdie, comme après un long massage.

— Euh... oui... je suppose que ça suffit. Je ne sais pas comment tu vas réussir. Je te paierai seulement si le travail est bien fait, on ne sait jamais.

— Je pense que tu peux me faire confiance.

— Bien, maintenant tire-toi d'ici.

— Demain je mets un verrou plus solide à ta fenêtre. On a l'impression que celui-ci est fait avec du beurre. Ce n'est pas sûr. Quand je sors, bloque-le bien.

— Tu t'inquiètes pour moi ?

— Certainement ! Sans paiement anticipé, s'il t'arrive quelque chose, je risque de ne pas voir un dollar.

— Ah voilà, il me semblait bien.

Marcus sauta sur l'escalier de secours et lui adressa un salut ironique de la main. Penny leva son majeur, comme il le faisait très souvent. Il rit et disparut. Penny resta seule et se réfugia sous les couvertures.



Le lendemain midi Marcus était là, comme annoncé, avec tout l'attirail pour fixer le verrou à sa fenêtre. En lui ouvrant la porte, Penny pensa qu'elle devait arrêter d'avoir l'impression de sortir d'une centrifugeuse à chaque fois qu'elle le rencontrait.

Sa grand-mère manifesta sa joie de le voir d'une manière moins secrète qu'elle, qui paraissait presque être agacée par sa présence.

— Oh que c'est merveilleux d'avoir un si bel homme à la maison ! Que tu es gentil ! Penny, tu dois lui rendre la pareille d'une manière ou d'une autre.

Penny rougit sans raison et la scène à l'arrière du Maraja lui revint à l'esprit. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Marcus lui adressa un petit sourire en coin.

— Répare la fenêtre et va-t'en, lui ordonna-t-elle en l'accompagnant dans sa chambre.

Marcus bricola le châssis pendant que Penny le regardait travailler depuis le seuil de la pièce. Il portait un T-shirt à manches longues, beaucoup trop serré, qui mettait en évidence chaque muscle de ses épaules et de ses bras recouverts de tatouages. Penny se mordit la lèvre et fixa le sol, se détestant parce qu'il lui était difficile de le quitter des yeux : la tentation de s'ébahir était tellement forte qu'elle se sentait hypnotisée.

À un moment donné, Marcus s'arrêta et tira quelque chose de la poche arrière de son jean et lui tendit.

— C'est une lettre pour Francisca, écris l'adresse, l'expéditeur et envoie-la.

— Un « s'il te plaît » serait apprécié.

— Je te rends déjà un service en réparant ta fenêtre.

— C'est toi qui l'as cassée ! Et de toute façon tu es grassement payé.

— Je suis payé pour t'escorter de ton lieu de travail jusqu'ici et je serai payé pour faire semblant de n'avoir envie que de toi, mais pas pour faire le charpentier.

— Tu es vulgaire et vénal.

— Oui, ça a toujours été deux de mes caractéristiques. Les deux choses fondamentales sont *le sexe et l'argent*.

— J'en rajoute une troisième alors, le *dégoût*. Seul quelqu'un de dégoûtant comme toi peut faire ce qu'il a fait hier soir et écrire à sa copine la même nuit.

— En effet, ce fut une nuit fructueuse. Cesse de me faire des sermons à propos de Francisca. Notre relation est ainsi et une idiote comme toi ne peut pas comprendre.

Penny ne dit plus rien : quand il parlait de Francisca, Marcus perdait sa putain de gaieté et devenait seulement un salaud.

— Mais d'ailleurs, continua-t-il après un moment, si je dois me faire passer pour ton fiancé, je suppose que je devrais connaître des choses sur toi. Juste pour ne pas dire de conneries. Comment étais-tu à seize ans ? Même si je peux me l'imaginer.

— Ce n'est pas vrai.

— Dis-moi si je devine juste. Tu étais solitaire, introvertie mais pas timide, seulement écœurée par les personnes qui t'entouraient. Même s'ils pensaient que tu étais stupide et soumise, tu étais intelligente et pleine de colère. Tu aurais voulu attraper par les cheveux celles qui passaient pour des filles populaires et mettre leurs têtes dans les toilettes, au minimum. Un garçon te plaisait, mais il ne s'est jamais intéressé à toi. Je me trompe ?

Penny l'observa la bouche ouverte.

Marcus plissa le front et retourna à son travail.

Elle lui demanda :

— Comment... as-tu... fait ?

Sans détourner les yeux de ce qu'il faisait, Marcus marmonna :

— Tu es assez prévisible.

À ce moment-là, sa grand-mère entra dans la pièce.

— Tu restes déjeuner avec nous, alors ? demanda-t-elle à Marcus, toute contente.

Penny et Marcus dirent simultanément deux réponses différentes.

Elle dit : « Non. »

Il dit : « Oui. »

Sa grand-mère retourna dans la cuisine en sautillant comme une petite fille.

— Quelles sont tes intentions ? lui demanda Penny furieuse.

— Manger.

— Va manger chez toi.

— Mon frigo est vide et j'ai faim. Quand j'ai faim, je ne raisonne pas, tu le sais. Et puis, tu dois me payer pour le travail que je suis en train de faire, non ? Ensuite je réparerai aussi la fenêtre de la chambre de ta grand-mère et le loquet merdeux que vous avez sur la porte. Alors, soit tu me donnes vingt dollars, soit tu m'invites à déjeuner.

— Je sais pourquoi tu le fais, comme ça après tu pourras aussi critiquer ma cuisine.

— C'est toi qui cuisines ?

— Oui, si c'est ma grand-mère, au mieux elle met seulement du sucre dans les pâtes au fromage.

— Alors bouge-toi le cul. Va préparer quelque chose !

— « Bouge-toi le cul » ! Dis ça à ta sœur ! furent les dernières paroles que prononça Penny en sortant de la pièce.



Avoir Marcus pour le déjeuner fut vraiment étrange. Toute la maison avait l'air plus étroite avec ce colosse qui touchait les lustres de la tête. Même sa grand-mère paraissait avoir rapetissé.

Le cœur de Penny s'emballait à chacun de ses pas, de ses mots ou silences, chacune de ses bouchées. Elle avait de plus en plus peur de lui, pas pour les raisons évidentes, pas parce qu'il était arrogant, antipathique, querelleur et animal. Mais elle craignait de s'être trop habituée à sa présence, de commencer à avoir besoin de le voir. Trop de choses lui étaient devenues familières : son odeur, une combinaison de savon aux agrumes et de tabac ; la manière dont il haussait un sourcil ou sa façon de fumer, laissant pendre sa cigarette avec la fumée qui sortait tout autour et puis la saisissant

brusquement entre ses doigts ; ses bras solides et tatoués et ses épaules tellement majestueuses qu'elles semblaient capables de soutenir la voûte céleste.

Elle devait se calmer, au moins émotionnellement. Elle devait cesser de permettre à son cœur de partir là où il voulait, d'errer dans sa cage thoracique comme un ivrogne qui se cogne contre les murs.

À la fin du déjeuner, pendant que sa grand-mère s'installait sur le canapé pour regarder son feuilleton préféré, Marcus observa Penny et lui dit :  
— Je reconnais que tu sais cuisiner.

— Mais quelle concession !

— Non, je le dis sérieusement, tu te débrouilles bien. La prochaine fois que tu prépares ces pâtes, apporte-m'en en haut.

— Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur ?

— Après le déjeuner, j'ai toujours une petite faim d'un autre genre, mais tu n'es pas la personne adaptée pour l'apaiser.

— Tu es un animal, je le dis et je le répète.

— À quel âge l'as-tu fait pour la première fois ?

Penny vacilla comme si quelqu'un l'avait poussée.

— Hein ? Et qu'est-ce que ça a à voir avec le déjeuner ? Occupe-toi de tes affaires, pervers !

— Alors ?

— D'où tu les sors ces questions ?

— Elles me viennent à l'esprit et je les pose.

— On ne peut pas toujours dire tout ce qui nous passe par la tête.

— Non, en effet, tu as raison, pas tout. Mais ça oui, allez, c'est une question innocente et ça fait partie des informations qu'un fiancé devrait savoir. Quand ? Ou peut-être ne l'as-tu jamais fait et tu prends des airs de femme expérimentée ?

— Évidemment que je l'ai déjà fait, mais je ne veux pas te le raconter.

Marcus allait allumer une cigarette mais il s'arrêta.

— Allons chez moi, comme ça, je pourrai fumer et tu me raconteras quelques-uns de tes secrets les plus honteux.

La réponse la plus sensée aurait été un non catégorique. Mais dernièrement, Penny avait tendance à enterrer son bon sens, comme un chien enterre un os. Ainsi, en se laissant guider par son inconscient et son désir, elle acquiesça et le suivit.

Ils se retrouvèrent rapidement dans sa mansarde et Marcus alluma la

centième cigarette de la journée. Il s'assit sur son lit, le dos appuyé contre le mur. Penny resta distante, sur l'accoudoir du canapé, feignant de ne pas l'observer et ne pas vouloir l'observer. Et soudain, elle trouva le courage de lui proposer un énième pacte : — Je réponds à ta question indiscreète si toi aussi tu me révèles quelque chose.

Marcus plissa le front.

— Tu réponds d'abord.

— Comme ça, si la question ne te plaît pas, tu refuses et j'aurais déjà répondu ?

— Elle n'est pas bête la petite.

— Tu l'as dit toi-même que j'étais intelligente, non ?

— Oui, ça, je le pense vraiment. Maintenant raconte-moi tout sur tes expériences coquines. Si tu veux, à la fête on peut laisser croire que ta première fois, c'était avec moi. Je suis sûr que tes anciennes garces d'amies vont beaucoup apprécier ce détail, au cas où elles demanderaient.

— Seulement *garces*, pas *amies*, je le répète. Tellement garces qu'elles seraient capables de le demander.

— En attendant, dis-moi comment ça s'est vraiment passé. Je suis très curieux et je n'arrive pas à t'imaginer dans une activité torride.

— L'amour n'est pas une *activité torride*. C'est ce que tu fais toi qui l'est, ce sexe dégoûtant et sans émotion, avec des femmes de passage. Mais quand tu aimes quelqu'un, c'est différent, c'est romantique. Tu devrais le savoir vu que tu as Francisca.

— C'est toujours torride avec moi et je ne serai jamais romantique au lit, cela convient très bien à Francisca. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question.

Penny se mordit la lèvre inférieure en fixant un angle du mur. Elle pouvait inventer ce qu'elle voulait, n'est-ce pas ? Les mensonges ont le mérite de ne pas avoir les pauvres et étroits confins que l'on trouve dans la vérité. Alors elle essaya d'imaginer la situation idéale, celle qu'elle aurait vraiment désirée, et la transforma en un film d'une prétendue expérience déjà passée.

— J'étais vraiment très amoureuse. Mon cœur explosait rien qu'en le voyant dans la pièce. Ça a été une chose naturelle et très belle. C'était l'homme idéal. Il y avait une belle musique d'ambiance, des bougies parfumées et des pétales de fleurs sur le lit. Ce ne sont pas des détails scandaleux, l'amour rend tout innocent.

L'espace d'un instant, Marcus parut distrait, comme s'il ne l'écoutait pas. Puis, il la fixa comme si elle était une alien descendue d'une soucoupe volante.

— Et il est devenu quoi ce type parfait ?

— Il est... euh... il est mort.

— Mort ?

— Oui, il était malade, leucémie. Mais je ne veux pas en parler, je souffre encore si j'y pense. Maintenant c'est à mon tour.

Il fumait en silence pendant un moment en regardant le ciel à travers la fenêtre au-dessus du lit.

— Je suis déçu, j'espérais quelque chose de plus excitant.

— Maintenant c'est à mon tour, répéta Penny.

— Tu veux savoir quand je l'ai fait moi ? Il ne vaut mieux pas, ma petite, nous ruinerions cette atmosphère romantique, pleine de princes charmants et de soupirs.

— Ce n'est pas ça que je veux savoir.

— Quoi alors ?

— À qui est la bague que tu portes autour du cou ?

Elle regretta tout de suite cette question quand elle vit Marcus sauter du lit et jeter nerveusement sa cigarette encore allumée par terre. Elle le vit mettre une main à son cou et glisser d'un geste énervé la cordelette de cuir et la bague qui y était accrochée dans son T-shirt, pour le soustraire à sa vue. Ensuite il s'approcha d'elle, il était tellement proche, trop proche, qu'il la pressa contre la paroi. Penny sentit le poids chaud de son corps, une vraie couverture de muscles.

— Ne me le demande plus jamais, lui grogna-t-il dessus en se baissant pour lui montrer sa colère, face à face.

Pendant un moment ils s'affrontèrent dans un duel de regards, sans un mot, parce que ses iris d'argent et de ciel enneigé suffisaient à dire tout ce qu'il y avait à dire. Même Penny ne souffla mot, pas parce qu'elle était intimidée par lui, mais à cause de ce qu'elle éprouvait. Elle voulait l'embrasser et qu'il l'embrasse. L'espace d'un instant il lui sembla que Marcus allait assouvir son désir, comme s'il avait lu dans ses pensées, sa bouche entrouverte et sa respiration coupée. Penny sentit la langue de Marcus caresser les contours de sa bouche comme si elle avait envie de quelque chose de plus. L'espace d'un instant, hélas. En fait, après cet éclair de confusion, Marcus se secoua, recula, l'observa avec une hostilité indéfinie, le

front plissé, la respiration un peu coupée, à sa manière.

— C'est mieux si tu t'en vas, lui dit-il juste avant de lui tourner le dos pour aller s'enfermer dans la salle de bains.

12

## **Marcus**

Ce n'est pas difficile de trouver une fille, j'ai l'embarras du choix. Nous nous mettons à l'écart à l'arrière du club et je la baise sans même l'embrasser. Ce n'est pas suffisant, c'est un défoulement éphémère, ça n'apaise pas la faim, la soif et le besoin primitif qui me ravage, mais c'est déjà quelque chose.

Soudain, j'entends un bruit provenant de la ruelle. Je me tourne et je manque de jurer. Penny. Que fait Penny ici ?

Elle reste debout et me fixe. Puis elle s'enfuit comme si j'étais un démon qui volait l'âme des innocents.

Je me rhabille, j'avertis mon chef, je la cherche et je pars la retrouver. Elle doit avoir couru pour me distancer autant. Une voix intérieure me dit : *C'est bon, elle est arrivée, si tu ne l'as pas trouvée morte sur un trottoir ou violée dans une ruelle, elle est probablement dans son lit à dresser une liste des raisons pour lesquelles tu es citoyen d'honneur de la planète des putains d'enfoirés.*

Je devrais rentrer chez moi, prendre ma douche, dormir et m'en foutre de ce que M<sup>lle</sup> Pénélope Miller pense de moi.

Et alors pourquoi est-ce que je grimpe le long de l'escalier de secours ?

Je ne sais pas, je n'ai pas toutes les réponses, je sais seulement que je monte jusqu'à l'avant-dernier étage et que je frappe à la vitre.

J'ai vu juste, les accusations pleuvent comme des flèches empoisonnées : pervers, animal, gros dégoûtant et qui sait toutes celles qu'elle pensait sans les dire. Qu'est-ce que j'en ai à foutre, je suis moi, je ne peux pas garder ma queue en sommeil, je suis vivant, je respire, je veux et mon cœur bat. Le fait que je la désire aussi en est la preuve. Je ne suis pas attiré par une de ses qualités particulières, je n'éprouve rien de différent qu'une urgence bestiale. C'est une femme, elle n'est pas répugnante, elle a deux jambes, une chatte, un cul et une bouche. La provoquer m'amuse et m'excite. Si cela fait de moi un animal, alors d'accord, j'en suis un.



La nuit, j'écris à Francisca. J'écris, je froisse la feuille et je lui écris encore. Je répète cet exercice fatigant une demi-douzaine de fois au moins, avant de réussir à écrire quelques pensées acceptables. Écrire des lettres n'a

jamais été mon fort, mais cette fois le malaise ne provient pas de mon habituelle antipathie pour la feuille blanche et le stylo.

Je culpabilise vis-à-vis de ma copine.

Pour quelle raison avoir baisé une petite pute quelconque devrait me faire culpabiliser ? Je l'ai toujours fait sans problème ni remords. Et alors pourquoi est-ce que cette fois-ci, c'est différent ?

C'est seulement quand je signe finalement la lettre qu'un rapide soupçon me fait plisser le front et cracher un juron. Bordel de merde !

Je ne culpabilise pas à cause de cette fille dont je ne connais même pas le nom, mais à cause de Penny. Parce que quand elle m'a proposé de l'accompagner à la fête de son ancienne camarade de classe, en m'offrant deux cent cinquante dollars, et que je lui ai demandé où elle les avait trouvés, elle m'a laissé sous-entendre avoir rendu un petit service à un type, et l'espace d'un instant j'ai pensé : *Dis-moi qui c'est, que j'aie le tuer.*

Elle plaisantait, mais le problème n'est pas là.

Le problème c'est qu'une fureur meurtrière m'a pris aux tripes et que je ne m'en suis même pas rendu compte.

Qu'est-ce que j'en ai à foutre de qui elle se fait ? Tant qu'elle me paie, non ?

Ça n'a pas de sens, ça n'a vraiment pas de sens, et les choses qui n'ont pas de sens me rendent nerveux.

Je réussis à me sentir mieux seulement après avoir frappé le sac pendant une heure, coups de pied après coups de pied et puis coups de poing jusqu'à sentir mes muscles brûlants, la mansarde sur le point d'exploser sous le poids de ma fureur. Finalement je suis épuisé mais lucide et je vais dormir en sueur, mais sans plus aucun de ces putains de tourments.



J'accepte de l'accompagner à cette stupide fête. J'ai besoin de cet argent. Je ne pense à rien d'autre, je ne dois pas penser à autre chose. Ce que je fais pour elle, c'est seulement une manière de garder une source de revenus supplémentaires. Je dois m'assurer qu'elle reste vivante jusqu'à la fin du mois prochain et ensuite je m'en fous royalement.

C'est sûr qu'elle et sa grand-mère semblent sorties d'un film larmoyant. Comment fait-on pour vivre de cette manière, prisonnier d'une vie toujours pareille ? Comment fait Penny pour ne pas avoir envie de prendre ses jambes

à son cou ? Elle s'occupe de la vieille comme si cette dernière était sa fille et elle fait tout, je le vois à ses mains. Les mains d'une personne qui a toujours travaillé et qui continue à le faire, rugueuses, fatiguées et gercées. Quand trouve-t-elle le temps de vivre ? Elle dort, mange, respire et travaille, et sa vie alors ?

D'accord, dit par quelqu'un qui a passé les quatre dernières années de sa vie en prison, cela peut sembler présomptueux, mais moi, j'ai eu une vie avant ; marginale, compliquée, enfumée et violente mais une vie bien remplie. J'ai vu, fait et changé des choses, et j'ai tué. Mais je ne suis jamais resté passif.

Penny vit dans cette maison depuis des siècles et maintenant elle s'occupe de sa grand-mère à moitié sénile. N'a-t-elle pas envie de tout envoyer balader ?



Je ne sais pas pourquoi je lui demande de monter chez moi. Ces derniers temps, les choses que je ne comprends pas sont devenues dangereusement nombreuses. Je sais seulement que, pendant que nous parlions des bobards à dire à ses anciens camarades de classe, il me vient l'envie d'en apprendre plus sur elle. J'ai, en particulier, envie de savoir comment elle est au lit. Le meilleur moyen étant de me la faire, évidemment. Mais cela n'arrivera jamais : même si j'en ai une folle envie, cela n'arrivera pas. Il ne me reste donc qu'à lui poser des questions indiscretes. Pendant qu'elle me raconte sa première fois, je me rends compte que je n'arrive pas à l'imaginer avec ce type-là, cet homme parfait, romantique et pathétique à en mourir, comme le malheureux personnage d'un film. Je n'arrive pas à l'imaginer, simplement parce que pendant qu'elle me parle et que je suis le mouvement de ses lèvres, je la vois, oui, mais je la vois nue dans ma tête et c'est moi qui suis sur elle. Je sais qu'il vaut mieux ne plus lui poser des questions de ce genre. Je suis un con, un con indiscipliné. Je me fais la guerre à moi-même.

Ensuite elle me demande à qui est la bague que j'ai autour du cou et cela m'énerve. Ça arrive toujours quand quelqu'un me le demande. Il y a des secrets, les pires ou les plus fragiles, que je préfère garder pour moi.

Mais quand je la coince contre le mur, je la sens trembler. Je la regarde et ses yeux sont du feu, ses lèvres des fleurs et son thorax un soufflet et... je me moque bien du collier et de ses secrets. Je sais seulement que j'ai envie de

l'embrasser. Je la lèche, j'effleure ces pétales frais de la pointe de la langue et j'ai envie d'entrer, j'ai envie d'entrer en elle. Bon sang, j'ai envie d'entrer en elle de toutes les manières possibles.

Je ne dois pas y céder. C'est une chose insensée, une réaction d'ivrogne, de drogué, « d'entubeur » même si je suis sobre, si je ne fume rien d'étrange depuis des années et si personne ne m'a jamais entubé. Je ne peux pas éprouver le besoin d'embrasser une fille comme ça, d'avoir les oreilles qui sifflent, le sol qui s'ouvre et ma queue qui me demande, me supplie, me torture et se transforme en un monstre de pierre. Je dois trouver une solution : ou je m'en vais ou je me la fais. Après, peut-être, après l'avoir baisée et avoir satisfait ma curiosité, je penserais de nouveau à elle comme à une fille sans visage et sans nom.

Elle n'aurait pas eu assez d'argent pour s'acheter également de nouveaux vêtements et elle n'avait plus rien à mettre en gage. Elle devait se montrer créative.

Heureusement, dans l'armoire de sa grand-mère il y avait beaucoup de vieux vêtements qu'elle pouvait porter. Les années cinquante revenaient à la mode ? Eh bien, elle allait avoir un ensemble original des années cinquante et pas une imitation revue et corrigée.

Heureusement, Barbie et elle avaient la même taille et quand elle essaya une tenue devant le miroir, elle vit sa grand-mère jeune, maigre, petite et chipie, mais avec les cheveux plus courts et farfelus et un sourire moins spontané. La tenue était d'un jaune solaire, cintrée à la taille, avec une jupe large, bombée, une jacinthe des bois retournée et trois jupons en organdi qui chatouillaient et assuraient des froufrous au cas où quelqu'un essaierait de les soulever. Cette pensée douce et hardie lui fit penser à Marcus, le presque baiser qu'il lui avait donné, plus une intimidation qu'un baiser, une punition pour son péché de curiosité. Qu'est-ce que cette bague suspendue à la cordelette en cuir avait de si secret ?

Elle avait la légère impression qu'il commençait à la détester, même si elle ne savait pas pourquoi. Les nuits suivantes, celles qui précédèrent la soirée de la fête, en la raccompagnant chez elle pour gagner ses cinquante dollars hebdomadaires, Marcus mit en pratique la thérapie de l'indifférence totale. Elle n'essaya même pas de lui parler, ils marchaient ainsi comme des statues muettes un peu énervées, chacun les mains dans leurs poches. Parfois, Penny l'observait du coin de l'œil et se demandait s'il avait été avec d'autres femmes à l'arrière de la discothèque, s'il avait donné son corps à un corps de passage, ce qu'il éprouvait en le faisant et ce qu'éprouvait son cœur dans ces moments-là. Elle se demandait aussi ce qu'il avait écrit à Francisca et si, en

lisant ses mots, son âme se remettait à palpiter et à parler, au lieu du silence odieux qu'il lui réservait.

Elle se posait toutes ces questions et se sentait triste, rejetée, comme un vieux reste de pain qu'on n'a jamais essayé de manger parce que, sans rien dessus, le pain n'a le goût de rien.



Pendant qu'elle se préparait pour sortir, elle eut la tentation de tout annuler. Quel était l'intérêt ? Marcus l'ignorait, il allait mal se comporter à la fête, démontrant ainsi que tout n'était qu'une pathétique imposture, et son désir de se relever serait anéanti.

Elle se regarda attentivement, la tenue tombait bien et était gracieuse. Elle avait mis un serre-tête en strass, également à sa grand-mère, tout vrai, tout vintage, ramenant en arrière sa mèche d'un rose toujours plus pâle. Elle était mignonne, pas « un canon stratosphérique » comme le dirait Marcus, mais pas trop moche non plus. Toutefois, elle se sentit découragée.

*J'ai dû demander un congé au travail pour une stupide fête où je vais sûrement être humiliée. Je n'irai nulle part et je ne pense pas qu'ils ressentiront mon absence.*

Mais quand elle sortit de la pièce, avec une paire de chaussures dont les talons étaient à carreaux blancs et jaunes, Marcus était là. Sa grand-mère l'avait fait entrer sans l'avertir. Penny faillit tomber par terre comme un échassier de cirque qui se fait une entorse.

— Que tu es belle, mon amour ! s'exclama sa grand-mère d'un ton sincère.

Penny répondit à ce compliment par un sourire rempli d'un même amour, certaine que si elle était sortie de la chambre déguisée en banane, Barbie l'aurait trouvée très belle aussi. Par contre, Marcus ne semblait pas disposé à lui accorder un compliment, ni même un regard, pour être honnête. En revanche, elle, elle le regarda bien. Il était impossible de ne pas le regarder et de ne pas sentir, quelque part au plus profond d'elle-même, son cœur faire un looping incroyable.

Il portait un jean gris foncé et un pull-over couleur perle, en laine légère, et un col en V qui lui collait à la peau comme une combinaison de plongée. On apercevait certains de ses tatouages, ceux qui frôlaient sa gorge, conférant à ce bout de peau un charme excitant. Il était chaussé de bottes de

motard noires, basses et, pour compléter l'ensemble, il avait revêtu un long manteau en cuir fatigué comme ses yeux. Il était sexy à en mourir, le bâtard, et il le savait. Ses anciennes camarades de classe pouvaient bien avoir des fiancés dotés de gros portefeuilles, elle était certaine que dès qu'elles remarqueraient Marcus, elles chercheraient le meilleur moyen pour lui arracher son pantalon.

*Elles mourront la salive en bouche, ces idiots. Cependant, j'espère ne pas mourir avant elles.*

Elle lui sourit instinctivement, mais il répliqua avec un « allons-y » hâtif et dépourvu de courtoisie, en lui jetant un rapide coup d'œil. Penny saisit son manteau préféré, couleur vieux rose, en laine, avec les boutons en tissu en forme de fleur et le suivit en se préparant à une soirée à oublier rapidement.



— Prenons un taxi, dit Marcus quand ils furent dans la rue.

— Je n'ai pas assez d'argent, répliqua-t-elle, agacée.

— Alors disons que c'est moi qui l'offre.

— Et d'où vient toute cette générosité ?

— Je déteste prendre l'autobus et ça m'emmerde déjà assez comme ça de t'accompagner.

— Je ne te force pas, si tu ne veux pas venir on redevient ennemis comme avant.

— Et me priver du plaisir de t'escorter au milieu d'une bande d'imbéciles ? Non, je ne peux pas louer ça, commenta-t-il ironiquement.

Ils atteignirent une rue à grande circulation, à côté du Maraja. Sans rien lui dire de gentil, ou plutôt, sans rien lui dire du tout, Marcus resta à côté d'elle, mais pas de la même manière que la nuit, où il lui arrivait d'accélérer, la laissant derrière pour ensuite ralentir et l'observer comme si elle était une limace. Ils arrêterent une voiture, donnèrent une adresse au chauffeur de taxi qui s'exclama :

— Les beaux quartiers, hein ?

Il croisa ensuite le regard de Marcus dans le rétroviseur et ne dit plus rien.

Ils restèrent silencieux pendant tout le trajet. Marcus avait l'air d'un tueur tatoué, au regard hostile et à la mâchoire rigide. On se demandait spontanément s'il n'avait pas un 357 à canon long caché sous le manteau.

Un peu avant d'arriver, Penny se sentit tellement oppressée par ce silence qu'elle retint un instant son souffle et puis parla à voix basse pour que le chauffeur ne l'entende pas :

— Écoute, je ne sais pas très bien ce que je t'ai fait. Si je t'ai offensé parce que j'ai posé des questions sur la bague, d'accord, je suis désolée, je ne te demanderai plus rien. Ou plutôt, si tu en as marre de moi, faisons en sorte qu'à partir de demain nous ne nous parlions plus. Mais ce soir, fais ce que je te dis. Si tu veux tes deux cent cinquante dollars, tu dois les gagner. Je ne veux pas que tu apparaises différent, ton air de salaud me convient, mais tu dois être gentil avec moi. Elles doivent m'envier, en imaginant que je prends mon pied au lit et que même si elles ont des fiancés qui ont de l'argent, j'ai celui qui a l'oiseau le plus gros, d'accord ?

Dans le noir, les yeux de Marcus brillèrent comme de l'onyx.

— C'est sûr que c'est moi qui ai le plus gros, dit-il froidement, sans complaisance, comme si elle ne faisait qu'affirmer un fait avéré.

— Je sais, je l'ai vu, mais là n'est pas le problème. Le problème c'est que tu dois faire semblant d'être amoureux de moi ou, si cela est vraiment hors de ta portée, au moins paraître attiré par moi, compris ? Elles doivent nous voir ensemble et se dire : « La chanceuse, comme il la regarde ! »

Le taxi s'arrêta, ils étaient arrivés à destination. Autour d'eux s'étendait un quartier résidentiel, avec des trottoirs partout, des villas de style colonial et de grands espaces verts. Une planète complètement différente de celle où Penny vivait. L'espace d'un instant, elle eut peur d'être en train de faire une erreur et que ce monde si loin d'elle puisse d'une manière ou d'une autre la contaminer ou, pire, la faire revenir au temps où elle était une jeune fille de seize ans en colère et malheureuse. Marcus paya le taxi et descendit de la voiture pendant qu'elle restait dedans, presque paralysée sur le siège, dans sa stupide tenue dorée et usée.

À ce moment-là, Marcus se pencha vers l'intérieur de l'habitacle et lui murmura à l'oreille quelque chose qui lui insuffla un courage inattendu :

— Tu seras servie, ces garces voudront être à ta place.



La maison était effectivement un palais et il y avait déjà beaucoup de monde. De l'extérieur, on entendait la musique et des bruits de voix. Le cœur de Penny battait, il battait tellement qu'il semblait près d'exploser. Marcus la

prit par la main et la paume de Penny se perdit dans la sienne.

— Tu n’as plus seize ans, envoie-les tous se faire foutre, dit-il en colère.

Pénélope acquiesça, mais intérieurement elle n’y arrivait pas. La peur et la colère alternaient par vagues tremblantes.

Rebecca et son fiancé tant vanté vinrent leur ouvrir la porte. Penny éprouva le premier sentiment de victoire de cette soirée et de cette vie envers son ancienne camarade de classe persécutrice.

Elle n’était pas la seule anorexique d’une beauté artificielle, avec des cheveux blonds et des cils d’un noir goudron, clairement synthétiques ; son homme était également un trentenaire artificiellement beau, habillé à la dernière mode mais avec des épaules rachitiques et les oreilles décollées. D’accord, d’eux émanait l’odeur de l’argent, des cheveux aux chaussures, mais ils étaient seulement deux figures grotesques, mortelles, très bien habillées mais totalement vides.

Dès qu’ils virent Marcus, tous les deux firent un léger mouvement en arrière, comme face à une explosion. Rebecca écarquilla les yeux comme si elle était éblouie par une violente lumière. Son petit ami, dont le nom était Mordecai, sursauta et pâlit. Pénélope se demanda s’il n’avait pas lui aussi été victime d’une brute dans son enfance. En tout cas, ils se reprirent immédiatement, simulèrent deux sourires identiques, leur serrèrent la main et les firent entrer.

Pour Penny, ce fut comme une immersion totale dans son passé. Ils étaient tous là, en couple ou séparés, mais chacun tenait à raconter ses succès, réels ou prétendus. Il y avait Gaya, l’intelligente, qui venait d’être diplômée de l’université de Yale ; Robert, le rebelle, qui avait cessé de se rebeller et travaillait dans l’entreprise de son père ; Jessica, la putain qui taillait des pipes à tous les garçons dans les toilettes, désormais presque avocate ; et Igor aussi, qui lui souriait de loin et fixait Marcus d’un air inquiet.

À vrai dire, tout le monde fixait Marcus, avec différents degrés de curiosité. Il parlait peu, tel un salaud, mais il ne lui lâchait pas la main, comme le fait un homme qui a l’intention de marquer les limites de son territoire. Le sentir si près était agréable et excitant. Il interprétait très bien son rôle. Même Al Pacino à son heure de gloire ne se serait pas investi de la sorte dans la peau d’un fervent amoureux. Rien de flagrant ou éloigné de sa vraie nature : pas de tendresse, ni de sourires, rien qui détonne avec son aspect de tailleur de pierre. Mais par exemple, sur la musique d’ambiance de *Trying not to love you* de Nickelback, pendant que d’autres couples dansaient

dans une pièce aux tons orangés chaleureux, sans un mot, il mit une main autour de sa taille et la fit danser. Il la tira vers lui, au point qu'il lui semblât que le corps de Marcus était le prolongement du sien. Penny découvrit en un instant le vrai sens du mot « tourment ». Si l'un de ses anciens camarades de classe l'avait regardée avec plus d'attention, il n'aurait plus eu de doute sur la passion dévorante qu'elle éprouvait pour son cavalier. Elle la dévorait vraiment, la faisait se sentir petite et vivante, impuissante et guerrière, scandaleusement pleine de désir et timidement attirée par ce désir.

— Évite de m'écraser, lui murmura-t-elle, pendant qu'ils dansaient encore.

Marcus se pencha un peu et parla dans son oreille :

— Si tu veux qu'ils y croient, tu dois me laisser te toucher. Je ne récite pas une poésie quand une fille me plaît. Je mets les mains sur elle.

— Oui, d'accord, mais...

— Si ça te dérange, j'arrête.

*Ça ne me dérange pas, le problème, c'est que j'aime bien ça.*

— Je comprends, mais si tu continues ainsi, dans neuf mois nous aurons des quadruplés, répliqua-t-elle en serrant les dents.

Il émit un petit rire de voyou.

— Il me semble que je vais devoir te faire réviser la manière dont on fait les bébés.

— Je ne veux pas de leçons de ta part.

— Je te suggère de faire comme si tu en voulais, parce que la garce s'approche.

À ce moment-là, Pénélope entendit la voix de Rebecca derrière elle.

— Mes chers ! s'exclama-t-elle du ton condescendant d'une première dame qui salue les ouvriers d'une usine de métallurgie à une conférence de presse. Quelqu'un a proposé de faire ce jeu vieux et stupide de la bouteille. Est-ce que vous voulez participer ?

Ils se retrouvèrent presque tous assis par terre, en cercle, comme des gamins de treize ans, avec pour seule différence que la bouteille qu'ils faisaient tourner n'était pas une bouteille de Coca-Cola mais de Moët & Chandon. Dans cette ronde, Marcus dénotait comme un baobab dans un champ de coquelicots.

Les règles étaient un peu différentes des règles habituelles. La personne indiquée au premier tour de la bouteille pouvait poser une question ou donner un gage à ceux qui étaient indiqués aux tours suivants. Penny et Marcus

s'assirent l'un à côté de l'autre et pendant un moment, ils ne participèrent pas. Ils assistèrent à un tourbillon de questions indiscrètes et de gages sous la forme de baisers, de seins pelotés pour savoir s'ils étaient vrais ou faux, de pantalons déboutonnés pour voir s'ils cachaient des boxers ou des slips et d'autres stupidités agaçantes. Puis, la bouteille de champagne choisit Rebecca et ensuite Marcus. La garce était trop maligne pour le supplier de glisser sa langue dans sa bouche devant tout le monde, même si c'était évident qu'elle le désirait. Mordecai ne participait pas au jeu, il avait disparu dans une autre pièce, mais Rebecca était quand même une opportuniste bien trop habile pour ne pas prendre le risque de l'offenser. Alors avec un sourire à l'apparence doux et romantique, elle demanda à Marcus :

— Qu'est-ce que tu éprouves pour Penny ?

Pénélope trembla comme la petite maison de paille pendant que le loup soufflait dessus. Par contre Marcus ne sourcilla pas. Il fixa Rebecca droit dans les yeux puis dit d'une voix tout aussi ferme :

— Je suis fou d'elle et je voudrais me la faire vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça te suffit ?

Les joues de Pénélope devinrent écarlates comme celles de Rebecca, bien que pour des raisons différentes. Pénélope était bouleversée et étonnée ; Rebecca, derrière son sourire permanent, paraissait congestionnée par la colère.

Le jeu continua avec d'autres questions et d'autres gages, jusqu'à ce que, de nouveau, le hasard les fasse participer. La bouteille choisit Igor et ensuite Penny.

Igor, qui était en face d'elle et n'avait pas arrêté de la fixer depuis le début de la soirée, déclara avec un air qui semblait la défier :

— Je veux un baiser.

Il regarda également Marcus qui, assis à côté de Penny, une main sur son genou, le fixait à son tour avec ses yeux d'acier. Les camarades de classe applaudirent, sauf Rebecca qui semblait être au bord de la crise de nerfs. Igor rejoignit Pénélope à quatre pattes, en traversant le cercle d'amis qui riaient et l'incitaient avec des mimiques suggestives.

— Mais seulement si tu veux, lui dit-il, quand il fut assez proche.

Pénélope se rappela que quand elle avait seize ans, elle aurait donné n'importe quoi pour recevoir un baiser d'Igor ou, simplement, pour un geste de considération de sa part. Elle nota que Rebecca était de plus en plus sombre, comme si cette soirée n'allait pas du tout dans le sens qu'elle avait

prévu. Elle ressentit un frisson d'euphorie à la pensée de l'importuner. Ainsi, même si les lèvres d'Igor n'étaient plus aussi tentantes qu'autrefois, elle dit d'un air décidé :

— D'accord.

Le regard d'Igor scintilla comme s'il cachait des milliers de bougies dans ses yeux.

Aucun des deux n'avait réglé ses comptes avec son conjoint.

En effet, pendant qu'Igor se penchait sur elle et que Penny lui offrait sa bouche encore vierge, Marcus, sans donner une énergie particulière à son geste, le poussa en arrière d'un bras et, avec l'autre bras, serra Penny contre lui et l'embrassa.

Ce baiser ne fut ni superficiel, ni bref. Ce fut un plongeon profond, une invasion de son palais, une bataille avec sa langue. Penny sentit son corps devenir comme du coton moelleux et de la lave brûlante. Elle percevait autour d'elle un bourdonnement de voix, mais c'était comme si la vie était interrompue par cette parenthèse et elle ne réussissait pas à remarquer, écouter, vouloir autre chose, au point que pendant un instant, elle craignit même d'avoir laissé échapper un gémissement devant tout le monde. Ce baiser ne fut pas seulement un baiser. Il la pénétra comme un acte d'amour intense.

Elle savait que ce n'était pas de l'amour. Elle savait très bien que Marcus se donnait seulement des airs de chef de bande qui ne permettait pas à un suiveur de s'approcher de sa copine, sous peine d'humiliation et de défaite. Elle avait la certitude qu'il se foutait royalement d'elle, qu'il l'embrassait comme il avait embrassé un million d'autres femmes, mais qu'il ne l'aurait jamais embrassée comme il embrassait Francisca, avec la langue et le cœur. Mais pour le moment, cela lui convenait.

Quand le baiser se termina – parce qu'il se termina, malheureusement – Penny se rendit compte que tout le monde, mais vraiment tout le monde les fixait, y compris Mordecai qui était apparu, on ne sait d'où, avec un regard souriant et un peu hébété, comme s'il avait beaucoup bu.

Alors, Rebecca ne supportant pas de ne pas avoir assez été au centre de l'attention, déclara que le jeu était fini. Penny fut la dernière à se lever. Elle était encore tout abasourdie.

Marcus lui tendit un bras pour l'aider à se relever. Quand ils furent l'un en face de l'autre malgré leur différence de taille, il lui dit d'un ton cinglant :

— Je me donne du mal pour ces deux cent cinquante dollars, tu ne crois

pas ?

— Si ça te fatigue autant, arrête, personne ne t'a demandé une performance aussi réaliste.

— Tant que tu es avec moi, évite de te frotter contre ce type, ma copine ne se fait pas rouler une pelle par un autre.

— Je ne me frotte contre personne ! Et je ne suis pas ta copine !

— Pour eux, tu l'es, pour ce con aux cheveux blonds aussi. Personne ne touche ce qui est à moi, un point c'est tout. Cependant, si tu veux que nous arrêtons, si tu veux révéler que ce n'est qu'une comédie, vas-y, comme ça, tu pourras baiser ton ami sans me faire passer pour un cocu. Ça fait depuis le début de la soirée qu'il te fixe comme s'il voulait te lécher devant tout le monde.

Penny écarquilla les yeux, stupéfaite.

— Comment..., bredouilla-t-elle. Tu sais que tu es...

— Vulgaire ? Grossier ? Mal élevé ?

— Absolument !

— Je ne me suis jamais fait passer pour un putain de petit prince. Ça t'a quand même beaucoup plu d'embrasser cet homme vulgaire et mal élevé.

— Ce n'est pas vrai ! J'ai seulement dû... dû céder pour...

Il s'approcha et lui sourit comme un tigre.

— Ça t'a plu Pénélope, c'est inutile d'inventer des histoires. Mais laisse-moi te dire que tu embrasses comme quelqu'un qui ne s'est pas beaucoup entraîné avec sa langue. Ton fiancé romantique préférerait regarder la télé ?

Penny le fixa avec colère. Elle allait répliquer, pour défendre l'ardeur de son fiancé imaginaire, quand Rebecca entra dans la pièce.

— Vous ne pouvez pas vous séparer un instant vous deux ! s'exclama-t-elle d'un ton faussement amusé. Ton homme survivra cinq minutes sans toi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Penny d'un ton haut et plaintif. Restons un peu entre filles, veux-tu ?

Elle la traîna à l'étage au-dessus, vers une des nombreuses salles de bains dont cette maison semblait dotée. Devant des miroirs, les plus grands que Penny ait jamais vus, ornés de cadres en jade, l'ancienne Rebecca laissa tomber le masque.

— Tu m'expliques qui c'est ? Un gigolo ?

Penny ordonna à ses joues de ne pas s'enflammer et à sa voix de se maintenir à la bonne hauteur. Elle ne pouvait pas s'effondrer au meilleur

moment, en lui confessant que oui, ce mec tellement canon n'était pas son fiancé, qu'il n'était pas un gigolo au sens propre, mais qu'il se faisait quand même payer.

— Mais comment oses-tu ? répliqua-t-elle horrifiée.

— Écoute, ce n'est pas possible qu'un homme pareil te veuille toi ! Non, mais tu t'es vue ?

— Pourquoi est-ce que ce ne serait pas possible ? Entre Marcus et moi, il y a un lien spécial, quelque chose que toi et ce crétin de Mordecai ne pouvez pas comprendre, parce que c'est seulement l'argent qui vous lie.

Rebecca rit d'une voix nasale, subtilement perfide.

— Et vous, qu'est-ce qui vous lie ? Voyons..., la provoqua-t-elle.

Penny se redressa le plus qu'elle pouvait, rassemblant tout son courage. Elle la repoussa et atteignit la porte de la salle de bains. Juste avant de sortir, elle déclara d'un ton hautain :

— Un Amour avec un grand A, un amour avec des racines profondes, celui que tu n'éprouveras jamais.



En sortant de la salle de bains, elle s'enferma pendant quelques minutes dans une des chambres. Elle devait retrouver une respiration normale. Son visage la brûlait, ses mains tremblaient et elle avait les jambes en coton. Rebecca était maligne et chipie, elle allait sûrement confier ses doutes aux autres filles, elles allaient rire derrière son dos et cette réunion se transformerait en une énième défaite.

Elle se rendit compte qu'elle était entrée dans une des chambres principales, grande et luxueuse, peut-être celle des parents de Mordecai. Elle se regarda dans un miroir ovale, soutenu par un pied de lionceau qui ne semblait pas seulement doré mais en or, et elle pouvait s'y voir entièrement. Elle vit une jeune fille pathétique, persécutée pendant six ans par un groupe de sorcières qui arboraient des queues-de-cheval soyeuses au lieu de balais, insultée parce qu'elle était d'origine modeste, parce que pour arriver à l'école elle prenait l'autobus, parce qu'elle portait toujours les mêmes chaussures et parce qu'elle n'était pas particulièrement bonne en quoi que ce soit. Elle n'excellait dans aucune matière, elle était nulle avec les garçons, mais surtout, elle ne subissait pas leurs brimades en restant passive. Elle réagissait en manifestant sa haine, elle les fixait tous sans jamais baisser la tête et quand

elle le pouvait, elle mettait en place des vengeances subtiles. Une fois, les sorcières l'avaient enfermée dans un cagibi tout noir en espérant la pousser à les supplier, mais Penny n'avait pas crié, n'avait pas demandé de l'aide et ne s'était pas mise à pleurer. Elle avait attendu, en silence, que le concierge la découvre par hasard et la fasse sortir, tellement tard qu'elle avait loupé le dernier bus et qu'elle avait dû rentrer chez elle à pied. Dieu seul savait combien elle avait eu peur dans ce petit espace étroit et obscur, à en vomir, à s'en évanouir, à en mourir. Mais elle ne leur avait pas donné la satisfaction de voir ou d'entendre ses larmes et son désespoir. Cependant, quelques jours après, les uniformes de pom-pom girls des filles avaient été volés et ensuite retrouvés dans la cour, tous tailladés.

La vengeance lui avait toujours permis de se sentir mieux, mais pas cette fois. En effet, personne ne pouvait croire que Marcus était son petit copain. C'était évident qu'il s'agissait d'une mise en scène lamentable. Dans la vraie vie, les types comme lui finissent avec des filles comme Francisca et entre-temps, ils baisent une grande partie des autres filles qui existent, y compris le genre Rebecca, mais sûrement pas le genre Pénélope Miller.

Elle émit un soupir en se laissant tomber sur le grand lit à baldaquin en bois blanc perle avec un dessus-de-lit en soie couleur bronze.

À ce moment-là, elle entendit frapper à la porte. Dans la crainte que ce soit la maîtresse de maison – même si elle n'avait aucune raison de frapper – elle se leva d'un bond, encore plus écarlate et mal à l'aise. Elle allait bredouiller une excuse quelconque, quand Igor entra.

Il lui sourit en disant :

— C'est toi que je cherchais. Je t'ai vue monter avec cette garce et puis elle est redescendue seule. Tout va bien ?

Elle acquiesça machinalement en retournant s'asseoir sur le lit.

— Elle t'a fait pleurer ? Tu as les yeux..., continua Igor.

— Personne ne me fait pleurer.

— Je le sais, je t'ai toujours admirée pour ça. Cependant, tu me sembles bouleversée.

— Quand est-ce que tu m'as admirée, toi ? s'exclama-t-elle d'un ton ironique.

— Quand nous allions à l'école ensemble. Tu étais coriace. Même si je n'en ai jamais eu la preuve et je ne sais pas comment tu as réussi, je suis sûr que c'est toi qui as détruit le tout nouveau portable de Rebecca le jour où elle est venue à l'école avec son petit bijou haut de gamme dont elle se vantait

tant. Comment as-tu fait pour le prendre et le mettre dans les toilettes des garçons ?

Penny secoua la tête.

— Si c'était vraiment moi, je ne te le raconterais sûrement pas, à toi qui étais son complice.

— Ce n'est pas vrai. Je ne faisais que regarder, je n'ai jamais participé à ses conneries.

— Le fait que tu appelles « conneries » ses méchancetés démontre que tu n'as jamais rien compris. Ce n'est pas une connerie de faire en sorte qu'une part de gâteau à l'arachide termine dans l'assiette d'une personne qui y est allergique, l'obligeant à aller aux urgences. Ce n'est pas une connerie d'accuser injustement quelqu'un d'avoir copié son devoir ou de l'humilier devant tout le monde parce qu'elle a un patch sur sa chemise. Et puis, celui qui ne participe pas mais ne fait rien pour empêcher le mal est tout aussi responsable, c'est même encore pire.

— Nous avons seulement seize ans, Penny.

— Le D<sup>r</sup> SS Mengele a aussi eu seize ans, mais je suis sûre que si tu commences mal, tu finis mal.

Igor rit, amusé.

— Tu me compares à un médecin nazi ? D'accord, j'étais un petit salaud discret moi aussi, mais je t'assure que je ne le suis plus.

— Et comment ça se fait ? Tu t'es reconverti ?

— J'ai seulement grandi et j'ai compris la vérité.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que c'est ?

— Que la majeure partie des personnes ici sont des demi-portions. Ce sont des anciennes reines de beauté du lycée, fanées prématurément, des anciens *quarterback* ratés et des fils à papa qui prennent de la cocaïne. Rebecca ressemblera à ta grand-mère à trente ans.

— Ma grand-mère est mieux qu'elle.

— Ton air de battante m'a toujours plu.

— Merci Igor, tu es un foutu menteur. Dis-moi : Rebecca n'est pas satisfaite de la tournure que la soirée a prise, elle voulait me voir arriver fauchée avec un fiancé plus moche que le sien et comme elle n'a pas réussi, elle est passée au plan B ?

— Quel plan B ?

— Qu'est-ce que j'en sais, par exemple te convaincre de venir ici en prétendant être de mon côté pour ensuite lancer une attaque ? Genre me

mettre dans ton lit et prendre des photos au meilleur moment qui finiront sur Twitter ?

— Tu ne peux pas vraiment penser une chose pareille ?

— Évidemment que si. Le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre. Je t'invite à aller te faire foutre. Si tu enregistres notre conversation ou si Rebecca est derrière la porte en train de rigoler, sachez tous les deux que...

— Écoute Penny, l'interrompt-il fermement. Tu me plais vachement et tu me plaisais déjà au lycée. Tu m'as intrigué depuis le premier jour, car au milieu d'une bande de prétendus rebelles, tu étais la seule vraie rebelle. Et puis tu étais jolie. J'ai toujours pensé que tu avais les yeux et les lèvres les plus sexy du monde. Avant, pendant le jeu, j'avais une folle envie de t'embrasser. C'est dommage que Marcus soit aussi possessif. Pendant un instant, j'ai eu l'impression qu'il voulait me tuer.

— Arrête de dire des bêtises. Tu ne m'ensorcelles pas.

— Je ne veux pas t'ensorceler et ce ne sont pas des bêtises. C'est seulement pour t'expliquer la raison pour laquelle je n'ai jamais agi. Rebecca m'avait confié que tu étais lesbienne.

— Quoi ?

— En effet, tu avais un genre singulier, tu gardais toujours tes distances et tu ne sortais pas avec des garçons. Ne me blâme pas si je l'ai crue.

— Je m'en fous si tu l'as crue. Quant à moi, je m'en vais, cette fête est merdique. Vous pouvez aller vous pendre tous les deux avec vos boyaux.

— Sans aucun doute. Mais à propos de Rebecca... Je pense qu'elle a vraiment l'intention de passer au plan B, parce que tu ne lui as pas donné la satisfaction de t'humilier devant elle.

— J'en étais sûre. Et que vas-tu faire maintenant ?

— Moi, rien. C'est elle qui manigance quelque chose.

— Je ne crains pas ce manche à balai. Qu'elle vienne.

— Je... euh... elle est déjà entrée en action.

— En action ? Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Penny en regardant autour d'elle, comme si Rebecca pouvait vraiment être cachée dans cette grande pièce pleine de moulures.

— Non pas qu'elle m'ait confié ses intentions, nous ne sommes plus aussi amis qu'autrefois. Mais tout à l'heure, elle a dit à Mordecai qu'elle allait descendre à la cave pour prendre quelques bouteilles de bon vin.

— J'espère que les souris vont la manger.

Igor secoua la tête en observant Penny avec regret.

— Elle a demandé à Marcus de l’accompagner.

Pénélope se leva rapidement, son cœur battant la chamade.

— Et lui ? demanda-t-elle, la voix cassée par sa respiration coupée.

— Il a accepté.

Igor continua de lui parler, elle en était sûre, elle entendait sa voix derrière elle, mais elle n’aurait pas été capable de répéter ce qu’il disait. Elle descendit les escaliers comme un automate, rigide et désespérée. La douleur était comme un brouillard qui était entré par ses oreilles.

À l’étage du dessous, la fête continuait normalement, ignorant ses problèmes. Les invités avaient mis de la musique, mangeaient, buvaient, dansaient et fumaient. Quelqu’un avait plongé tout habillé dans la piscine, un autre feuilletait un album de vieilles photos. C’était une réunion comme tant d’autres, un peu nostalgique et cynique.

Excepté que, dans la cave, Rebecca et Marcus étaient sûrement en train de baiser. Elle n’en avait aucun doute.

Sa première réaction fut de demander à Igor où était cette satanée cave.

— Je t’accompagne, lui répondit-il. Mais si tu y vas, si tu montres que ça te fait souffrir, elle sera la gagnante, tu ne crois pas ?

— Cesse de me donner des conseils, espèce de salaud, répliqua Penny.

En passant à côté d’une table du buffet, elle saisit au vol un verre de Martini sec et le but d’un coup. Ensuite elle fixa Igor avec toute la haine dont elle était capable à ce moment-là et il y en avait beaucoup, même si la plus grande partie était adressée à Marcus.

— J’ai bien compris que tu es venu me distraire avec tous tes bavardages pour laisser le temps à cette garce de me faire un coup bas.

— Non, je te le jure ! Crois-moi !

— Mais va te faire foutre ! Dis-moi seulement où est la cave et disparaïs.

Il lui expliqua et ensuite Penny lui ordonna de dégager, d’un ton tellement catégorique qu’Igor s’éloigna aussitôt.

Elle descendit un autre escalier. Elle reconnut la porte en bois indiquée par Igor. Elle était fermée de l’intérieur. Ils n’avaient aucune raison de s’y enfermer sauf s’ils avaient de mauvaises intentions.

Elle s’arrêta devant cet obstacle et se rendit compte qu’elle était en larmes. Colère, frustration, déception, elle éprouvait tout dans un minuscule kaléidoscope et n’arrivait pas à cesser de pleurer.

Elle comprit à ce moment-là qu’entrer et faire une scène aurait été

ridicule.

*Il n'est pas ton petit copain.*

*Et tu ne l'as même pas payé.*

Elle secoua la tête, comme si elle avait quelqu'un en face d'elle qui pouvait la voir et deviner que sa détermination était passée. Elle tourna le dos à la porte et sortit de cette maison sans se retourner, même par mégarde. Elle chancelait avec ses souliers à carreaux. Elle avait laissé son pardessus à l'intérieur et n'avait pas l'intention de retourner le prendre pour tout l'or du monde. Il faisait un froid à se scier les côtes et l'air était devenu humide à cause de la pluie qui allait arriver. Mais elle voulait seulement trouver un moyen de transport, n'importe lequel, et rentrer chez elle, quitte à être transformée en stalagmite.

Elle demanda à un passant qui promenait son chien où se trouvait l'arrêt de bus et dut marcher encore un peu pour y arriver. Pendant ce temps, il commença à pleuvoir. Une pluie cinglante, comme si Dieu lançait sur la terre une grêle de clous.

Elle s'assit sous l'abribus, sur un banc en plastique. Par moments, les clous d'eau s'infiltraient et frappaient son visage, ses vêtements, ses chaussures qui avaient survécu à un demi-siècle d'ennui et qui étaient destinées à mourir en une seule et stupide nuit. Elle n'avait même plus envie de lever les yeux, elle était recroquevillée comme une poupée de chiffon affligée, avec quelques larmes qui semblaient faites de crème tellement elles étaient épaisses. Elle ne sentait plus son cœur ; avant, il allait dans tous les sens, désormais il n'était même plus là où il devait être.

Elle passa une de ses paumes gelées sur ses joues et se rendit compte qu'elles l'étaient également.

*Je vais attraper une pneumonie. J'espère que vous le payerez tous, que vous contracterez au moins le virus Ebola.*

Le bus arriva pendant qu'elle claquait des dents et se tenait les épaules. Elle se leva pour s'approcher de la porte d'entrée, trempée et avec le mascara qui avait coulé partout.

À ce moment-là, quelqu'un posa ses mains sur elle. Penny cria instinctivement, tentant de se dégager dans cette mer de pluie.

C'était Marcus, il avait littéralement surgi derrière elle.

14

## **Marcus**

Si elle s'attend à ce que je lui dise qu'elle est mignonne, elle se trompe. Mais peut-être qu'elle ne s'y attend pas, elle a l'air de quelqu'un qui ne se trouve pas elle-même mignonne, alors elle l'imagine encore moins de la part des autres. Elle est nerveuse et pressée. Elle ne veut rien de moi, juste que je fasse bonne figure. Elle n'espère pas les conneries habituelles, fleurs à mettre en bracelet et photographies au flash aveuglant avec des poses folles. Elle veut seulement qu'on parte, qu'on en finisse avec cette soirée et que les souvenirs de jeunesse aillent se faire foutre à tout jamais.

Nous prenons un taxi, je le paie moi ou encore mieux, elle le paie elle, vu que pour deux heures de comédie, je me fais deux cent cinquante dollars. En voiture, elle tremble comme une feuille. Je ne supporte pas quand elle est comme ça, je la préfère battante. Quand elle a l'air faite en verre très fin, instinctivement je voudrais l'attraper pour qu'elle ne tombe pas. Bordel, Penny, ce ne sont pas des monstres à sept têtes ! Ce ne sont que quelques imbéciles ! Ils l'étaient à l'époque et ils le sont encore, il n'y a pas de doute.

Quand nous arrivons, j'en ai la confirmation. Le fiancé, celui avec un nom de con, est un con. Il prend quelque chose : pas de came douce, pas d'herbe, je dirais qu'il sniffe de la coke. L'ennemie de Penny, Rebecca, est une petite putain bien habillée, mais elle reste toujours une petite putain. Si elle a le même âge que Penny, elle le porte mal, je lui donnerais au moins trente ans. Elle n'a pas l'air en mauvais état comme son nain de fiancé, mais elle aussi a sûrement commencé à prendre quelque chose. Dès qu'ils me voient, ils ont une réaction normale, lui se sent menacé et elle est excitée. J'y suis habitué, rien de nouveau. Commence alors la représentation. J'entremêle mes doigts à ceux de Penny : je ne suis jamais resté aussi longtemps main dans la main avec quelqu'un. Francisca s'en fout de toutes ces conneries, aussi parce qu'on a besoin de nos mains libres, le plus souvent, pour botter le cul de quelqu'un ou saisir un couteau. L'espace d'un instant, seulement un, même pas le temps de cligner des yeux, j'ai une sensation étrange qui me fait penser à la première fois que j'ai bu de l'alcool, à dix ans, ma première gorgée de bière : fraîcheur, frisson et vertige. Mais elle avait passé vite et maintenant aussi la sensation est passée.

Une chose est sûre en ce qui concerne Penny : Rebecca la déteste et ce type aux cheveux frisés veut se la faire. Il ne la quitte pas un instant des yeux et il me fixe quand il pense que je ne le regarde pas.

Je remarque que Penny l'observe et rougit, et cela me rend fou de rage. Pourquoi est-ce que ça me rend fou de rage ?

Ça n'a pas de sens.

D'accord, remettons tout à zéro : frisson, bière fraîche et énervement.

Je suis ici seulement pour gagner deux cent cinquante dollars et non pas pour faire des théories sur qui veut se faire qui et qui rougit parce qu'il a vu qui.

C'était peut-être le type qu'elle aimait bien au lycée et avec qui elle n'a jamais flirté. Peut-être qu'en plus d'énervé Rebecca, Penny espérait obtenir aussi ça : une vengeance morale sur cet idiot qui l'a snobée. Pourquoi il l'a snobée à l'école, je l'ignore, mais le fait est que désormais il la veut et il me déteste.

Danser avec Penny est étrange, je n'ai jamais dansé avec quelqu'un avant, excepté une fois, petit, avec ma maman. J'ai un souvenir rapide et inattendu de moi à huit ou neuf ans, déjà plus grand qu'elle, lui tendant la main et faisant une révérence ridicule. J'avais complètement oublié. Et pourtant, maintenant, grâce à ce souvenir, tout me revient en mémoire. Je me rappelle même ce qu'elle me disait : « Un jour, tu inviteras ta dame à danser une valse ». C'est fou à quel point elle était sentimentale, malgré tout. Elle imaginait pour moi un futur plein de battements de cœur, de danses viennoises et de roses rouges pour une femme unique et parfaite qui serait arrivée soudainement, comme une Cendrillon aux pieds nus, sur les marches d'un palais en cristal. Elle croyait que l'amour existait quelque part, au-delà de sa chambre, de son corps et de sa vie. Elle a tout fait pour me convaincre mais elle n'a jamais réussi. J'aimais l'écouter, comme un malade sans espoir aime écouter les mensonges d'un médecin compatissant, mais je savais très bien que c'était l'illusion d'une aspirante princesse, déçue par la vie. Pour moi, l'amour était associé à une pile de billets de banque sur une table de nuit, une série de jurons, l'odeur de sueur et de sang.

Cependant, pendant que je danse avec Penny, je ne sens que le parfum de ses cheveux, ils sentent la fraise. Je la serre et je sens son corps, rigide et hésitant. Je me demande si elle est agacée par moi ou par la situation. Je me demande si elle voudrait peut-être danser avec cet idiot aux boucles d'or, et cette dernière possibilité m'énervé encore une fois.

Aussi, quand nous jouons assis en rond, comme des gosses idiots, je l'embrasse, point barre. Instinctivement, dès que l'autre abruti s'approche, je sens comme une écume de folie qui me remplit les poumons. *Tu ne la*

*touches pas, mon salaud.* Pendant que je l’embrasse, je ne pense à rien. Seulement à sa bouche, à sa langue, à sa respiration et à ses cheveux qui sentent la fraise des bois. Si nous étions seuls, je lui soulèverais la jupe et je la prendrais avec puissance. Mais nous ne sommes pas seuls et rapidement le bruit de fond domine de nouveau la scène et je me sens confus, furieux et méchant.

Quand je suis comme ça, je deviens insultant et avec Penny, je ne sais pas pourquoi j’arrive plus facilement à me comporter comme un connard. La vérité, c’est que je voudrais vraiment l’emmener derrière une porte, un rideau, un paravent quelconque et m’enfiler entre ses cuisses sans un mot d’explication. D’accord, c’est désormais établi, cette fille m’attire. Rien de mystérieux, je suis un homme jeune qui fonctionne bien. Je me le répète dix fois mentalement pendant que je déverse sur elle une montagne de conneries. Je suis seulement un homme. Tout d’un coup, Rebecca l’emmène au loin.

Je reste derrière elles, je m’approche de l’escalier qui monte. Je ne les suis pas mais je reste dans les parages. Au bout d’un moment, Rebecca redescend et, dès qu’elle me remarque, elle fait comme les putes. Bouche entrouverte, langue affleurant, pupilles dilatées, petit sourire, elle me saisit un bras, me dit que Penny descend tout de suite et me demande si, en attendant, je ne voudrais pas l’accompagner à la cave prendre du vin.

*Mais certainement que je t’accompagne ma chère petite putain.*

Le fiancé à la tête de con ne s’en rend même pas compte ou bien, il est content que de temps en temps quelqu’un se tape sa belle, sûrement parce qu’avec toute la coke qu’il se met dans le nez, il ne doit pas bander.

Nous descendons dans un local frais, tout en bois et en crépi de couleur glace, plein de bouteilles alignées. Nous allons jusqu’à la paroi du fond où sont conservés les grands crus les plus rares et coûteux.

Rebecca commence à laisser courir ses mains sur les goulots des bouteilles et m’observe ; elle en prend une et la caresse de manière suggestive. Elle a dans les yeux une lumière bleutée étrange, elle s’approche et se frotte contre moi, avec des déhanchés sensuels et charnels. Elle me touche le bras, l’abdomen, l’entrejambe.

— Tu es très bien fait, Marcus.

— Moi oui, et toi ?

— Je suis mieux que Penny.

Je lui réponds avec un sourire oblique.

— Mais vraiment ?

— Oui.

— Voyons un peu. Déshabille-toi.

Rebecca rit et commence à descendre sa fermeture Éclair sur le côté. Elle la fait glisser lentement et sensuellement. La robe tombe sur le sol couvert de poussière. Elle reste en justaucorps de dentelles, serrée comme un hareng dans le chas d'une aiguille.

— Enlève tout, lui ordonna-t-il.

Ma fermeté lui plaît, elle se lèche les lèvres et son visage est écarlate. Elle est nue en quelques secondes, les seins petits mais pleins, le pubis complètement épilé.

Je secoue la tête.

— Non, dis-je, en faisant une tête de salaud. Tu n'es pas mieux que Penny.

Elle écarquille les yeux, elle a l'air d'un lapin ébloui par les phares d'un 4x4.

— Mais qu'est-ce que...

— Je regrette, mais ma queue ne collabore pas, lui dis-je. Au contraire, en te voyant j'ai encore plus envie de baiser Penny.

— La garce ! Je suis sûre qu'elle t'a payé ! Mais je te donne plus ! J'ai le chéquier en haut, deux mille dollars te conviennent ?

— Si je me faisais payer, je vaudrais beaucoup plus que deux mille dollars. Mais il n'est pas question d'argent. Tu me dégoûtes, je n'ai pas envie de m'enfiler dans un égout.

Cela dit, je lui tourne le dos et je m'en vais, la laissant nue et furieuse. Il me semble entendre une insulte, mais cela ne m'intéresse pas le moins du monde.



Je ne réussis pas à trouver Penny. L'espace d'un instant, la pensée qu'elle se soit cachée quelque part avec ce type, celui qui la regardait comme si elle était en chocolat, me traverse l'esprit. Je ne peux empêcher mes poings de se contracter.

Puis je le vois et je l'arrête.

— Où est-elle ? lui demandé-je et ma voix énervée lui fait plisser le front.

— Si tu parles de Penny, elle est partie. Si tu parles de Rebecca, tu

devrais le savoir mieux que moi.

— Elle est partie ? Quand ?

— Il y a plus ou moins dix minutes, après avoir découvert que tu étais un voyou.

À un autre moment, je me serais attardé sur son commentaire, mais je suis préoccupé par Penny, et son ton me laisse étrangement indifférent.

— Où est-elle partie ?

— Et qu'est-ce que j'en sais ? Elle n'a pas voulu que je l'accompagne.

— Elle a pris un taxi ou autre chose ?

— Elle n'a même pas pris son manteau. Elle est sortie en hâte. C'est certain que tu es une ordure. Quand tu as une fille comme Penny, qu'est-ce que tu fais avec Rebecca ? Mais peut-être que c'est vrai que plus quelqu'un a de muscles, plus son cerveau rétrécit.

Je l'attrape par le col de la chemise.

— Prie pour qu'il ne lui soit rien arrivé.

— Toi aussi.

Il n'a pas tort, ce n'est pas sa faute. J'étais avec Penny, c'est moi qui devais penser à elle. Je retiens l'envie de lui donner un coup de genou dans les boules, pour le simple plaisir d'enlever son expression accusatrice et je sors de cette maison maléfique.

Il pleut. Je regarde autour de moi, mais il n'y a pas de trace d'elle. Je sens mon cœur qui bat à mille à l'heure.

D'accord, ressaisis-toi, ce n'est pas une petite fille, elle est adulte et vaccinée. C'est vrai que vous êtes venus ensemble mais vous n'avez pas fait un pacte de sang. Elle est partie ? Ce sont ses affaires.

Mais je n'arrive pas à y croire vraiment. Une part de moi se rend compte que je suis un putain de menteur. Je repense à son expression effrayée avant d'arriver, à ses yeux humides et limpides et je m'énerve furieusement contre moi-même.

J'essaie de l'appeler sur son portable mais ça sonne dans le vide. Je jure.

Elle n'avait pas assez d'argent sur elle, elle n'a donc pas pris un taxi. Le métro est trop loin d'ici. Peut-être le bus ?

Je demande où est l'arrêt le plus proche à un couple qui passe rapidement pour échapper à la pluie battante et je me mets à courir comme un fou.

Puis, je la vois, sous l'abribus qui ne la protège pas du tout. Elle est assise sur un banc, le regard tourné vers la route boueuse. Le bus arrive,

projetant de l'eau partout. Penny se lève pour y monter. Je ne comprends pas bien ce que je fais mais surtout, je ne comprends pas bien ce que j'éprouve : je sais seulement que dès que je l'enlace en arrivant par-derrière, la serrant fort, j'ai l'impression d'avoir conquis quelque chose de fondamental.

Penny eut tellement peur que son cri devint un sanglot étranglé en le voyant.

— Salaud ! lui dit-elle en se dégageant jusqu'à créer un espace entre eux. Elle monta dans le bus et Marcus la suivit.

Il n'y avait pas beaucoup de gens, quelques âmes effondrées sur les sièges avant. Pénélope s'assit à une place au hasard. Ses cheveux ruisselaient, comme un tuyau plein de trous. Elle se mit à regarder par la fenêtre avec une grotesque ostentation d'indifférence. À ses pieds, une flaque d'eau s'était amassée. Elle fixait la pluie au-delà de la vitre, comme si elle en voulait encore et encore, et la présence de Marcus équivalait à celle d'un animal disparu et invisible.

En réalité, elle était toute sens dessus dessous. Elle tremblait un peu de froid et de colère. Elle serrait les poings comme pour montrer la volonté d'une guerre à venir, éternelle.

— Tu devais m'attendre, lui dit Marcus.

Elle se retourna et lui lança un regard rempli de cruauté. Mais c'était une cruauté désespérée qui risquait de finir en une mer de larmes. Puis elle l'imagina s'envoyer en l'air avec Rebecca dans la cave, tout en se moquant d'elle, et la colère l'assaillit de nouveau.

— Va-t'en, lui ordonna-t-elle. Tous nos accords sont annulés. Va t'asseoir ailleurs, je ne te veux pas ici. Tu me dégoûtes !

— Cesse de dire des conneries, lui répondit-il d'un ton glacial qui l'irrita encore plus.

Elle se leva du siège, lui passa devant avec véhémence et resta debout, à côté d'une des portes, agrippée à une barre en métal. Marcus la rejoignit, tout aussi rapide. Ils restèrent ainsi, en silence. Elle était trempée et fragile et avait tendance à tomber à chaque coup de frein ou virage, mais les bras de Marcus

la retenaient toujours. À chaque fois, Penny lui ordonnait de ne pas la toucher et à chaque fois, son cœur faisait un bond, lui faisant ressentir qu'elle n'était pas seulement malheureuse mais aussi impuissante.

À l'un des arrêts, Marcus la prit par la main.

— Descendons ici, dit-il, en la tirant.

— Non ! Je ne suis pas encore près de chez moi !

Il fit mine de ne pas l'entendre. Il continua de la tenir par la main, comme s'il l'emmenait dans une direction précise. La pluie avait diminué mais il faisait un froid impitoyable.

Marcus s'arrêta devant un petit restaurant qui semblait sortir directement des années où la mode était aux pantalons à pattes d'éléphant et cheveux crêpés. Ils traversèrent une petite porte en verre, encadrée d'un épais châssis en cuivre brillant sur lequel ressortait l'inscription GOLD CAT. Marcus salua d'un ton familier une dame d'un certain âge derrière le comptoir.

— Sherrie, tu nous donnes une serviette ?

La dame d'une soixantaine d'années, petite et joufflue, avec une crête jaune or sur des cheveux d'un blanc trop brillant pour être naturel, coiffée comme Farrah Fawcett dans *Drôles de Dames*, acquiesça rapidement. Dans cet établissement, tout était dans les tons jaunes, du sol aux lustres. Il y avait trois ou quatre clients assis à des tables, dévorant des montagnes de purée noyée dans la sauce et des parts de gâteaux recouvertes de glaçage. Quelqu'un était assis au comptoir, face à une vieille télé allumée mais avec le volume au plus bas.

Marcus continua à la traîner, la conduisant vers les toilettes des dames : une petite pièce, sans les moulures de la maison de Mordecai mais propre et sans vipère en liberté. Il entra avec elle, ignorant le symbole stylisé d'une femme avec une jupe sur la porte. Comme s'il savait exactement quoi faire, il se dirigea vers le distributeur d'air chaud accroché au mur et lui assena un coup de poing retentissant. Il s'alluma, expulsant un jet de vent bouillant qui aurait déraciné un chêne.

— Viens ici, lui ordonna-t-il. Sèche-toi les cheveux. Sherrie va arriver.

Penny l'observa, bouleversée.

— Mais où sommes-nous ? Qui est Sherrie ?

La dame aux cheveux blancs comme le sucre entra à ce moment-là.

— Tu es toute mouillée ! Sèche-toi avant de prendre froid ! Et toi, sors d'ici, fripouille, ce sont les toilettes des dames.

Marcus lui sourit, un sourire sans malice et sortit avec elle. Penny resta en compagnie de ce jet chaud sous lequel elle se sentait renaître. Peu après, elle entendit frapper à la porte.

— Je peux entrer ? lui demanda Marcus.

Penny se regarda dans le miroir et vit l'image de la tempête avant le calme. Elle avait les cheveux dressés vers le ciel, le maquillage qui avait coulé et le nez rouge comme la peau d'une pomme. Elle essaya de se coiffer avec les doigts, mais le résultat final ne semblait pas mieux.

*Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?*

Il entra sans sa permission.

— Ça va mieux ? lui demanda-t-il. Viens par-là qu'on mange quelque chose.

— Je mange chez moi.

— Tu manges ici, au moins une part de gâteau.

— Tu n'es pas normal.

— Je n'ai jamais dit que je l'étais. Tes vêtements sont secs ?

— Oui, mais...

Il s'approcha du distributeur d'air chaud, le frappa de nouveau et ce dernier se tut comme un lion mort.

— C'est la seule manière de l'allumer et de l'éteindre.

— Et quand tu ne te glisses pas dans les toilettes des femmes, comment font-elles ? lui demanda-t-elle ironiquement.

— Je ne sais pas. Allons-y.

— Cesse de me traîner partout comme un paquet, je n'aime pas ça.

— Je ne veux pas que tu t'enfuis encore.

— Je ne me suis jamais enfuie.

— Si, avant, chez ces salauds.

— Je ne me suis pas enfuie, je suis partie et si je veux, je le referai.

— N'essaye même pas.

— Es-tu en train de me menacer ?

— Je veux seulement que tu manges quelque chose, que tu te reposes deux secondes et que tu m'écoutes. Viens par-là, Sherrie a déjà préparé du café bien chaud et un excellent gâteau aux pommes.

Malgré elle, Penny avait faim et ne réussit pas à résister à l'offre. En l'espace de cinq minutes, ils étaient assis à une table adossée à la vitrine sur laquelle quelqu'un avait dessiné, avec un feutre doré, un chat souriant aux longues moustaches qui semblait ronronner. Penny dévora le gâteau et but le

café comme s'il n'y avait pas de lendemain.

— Mais tu es affamée ?! On a l'impression que tu as jeûné pendant un mois. Tu veux encore du café ?

— Non, ça va bien comme ça.

— À présent, tu vas être moins stupide ?

— Je ne suis jamais stupide !

— Si, quand tu t'es *enfui*. Tu veux bien m'écouter maintenant ?

— Non.

Marcus allongea brusquement un bras sur la table et lui prit la main. Penny la retira, comme s'il lui avait donné un coup. Il soupira et puis dit : — Je n'ai pas baisé avec Rebecca.

— Je n'en ai rien à foutre de ce que tu as fait ! s'exclama-t-elle.

Cependant, l'instant d'après, une pensée lumineuse lui rappelant ses droits dans cette affaire lui vint à l'esprit et elle grommela : — Tu sais quoi ? En fait je ne m'en fous pas ! Nous avons un accord économique ! Tu dois donc me rendre des comptes de ce que tu as fait pendant tout le temps où tu étais à mon service !

— Ne t'emballe pas trop Penny, je ne suis au service de personne. Cependant, je n'ai pas baisé Rebecca. Contente ?

— On peut ne pas baiser et cependant batifoler de plein d'autres manières, grogna-t-elle, agacée, en regardant au-dehors, à travers la vitrine.

— Il ne s'est rien passé.

— Rien ? Alors pourquoi est-ce que tu es allé à la cave avec elle ?

— Parce que j'avais compris ce qu'elle voulait de moi. Je voulais voir jusqu'où elle irait et ensuite l'envoyer chier.

— Et...

— Je l'ai envoyée chier.

— Sérieusement ?

— Pourquoi ça t'étonne ? Elle ressemble à des chiottes spatiales et c'est une garce comme on en trouve peu.

— Tu trouves qu'elle est... moche ?

— Je la trouve pourrie et cela la pourrit aussi à l'extérieur.

— Mais comment as-tu fait pour savoir que... qu'elle ne te plairait pas ? Et si ensuite, pendant que tu étais là...

— Ça ne s'est pas passé. Pendant que j'étais là-bas, je pensais seulement que cette putain de cave sentait l'humidité.

— Tu es vraiment anormal, Marcus.

— Je ne baise pas tout ce qui a un trou. Même moi je fais un minimum de sélection.

— Désormais, elle me haïra encore plus qu'avant.

— Ça a de l'importance ?

— Pas le moins du monde. Tu m'offres une autre part de gâteau ?

— Tant que c'est toi qui paies.

— J'ai compris, je vais recevoir des notes de frais en plus.

— Quelque chose comme ça.

— Tu es vraiment un salaud. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un aussi près de ses sous que toi.

Il fit un signe à Sherrie qui arriva avec d'autres douceurs. Penny se rendit compte qu'elle la regardait et lui souriait de manière affectueuse. Quand ils furent de nouveau seuls, elle lui demanda : — Qui est-elle ? Comment la connais-tu ?

Marcus resta silencieux pendant quelques secondes et Penny pensa qu'il ne lui dirait rien, que ce silence signifiait « occupe-toi de tes affaires ». Au lieu de ça, prodigieusement, il lui répondit.

— Depuis tout petit, je l'appelle tata, même si ce n'est pas vraiment ma tata.

— Depuis tout petit ? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Tu connaissais donc déjà quelqu'un dans cette ville ?

— Oui, je me suis arrêté ici pour ça, pour voir comment elle allait. Rien d'extraordinaire.

— Moi je trouve au contraire que c'est une chose fantastique. Avoir quelqu'un qui nous rappelle notre enfance. Si je n'avais pas ma grand-mère, moi aussi je serais sans patrie.

— Quant à moi, je préfère oublier mon enfance. Mais je l'aime bien quand même, ce n'était pas de sa faute.

— De sa faute ?

— Tu as fini de te gaver ?

— Oui.

— Il a cessé de pleuvoir. Essayons de rentrer chez nous, ce n'est pas très loin.

Un peu avant de sortir, la brave Sherrie s'approcha de Penny et l'enlaça.

— Merci, dit-elle et Penny s'en alla en pensant que pour une raison secrète, elle se moquait d'elle.



*Pourquoi est-ce que je me sens si bien à côté de lui ?*

Elle se le demanda une dizaine de fois pendant qu'ils marchaient ensemble dans une nuit d'un noir épais comme de la mélasse.

Ils n'échangèrent pas beaucoup de mots et subitement Marcus lui demanda : — Est-ce que tu as froid ?

— Un peu, mais nous sommes presque arrivés.

Sans rien ajouter d'autre, il enleva sa veste et la lui tendit.

— Ce n'est pas nécessaire, merci, répliqua Penny en la lui rendant.

— Mets ce putain de manteau.

— Tes intentions sont bonnes mais tu as des manières de docker.

— Si tu ne le veux pas, je le reprends.

Penny se mordit la lèvre inférieure, il faisait vraiment froid.

— D'accord, merci.

Elle le mit et ce fut comme porter une cape en métal avec une traîne. Il était énorme, lourd et très long. Mais il tenait chaud et sentait Marcus.

Ils marchèrent encore un peu en silence. Le ciel s'éclaircissait et les étoiles ressemblaient à des éclats de verre.

— Je pense savoir pourquoi Rebecca ne t'aimait pas au lycée, dit Marcus au bout d'un moment.

— Je sais pourquoi, parce que je n'étais ni riche ni belle et qu'elle se sentait contaminée par ma simple existence.

— Aussi, mais surtout parce que tu plaisais à ce type... c'est quoi son putain de nom ?

— À qui ?

— Le gars avec les cheveux frisés.

— Igor ?

— Mais quels noms de merde ils ont tous !

— Arrêtez de dire que je plais à Igor.

— Qui d'autre te l'a dit ?

— Euh... lui.

— Il t'a dit que tu lui plaisais ?

— Oui, mais il se moquait de moi.

— Et quand est-ce qu'il te l'a dit ?

— Pendant que tu faisais ton salaud avec Rebecca.

— Et il t'a dit que tu lui plaisais encore ?

— Qu'est-ce que c'est ? Un interrogatoire ?

— Je veux savoir.

— Tu veux, tu veux... tu ordonnes toujours. Oui, je lui plais encore.  
Mais je ne le crois pas.

— Et toi ?

— Quoi ?

— Est-ce qu'il te plaît ?

— Ça suffit, grogna-t-elle, en pensant à l'absurdité de cette conversation.

*Non, il ne me plaît pas, parce que c'est toi qui me plais, espèce de salaud.*

— En tout cas, Rebecca était jalouse de toi, conclut Marcus.

Il sortit de sa poche un paquet de Chesterfield et prit une cigarette. Elle pensa qu'il n'en avait pas allumé depuis des heures et que c'était étrange de le voir sans cet appendice blanc pendu à ses lèvres. Il fuma furieusement pendant quelques minutes.

— Ça me paraît absurde. J'espère ne plus jamais avoir affaire à ces gens, du premier au dernier, statua Penny.

— Y compris Igor ?

— Je ne suis pas bête, je ne me laisse pas ensorceler par des yeux doux.

Marcus alluma une autre cigarette. Elles avaient l'air d'être faites d'air tellement il les fumait vite, des bouffées d'oxygène empoisonnées. Quelques minutes plus tard, il se tourna vers elle et lui demanda : — Il t'a fait les yeux doux ?

— Oh oui, je suis le genre qui plaît, tu vois ? Peut-être que je ne fais pas immédiatement fondre les cœurs, mais sur la longueur je reste gravée. Bien sûr, pour l'instant il s'agit surtout de psychopathes, mais ce n'est pas de ma faute. Ne fais pas cette tête, ce n'est pas comme si je te demandais ce que les autres peuvent bien me trouver.

— Tu as la mémoire courte.

— Hein ?

— Il me semblait que c'était clair que moi aussi, je te trouve... comment dire... *baisable*.

— Ah oui, c'est vrai, et puisque tous les trous existants ne t'attirent pas, je devrais me sentir flattée par cette concession. Mais je pense que je t'inclurais dans la liste des psychopathes.

Marcus rit pour la première fois de cette étrange soirée.

— Tu n’as pas tout à fait tort, admit-il.  
— Je te plais vraiment... de quelle manière ?  
— Est-ce que j’ai envie de te baiser ? Oui, mais je ne le ferai pas.  
— Pourquoi pas ?  
— Parce que tu serais un piège.  
— Un piège ?  
— Tu ne serais pas qu’une aventure d’un soir et je ne cherche pas une relation, j’en ai déjà une.  
— Et si je te jure de vouloir moi aussi la même chose ? Sexe et adieu, je veux dire.

Marcus plissa le front.

— Ne plaisante pas, Penny.  
— Qui plaisante ? J’ai vingt-deux ans, pas huit, et je suis faite de chair et de sang. Bien sûr, je ne me fais pas n’importe qui derrière des bars miteux, ça jamais, mais à un moment donné, moi aussi je peux avoir besoin de... d’une rencontre rapide et sans complications, tu ne crois pas ? Et je te connais, assez mais pas trop. Ce ne serait pas une chose sordide, mais pas non plus importante, un juste milieu.

— Je t’ai dit d’arrêter.

— La vérité, c’est que je ne te plais pas, ce sont seulement des excuses.

Ils étaient arrivés chez eux. L’immeuble se détachait de l’obscurité comme un vieux monolithe fatigué. La lumière ne fonctionnait toujours pas et Penny sortit son portable de son sac à main.

Il y avait plusieurs appels de Marcus, trois de numéros inconnus et autant de SMS. Elle les lut, devant l’entrée, pendant que Marcus fumait comme un fou.

Ils provenaient d’Igor.

*Comment avait-il eu son numéro de téléphone ?*

Tout va bien Penny ? Tu es rentrée chez toi ? C’est moi, Igor.

Rassure-moi, je t’ai vue trop bouleversée.

Si Marcus t’offense ou te met en colère, souviens-toi de moi.

— Tu vois, puisque tu te fais tellement désirer comme une princesse vierge, j’ai déjà trouvé quelqu’un avec qui me consoler. Peut-être qu’Igor était sincère.

Elle souleva son portable d’un air amusé, lui montrant les messages. Il ne les lut pas, il ne regardait rien excepté ses yeux. Il jeta par terre sa cigarette d’un geste qui semblait acrobatique et elle termina dans une flaque au loin.

Ensuite, il saisit Penny par le poignet, s'approcha dangereusement d'elle et lui dit : — « Princesse vierge », personne ne me l'avait encore jamais dit, ça. D'accord, tu as gagné. Monte que je te fasse voir qui est la princesse.



Ils étaient dans la mansarde depuis dix minutes et le cœur de Penny était sur le point d'exploser. Marcus avait enlevé ses chaussures et son pull et se promenait dans la maison torse nu. Dans la pénombre, ses tatouages avaient l'air d'obscurs signaux d'alarme. Il ne portait plus le collier et, quand il lui tourna le dos, Penny remarqua une autre raie maorie, plus grande que celle sur sa poitrine, qui déployait ses ailes jusqu'au bas de son dos. Elle l'observa, hypnotisée : à chacun de ses mouvements, tous ces signes tracés sur sa peau de bronze semblaient prendre vie.

— Est-ce que tu veux un café ? lui demanda-t-il pendant qu'il s'affairait autour d'une vieille cafetière électrique. Moi oui, car j'ai l'intention de me donner à fond longtemps, cette nuit.

Penny répondit d'un signe d'approbation, mais sans parler. Elle avait retiré son manteau et ses chaussures à son tour et elle restait debout, au milieu de la pièce, comme un portemanteau vide et chancelant.

— Mets-toi à l'aise, l'invita encore Marcus.

Son ton était ironique et ses yeux brillaient, comme ceux des rapaces dans le noir.

— Je me mettrai à l'aise quand je le voudrai, lui répondit-elle dans un murmure.

*Je sais ce que tu es en train de faire. Tu me provoques. Tu penses que je n'aurai pas le courage de mener à terme cette folie, que je ne coucherai jamais avec toi. Tu m'effrayes pour me faire fuir. Mais je ne m'enfuis pas. Il y a une chose que tu ne sais pas, tu ne sais pas que je t'aime.*

Cette confession s'échappa de ses pensées, rapide comme une balle de revolver.

*Je t'aime.*

Quand était-ce arrivé ? Comment ? Pourquoi ? Elle ne le savait pas, elle savait juste que c'était arrivé. C'était la première fois qu'elle l'admettait avec tant de franchise. Ce n'était pas que cela : un sentiment nouveau, naissant, terrifiant, qui partait de cette satanée pomme pleine de sang dans sa poitrine et mélangeait tout le reste.

*Si j'attends que tu m'aimes aussi, je mourrai vierge. Donc je me contenterai de mes sentiments et de tes sensations.*

Alors, d'un pas effronté, elle s'approcha du lit et s'assit. Marcus était en train de verser le café dans les tasses et ne la remarqua pas tout de suite. Quand il la vit, il fronça les sourcils au lieu de se réjouir et le café coula sur la table.

— Mais que diable...

— Tu me l'apportes ce café ? Moi aussi j'ai l'intention de me donner à fond longtemps, cette nuit.

Il avança, sérieux et furieux.

— Dis-moi que tu plaisantes et on s'arrête là.

— Je ne plaisante pas le moins du monde. Ne te fais pas une fausse idée de moi. Je ne suis pas une petite fée angélique et je ne veux pas de ton amour, je veux seulement un peu de sexe. Baise-moi comme tu le fais avec les autres et cesse d'avoir tous ces scrupules.

— Penny, tu ne te rends pas compte du feu que tu es en train d'allumer.

— Évidemment que je m'en rends compte, je l'aperçois ce feu.

Elle indiqua son jean et vit le signe explicite du feu dont il parlait. Une érection évidente tendait le tissu de son pantalon.

*Pour moi ?*

Alors Marcus s'assit sur le lit. Il lui adressa un dernier regard plein de colère et puis, sans autre forme de procès, il lui tint la nuque d'une main et l'embrassa. Penny finit allongée, avec la langue de Marcus qui, en l'espace de quelques heures étranges, lui parcourait de nouveau les lèvres, la bouche et les dents. Elle était douce, pénétrante et déflorante. Elle le lécha à son tour, en respirant bruyamment, comme une femme qui sait ce qu'elle veut, même si elle n'était pas du tout lucide. Peut-être devait-elle lui dire qu'elle était vierge, mais alors il arrêterait tout, elle en était sûre et ça, elle ne le voulait pas.

Marcus explora sous ses vêtements, bruissant comme un essaim d'abeilles. Il devait avoir déshabillé beaucoup de femmes, le salaud, ou peut-être qu'une seule mais avec attention. Il se déplaçait comme s'il savait où était chaque chose : fermeture Éclair, fermoirs, éléments à retirer et ceux à faire glisser. Il lui enleva sa tenue par la tête et Pénélope frissonna d'amour absolu et de peur cachée. Son cœur battait, comme il bat juste avant la mort, avec toute la force d'un dernier adieu. Elle se retrouva en culotte et soutien-gorge devant ses yeux qui la fixaient et elle se demanda si c'était un rêve, un

de ceux qu'elle avait faits toutes les nuits du mois précédent. Ses mains qui lui enlevaient tout et sa langue qui goûtait sa peau, lente mais impétueuse, lui dirent que c'était bien réel, trop réel. Il lui mordit délicatement le téton. Il les caressa du bout des doigts, la remplissant de légers frissons qui palpitaient au même rythme que son cœur.

Puis il glissa jusqu'à l'aine. Il l'embrassa là aussi, lui entrouvrant les jambes. Pendant un moment, Penny perdit le sens de la réalité, des lieux et du temps. Le regard fixé sur la fenêtre horizontale mouillée par une pluie légère et muette – sans la voir, en réalité, parce qu'elle avait les paupières remplies de minuscules étincelles de plaisir et de bonheur – elle jouissait de ce toucher vorace au centre de son corps offert comme un calice, et rien d'autre ne lui importait : si elle avait pu, elle serait restée comme ça tout le reste de sa vie. Mais au bout d'un moment, Marcus se détacha d'elle. Il se leva et la contempla avec les yeux d'un prédateur affamé. Il resta ainsi à côté du lit, dans la pénombre. Finalement, il émit un soupir qui fut presque un râle et enleva son pantalon. Penny trembla un instant, comme dans la ruelle. Mais la peur de l'avoir en elle fut moins forte que le besoin qu'elle avait de lui.

Marcus sortit un préservatif d'un tiroir. Il l'ouvrit avec les dents, rapidement. Il allait le mettre, mais Penny l'arrêta.

— Je peux le faire ? lui demanda-t-elle.

*Dans quelle partie de moi-même cette créature dévergondée était-elle cachée ! Dans quel roman, film ou feuilleton ai-je appris tant d'impudence ?*

Il acquiesça et elle vit sa gorge se contracter en déglutissant, comme s'il regardait une chose nouvelle et mystérieuse se passer, même si ça devait être la millionième fois. Penny chercha à contenir le tremblement de ses mains maladroites. Elle chercha à ne pas avoir l'air stupide, comme quelqu'un qui ne l'avait jamais fait. C'était le cas et elle se sentait un peu bête, mais elle fut plus courageuse que prévu.

Puis elle retourna s'étendre. Marcus l'embrassa encore, il embrassait tellement bien qu'elle aurait pu atteindre l'orgasme seulement avec sa langue mêlée à la sienne. Cependant, il lui serra la taille, la souleva un peu et la pénétra.

Le plaisir disparut en un instant, remplacé par une douleur tranchante. Ce fut comme s'il lui avait blessé la peau avec une lame en métal brûlante. Elle aurait eu le droit de hurler : « Arrête-toi, attends, vas-y doucement, je suis faite de verre ! »

Mais elle ne dit rien. Elle émit seulement un petit cri qui pouvait être

confondu avec un cri de plaisir et elle retint ses larmes.

Marcus se mit à bouger avec la fougue d'un homme qui ne pénètre pas une vierge. Il voyageait en elle, en avant et en arrière, comme un bélier inexorable et en même temps, il l'embrassait, lui léchait la gorge, lui massait le sein, lui serrait les cuisses pour la lever. Penny gardait les yeux ouverts pour le voir : ses bras, sa poitrine, son abdomen collé au sien, sa clef vivante qui ouvrait Penny pour la première fois dans sa vie.

Tout à coup, il lui murmura : « Je vais jouir » et Penny lui dit « oui », émue, comme s'il allait lui faire un don prodigieux. Elle le sentit aller plus profondément encore et il lui semblait qu'il frappait à la porte de ses côtes, et ensuite le rythme fut encore plus rapide. Sa voix était un grognement, sa langue une lance et à la fin il explosa à l'intérieur d'elle comme un volcan.

Marcus lui tomba dessus, essoufflé, comme un athlète qui franchit la ligne d'arrivée. Penny retint le besoin vital de lui dire : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime. »

Ils restèrent ainsi un moment, fusionnés dans un enchevêtrement de corps en sueur, jusqu'à ce que Marcus roule sur le côté et s'allonge, tout proche d'elle.

Penny se demanda : *Est-ce que je dois partir tout de suite ou est-ce que je peux attendre ? Est-ce que je peux lui dire merci ou est-ce que j'aurais l'air bête ? Combien de temps ça lui prendra pour m'oublier ?*

Il se passa alors quelque chose qui interrompit ce fragile enchantement. Marcus s'assit. Il allait retirer le préservatif et son regard encore brumeux devint un masque d'inquiétude.

— Penny !

Elle sursauta, mais ne comprit pas tout de suite, elle ne comprit pas le sens de l'horreur peinte sur ses sourcils et ses lèvres.

— Qu'est-ce que...

Puis elle comprit.

Le préservatif était plein de sang et entre ses jambes encore entrouvertes s'étendait une tache cramoisie. Le sang collait à sa peau, tachant la couverture sur le lit, assez pour trahir un secret.

— Penny ! s'exclama Marcus. Dis-moi que ce n'est pas ce que je pense.

Elle haussa ses petites épaules.

— C'est ce que tu penses, je crois.

Marcus mit ses deux mains ouvertes sur son visage et commença à y respirer dedans par saccades, vraiment bouleversé.

— Tu es en colère parce que j’ai sali ta couverture ? demanda Penny en se forçant à sourire. Je te paierai la blanchisserie.

— Qu’est que tu veux que ça me fasse si la couverture est sale ! grommela-t-il en se levant.

— Si ce n’est pas un problème pour moi, ce ne devrait pas en être un pour toi. Je ne suis pas morte. C’est une chose tout à fait naturelle.

Marcus se mit à arpenter la pièce, énervé comme un lion en cage. Penny s’habilla en un instant, restant sans rien en dessous.

Elle couvrit sa blessure en espérant que, ne voyant plus rien, Marcus cesserait de la haïr à ce point.

Soudain il s’arrêta. Elle s’extasia à l’observer et pensa à ce qui s’était passé, à son corps dans le sien, à eux deux qui étaient d’abord distants avant de ne faire plus qu’un. Elle n’entendit pas tout de suite la question. Seulement quand il la répéta une deuxième fois.

— Est-ce que je t’ai fait mal ?

Elle percevait la voix comme un murmure.

— Pas vraiment.

Marcus se mit à la recherche d’une cigarette. Il tournait en rond, nu et magnifique et ses mains tremblaient de colère. Il en alluma une après trois tentatives et aspira une longue bouffée.

— Tu aurais dû me le dire.

— Il ne s’est rien passé de tragique, je suis toujours vivante, non ?

— Bon sang, je ne m’en suis pas rendu compte. J’ai senti que c’était un peu étroit, mais j’ai pensé que c’était parce que tu ne l’avais pas fait souvent et non parce que tu ne l’avais *jamais* fait. Et puis je n’ai pas de points de comparaison, d’habitude les filles que je baise ont les portes grandes ouvertes.

— Vraiment ?

— J’ai l’air de quelqu’un qui baise les vierges ?

— Alors cette nuit, nous avons tous les deux eu une première fois.

— Pourquoi est-ce que tu m’as dit toutes ces conneries ?

— J’ai une imagination débordante, mais je sais que ce sont des conneries.

— Oui, des conneries.

— Je sais distinguer un rêve de la réalité et je sais que ça ne se serait jamais passé de cette manière. Le prince charmant, la musique, les fleurs, les cœurs qui battent à l’unisson, je sais que ces choses n’existent pas.

— Et qu'est-ce qui existe ? Quelqu'un qui t'ouvre en deux presque sans un mot ?

— Pour moi, ça a été très beau, vraiment.

— Est-ce que tu as seulement joui un instant pendant... ?

Penny se mordit la lèvre.

— Je... euh... je ne crois pas, pas dans le sens auquel tu penses.

— Il n'y a qu'un sens Penny. As-tu éprouvé du plaisir ?

— J'étais heureuse de...

— Je ne parle pas de bonheur, je parle d'orgasme.

— Non, pas ça mais...

Marcus tomba assis sur le lit. Il se frotta le front avec une main. Penny se leva, ramassa le peu d'affaires qu'elle avait et se lissa les cheveux.

— Je m'en vais, lui dit-elle, exhibant un sourire. Ne t'inquiète pas, je vais bien et je suis quand même heureuse.

— Mais heureuse de quoi, bordel ? s'exclama-t-il agacé.

*De l'avoir fait avec toi, que ce soit toi le premier, d'avoir encore ton goût en bouche.*

— De m'avoir ôté cette pensée, à presque vingt-trois ans, c'était devenu une chose ridicule. Désormais tout sera plus facile. J'espère plutôt que je n'ai pas été décevante.

Marcus la suivit du regard pendant qu'elle s'approchait de la porte.

— Tu n'as pas été décevante, un homme ne peut pas mentir.

Elle ne dit pas qu'elle ne faisait pas référence à son corps. Elle savait que son corps l'avait désiré. Elle aurait voulu lui demander comment il se sentait, si en l'embrassant il avait éprouvé une sensation d'appartenance, si en sentant le goût de sa langue il lui avait semblé qu'aucun autre goût ne pouvait être plus doux que celui-là, si en la pénétrant il avait eu l'impression de faire partie de son âme.

Mais elle ne pouvait pas lui demander des choses de ce genre et surtout, elle ne voulait pas connaître les réponses. Elle était sûre qu'il l'aurait tuée.

Ainsi, elle se limita à ouvrir la porte et à dire, une seconde avant de sortir : — Merci, Marcus.



## **Marcus**

Elle m'esquive, se démène, se dérobe comme une gazelle apeurée. Si je la laisse faire, elle s'enfuit de nouveau, elle serait capable de s'échapper de l'autobus en marche. Je ne veux pas qu'elle descende mouillée ainsi, si elle ne se sèche pas au plus vite, elle risque sérieusement de tomber malade.

Mais pourquoi est-ce que je dois toujours prendre soin de cette fille ? J'ai la nette impression que je dépasse de beaucoup les limites permises pour la misérable somme qu'elle me paie. Je dois seulement la protéger de Grant et prétendre être un bon fiancé, je n'ai pas en plus à m'occuper de sa santé.

Peut-être qu'elle me fait pitié. Oui, c'est sûrement ça, de la pitié. Parfois, elle est vraiment pathétique, particulièrement en ce moment. Elle ressemble à un chat sous l'orage. Ce n'est certainement rien de plus que ça : une pitié que les salauds comme moi éprouvent encore.

Je l'emmène donc au Gold Cat. Pendant que Penny se sèche, Sherrie s'approche de moi et me fait un clin d'œil. « Elle me plaît celle-là », me dit-elle en souriant. Elle a toujours eu un faible pour moi. C'est grâce à elle si ce qui s'est passé a eu des effets moins graves que prévu sur mon destin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette fille est la bonne.

— Ce n'est pas ma petite copine.

— Je le sais, la tienne c'est Francisca et bla bla bla... Ce sont des bêtises, tu es seulement habitué à Francisca. C'est la seule chose stable que tu as eue depuis des années, vous avez partagé des moments difficiles tous les deux et cela t'amène à croire que tu l'aimes. Mais une chose qui te détruit, ce n'est pas de l'amour.

— Francisca ne me détruit pas.

— Non, mais elle t'a fait finir en prison.

— Je t'en prie Sherrie, arrêtons là. De toute façon, Penny n'est rien de rien.

— Je n'en avais pas l'impression, vu la manière dont tu la regardais.

— Moi ? s'exclama-t-il, sincèrement perplexe.

Bien qu'elle soit une ancienne prostituée, Sherrie ne m'épargne pas ses leçons de romantisme à deux balles. Elle et ma mère formaient une belle paire de putains pleines de rêves ridicules.

— Comment est-ce que je la regardais ?

— Avec tendresse.

— Tendresse est un terme que je ne connais pas, ma vieille. Compassion est le synonyme le plus juste, crois-moi. T'as vu la coupe qu'elle a ?

— J'ai vu tellement de choses dans ma vie que je suis certaine que la compassion peut devenir de l'amour, mais jamais la vengeance.

— Va plutôt préparer du café chaud et un morceau à grignoter, autrement avec toute cette compassion, elle risque de se choper une pneumonie.



Je ne supporte pas quand elle parle d'Igor. Cependant elle insiste et en plaisante, mais ça ne me fait pas rire.

Si j'étais moins fatigué et stressé après une soirée de merde passée à poursuivre une idiote pour lui expliquer – comme si j'en avais le devoir – que je n'avais pas baisé son ancienne camarade de classe, une lumière d'intelligence me pousserait à me demander pourquoi diable est-ce que ça me dérange. Mais je suis fatigué, stressé et je ne me pose pas de questions, je pense seulement à faire attention à ne rien révéler de l'offre des deux mille dollars que j'ai refusée sans même sourciller : je ne voudrais pas qu'elle se convainque qu'il y a une raison romantique derrière mon refus. Pas de romantisme, juste un peu de bon sens. Ses sous me seraient bien utiles, mais l'argent sale, j'en ai eu beaucoup en main et le moment est peut-être venu de le gagner sans miner ma conscience.

Je ne sais pas bien pour quelle raison, mais subitement notre conversation prend une étrange tournure. Ne me provoque pas, baby, ne le fais pas. Je n'attends que ça depuis des semaines.

Si ensuite j'ajoute à cette frustration les messages merdeux de cet idiot et elle qui se vante et fait tout pour me les faire lire, il me vient l'envie de soulever sa robe et de la lui fourrer dedans tout de suite.

Ne me cherche pas Penny, j'ai seulement besoin d'une excuse, d'une provocation et ensuite je ne reviens plus en arrière.



Je la veux, mais je lui laisse la liberté de s'en aller. Au cas où dans un moment, elle y repenserait et se rendrait compte de la connerie qu'elle est sur

le point de faire, que je ne suis pas l'homme adapté à une fille qui cherche le prince charmant et les violons. Je ne connais pas de paroles passionnées. *Si tu t'attends à des murmures et des poésies, c'est mieux que tu dégages.*

Je commence à me dévêtir, convaincu de l'effrayer.

Mais elle n'a pas peur. Elle m'observe comme si j'étais une énigme sans solution, elle s'assied sur mon lit et m'appelle avec ses yeux.

Ça suffit. Ce n'est plus une petite fille. Et si ça lui convient, qui suis-je pour dire non ?

Je mets ma langue dans sa bouche, quel bon goût elle a, elle est douce et juteuse. Je la dévore, je m'enfonce dans ces lèvres et je voudrais rester ainsi une heure, une heure à l'embrasser, à lui mordre les tétons, à lui lécher la chatte, à l'explorer, et tout le reste de la nuit à la baiser dans tous les coins du lit.

Mais ce n'est pas possible, non, il n'y a pas assez de temps et ce serait absurde, je ne dois pas céder à ces conneries, je dois seulement la baiser. Les préliminaires trop longs sont des trucs de pédés.

Pendant que je la déshabille, je sens mes poumons s'agrandir, comme si j'inspirais une tonne d'air en une fois. Quand elle est nue devant moi, je sais que j'ai une des plus grosses érections de toute ma vie. J'entends mon sang battre dans mes oreilles, je le sens couler de mes pensées à mes jambes. Je ne comprends plus rien, littéralement.

Elle est étroite, si étroite et sensuelle que je me multiplie en elle. Je la regarde, c'est un coquillage chaud et je pousse encore, encore et encore, le plus fort que je peux et ensuite je jouis, je jouis et je crie, je jouis et j'ai envie de l'appeler par son prénom, son prénom complet, Pénélope, mais je me retiens et je transforme la tentation en un rôle sans promesse.

Je veux qu'elle reste encore un peu. Nous devons le refaire. Ça ne me suffit pas, j'ai encore tellement de choses que...

C'est alors que je vois le sang, du sang sur le préservatif, sur le lit, sur sa peau.

Je reste paralysé un instant, à regarder ce signe irrévocable. Elle était vierge.

Ma mémoire me repasse le film de nos ébats et je revois ma fougue, la violence avec laquelle je suis entré en elle, le rythme auquel j'ai bougé et je me sens comme quelqu'un qui a écartelé un agneau à mains nues.

*Elle aurait dû me le dire !*

La pensée qu'elle peut me haïr et la crainte de la dégoûter m'énervent et

m'affaiblissent en même temps. J'ai besoin d'une maudite cigarette, je dois marcher un peu, réfléchir.

Réfléchir à quoi ?

Je suis là, à couler dans un marécage de remords mais ce n'est pas de ma faute ! Elle m'avait dit qu'elle l'avait déjà fait. En plus, elle n'essaye pas de me faire culpabiliser.

Alors pourquoi diable est-ce que je me sens coupable ?

Pendant qu'elle se rhabille, j'ai envie de m'approcher d'elle mais je me retiens. J'aimerais l'enlacer.

Ça ne m'est encore jamais arrivé de vouloir prendre une femme dans mes bras après l'amour. Même avec Francisca, à la fin on se sépare, on s'isole chacun de notre côté, comme si après nous être accordé l'intimité la plus extrême, nous voulions récupérer notre espace. Maintenant, par contre, je regarde Penny et elle me semble petite, encore plus fragile qu'avant et je repense à sa peau toute blanche, à son sang couleur rubis et le moment où elle a crié me revient en tête : elle criait parce que je lui faisais mal, parce que je lui volais son enfance sans le savoir.

Je dois cesser de me focaliser là-dessus. C'est fait, c'est fini, c'est passé.

Nous avons baisé, elle n'est plus vierge, ce n'est pas grave, elle l'a voulu, elle a fait un choix. Ça m'a plu et c'est suffisant. Depuis quand est-ce que je me préoccupe des sentiments des filles que je baise ?

Toutefois, quand elle s'en va, habillée sommairement, ses chaussures à la main, les cheveux décoiffés et ce sourire *à la Penny*, ce sourire rien qu'à elle, et qu'elle me remercie en plus, je cède presque à la tentation de lui dire : « Attends, reste encore, dis-moi comment tu te sens vraiment, permets-moi de te toucher de nouveau, mais doucement, sans douleur. Permets-moi de te faire jouir. »

Heureusement, je n'en fais rien. Je la regarde disparaître derrière la porte, je fume, je baisse les yeux. Mais arrête Marcus, arrête, referme ici la porte et oublie cette histoire qui n'a que trop duré.

Penny ne réussit pas à fermer l'œil de la nuit. Elle arriva chez elle avec les jambes qui tremblaient et ce n'était pas seulement une sensation intérieure. Elles lui faisaient mal, comme si elles avaient fait un grand écart de danseuse.

*J'ai fait un grand écart de danseuse.*

Elle se coucha avec les habits qu'elle avait mis pour la fête, nue en dessous, et ne se lava pas : elle voulait encore quelques traces de Marcus sur elle. Elle repensa à chacun de ces instants à peine passés et c'était étrange que la fusion de leurs corps ne soit plus seulement le fruit de son imagination, mais une chose réelle qui lui était arrivée à elle.

Elle pleura comme une femme repentante même si elle ne l'était pas, cette folie avait été le résultat d'une décision prise en toute conscience.

*Je ne suis plus vierge. Suis-je différente ? Suis-je meilleure ou pire ?*

Elle ne savait pas, elle n'en était pas certaine. Peut-être était-elle seulement elle-même. Avec l'hymen intact ou déchiré, qu'est-ce que ça changeait ?

Elle repensa aussi à son expression quand il avait fait *cette* découverte. Choc ? Dégoût ? Qu'avait-il dans les yeux ? Elle aurait voulu mieux le comprendre, l'interpréter tout de suite, mais ça n'avait pas été facile : il paraissait désolé, oui mais pourquoi ? De lui avoir fait mal ? Ou avait-il honte, comme certains hommes, de ne pas lui avoir donné d'orgasme ?

Elle se moquait bien de cette absence. Ce qui lui importait, c'était seulement que ça allait être difficile de vivre après ça. Pas à cause de ce qui était arrivé à son corps, mais à son cœur. Marcus était resté impassible : pour lui, à part le désagrément du sang inattendu, c'était un coup comme tous les autres, enfin presque tous.

*Je ne serai jamais comme Francisca, mais ce n'est pas une grande*

*découverte. Je le savais déjà et j'ai quand même choisi de le faire.*

C'est pour cela qu'elle pleura, pas pour la douleur de cette blessure spéciale. Comment allait-elle se comporter le lendemain ? De quoi allaient-ils parler en rentrant chez eux la nuit ? Allait-il faire l'amour avec d'autres femmes quelconques ?

*Suis-je quelconque, comme la fille qu'il s'est faite derrière la discothèque ?*

*Toutes les filles qui ne sont pas Francisca sont-elles pareilles pour lui ?*

*Et après, quand il sera parti avec elle, comment est-ce que je ferai pour respirer ?*



Ne réussissant pas à dormir, elle se leva à l'aube. Elle mit de l'ordre dans la maison et prépara un petit-déjeuner pour sa grand-mère. Finalement, elle se changea et se lava, mais pas pour effacer Marcus, seulement pour tenter d'effacer la mélancolie.

Pendant qu'elle coiffait les longs cheveux de Barbie, comme elle le faisait toujours, elle lui demanda spontanément : — Grand-mère, tu te souviens de John ?

Sa grand-mère sourit et Penny la vit dans le reflet du miroir rond qu'elle tenait en main.

— Bien sûr que je m'en souviens, comment pourrais-je l'oublier ? Les grands amours ne s'oublient pas.

— Il était amoureux de toi ?

— Mais certainement, ma petite, autrement je n'aurais pas fait ce que j'ai fait.

— C'est-à-dire ?

— Une chose que tu ne dois pas faire. J'ai un peu honte de te le dire. Personne ne l'a jamais su.

Penny cessa de la coiffer un instant.

— Quoi ? Tu peux me le dire à moi, tu sais.

Sa grand-mère émit un soupir d'adolescente languissante.

— C'était mon premier amour dans tous les sens du terme.

— Tu veux dire que vous...

— Oui, exactement ça.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Parce que tu n’avais jamais été amoureuse.

— Mais, je... je ne sais pas si... si je suis amoureuse.

— Oui, je sais que tu l’es, mais souviens-toi : sans bague, pas de câlins. Autrement, il s’en va et tu es contrainte de te marier avec un autre parce que tu es enceinte.

Penny laissa tomber le peigne de sa main. Il finit par terre et elle se baissa, toute bouleversée, pour le ramasser lentement.

— Quoi ? Tu étais enceinte ?

— Oui, mais je ne l’ai jamais dit à personne. J’ai rapidement accepté d’épouser ton grand-père, ainsi personne n’a rien eu à redire.

— Tu veux dire que mon père n’était pas le fils de grand-père Ernest, mais... de John ?

Sa grand-mère se tourna et la regarda avec ses petits yeux lucides.

— Tu es en colère, ma petite fille ? Je n’aurais peut-être pas dû te le dire.

Pénélope s’agenouilla devant elle et lui prit les mains.

— Ne t’inquiète pas, tout va bien, si tu étais amoureuse tu as bien fait et je suis heureuse quand tu te confies à moi.

Barbie se remit à sourire et Penny lui parfuma les cheveux avec du talc à la rose. Pendant ce temps, elle pensait à ce qu’il pouvait y avoir de vrai dans ces confidences. Probablement pas grand-chose et peut-être même rien : Barbie remaniait souvent ses souvenirs à sa manière, elle mêlait souvent le passé et le présent en y ajoutant une bonne dose de fantaisie. Peut-être que John n’avait même pas existé, peut-être que c’était John Wayne, un acteur dont elle était amoureuse étant jeune et qu’elle avait transformé en un mythe pour rendre son passé plus léger. Barbie n’avait pas eu une vie facile. Penny avait perdu ses parents il y a longtemps, et elle était trop petite pour s’en souvenir, mais sa grand-mère avait perdu un fils à l’époque où elle se souvenait très bien de tout. Qui sait si le lent déclin de son esprit n’avait pas commencé alors, quand elle avait dû supporter cette douleur insurmontable. L’ischémie avait donné une secousse supplémentaire à son esprit déjà rempli de fardeaux, l’amenant désormais à raconter une histoire, mille histoires, toujours nouvelles et enrichies par quelques nuances jamais révélées avant.

Tout était possible.

Une seule chose était impossible : maintenir la promesse qu’elle lui avait faite. Parce que même en l’absence d’une bague et d’un serment, elle avait déjà donné à Marcus tout ce qu’il y avait à donner.



Elle vit la lettre tandis qu'elle sortait de chez elle pour aller à la bibliothèque. La missive était là, par terre, peut-être glissée par le postier sous la porte. Elle n'avait pas de doute : elle était de Francisca.

Elle la prit et fixa l'escalier qui menait à la mansarde de Marcus. Elle aurait pu faire comme le postier, mais ne le fit pas. Elle mit l'enveloppe dans son sac à main et partit travailler.

Tout l'après-midi, elle avait l'impression de cacher un engin qui faisait tic-tac. Coupable, comme si elle pouvait faire exploser la bibliothèque. Coupable, parce que l'espace d'un instant, l'ignoble tentation de la brûler et de dire qu'elle ne l'avait jamais reçue l'avait assaillie.

Elle se mit à l'écart dans une zone peu fréquentée, celle dédiée aux écrivains russes que presque personne ne lisait, et sortit la lettre. Elle la sentit : il n'y avait aucun parfum. L'écriture de Francisca était pointue et elle avait beaucoup appuyé sur le papier. Qui sait ce qu'elle avait écrit, mais surtout, qui sait ce qu'il allait lui répondre. Allait-il parler d'elle ?

*Tu sais, je me suis fait l'idiote qui est venue te voir en prison. Qu'est-ce que tu veux, pour le service qu'elle nous rend, je devais bien lui donner un lot de consolation. Mais ne t'inquiète pas, ce n'était rien d'extraordinaire. La fille était plus rigide qu'une statue et devine quoi, elle était vierge ! Elle m'a aussi sali la couverture, la garce !*

Non, Marcus ne lui dirait rien et il ne pensait pas toutes ces choses d'elle. Pénélope était convaincue qu'à sa manière, il l'aimait bien. Cette étrange nuit de sexe chaste et bestial – sûrement pas mémorable pour lui, si ce n'était pour le détail découvert à la fin – serait leur secret.

*Nous avons un secret.*

Pendant qu'elle mettait de nouveau la lettre dans son sac, elle entendit une voix masculine qui lui disait « salut » derrière elle.

Sa première pensée fut pour Grant. Il avait disparu depuis des semaines, mais ça ne signifiait pas qu'il avait abandonné. Elle n'avait qu'une arme pour se défendre, la seule de ce lieu : les livres. Elle pourrait le frapper avec un exemplaire de *Guerre et Paix*. Ça lui ferait très mal. Elle allongea un bras et saisit le tome volumineux et puis se tourna brusquement.

Elle découvrit alors qu'il s'agissait d'Igor.

Elle resta tellement choquée qu'elle le fixa pendant trente secondes exactement, comme s'il était une hallucination bizarre. Ce fut Igor qui

interrompt cette paralysie.

— Il me semble que tu es surprise de me voir, constata-t-il avec un sourire. Mais je ne sais pas à quel point. Tu pensais me l'envoyer en pleine tête ?

Penny, en position de lanceuse de poids sur le point de jeter sa sphère métallique, secoua la tête et reposa le livre sur l'étagère.

Igor avait un sac en main, avec le logo d'un pâtissier très connu en ville : un cupcake transformé en couronne. Il était habillé dans un style identique à celui qu'il avait quand il allait à l'école, un mixte de créativité et de tradition : jean et veste en tweed sur un T-shirt avec le visage de Mona Lisa qui tirait la langue.

— Euh... oui, admit-elle. Je pensais ne plus te revoir.

— Et pourquoi ça ? Je croyais t'avoir fait comprendre que... enfin...

— J'ai préféré ignorer les âneries d'hier soir.

Igor ne commenta pas les âneries auxquelles elle se référait, mais lui demanda : — Comment ça va avec Marcus ?

Penny haussa les épaules dans une tentative de nonchalance.

— Je ne sais pas.

— Quoi qu'il en soit, il ne s'est rien passé avec Rebbly.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Parce que, après votre départ, elle est remontée de la cave sur les nerfs. Elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui s'était amusé, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, je vois.

— Excuse-moi pour ces messages que je t'ai envoyés ensuite, j'étais un peu inquiet.

— Comment est-ce que tu as fait pour avoir mon numéro ?

— Rebecca l'avait, je l'ai pris en cachette.

— Je pense que je devrais le changer, on ne sait jamais, si l'idée lui venait de m'inviter à une autre fête.

— Ne t'inquiète pas, dans ce cas elle viendrait te le dire en personne, pour que ce soit plus difficile de lui dire non et en même temps pour vérifier si tu t'es un peu ou beaucoup enlaidie et elle s'énerverait à mort parce qu'au contraire, tu serais très belle.

— Je préférerais qu'on évite les commentaires sur mon apparence. Pour moi, ce sont aussi des âneries, tu sais.

— Tôt ou tard, tu comprendras que je ne veux pas me moquer de toi. En

tout cas, je ne suis pas seulement venu pour te dire que je te trouve splendide. Je suis venu t'apporter deux choses.

— À moi ?

Igor s'approcha d'une des longues tables de lecture, complètement vide dans cette zone déserte. Il sortit du sac une boîte en carton bombée, semblable à un coffre au trésor, ainsi que son manteau.

— Oh merci ! s'exclama Penny, bien contente de le récupérer. Et là-dedans, qu'y a-t-il ?

Igor lui fit un clin d'œil et poussa la boîte vers elle. Sur cette dernière, il y avait la même illustration imprimée que sur le sac. Pénélope souleva le couvercle et ne put s'empêcher de sourire. À l'intérieur de l'emballage, couchés sur un lit en papier de soie fin, se trouvaient neuf cupcakes – aussi grands que des balles de tennis – sur lesquels il y avait les couvertures d'autant de livres célèbres, parfaitement reproduites, en pâte à sucre.

— Ils se mangent ? demanda Pénélope, étonnée par cette beauté.

Il semblait même criminel de les toucher.

— Et ils sont également bons. Par lequel tu veux commencer ? *Les Quatre Filles du docteur March* ou *Harry Potter* ?

— Je goûterais bien *Le Chien des Baskerville*. Il me semble qu'il est au chocolat.

Ils s'assirent autour de la table, très proches, et commencèrent à bavarder en grignotant les gâteaux. Ils ne parlèrent ni de la fête ni du passé. Penny découvrit qu'Igor venait d'obtenir son diplôme en histoire de l'art et peignait des décors pour une petite troupe de théâtre.

— Tu ne l'avais jamais dit, je pensais que tu deviendrais avocat.

— Comme mon père ? Jamais ! Et toi ?

— Rien, je travaille ici et là et je cherche à mettre de côté un peu d'argent.

— Pour réaliser quoi ?

— Pour en avoir et c'est tout.

— Ce n'est pas vrai, l'espace d'un instant tes yeux ont brillé. Tu as un rêve secret et tu ne veux pas me le dire.

— Je ne révèle pas mes rêves à la première personne que je rencontre.

— Mais nous nous connaissons depuis que nous avons seize ans !

— Mais nous n'avons jamais été amis.

— Alors devenons-le et ensuite je te demanderai de me révéler ce que tu caches.

— Qui sait ce que tu caches, Igor.

— Rien, je te jure. Je ne suis pas en mission pour Rebecca, si c'est ce que tu penses. Elle me dégoûte un peu celle-là, elle et aussi son drogué de fiancé.

— Il est drogué ? Quel progrès ! Je pensais qu'il était seulement con.

Ils rirent ensemble et Igor lui indiqua un cupcake avec la couverture d'*Anna Karénine*.

— Celui-là semble adapté, tu ne trouves pas ? lui dit-il en lui montrant l'inscription PROSE RUSSE affichée, un peu tordue, juste au-dessus de l'étagère derrière son dos.

— D'accord, de toute façon ça va mal finir pour lui, il sera mieux dans mon ventre que sur les rails de chemin de fer.

Sur ce, elle mordit le livre en pâte à sucre et un peu de crème tomba sur son menton. Igor allongea un bras, lui indiquant la tache à côté de sa bouche, d'un air amusé.

— Tu as Anna Karénine sur la conscience !

— Moi pas, mais ce salaud de Vronski, oui !

Igor sortit de sa poche un mouchoir, un vrai, en tissu et pas en papier.

— Elle est là, sous ta bouche. Laisse-moi faire.

Il lui tamponna, très délicatement, la grosse larme jaune qui la salissait.

— Merci.

— Maintenant, on s'attaque à *La Divine Comédie*.

— Et ensuite *Hansel et Gretel*, je parie. Tu es comme la sorcière qui veut me faire grossir ?

— Une femme qui ne vit pas d'air et d'amphétamines me plaît. Quoique, en te voyant, on ne dirait pas que tu manges beaucoup.

— Nous en revenons aux compliments, et je hais les compliments.

— D'accord, mais parce que j'avoue avoir peur de Marcus.

— Pourquoi ?

— Sans vouloir te vexer, il a un air dangereux.

Penny posa le cupcake avec l'inscription ENFER DE DANTE et secoua la tête.

— Non, tu te trompes à son sujet. Il n'est pas du tout dangereux. C'est la personne la plus gentille au monde.

Igor sourit.

— Quand l'aveuglement est là, les espérances d'autrui sont anéanties.

— Espérances ? Quelles espérances ?

— Rien, je citais le vers d’une pièce de théâtre pour laquelle je crée les décors ces jours-ci. Elle s’intitule *Les Chardons ne sont pas des fleurs*. Maintenant, partageons le *Magicien d’Oz*, il y a de la confiture d’abricots dedans.

— Très bien, mais avant je voudrais faire un vœu. Le lion peureux voulait du courage, l’homme en fer-blanc un cœur et l’épouvantail un cerveau. Moi aussi je veux quelque chose.

— Quoi ?

— Les vœux exprimés ne se révèlent pas, autrement il y a un risque qu’ils ne se réalisent pas.

Elle ferma les yeux et fit son vœu avant de dévorer un délicieux cupcake au cœur de pâte d’amandes.

— Merci pour les douceurs et le manteau. Mais maintenant je dois travailler.

Igor acquiesça. Il lui tendit la main et serra la sienne.

— Tu as mon numéro de portable. Si tu en as envie, appelle-moi. Sans aucun engagement, je le sais. En tout cas, moi je l’espère.



Elle offrit les friandises qui restaient à M<sup>lle</sup> Milligan, qui les accepta avec une joie pudique d’autrefois. Pendant qu’elle mordait dans l’hippogriffe sur la couverture du *Prisonnier d’Azkaban*, la directrice âgée lui demanda :  
— Que voulait ce garçon ?

— C’est mon ancien camarade de classe, ça faisait des années que nous ne nous étions pas vus. Nous avons bavardé un peu.

— Je ne parle pas du type à la veste en tweed qui t’a offert ces savoureuses douceurs. Je parle du jeune homme grand et musclé au blouson bleu.

Pénélope sursauta et l’observa, hagarde.

— Qui veux-tu dire ?

— Celui qui est venu quand tu étais là à bavarder avec ton camarade de classe. Il m’a demandé où tu étais et je le lui ai dit.

— Je ne… je ne l’ai pas vu… Est-il parti ?

— Je ne sais pas, je pense que oui.

Le cœur serré, Penny interrompit son travail et se mit à chercher Marcus dans la bibliothèque. Elle ne le trouva nulle part. Elle sentit ses oreilles siffler

pendant qu'elle se demandait pourquoi il était venu et surtout pourquoi il était parti sans lui parler.

*Est-ce qu'il voulait me dire quelque chose d'important ?*

*Était-il inquiet pour moi ?*

Son sourire confiant tomba quand elle se souvint de l'argent qu'elle lui devait encore.

Il voulait peut-être seulement lui demander les deux cent cinquante dollars négociés.

Croire qu'il était venu la chercher parce qu'il s'inquiétait vaguement pour sa santé, ou pour le simple plaisir de sa compagnie, était le meilleur moyen de croire à ce conte de fées qui allait la mettre en pièces.



Elle était devant la porte fermée de la mansarde, déjà habillée pour aller au Well Purple. Dans une main, elle tenait la lettre de Francisca et dans l'autre, une enveloppe avec l'argent. Elle avait déjà parcouru ces marches plusieurs fois, les montant puis les descendant et les remontant encore, sans prendre de décision.

*Je frappe ou je ne frappe pas ?*

Elle se sentait terriblement gênée.

Elle décida alors de tout glisser sous la porte et de remettre à plus tard la nécessité d'affronter le *après* gênant qui se crée quand deux personnes qui étaient amies ou presque amies, couchent ensemble.

Mais pendant qu'elle se penchait, la porte s'ouvrit subitement.

Marcus apparut devant elle et il lui sembla plus énorme encore que dans son souvenir. Il était torse nu et devait avoir fait du sport, parce qu'il était en sueur et avait de longues bandes blanches enroulées autour des paumes de ses mains.

— Putain, Penny ! s'exclama-t-il. Évite de faire des bruits suspects devant ma porte ! J'allais te frapper.

— Je n'ai pas fait de bruits suspects...

— Pour moi, des pas et des respirations quand il devrait y avoir du silence sont des bruits suspects.

— Tu as une ouïe exceptionnelle. Est-ce que je peux entrer ?

Il plissa le front et retourna à l'intérieur en laissant la porte ouverte, une claire invitation à entrer.

Pendant quelques minutes, il l'ignora. Il se mit à frapper le sac en cuir à coups de poing et de pied et Penny n'entendit que les sursauts de sa respiration qui suivaient le rythme de son corps et le sol de la mansarde qui vibrait. Elle le regarda pendant tout ce temps-là : ses muscles qui se tendaient et libéraient une énergie monstre, la sueur sur le dos, son visage contracté et ses tatouages qui semblaient danser.

Quand il eut fini, elle le vit aller dans sa cuisine et boire de grandes gorgées d'eau directement à la bouteille. Il se passa le dos d'une main sur les lèvres et puis sembla se souvenir de sa présence.

Il la fixa et Penny éprouva le besoin désespéré d'être de nouveau nue sur son lit. Elle déglutit, se mordit les lèvres et se souvint de la vraie raison pour laquelle elle était montée.

— Je t'ai apporté ceci, dit-elle, allongeant les bras et lui montrant son petit butin. Francisca t'a écrit et là ce sont les deux cent cinquante dollars pour ce que tu as fait hier.

Tout de suite, elle sentit ses joues en feu en pensant à l'obscène signification de cette affirmation. Il semblait qu'elle le payait pour ses prestations sexuelles.

— Pour m'avoir accompagnée à la fête, je veux dire, se hâta-t-elle de spécifier, agitée.

Marcus avait le regard dur, froid comme le fer.

— Mets tout sur la table, lui ordonna-t-il.

Elle acquiesça et quand elle alla poser la lettre, il lui sembla qu'elle ne voulait pas se détacher, comme si elle était collée au bout de ses doigts.

— D'accord, alors je m'en vais.

Alors qu'elle s'approchait de la porte, Marcus la rejoignit en trois enjambées. Il était en sueur, mais son odeur n'était pas désagréable : elle avait quelque chose d'excitant. Ça lui plaisait et ça lui plaisait même un peu trop. Il se retrouva presque sur elle, tellement grand que pour le regarder, elle devait incliner la tête comme une fleur dans le vent.

Elle avait espéré que ça arrive mais comme toujours, Marcus la surprit. Elle devait se résigner : le romantisme et lui n'étaient pas frères et même pas parents éloignés. Ou peut-être, Marcus et le romantisme s'ignoraient mutuellement quand il n'était pas amoureux. Et comme il n'était pas amoureux d'elle, il ne perdait pas de temps à bavarder. En la bloquant presque contre la paroi, mais sans la toucher, il lui dit : — J'ai envie de baiser. Ça te dit ?

Elle aurait dû lui dire : « Non, hier était une erreur, c'est mieux si on oublie, on ne plaisante pas avec ces choses et bla bla bla... » Au lieu de cela, elle répondit seulement : — Oui.

Marcus posa une main encore recouverte de bandes sur son épaule et l'attira contre lui. Sa langue l'explora comme les doigts d'un voleur dans un tiroir secret. L'autre main s'occupa de ses sous-vêtements et en un instant, elle se retrouva de nouveau sans collants et sans culotte, la jupe soulevée jusqu'au nombril, révélant son ventre nu.

Elle ne comprit pas comment elle était arrivée sur le canapé, mais elle finit là, assise sur la couverture bleu saphir, les jambes grandes ouvertes comme les pétales d'un iris, les lèvres de Marcus embrassant les plis humides entre ses cuisses. Alors qu'il était agenouillé sur le sol, le visage enfoui en elle, elle avait l'impression qu'il était un dieu magnifique et bon, et elle lui caressa les cheveux.

Elle inclina sa tête en arrière sur le dossier du canapé et elle émit un soupir de pur plaisir. Elle se sentait moite comme l'herbe à l'aube, fluide comme de l'or fondu et la bouche de Marcus dans son corps semblait faite pour lui faire tout oublier, tout sauf sa langue qui la conquérait.

À un moment donné, il la prit dans ses bras et la posa sur son lit. La couverture avec le sang avait disparu, il n'y avait que le drap blanc. Il la fit se coucher, la tête sur le coussin. Il s'allongea à côté d'elle, retrouva de nouveau ses jambes et l'effleura avec ses doigts. Penny se mordit la lèvre et ne réussit pas à retenir un murmure confus, quand un index entra dans sa chair tendre. Mais ça ne lui procurait pas de douleur, c'était une sensation indescriptible, un fourmillement, un frisson, une palpitation, un désir haletant. Le doigt de Marcus bougeait doucement au début, tellement délicatement qu'il ne semblait pas faire partie de la même main qui, peu de temps avant avait asséné des coups de poing puissants au sac en cuir.

Elle entendit à peine la voix dans son oreille qui lui demandait :

— Ça te fait mal ?

Elle murmura un « non » absolument sincère.

Alors il bougea plus énergiquement, la touchant à l'intérieur, comme s'il avait cent mains en un seul doigt. Penny ferma les yeux face à de telles sensations, à ce plaisir qui s'ouvrait comme une rose, d'abord un bouton puis une fleur ouverte, vivante et palpitante. Ce fut comme avoir un cœur en bas, un cœur caché. L'orgasme lui fit pousser un cri de stupéfaction et c'est un cri étrange, sensuel, qui sortit de sa bouche, un cri ancien d'une femme qui jouit.

Pendant qu'elle émettait les dernières respirations haletantes, Marcus l'embrassa sur la bouche comme s'il voulait avaler sa voix et ce fut difficile, tellement difficile de ne pas lui hurler « je t'aime » directement dans sa bouche.

Elle le pensa, cependant, très fort.

*Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime.*

Sur ces pensées, elle ouvrit les yeux et vit qu'il l'observait.

— Je te devais un orgasme, lui dit-il.

Il avait un regard étrange, excité et perdu en même temps.

Il allait se lever, mais Penny cria un « attends ! » qui lui venait du cœur.

— Je veux... moi aussi je veux...

Il plissa le front et secoua la tête.

— Tu ne me dois rien.

— Ce n'est pas par devoir ! Je veux le faire ! Je veux te toucher... comme tu l'as fait avec moi.

Sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle le retint par le bras, le fit s'allonger et lui desserra le fin cordon autour de son pantalon de survêtement. Elle retint son souffle pendant qu'elle le touchait et éprouva une sensation sublime : c'était comme serrer un objet précieux recouvert d'un fin duvet en velours. Elle voulait l'embrasser, sentir son goût. Elle voulait connaître chaque courbure, cachette et secret qu'il avait. Elle ne se reconnaissait pas, se sentait comme une femme perdue dans ce désir obscène, mais en même temps, elle ne voulait plus retourner en arrière. Elle approcha son visage et puis elle regarda Marcus et lui dit : — Pardonne-moi si je ne suis pas à la hauteur. Je ne l'ai jamais fait avant... mais je veux essayer.

Il murmura un « Oh mon Dieu, Penny » désespéré dont elle ne comprit pas le sens.

— Tu ne veux pas ? lui demanda-t-elle, étonnée et un peu triste.

— Tu n'as jamais fait ça non plus ?

— Non, je regrette.

Ainsi, courageusement, elle commença. Elle était gênée, incertaine et son désir dépassait de beaucoup sa capacité. Tout de Marcus lui plaisait, chaque coin de son corps, tous les confins les plus secrets. Elle essaya de ne pas penser à son éventuelle maladresse, s'il pouvait être incommodé par son inexpérience. Elle le regarda un instant et comprit qu'il était loin de l'être.

Il était appuyé sur ses coudes, ses puissantes jambes entrouvertes, sa tête inclinée en arrière, un gémissement rauque au fond de sa gorge. Il

jouissait de ses baisers gauches, des caresses de ses doigts, comme si, malgré tout, il réussissait à en tirer un peu de bonheur éphémère.

Tout à coup, Marcus posa sa main autour de celle de Penny, donnant à son geste un rythme plus rapide, comme s'il voulait l'inciter à l'amener à l'orgasme. Elle acquiesça et en exauçant sa requête silencieuse, elle l'observa avec dévotion et enchantement, la bouche entrouverte, la respiration ralentie, comme s'il était une œuvre d'art vivante, comme si ce mouvement et ses cris de moins en moins étouffés, de plus en plus bruyants étaient des souvenirs précieux à recueillir, des moments intemporels à ne plus jamais oublier.

À la fin, après avoir émis un gémissement rauque plus long et plus âpre, Marcus se laissa tomber sur le dos. Il se passa une main sur la tête, se frottant le front, les yeux et les joues.

Pénélope pensa que, peut-être, il voulait l'inviter à s'en aller sans le lui dire trop ouvertement.

*Pourquoi est-ce que les belles choses ne durent que trop peu de temps et quand elles se terminent, le noir semble encore plus noir ?*

Elle descendit du lit et récupéra ses collants et tout le reste. Elle s'arrangerait chez elle. Dans sa poitrine, son cœur était comme un rossignol qui meurt après avoir chanté sa dernière note.

Alors qu'elle se dirigeait vers la porte, Marcus l'appela :

— Penny.

Elle se retourna brusquement, presque effrayée par ce son auquel elle ne s'attendait pas.

— Quoi ?

Il s'était assis et la fixait. Il était si provocant, nu et fort, telle une statue décorée avec des signes ancestraux, qu'elle aurait voulu reproduire chaque geste, retourner sur ce lit et répéter au moins un million de fois tous ces baisers, les mains qui caressent, les langues qui s'entremêlent et tout le reste. Mais elle se contenterait aussi bien de prendre une photo et de la conserver pour toujours.

Marcus ouvrit la bouche comme s'il allait ajouter quelque chose d'important.

Mais il dit seulement :

— Rien.

Et il retomba lourdement sur le lit.



Elle lui demanda cette nuit-là, en rentrant du travail sous un ciel exceptionnellement étoilé, ce qu'il était venu faire à la bibliothèque. Ils étaient silencieux, Marcus fumait et Penny réfléchissait.

Il tira une grande bouffée sur sa cigarette et dit :

— Je voulais comprendre pourquoi la réponse de Francisca n'était pas encore arrivée et te rappeler de m'apporter l'argent. Mais je t'ai vue tellement occupée que j'ai préféré me casser.

— Je n'étais pas occupée, je discutais juste avec Igor du fait que...

Marcus lui lança un petit sourire antipathique, ses narines s'élargirent pour expulser la fumée, le coin de ses lèvres était relevé et ses yeux sans aucune lumière, si ce n'est celle des lampadaires qui s'y reflétait bizarrement.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire de ce que vous vous dites Igor et toi ?

— Tu pouvais rester.

— Oh non, j'ai compris ton petit jeu et j'ai préféré te laisser faire.

— Quel jeu ?

— C'est évident que tu cherches un riche imbécile toi aussi, comme cette grande putain de Rebecca. Tu as essayé avec Grant, mais ça n'a pas marché et maintenant tu te jettes sur Igor. Je ne te blâme pas, hein ? Tous les systèmes sont bons pour quitter cet endroit de merde, quand tu n'as pas assez de cerveau pour réussir autrement.

Pénélope tressaillit tellement violemment qu'elle dut écarter légèrement les bras pour ne pas perdre l'équilibre.

— Mais de quoi tu parles ?

— Ne fais pas cette tête bouleversée, je n'y crois pas.

— Je ne me suis pas jetée sur Igor, tout comme je ne me suis pas jetée sur Grant avant ! Comment oses-tu ? Tu es vraiment un salaud !

— Quelle nouvelle !

— Parfois tu as l'air d'être presque humain Marcus, mais parfois tu me fais regretter de...

— De me l'avoir sucée ?

— Arrête !

— C'est ce que tu as fait, non ? Et je dois admettre que, bien que l'on devine le manque total d'expérience, tu t'es plutôt bien débrouillée. On voit bien que tu es faite pour ce genre de travail.

Penny se tourna brusquement, le bras levé, prête à le frapper. Mais Marcus fut plus rapide, plus fort, et la bloqua, lui mettant lentement le poignet derrière son dos.

— J’ai compris ton jeu, Pénélope, et sache que cela me va plus que bien, lui dit-il.

Ils s’étaient arrêtés au milieu du trottoir, dans une zone d’ombre qui assombrissait leurs visages.

— Je ne joue à aucun jeu ! Et laisse mon bras.

— Je te répète que ça me va bien. Montre à Igor ton visage de gentille fille et utilise-moi pour baiser. Tu ne peux pas m’utiliser d’une meilleure façon. Nous sommes en parfaite harmonie. Peut-être que tu aurais dû te faire dépucceler par lui, juste pour lui donner un peu de satisfaction. Je suis sûr que tu aurais pu gagner une belle bague et qui sait combien d’autres cadeaux coûteux.

Penny ouvrit tout grand la bouche et le fixa horrifiée. Elle sentit ses joues en feu et comme si on lui avait planté un couteau dans le cœur. Mais elle n’avait pas l’intention de le laisser gagner en pleurant ou en s’humiliant. Elle voulait lui rendre la pareille avec le même cynisme, pour ne pas avoir l’air faible et vaincue. Elle préférait être considérée comme une putain plutôt qu’une victime.

— Lâche mon bras, lui ordonna-t-elle encore.

Elle ajouta ensuite, cherchant à maintenir le même air confiant :

— Je suis contente que nous soyons d’accord au moins sur un point, c’est-à-dire que le sexe est agréable. Tu m’utilises et je t’utilise. Tout le reste ce sont nos affaires personnelles.

— Ça me plaît quand on met les choses au clair comme ça. Ceci étant dit, on va baiser ?

— Oui.



Ils commencèrent à se toucher en montant les escaliers. À chaque étage, dans le noir habituel de cette heure-là, Penny sentait les mains de Marcus sous sa jupe. Pour la première fois de sa vie, elle n’eut pas peur de l’obscurité. À un moment donné, il appuya le dos de Penny contre une des parois et l’embrassa d’une telle manière que son sang prit feu. Les bras au-dessus de sa tête, contre le mur, tenus fermement par les mains de Marcus, une jambe entre ses jambes et sa langue douce comme du chocolat, dense, profonde et chaude, ses lèvres à lui qui lui mordaient les siennes.

Puis ils continuèrent à monter et entrèrent dans la mansarde, atteignant

rapidement le canapé. Il lui baissa les collants avec force, presque avec dépit, les mettant en lambeaux. Il sortit d'une de ses poches un préservatif et le déballa avec la même fureur. Penny éprouva un instant de colère à la pensée qu'il le portait sur lui. Elle se demanda s'il en avait d'autres dans sa poche, s'il s'était déjà envoyé en l'air et si elle était seulement la dernière cette nuit. Malgré ces questions qui la blessaient et la dégoûtaient, elle le fit entrer en elle et cette fois, ce fut plus facile. Il glissa sans résistance et sans douleur. À chaque coup, ce fut comme si le monde s'était contracté, comme si l'univers avait disparu et qu'il n'existait rien d'autre que cette avide partie de lui qui l'inondait de frissons. Ils jouirent ensemble et leurs respirations se mélangèrent en un cri unique.

Tout de suite après, Penny se leva et ramassa son manteau qui était sur le sol. Marcus était encore assis sur le canapé, le pantalon descendu jusqu'aux cuisses, cherchant son briquet dans ses poches. Une cigarette pendait déjà d'un côté de sa bouche.

Penny s'efforça de l'ignorer. Elle sortit de la mansarde en silence, sans un baiser, sans un sourire, sans un mot, en fermant la porte, suffisamment fort pour lui faire remarquer symboliquement qu'elle le méprisait, même si elle venait de se donner à lui.

Et pourtant, elle était sûre de l'aimer.

Comment se pouvait-il qu'elle éprouve de la même façon une haine et un besoin déchirant de lui, mais pas uniquement physique ? Elle devait encore le découvrir.



## **Marcus**

Dès que je me lève, je sors courir jusqu'à l'épuisement. Je ne veux penser à rien et surtout, je ne veux pas penser à Penny et au sang que je lui ai volé. Quand je rentre et que je monte les escaliers, je m'arrête un instant devant sa porte.

Qu'ai-je l'intention de faire ?

Frapper ?

Pour lui dire quoi ?

*Ça te fait toujours mal, vu qu'hier je t'ai défoncée comme si j'étais un violeur ? Comment vas-tu ? Est-ce que ça te rend malade juste de me regarder ?*

Si je la rends malade, qu'est-ce que j'en ai à faire ? Je ne l'ai pas vraiment violentée. Si elle me l'avait dit, j'aurais été moins agressif. Non, si elle me l'avait dit, j'aurais ouvert la porte et je l'aurais renvoyée. Quelqu'un comme moi ne peut pas prendre certaines responsabilités. Je n'ai pas de temps à perdre avec des caresses et des baisers d'adolescents. Quel est l'intérêt si on ne peut pas baiser fort ?

Je ne frappe pas, je monte dans ma mansarde et j'envoie se faire foutre la tentation qui me hante.

Mon regard tombe sur la couverture encore tachée. Je la retire avec colère, je la mets dans la douche et je la lave. Ensuite je me lave aussi. Je reste sous le jet au moins une demi-heure, par moments immobile comme une statue. Même si j'essaye et j'essaye encore, si je suis fatigué et que je devrais avoir un tableau noir et vide dans ma tête, je n'arrive pas à m'ôter Penny de l'esprit.

*Qu'est-ce. Qu'il. M'arrive ?*

Je sors à nouveau et je vais chez Sherrie manger un morceau. Le petit restaurant est plein de gens. On y mange bien et on ne paie pas cher. Je m'assois à une table libre et Sherrie s'approche de moi en me faisant un clin d'œil.

— Tu es seul aujourd'hui, baby ? me demande-t-elle, en me tendant le menu plastifié que je connais désormais par cœur.

— Je suis toujours seul, je réplique. Apporte-moi un steak pas trop cuit et une chope de bière et ensuite une part de ce merveilleux cheese-cake que tu fais.

— D'accord trésor. Mais la prochaine fois, amène Penny aussi.

— Je ne veux pas te décevoir, tante Sherilyn, mais entre Penny et moi, il n’y a rien du tout. Non seulement je ne l’amènerai pas ici, mais nulle part ailleurs.

— Aïe, cette fille est... de l’air frais, propre. Elle est comme l’aube du printemps dans le Montana quand j’étais petite. Je me levais tôt pour aider mes parents à l’étable et pendant cinq bonnes minutes, je restais dehors, sur la neige qui résistait au soleil et je prenais des bouffées d’oxygène ! Encore aujourd’hui, quand quelqu’un me demande quelle est la meilleure chose que j’aie jamais mangée, je pense à cet air-là, l’air de mon enfance. Mais passons... je voulais te dire : tu sais ce type, ton agent de probation, pourquoi traîne-t-il par ici ?

Je fais une grimace en pensant à ce curieux de Malkovich.

— Évidemment, il me suit. Il sait que j’ai écrit à Francisca parce que la prison le lui a dit, mais il ne peut pas suivre tous ceux qui sortent sur parole.

— S’il le savait, il ne serait pas content.

— Tu es ma famille, Sherilyn, objecté-je fermement. Si ce con fourre son nez par ici, je te jure qu’il se souviendra de la raison pour laquelle je suis allé en prison.

— Ne dis pas de conneries, petit, comporte-toi bien. Tu as toute la vie devant toi et maintenant, il faut aussi penser à Penny. Ne détruis pas ton futur à cause du passé, pas une nouvelle fois.

— Tu sais que je tiens à toi, mais arrête avec cette histoire sur Penny et apporte-moi à manger, j’ai faim.

Sherrie sourit et s’éloigne. Je la regarde : elle a plus de soixante ans, même si elle a l’air d’en avoir beaucoup plus. Jeune, elle était belle, elle m’a montré certaines de ses photos conservées dans une boîte en métal : une vraie poupée de cinéma. Elle a tenté de devenir actrice. Elle a laissé ses montagnes et le bon air qu’elle regrette tant aujourd’hui pour emménager à New York. Mais au lieu de devenir une star du grand écran, elle est devenue une pute. Le pas entre le rêve et le cauchemar peut être dangereusement court, quand on a faim et que rien n’arrive, il faut s’adapter. Elle a ensuite connu ma mère et leurs chemins se sont unis. Qui sait depuis combien de temps le destin avait décidé de la transformer en putain. Quand je dis putain, c’est au sens littéral que je pense.



Je dévore le steak et tout le reste. Ensuite Sherrie m'apporte une tasse de café. Elle s'assoit à ma table, en face de moi, et me regarde d'une manière étrange.

— Je t'ai observé, mon petit, me dit-elle.

— Comment ça ?

— Tu es ici depuis une heure et je t'ai observé.

— J'ai fait quelque chose qui t'a déplu ? lui demandé-je avec un sourire provocateur.

— Eh bien, tout d'abord, tu as une tête affreuse. Des yeux cernés que je vois bien maintenant que je suis face à toi et qui me font presque peur.

— Le temps m'use moi aussi.

— Oh non, je pense que ce sont des idées noires qui t'usent. Tu ne t'es pas fourré dans les ennuis, tu me promets ? Pas de bagarres, de racailles, d'alcool ?

— Je ne fréquente personne, je suis honnête comme un enfant de chœur.

— Jusqu'au moment où elle sortira.

— *Elle*, c'est Francisca ? demandé-je, agacé.

— Bien sûr, dès qu'elle sortira, ça recommencera, pas vrai ? Comme ça, tu te feras de nouveau quelques vacances aux frais de l'État et tu te perdras pour toujours.

— Tu es comme Malkovich, tu ne comprends pas une chose fondamentale : j'étais déjà perdu avant de rencontrer Francisca.

— Ce n'est pas vrai. Tu étais compliqué, oui, rebelle et vraiment désespéré, mais tu n'avais tué personne.

— Par pur hasard. Cette merde, je l'aurais tuée si tu n'étais pas intervenue.

— Cette merde voulait faire du mal à ta mère et tu l'as défendue.

— La merde que j'ai tuée voulait aussi faire du mal à Francisca. Seulement, elle, tu ne la supportes pas.

— Ce n'est pas que je ne la supporte pas, petit, essaye de comprendre : je pense que dans la vie, chacun de nous doit chercher sa partie manquante. Connais-tu cette histoire ? Non ? Il est dit qu'au commencement, il y a très longtemps, chaque être humain était une espèce de monstre : deux têtes, quatre jambes, quatre bras et ainsi de suite. Mais de cette manière, nous étions bien et nous nous sentions complets. Nous respirions mieux, comme je respirais au Montana et je sais de quoi je parle. Puis, un dieu jaloux – un de ceux qui avaient un ulcère en voyant les êtres humains heureux – nous divisa

en deux. D'une personne, il en fit deux, avec deux bras, deux jambes et une tête, mais surtout un seul cœur, tu comprends ? Et il a envoyé une moitié d'un côté et l'autre moitié très loin, comme un magicien qui bat les cartes. Ainsi, ces parties auparavant unies se cherchent désormais pour retourner ensemble, et tant qu'elles ne se retrouvent pas, elles sont des moitiés de pomme, des moitiés d'orange, des moitiés de quelque chose. Voilà, tu vois, je n'ai rien contre Francisca ; je suis seulement certaine que ce n'est pas elle la moitié qui te complétait avant. C'est comme quand tu prends les pièces d'un puzzle et que tu deviens fou quand tu n'arrives pas à les assembler, et tu forces, tu combines une bande du ciel à la pointe de la queue d'un chat, mais il est clair qu'il en ressort un dessin absurde qui ne veut rien dire. Tu me comprends ?

— Je comprends seulement que tu devrais ouvrir une agence matrimoniale au lieu d'un petit restaurant. Avec ces histoires absurdes, tu intéresserais des gens.

— Ce ne sont pas des histoires absurdes, crois-moi.

— Et ma moitié serait Penny ?

— Oui, je pense que oui. J'ai senti une bonne tension entre vous.

— Ce n'était pas de la tension, c'était un début de pneumonie.

— Alors réponds à cette question.

Je ris des fantaisies de Sherrie. Elle m'observe avec un demi-sourire et puis elle me pose une question étrange :

— Ne te retourne pas, reste ainsi et dis-moi. Comment sont vêtues les deux belles filles assises à la table juste à côté de toi, à droite ?

Je ris encore, sans comprendre où elle voulait en venir.

— Il n'y a pas de belles filles à ma droite. C'est quoi ? Une question piège ?

— Mon garçon, depuis que tu es arrivé, ces deux-là n'ont pas cessé de t'envoyer des signaux. C'est clair qu'elles veulent que tu les invites à ta table. Mais tu ne les as même pas remarquées. Depuis une heure tu es là avec une expression suspendue entre tristesse, fatigue et énervement bestial. Pour ne pas remarquer deux filles comme elles, ou tu deviens aveugle ou tu en as une autre dans la tête. Et j'ai la sensation que cette *autre* s'appelle Penny.

Je secoue la tête pour la énième fois. Elle n'a pas tout à fait tort, je pensais vraiment à Penny, mais pas dans le sens auquel elle croit. Il n'y a pas de belles filles, je m'en serais aperçu. J'ai un radar pour les filles canon, peu importe où je me trouve et avec qui je suis. Souvent, nous jouions avec Francisca, elle repérait la plus belle fille de l'établissement où nous étions

entrés et me demandait si elle était plus belle qu'elle. Jusqu'à présent, aucune n'a jamais été plus belle qu'elle.

Encore perplexe, je regarde derrière Sherrie et je manque de m'étouffer avec la dernière gorgée de café.

À ma droite, il y a vraiment deux filles : vingt ans, habillées avec le minimum indispensable et plutôt tape-à-l'œil. Elles ne viennent pas d'arriver, je le devine aux restes de leur déjeuner. Elles doivent être là depuis au moins une demi-heure, si elles ne sont pas arrivées avant moi.

Et je ne les ai pas remarquées.

Depuis que je suis entré, je n'ai pas cessé de penser à Penny et à ce qui s'est passé la nuit dernière.

Je ne voudrais pas me répéter, mais...

*Putain. Qu'est-ce. Qu'il. M'arrive ?*



Je perds un peu de temps, mais ensuite je me décide. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais lui dire, mais je ne réussis pas à m'empêcher d'entrer. La bibliothèque est chaude, accueillante, et elle a une atmosphère étrange, presque sacrée, comme dans une église. Je regarde autour de moi, mais je ne la vois pas. Tout le monde me fixe et me suit du regard, comme si j'étais un extraterrestre. C'est ma peine, ne jamais passer inaperçu. Si je tentais de faire un casse, mon corps me trahirait.

Je suis contraint à demander des informations à une dame âgée et cette dernière m'envoie dans la section de littérature russe. Je me sens complètement idiot, je suis toujours prêt à m'en aller. Nous n'avons pas beaucoup de choses à nous dire Penny et moi.

Je me glisse dans la section d'à côté, dédiée à la littérature fantastique. Deux jeunes filles s'y trouvent, le nez collé aux pages. Elles semblent passionnées par ce qu'elles lisent. Un souvenir rapide, comme un flash-back aveuglant, me ramène au temps où moi aussi je me réfugiais dans les livres à la recherche d'un endroit meilleur pour vivre, il y a de nombreuses années de cela. Je ne fréquentais pas l'école avec régularité et je ne pouvais pas me considérer comme un génie, mais j'aimais lire. Jusqu'à un certain âge, avant de comprendre combien il était insensé de chercher à s'échapper parce que la vraie vie te rattrape toujours, je fuyais comme ces gamines hypnotisées. Je lisais et j'allais au-delà de ma chambre poussiéreuse, il me semblait que tout

était plus supportable, moins rempli de merde et de sang. Ça n'a pas duré longtemps : très rapidement, je suis passé de la phase Marcus-qui-rêve-d'avoir-des-ailles-et-de-découvrir-des-trésors-cachés-et-voyage-sur-le-fleuve-avec-un-radeau, à Marcus-qui-enfonce-des-ciseaux-dans-le-dos-flasque-de-ce-putain-de-connard. J'espère que ces jeunes de treize ans ne feront jamais le même choix que moi.

M'approchant des étagères, je regarde dans un espace entre deux volumes. Je ne peux m'empêcher de sentir mon estomac se retourner, comme s'il décidait de vomir le steak mangé pour le déjeuner.

Penny est avec Igor, si ce con s'appelle bien comme ça. Ils parlent, rient et mangent je ne sais quoi. Tout à coup, il lui caresse même les lèvres. Je serre très fort un livre fin entre mes doigts, jusqu'à le froisser complètement.

La garce.

Je n'arrive pas à penser à autre chose.

La garce.

J'ai compris son jeu. Elle n'est pas bête. C'est une pute, mais elle n'est pas bête. Regarde comme elle sourit. Elle veut celui avec l'argent.

Toutes les femmes sont ainsi, c'est bien vrai ça. En fin de compte, elles sont toutes des putains. Et moi qui m'inquiétais, mais non, ça ne vaut même pas la peine.

Maintenant que j'ai compris, je te donnerai ce que tu veux. Je t'use et t'use encore, et à la fin, il ne te restera que très peu de ton innocence perdue.



Je rentre chez moi, dans une colère noire. Le sac devient mon ennemi mortel. Je le frappe comme si je voulais le tuer. Je supprime toutes les pensées, il ne reste plus qu'un vide absolu, noir comme le goudron.

Tout à coup, j'entends des bruits derrière la porte et je l'ouvre en grand de manière soudaine. Penny tremble tellement qu'elle a l'air d'être sur le point de tomber en arrière.

Elle entre, mais je l'ignore un moment. Je continue à frapper le sac pour apaiser la colère qui me dévore. À la fin, je suis vraiment épuisé, en sueur et finalement, plus calme. Le sport m'a toujours aidé à ne pas tuer tous ceux que je voudrais éliminer : Igor dans le cas présent, lui et ses putains de boucles d'or.

Je regarde Penny comme pour lui demander ce qu'elle veut et elle me

montre la lettre de Francisca et l'argent. L'argent ? Quel argent ? Ah oui, l'argent pour hier, deux cent cinquante dollars bien mérités.

L'espace d'un instant, le sang de Penny me traverse de nouveau l'esprit, sa grimace de douleur, ma brutalité inconsciente et je fais un choix rapide.

Je lui dois un orgasme. Je lui dois un peu de plaisir pour annuler la douleur d'hier.

Et après je commence à la baiser comme il se doit, sans trop de grimaces.

Je fais semblant d'avoir seize ans, je me contente de la caresser. Je la touche avec la langue et les doigts. Elle a le goût et la douceur d'un ange.

C'est absurde, mais ça me plaît. Ça me plaît vraiment. Ça m'excite de penser à sa chair que je suis le seul à avoir touchée et pénétrée. Je pense que chaque homme, une fois dans sa vie, veut se faire une vierge, pour éprouver le plaisir pur et pervers d'être l'unique.

Mais la chose la plus bouleversante arrive après, après qu'elle a joué avec un seul murmure qui me séduit plus que cent gémissements hurlés. Ça arrive quand, de son plein gré, sans lui avoir rien demandé, elle me propose de le prendre en bouche. Elle le fait d'une manière incertaine et incrédule, les joues écarlates, effrayée et audacieuse en même temps, cela m'excite encore plus. Sa fragilité et son aplomb me font presque exploser.

Qu'est-ce que c'est que cette chose que j'éprouve ? Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Ce n'est pas la chose habituelle.

Ça va au-delà du soulagement de mon pénis tenu entre ses doigts, effleuré par sa langue.

C'est une sensation mystérieuse, sans nom.

Seulement une demi-heure auparavant j'étais furieux et maintenant, je la regarde et je ne comprends plus rien. C'est une garce, c'est certain, mais une garce qui me plaît plus qu'elle ne devrait, une femme qui n'est pas Francisca. Alors qu'elle s'en va, je dois résister à la tentation de lui demander de rester, de me dire ce qu'il y a entre elle et Igor, de lui ordonner de ne plus jamais le voir.

Mais je ne le fais pas, bordel, je ne dis rien. Je n'ai jamais été jaloux. Ce serait absurde de commencer maintenant. Ce sont les perdants qui sont les jaloux, les faibles, les gens qui manquent d'assurance, ceux qui ont besoin de filets de sécurité pour ne pas se faire engloutir par les vides de la vie de

bâtard, mais je ne suis pas ainsi. Je me suffis à moi-même, je n'ai pas de doutes, je ne souffre pas de vertiges, je remplis n'importe quel espace et je renie toute peur, et je vaincrai ces sensations inconnues qui essayent de m'entuber.



Cependant, j'y pense toute la soirée, à la discothèque, même pendant le travail. Je repense à Penny comme un fou. Une fille belle et provocante vient vers moi et je lui dis non. *Je lui dis non ?* Je le fais sans y penser. « Non, merci, casse-toi, j'ai des choses à faire ». Cette dernière s'en va en me regardant de travers. Je me regarde encore plus de travers qu'elle. C'était une beauté renversante, comme les filles au Gold Cat que je n'ai même pas remarquées.

Je deviens vraiment un imbécile.

J'ai toujours devant les yeux les lèvres de Penny, ses paupières baissées, le son de sa respiration, le parfum de sa peau. Je n'arrive pas à me l'ôter de la tête. Même au milieu de la musique assourdissante, des gens qui jouent des coudes, de la folie d'une soirée pénible, le film de son corps nu, de ses frissons et de ses soupirs, défile dans ma tête frénétiquement. Je suis fou, complètement fou.

Peut-être que je dois passer à la manière forte.

Pas de violence, non, mais cette parenthèse inutile de confusion, de trouble et de reproches divers doit se terminer.

À partir de maintenant, on baise.

N'importe où, n'importe comment et avec n'importe qui.

Plus seulement elle, et avec elle, aucune douceur, aucun égard, aucune pause et aucun souvenir. On baise, mais on ne fait pas l'amour.



Avec tout ça, la chose la plus déconcertante est qu'à 6 heures du matin, quand Penny s'en va, je n'ai pas encore lu la lettre de Francisca.

Partout. Ils le faisaient partout. Dans l'après-midi, avant d'aller à la bibliothèque, Penny montait dans la mansarde. Ils ne parlaient pas, ils ne disaient rien, ils baisaient et c'est tout.

Il l'attendait, la déshabillait, la prenait et jouissait en elle.

La nuit, ils répétaient les mêmes scènes. Sexe, seulement sexe, affamé, grossier, haletant, c'était cela et rien de plus.

Penny se le répétait continuellement, sans savoir que Marcus se le répétait encore plus souvent qu'elle, parce qu'une chose, plus tu la dis, plus elle a l'air vraie.

Désormais, le corps de Marcus n'avait plus de secret pour elle. Elle avait appris à déchiffrer ses tatouages et découvert, grâce à Internet, la signification de beaucoup de ces signes tribaux. Ils exprimaient, comme elle l'avait imaginé, puissance et courage. Elle n'avait pas encore compris la signification du cœur transpercé, mais elle pensait qu'il valait mieux ne pas le lui demander. Après tout, il se comportait comme s'il la haïssait, comme s'il utilisait sa chair et envoyait se faire foutre tout ce qu'il y avait autour. Il lui donnait du plaisir et ça suffisait.

*Dans trois semaines exactement, il s'en ira.*

*Qui sait ce qui était écrit dans la lettre de Francisca.*

*Pourquoi ne lui a-t-il pas encore répondu ?*

*Dans trois semaines exactement, il s'en ira.*

*Mais pour le moment, je ne veux pas encore y penser.*

*Pour le moment je veux juste ça.*

*Dans trois semaines exactement, il s'en ira.*



Barbie voulait aller chez le coiffeur et Penny l'accompagna. Elle l'avait négligée la semaine précédente, alors ce jour-là, elle ne se consacra qu'à sa grand-mère. Elle lui offrit une magnifique matinée où elle se fit chouchouter, une manucure bizarre et un rouge à lèvres couleur fraise. Elle s'offrit une nouvelle mèche colorée : au lieu du rose qu'elle avait avant, bien décoloré désormais, elle portait maintenant un vert émeraude, vif et plein d'espoir.

Mais, au retour, le destin lui offrit aussi autre chose. Pendant que Penny préparait à manger et que sa grand-mère admirait ses ongles peints avec des petites fleurs, quelqu'un frappa à la porte.

Pénélope sursauta en voyant Marcus. Il était appuyé sur le chambranle de la porte avec son bras et il avait l'air en colère. Il lui fit un signe, l'invitant à sortir sur le palier.

C'était nouveau et ça ne lui déplaisait pas : au moins ils parlaient et ne se limitaient pas à se rouler sur n'importe quelle surface susceptible de les soutenir pendant leurs orgasmes. Mais le visage de Marcus trahissait un malaise et cela l'effraya.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle, en s'essuyant les mains mouillées sur un tablier blanc attaché autour de sa taille.

C'était étrange de l'accueillir ainsi, avec un air de femme au foyer vertueuse qui s'adonne à des choses simples et saines, comme se nourrir et s'occuper d'un parent âgé. C'était étrange, après ces derniers jours regorgeant de gémissements et de baisers profonds.

— Monsieur Malkovich voudrait te voir. Il est chez moi, est-ce que tu peux monter un instant ?

— D'accord, j'arrive tout de suite. Mais est-ce qu'il est arrivé quelque chose ?

— Il est arrivé que s'il ne peut pas me casser les pieds, il n'est pas content.

Le commentaire de Marcus fut rapidement éclairci. En effet, à peine vit-il Penny qu'il exprima en quelques mots la raison de sa visite.

— Ma femme et moi voudrions vous inviter à dîner chez nous.

Penny fixa Marcus avec stupéfaction, pendant que lui, le dos appuyé contre la porte de la salle de bains, leva sardoniquement les yeux vers le ciel sans que son invité ne s'en aperçoive.

— Chez vous ? Et c'est... c'est une procédure normale ?

L'homme acquiesça avec un grand sourire.

— Mais certainement, en tant qu'agent de probation veillant à la

conduite des détenus sortis sur parole, il m'est arrivé parfois de prendre quelqu'un, comment dire, sous mon aile, tout particulièrement les jeunes hommes que j'ai retenus comme les plus méritants ; ceux qui, selon moi, ont une bonne âme mais ont pris le mauvais chemin à cause d'une série d'événements malchanceux. Ce qui fait que oui, ils sont contrôlés avec une plus grande attention, mais ils sont aussi récompensés avec quelques faveurs spéciales. Ma femme m'aide et me soutient. Et vu l'affection qui vous lie à notre jeune homme, il me semble tout naturel de vous inviter également, Mademoiselle Miller.

— Oh... euh... certainement, cela m'a l'air d'être une idée grandiose.

Derrière le dos de Malkovich, Marcus fit une grimace et leva son majeur.

— Donc, si vous n'êtes pas occupée ce soir, voudriez-vous ? Pourriez-vous ? Je promets que vous ne serez pas en retard pour votre travail, vous aurez terminé pour 22 heures au plus tard.

— Ça me convient. Je... Je vais là où va Marcus. Désormais nous sommes liés par un amour indissoluble, commenta Penny, en espérant que l'agent ne note pas la rougeur sur ses joues.

Il la remarqua, mais au contraire il l'interpréta correctement : pas comme l'indice évident d'un mensonge, mais comme une timide expression d'un sentiment réel. Marcus, toujours dans le dos de l'homme, articula un « putain de menteuse » silencieux à l'attention de Penny. Elle retint l'envie de lui rendre la pareille en faisant comme lui ou presque, parce qu'elle n'aurait jamais réussi à montrer le même détachement.

Ainsi, ils se mirent d'accord pour se voir le soir même et, quand Malkovich s'en alla, Marcus alluma une cigarette et dit entre ses dents et la fumée :

— Il cherche le meilleur moyen de me renvoyer en prison, mais il ne l'a pas encore trouvé.

Penny secoua la tête. Elle ne pensait pas la même chose. Il lui avait semblé saisir une gentillesse secrète dans le geste de l'homme qui venait de s'en aller.

— Tu penses ça parce que tu vois toujours le mal partout, chez les autres et chez toi. Tu ne conçois pas que quelqu'un puisse faire preuve de gentillesse envers toi parce que tu n'en as pas toi-même et que tu ne sais même pas ce que c'est. Moi, par contre, je crois qu'il veut te protéger, à sa manière, et te remettre pour de bon sur le droit chemin. À moi, il me semble

être seulement un employé diligent et un homme bon, un homme qui fait plus que son devoir pour aider un jeune homme.

— Tu as compris ça tout d'un coup ?

— Si tu accordais plus de confiance aux autres, toi aussi tu l'aurais vu.

— Aucune chance.

— Bien sûr, pour toi, tout est de la merde. Pour toi, seules trois choses comptent, Francisca, baiser et mettre de côté de l'argent, et pas nécessairement dans cet ordre.

— Toi, au contraire, tu as de grands idéaux, commenta Marcus ironiquement.

La cigarette en bouche, la barbe un peu longue et son regard sans tendresse, il avait l'air d'un homme qui, même s'il se forçait, ne serait pas capable d'éprouver autre chose que de la haine. Les choses s'étaient même aggravées au cours de la semaine précédente, tous ces ébats l'avaient définitivement éloigné d'elle : se pénétrant et se touchant de toutes les manières possibles, ils s'étaient retrouvés sur deux planètes à une distance astronomique l'une de l'autre.

Pénélope secoua la tête, ressentant l'habituelle douleur au fond d'elle, celle qui blessait son cœur désormais aussi fragile que du verre, à chaque fois qu'elle se souvenait que Marcus ne serait jamais vraiment à elle.

— Je crois en quelque chose de bon. Je veux aimer et être aimée, faire quelque chose pour les autres et réaliser mon rêve.

Marcus rit, un rire sans entrain.

— Vraiment. Je pense que dans tous ces beaux rêves, il doit aussi y avoir beaucoup d'argent.

— Que veux-tu insinuer ? Oui, si j'avais de l'argent tout serait plus facile, mais je le ferai quand même, même si je n'ai rien.

— Si tu le soignes bien, ton Igor aux boucles d'or te trouvera peut-être l'argent.

— C'est normal que tu me considères comme une putain, vu que je me comporte comme telle. Cependant, je t'en prie, n'ajoute rien. Je ne veux pas te haïr, parce que je ne pourrai pas feindre que je suis folle de toi devant les Malkovich.

Il éteignit sa cigarette dans un verre.

— Promis, déshabille-toi, j'ai besoin de me déstresser un peu.

Penny s'approcha résolument de la porte.

— Non, lui dit-elle. Si tu as besoin de te déstresser, fais-le tout seul. Je

suis une femme, pas une poupée gonflable.



Elle s'habilla de manière simple et chaste, pour donner l'impression d'être une jeune fille sage, même si elle savait qu'elle ne l'était plus. Jupe plissée et chemisier de collégienne, cheveux lissés lui arrivant aux joues, peu de maquillage et des chaussures basses. Dans un sac à dos, elle avait mis des vêtements beaucoup moins chastes qui lui serviraient après, pour travailler. Elle avait l'air d'une de ces meurtrières dangereuses, se présentant à l'audience du tribunal pour être au choix acquittées ou envoyées sur la chaise électrique, et habillées de manière modeste pour essayer de tromper le jury.

Par contre, Marcus se foutait royalement de son apparence. Il portait un jean noir, déchiré à un genou, des bottes et une veste en cuir qui l'auraient facilement fait passer pour membre d'un gang de motard. Il ne s'était pas rasé et il ressemblait ainsi encore plus à un voyou.

Les Malkovich habitaient dans la banlieue, pas luxueuse mais immergée dans la verdure, et cela les rendit plus sympathiques aux yeux de Penny. Celui qui choisissait d'avoir des arbres pour amis ne pouvait pas être quelqu'un de méchant.

Marcus entra dans la maison en fumant, comme pour être désagréable. Penny tendit à la femme un plateau de biscuits qu'elle avait préparés pour elle, et le visage de la maîtresse de maison s'illumina de joie. C'était une dame petite et grosse, avec une coiffure des années vingt – des ondulations douces fixées avec sans doute beaucoup de laque – et la bouche maquillée en cœur. Elle avait des yeux sincères.

Elle emmena Penny faire le tour de la maison, lui montrant avec orgueil ses petites trouvailles, sa collection de cygnes en verre, les belles tapisseries de sa chambre et les photos de son fils – surtout les photos de son fils.

Penny vit un jeune homme robuste, les yeux vifs et sombres et l'espace d'un instant, elle eut la sensation de le connaître. Puis elle comprit. Il avait un regard similaire à celui de Marcus, en colère contre le monde entier.

Quand la dame lui fit savoir, d'une voix un peu triste, que Cameron – c'est ainsi qu'il s'appelait – était parti, Penny comprit qu'il n'était pas juste parti, mais qu'il était mort. Elle était tellement désolée qu'elle se mit à pleurer. La dame vit ses yeux brillants et fut émue.

— Comme tu es gentille, Pénélope. Quand Monty m'a dit que notre

Marcus avait finalement trouvé une fille bien, je n’y ai pas cru tout de suite. Mais maintenant que je te vois, je suis heureuse. Il en a besoin, tu sais, il a tellement souffert.

Penny eut un frisson. Ce n’était probablement pas juste, car si Marcus avait voulu lui parler de son passé, il l’aurait fait de lui-même, mais elle ne résista pas à la tentation. Elle ne connaissait pas d’autres manières d’avoir un peu plus d’informations sur lui et, vu qu’elles étaient seules et que la dame avait l’air disposée à parler, elle dit :

— Je sais, il m’a raconté quelque chose sur... sur sa mère.

Annie Malkovich acquiesça tristement.

— Une femme ne peut pas faire la... bref... faire *ce travail-là*, si on peut appeler ça travail, chez elle, avec un enfant dans l’autre pièce. Le pauvre petit, il est à peine allé à l’école. Sa maison était fréquentée par des ordures, des hommes souvent violents. Toute personne qui fait ce genre de choses ne peut certainement pas se définir comme quelqu’un de bien. En plus, Mary, elle s’appelait ainsi mais tu dois sûrement déjà le savoir, buvait. Quelle enfance terrible pour notre pauvre Marcus.

— Ça devait être affreux..., murmura Penny, en y croyant profondément.

Elle imagine Marcus enfant, enfermé dans une pièce, se bouchant les oreilles pendant que, pas trop loin, sa mère, peut-être ivre, était la proie d’hommes violents. Elle n’avait pas d’antipathie pour cette femme, comme Annie Malkovich semblait en avoir, elle lui faisait de la peine. Elle pensait qu’elle aussi avait été victime de circonstances malheureuses, comme le petit Marcus.

Elle ne put empêcher les larmes d’inonder ses joues.

— Eh oui, ma petite, continua la maîtresse de maison. Moi aussi, chaque fois que je repense à cette histoire, je me mets à pleurer. Surtout quand il est arrivé ce qui est arrivé. Mais comment s’étonner qu’un petit garçon qui a grandi de cette manière, en voyant souvent sa mère se faire frapper par ses clients, n’essaye pas une fois devenu grand d’en tuer un ?

Penny trembla, sans cesser de pleurer.

— Heureusement, il ne l’a pas tué, mais seulement blessé. Cependant, à partir de ce moment-là, les services sociaux se sont réveillés, ils se sont rendu compte de l’horreur qui se passait dans cette maison et ils lui ont enlevé l’enfant. Ils n’ont pas eu tort, entendons-nous, ça ne pouvait pas continuer ainsi, mais je ne suis pas sûre que cet institut ait été la meilleure solution,

étant donné que c'est là qu'il a connu Francisca Lopez.

— Elle était aussi..., laissa-t-elle échapper.

— Il ne t'a pas raconté ça ? Cela ne me surprend pas, il craignait peut-être de te rendre jalouse ou quelque chose du genre. Cependant, Francisca Lopez, au lieu de l'aider, l'a tiré encore plus vers le bas. C'était une petite fille agressive, on pense qu'elle a mis le feu à la maison où elle vivait avec son beau-père après la mort de sa mère. C'était une vraie délinquante, une de celles qui s'amuse à frapper les gens, même sans raison. Avec elle, Marcus a fait ressortir le pire qu'il avait en lui. C'est pour ça que Monty et moi avons été heureux quand tu es arrivée. Tu sauras lui donner l'amour qu'il n'a jamais eu. Francisca ne lui a offert que de la haine.

Penny mit une main sur son cœur. Elle les imagina tous les deux, seuls comme deux fleurs lointaines dans un désert de sable, rescapés d'une enfance violente, plongés dans l'obscurité éternelle, se rencontrant, s'approchant et s'épanouissant. Elle se souvint de leurs photos : ces visages sans jeunesse même s'ils étaient jeunes, et la colère qui se lisait dans leurs yeux. Elle comprit une fois pour toutes, avec la même douleur qu'un enfant qui assiste à la mort du père Noël, que rien de ce qu'elle pouvait dire ou faire ne se substituerait à toute cette complicité. Marcus et Francisca s'étaient maintenus à flot quand la mer déchaînée les entraînait au fond, ils s'étaient nourris et désaltérés, ils avaient grandi ensemble et étaient destinés à rester ensemble pour toujours, peu importe la durée de ce « pour toujours ».

Elle eut encore envie de pleurer, parce que son amour était ordinaire, un amour égoïste. Elle le voulait et c'est tout. Mais elle ne l'aurait jamais.

Annie Malkovich posa une main sur son bras, mettant sur pause ses pensées tristes.

— La vie n'est facile pour personne. Chacun de nous a son fardeau. Mais à présent, Marcus t'a toi, et maintenant descendons, ma chère, le dîner est prêt.



Penny avait l'estomac noué, mais elle s'efforça de faire honneur aux plats cuisinés par M<sup>me</sup> Malkovich. Elle avait l'impression que, par moments, Marcus la regardait de manière interrogative. Elle lui répondait par de grands sourires, tous destinés aux maîtres de maison qui interprétaient ces regards comme des échanges amoureux et ils étaient plus que satisfaits par ce qu'ils

voyaient.

Après le dîner, ils se retrouvèrent dans le salon à parler de choses et d'autres.

— Je t'en prie mon garçon, continue comme ça, dit Monty Malkovich à un certain moment. Travail, maison et Penny. J'ai écrit au juge un rapport très satisfaisant sur tes progrès et j'ai une bonne nouvelle pour toi. J'ai garanti que tu ne tenterais pas de quitter l'État et j'ai obtenu ça en échange.

Il sortit une carte rigide d'un tiroir. C'était le permis de conduire de Marcus.

Il émit un grondement, qui était peut-être un merci ou peut-être rien, et mit le document dans sa poche.

— Merci, dit Penny ouvertement à sa place.

— Bien sûr, je sais qu'un permis sans un moyen de transport ne sert à rien. C'est pourquoi j'ai déjà contacté un revendeur de voitures d'occasion très bon marché. Voici son adresse. C'est une personne digne de confiance et honnête, tu seras très bien traité.

Il lui tendit une carte de visite avec le dessin stylisé d'une voiture.

Marcus la prit et continua de se taire.

Penny remercia encore à sa place et se persuada d'une chose : les Malkovich cherchaient incontestablement à sauver les garçons en perdition de la rue, mais ils se préoccupaient spécialement de Marcus parce qu'il leur rappelait leur fils mort dans on ne sait quelles circonstances.

Vers 22 heures, ils appelèrent un taxi et Malkovich paya la course. Avant de partir, Pénélope embrassa avec élan mari et femme affectueusement. Marcus se limita à deux poignées de main silencieuses.

Alors qu'ils s'en allaient, Penny se retourna pour les regarder et ils lui semblèrent vieux, ils avaient l'air de parents abandonnés qui essayaient de sauver les fils des autres, parce qu'ils n'avaient pas réussi à sauver le leur.



Dans le taxi, Marcus la regarda, intrigué.

— On peut savoir ce que tu as ? Tu es blanche comme une morte. Qu'as-tu fait avec elle en haut, pendant une demi-heure ? Vous ne reveniez plus, j'ai dû subir un million de théories stupides de la part de Malkovich.

— Ce sont de braves gens, ne parle pas d'eux en mal.

— Je veux savoir pourquoi, quand tu es descendue, tu avais pleuré.

— Peut-être que la collection de cygnes en verre de notre chère Annie m'a émue ?

— Tu parles ! Dis-moi ce qui s'est vraiment passé !

— Rien de grave. Seulement... elle m'a parlé de son fils décédé et je n'ai pas réussi à retenir mes larmes.

Marcus l'observa, pas très convaincu par cette réponse.

— Tu es sûre qu'elle ne t'a pas raconté aussi quelques histoires larmoyantes sur moi ?

— Mais non, bien sûr que non.

Il allait répliquer quand Penny vit quelque chose par la fenêtre qui attira son attention. Elle passa du côté de Marcus en le chevauchant littéralement, les mains en coupe devant les yeux pour mieux voir.

— Arrêtez-vous ! ordonna-t-elle au chauffeur de taxi qui freina brusquement.

— Que se passe-t-il ? demanda l'homme, un Indien à l'air fatigué.

— Gardez l'argent du reste de la course ; nous, nous descendons ici.

Elle entraîna Marcus vers la fête foraine qui s'étendait, colorée et magnifique, sur deux ou trois pâtés de maisons. Une musique joyeuse se répandait dans l'air et, même si ce n'était que le mois de novembre, pour Penny c'était comme si c'était Noël.

— On y va ? lui demanda-t-elle, les yeux brillants.

— Oublie. Ça va être tout un bordel d'enfants et de couples et puis je dois travailler.

— D'accord, alors vas-y toi, moi je reste, dit-elle, la voix assombrie par un voile de tristesse.

Elle n'avait pas l'intention de s'en aller. Elle adorait l'idée de se promener dans une fête foraine aussi grande, comme dans les films. Bien sûr, rester seule n'était pas l'idéal, mais elle irait quand même.

Marcus s'arrêta au milieu de l'esplanade où une petite foule faisait la queue pour rentrer, une main sur une hanche et l'autre tenant une cigarette à peine allumée.

— Tu es une petite garce énervante, murmura-t-il.

— On se voit plus tard ! s'exclama-t-elle en se dirigeant vers la file d'attente.

Il la retint par le poignet un moment.

— Mais nous partons à 23 heures.

— Tu veux dire que tu restes ?

Il ne lui répondit pas et se contenta de la fixer. La braise de sa cigarette vibra pendant qu'il tirait dessus, sans la quitter des yeux.

— Tu es un mystère à ta manière, lui dit-il finalement.

— Comment ça ?

— Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y a dans ta tête. Par moments tu es parfaitement adulte, putain de merde ; mais parfois, comme maintenant, tu prends un air absurde et je crains d'avoir fait l'amour à une gamine déguisée. Tu as vraiment vingt-deux ans ?

— Ne t'inquiète pas, tu n'iras pas en prison pour corruption de mineur. Je fête mes vingt-trois ans le 20 décembre. De toute manière, aucun de nous n'est uniforme, n'est-ce pas ? Toi aussi tu penses être fait d'un seul bloc, mais je suis sûre que tu as tout un tas de personnalités. Maintenant allons-y, ne perdons pas de temps à bavarder.

Instinctivement, elle lui prit la main, sans penser au sens de ce geste et à sa possible réaction et c'est seulement après qu'ils furent entrés qu'elle s'aperçut qu'il n'avait pas retiré son bras. Elle le serra plus fort encore et pensa que le bonheur avait l'odeur de barbe à papa, de nuit fraîche et de Marcus qui fumait et grognait, mais qui restait à côté d'elle.

Penny s'amusa comme une folle. Ils n'avaient ni le temps, ni l'argent pour s'arrêter à toutes les attractions et jouer à chaque jeu, mais regarder était aussi agréable et elle s'offrit le luxe de tirer avec un fusil en bois sur une pile de boîtes de conserve. Elle gagna un canard en peluche musical qui, lorsqu'on appuyait sur son dos, disait d'une voix nasillarde : « Je suis trop cool. » Elle ne le garda pas pour elle, elle l'offrit à un petit garçon qui pleurait parce que sa barbe à papa était tombée par terre, lui rendant ainsi le sourire.

Ensuite, ils se retrouvèrent devant deux hauts châteaux en carton : l'un peint en rose, avec une enseigne brillante qui indiquait, TUNNEL DE L'AMOUR et l'autre, tout noir, portant l'inscription LABYRINTHE DE L'HORREUR.

— N'y pense même pas et je le dis sérieusement, dit Marcus en observant le château rose comme s'il n'était qu'une informe montagne de fumier chaud.

— Entrer dans le tunnel de l'amour, tu dis ? Sûrement pas, le rassura-t-elle. Mais celui de l'horreur est pour nous. Voyons voir si tu es assez courageux !

— De quoi devrais-je avoir peur ? De quelques squelettes en plastique ? Elle rit.

— On ne sait jamais, peut-être que tu vas découvrir que tu es plus trouillard que tu ne le penses. Si tu viens, je te promets que nous nous en irons après.

— D'accord, mais si c'est une excuse pour me toucher, sache que tu n'en as pas besoin. Il suffit que tu le dises et je t'enlève ta culotte.

— Tu es un parfait gentleman, Marcus, délicat comme peu le sont. Mais ne te fais pas de souci, je n'ai pas envie de te toucher. Aujourd'hui, j'ai à peine dix ans, je veux seulement m'amuser et manger de la barbe à papa. On y va ?



La clientèle de la fête foraine devait être très romantique, puisque le labyrinthe de l'horreur était désert, à l'exception de quelques momies bandées et de faux zombies qui sortaient du noir à l'improviste. Penny et Marcus suivaient un long corridor qui se ramifiait et ils tombaient sur différents types de monstres, accompagnés de rires diaboliques préenregistrés et d'une musique d'ambiance angoissante.

Soudain, dans un recoin à peine éclairé par un néon qui clignotait, Penny poussa un cri. Quand elle se rendit compte de ce qui l'avait effrayée, elle se mit à rire nerveusement. C'était elle-même qui se reflétait dans un miroir déformant. Elle avait l'air trois fois plus grande et grosse.

Dans le même miroir, Marcus, déjà grand et gros, apparaissait gigantesque.

— Je t'avais dit que ce n'était qu'un prétexte, dit-il.

Pénélope tressaillit, se rendant compte seulement à ce moment-là qu'elle s'était accrochée à son torse.

— Excuse-moi, murmura-t-elle, en s'éloignant.

— Tu ne dois pas t'excuser, répliqua-t-il d'un ton moqueur. De quoi ? T'ai-je donné l'impression de ne pas vouloir être touché ?

Elle ne répondit pas et se mordit la lèvre en continuant. Accompagnés par la même musique qui tournait en boucle, ils marchèrent un peu en silence dans le labyrinthe. Par moments, quelques nouveaux monstres sortaient mais ils ne faisaient pas peur. Penny craignait davantage ce qu'elle allait lui dire.

— Je t'ai menti avant, murmura-t-elle, comme si elle ne voulait pas vraiment qu'on l'entende.

— Quand ? demanda Marcus d'un ton légèrement alarmé.

— M<sup>me</sup> Malkovich m'a parlé de toi et je l'ai incitée à me donner des informations. Pardonne-moi, j'ai été indiscreète. Si tu veux me tuer et m'enterrer ici, vas-y.

Marcus ne dit rien. Il chercha une cigarette sur lui mais n'en trouva pas.

— Que t'a-t-elle dit ? lui demanda-t-il.

Penny lui fit un résumé rapide des révélations, sans rajouter ni souligner les commentaires négatifs sur sa mère et sur Francisca.

— Excuse-moi, répéta-t-elle à la fin.

Elle le vit hausser les épaules dans la pénombre.

— Donc tu pleurais à cause de moi.

— Aussi.

— Il n'y a pas de quoi pleurer. Épargne-moi ta compassion.

— Ce n'est pas de la compassion.

— Ah non ? Et qu'est-ce que c'est alors ?

*C'est de l'amour, mon salaud.*

— Je regrette, parce que tu as...

— Poignardé dans le dos ce fils de pute ? Dommage que je ne l'aie pas tué, mais cela ne dépendait pas de moi, si on m'avait laissé faire, je lui aurais tranché la jugulaire. Malheureusement, Sherrie s'est interposée.

— Elle vivait avec vous ?

— À côté de chez nous. Elle vivait avec quelqu'un, elle avait arrêté de faire le trottoir. Elle a entendu les cris, est arrivée aussitôt et m'a ôté les ciseaux des mains. Je les avais aiguisés exprès. C'était un homicide avec préméditation, tu sais. Ce type avait déjà essayé de lui faire du mal, aussi je m'étais préparé. Quand j'ai vu le sang jaillir, je me suis même amusé. C'était une merde inutile. Quelqu'un qui va aux putes et qui les bat.

— Tu as raison.

— Quoi ?

— Tu as raison, quelqu'un comme ça, c'est une merde. S'il était mort, ça n'aurait pas été une grande perte. Cependant, je suis contente que Sherrie t'en ait empêché.

— À partir de là, ils m'ont enfermé dans ce putain d'institut, un endroit qui craint. Heureusement, quelques années plus tard, j'y ai rencontré Francisca. Ils ne voulaient pas qu'on reste ensemble, mais la nuit on escaladait les grilles qui séparaient la zone garçons de la zone filles et on faisait ce qu'on voulait. Ce n'était pas une prison haute sécurité. Ces moments-là étaient géniaux.

— C'est la première fille avec qui...

Marcus rit.

— Oh, non. La première fois, je l'ai fait à quatorze ans avec une pute de vingt ans. Une vraie pute, je veux dire, une de celles qui fréquentaient ma mère. Mais ne t'imagines pas que j'ai été obligé ou je ne sais quoi. Elles étaient bien des putains, mais elles ne me touchaient jamais, même pas par erreur. C'est moi qui leur ai demandé et j'ai tellement insisté qu'elles ont fini par me satisfaire. Avec Francisca, c'est arrivé bien après. Nous nous sommes beaucoup amusés, elle et moi, nous étions une seule personne et quand nous baisions, nous oublions tout ce qui était autour de nous. Donc, nous baisions beaucoup, parce que pour elle aussi les choses à oublier ne se comptaient pas sur les doigts d'une seule main.

— N'as-tu jamais baisé seulement par amour ? Seulement pour le plaisir d'être avec quelqu'un et non pas pour oublier, te changer les idées ?

Il rit de nouveau, tellement fort que sa voix, se mêlant à la musique, semblait presque macabre.

— Le sexe sert à ça, Penny. Pendant que tu jouis, tu oublies toute la merde que tu as à l'intérieur. Il n'y a pas d'autre manière de le faire.

Penny baissa le regard sur les dalles du labyrinthe, recouvertes par un long tapis noir. Elle sentit son cœur devenir minuscule, tellement minuscule qu'il se perdait dans l'espace sidéral de son flanc.

— As-tu revu ta mère par la suite ? lui demanda-t-elle, changeant de sujet.

— Oui, après ma sortie de l'institut, mais elle était mourante.

— Elle était mourante ?

— Elle avait chopé le cancer, à l'utérus, tu le crois ça ? Comme si un démon avait voulu la punir.

— Et ton père ?

— Le fils d'une pute peut-il savoir qui est son père ? Même elle n'en avait pas la moindre idée, et de toute manière, ça ne m'a jamais intéressé.

— Et Francisca et toi...

— Nous sommes restés ensemble. C'était une vie de folie avec elle, nous faisons les choses les plus stupides et les plus dangereuses. Ensuite cette fichue histoire est arrivée et nous avons fini en prison.

— Et tu es arrivé ici.

— Et je suis arrivé ici.

— Il ne manque plus grand-chose maintenant.

— Avant le retour de Francisca ?

Penny secoua la tête faiblement. La pensée de leur lien très fort lui avait ôté toutes ses forces. Elle ne voulait plus écouter, elle ne voulait plus rien savoir. Il n’y avait aucune chance que le présent soit à la hauteur de ce passé extraordinaire, fou, violent, érotique et sanglant.

— Non, avant la fin du labyrinthe. Je vois une lumière et la musique est terminée. Il vaut mieux se dépêcher ou ils vont me licencier et, je ne sais pas pour toi, mais moi je ne peux pas me le permettre.



— D’accord, je descends ici. On se voit plus tard, dit Penny en sautant de l’autre taxi qu’ils avaient été contraints de prendre pour ne pas arriver en retard.

Elle était encore habillée comme une écolière et devait se changer.

Cependant, à peine était-elle descendue de la voiture qu’elle se sentit comme catapultée soudainement dans l’horreur. Devant le Well Purple, il y avait Grant et, elle en était sûre, il l’attendait. Il s’agitait nerveusement en consultant la montre à son poignet et se demandait peut-être pourquoi elle n’était pas encore arrivée.

Pénélope resta paralysée devant la portière.

— Tout va bien ? lui demanda Marcus.

— Oui, mentit-elle en fixant Grant qui ne l’avait pas encore remarquée.

Mais Marcus dut percevoir quelque chose dans sa voix, un petit mensonge voilé, un tremblement léger, parce qu’il sortit aussi de la voiture et regarda en direction de Grant.

— Qu’est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il encore. Et ne me dis pas de conneries.

— Rien, vraiment, c’est juste qu’il est tard. J’y vais, sinon ils vont me faire toute une histoire.

Elle accéléra, se détachant de Marcus qui avait posé une main sur son épaule, et dépassa Grant en espérant qu’il ne la remarque pas et qu’il s’en aille en voyant qu’elle ne se manifestait pas de la soirée. Mais il se tourna et l’aperçut alors qu’elle franchissait le seuil et sur la bouche du gentil garçon se peignit un sourire de serpent.

Penny traversa la marée humaine qui remplissait déjà le pub et entra dans la minuscule pièce réservée au personnel pour se changer. C’était une

porte à soufflet, sans clef et pendant toute la durée de cette opération frénétique, elle resta le regard scotché à ce gigantesque éventail en plastique peint en jaune, craignant que Grant ne lui fasse une mauvaise surprise. Elle mettait ses chaussures, un peu soulagée, quand soudain elle le vit devant elle. La musique et les voix dans la salle avaient couvert le grincement émis par l'ouverture de la porte. Mais il était là, face à elle, et il la fixait avec son sourire habituel, menaçant et hypocrite.

— Mon amour, lui dit-il. Je me faisais du souci.

Il s'approcha, lentement et harmonieusement, comme un homme qui veut offrir un bouquet de fleurs : toutefois, ses yeux trahissaient la cruauté du démon qu'il était.

Elle se leva et essaya de ne pas lui montrer sa peur profonde.

— Casse-toi, je dois travailler.

Mais Grant ne s'arrêta pas. Il se rapprocha encore et Penny dut reculer, même si elle détestait être une proie et une victime.

— Tu es toujours plus belle. As-tu fait quelque chose ? Tu sens le sexe, tu es sexy à en mourir.

— Si tu ne te bouges pas...

— Je me bouge, je me bouge, je ne veux pas le faire ici. C'était juste pour t'informer que je n'avais pas disparu, je tiens tellement à toi que tôt ou tard, je te pénétrerai profondément.

Penny écarta sa tête sur le côté, elle détestait être effleurée ne serait-ce que par son haleine. Il portait un parfum intense et coûteux, qui lui donnait davantage la nausée que la plus fétide des odeurs. Il était trop malin pour la brutaliser là où n'importe qui pouvait les voir, mais sa proximité était quand même agressive et la rendait tout aussi malade. Ainsi, quand Grant allongea les mains pour lui toucher les épaules, même si le geste ne laissait présager aucune attaque précise, Penny se rappela ce que Marcus lui avait enseigné et commença par pousser de côté les bras de Grant ; puis elle souleva un genou et lui donna un coup là où elle était certaine de lui faire le plus mal. Grant cria, se pliant en deux et lui vomissant une rafale d'insultes mêlées de plaintes.

À ce moment-là, Penny s'attendait à ce qu'il tombe, titubant comme un insecte empoisonné, mais Grant ne se jeta pas à terre, au contraire, il resta debout et recula, comme s'il s'essayait à une marche arrière disgracieuse. Ce fut alors que Penny vit Marcus surgir derrière Grant, tellement plus grand et imposant qu'il était impossible de ne pas le remarquer : il l'attrapa par une

épaule, lui mit une main derrière le dos et le plaqua contre une paroi avec une telle violence qu'elle pensa qu'il l'avait défoncée.

— Mais, qu'est-ce que..., mâchonna Grant, le nez et la bouche écrasés contre le mur comme s'il voulait l'embrasser. D'une de ses narines coulait un filet de sang, pendant que les larmes de la douleur que Penny lui avait causée continuaient à lui laver les joues.

Marcus le garda appuyé avec force dans cette position.

— Tas de merde, lui dit-il dans une oreille d'un ton qui, même sans sa force monstrueuse, faisait peur rien qu'à l'entendre. Maintenant je vais t'égorger, te découper les membres et les brûler, et on ne retrouvera rien de toi, pas même une dent.

Grant continua à bafouiller, pleurnichant comme un lâche au nez cassé et aux testicules esquinés. Penny posa une main sur le bras de Marcus et le serra.

Dans son regard, on y voyait un assassin armé, un petit garçon qui voulait trancher net la tête de l'homme qui agressait sa mère, seulement il était plus grand – beaucoup plus grand – et plus dangereux.

Mais Penny ne pouvait pas le lui permettre. Elle allait agir comme Sherrie l'avait fait il y a longtemps. Elle lui ôta les ciseaux des mains, symboliquement. Elle lui dit :

— Je t'en prie, laisse-le s'en aller.

Marcus relâcha la prise sur le bras de Grant. Il regarda Penny qui le fixait en le suppliant en silence de ne pas aller plus loin, de ne pas se détruire en le détruisant. Les yeux de Penny étaient brillants, transparents et maternels. Pendant ce temps, Grant profita de cette parenthèse pour se dégager et prendre la fuite. Il se sauva sans même se retourner, boitillant et se couvrant le nez de sa main.

Marcus se projeta vers lui comme s'il voulait le rattraper, mais Penny le retint des deux mains.

— Si tu lui fais du mal, c'est toi qui vas le plus payer. C'est une merde, mais il ne m'a rien fait.

— Pas encore ! Putain, Penny, avec certaines personnes, il n'y a pas d'autre solution. Il doit mourir. S'il ne meurt pas, tôt ou tard, il te fera du mal, à toi ou à une autre fille.

— Alors espérons qu'il meure, mais pas de notre main. Va travailler, je suis certaine qu'il ne reviendra pas.

Marcus secoua la tête.

— J'ai déjà téléphoné au Maraja pour les avertir que je ne viendrai pas ce soir. Je reste ici et s'il revient, je te le jure, je l'emmène dans une ruelle et je lui fracasse la tête contre un mur. Je ne plaisante pas, Penny.

— Je sais que tu ne plaisantes jamais... mais tu ne feras rien de ce genre. Je ne te permettrai pas de foutre ta vie en l'air. Dans deux semaines, Francisca arrive, tu dois seulement penser à ça, et vous vous en irez de cet endroit de merde. Je me débrouillerai comme je l'ai toujours fait. Maintenant laisse-moi aller travailler ou Debbie va devenir une vraie sorcière.

Elle alla à son poste de travail et se rendit compte qu'elle boitait : elle n'avait qu'une chaussure. Elle chaussa l'autre et se sentit fatiguée, tellement fatiguée qu'il lui semblait soutenir tout le poids de cet immeuble, y compris les gens, leurs cœurs, leurs pensées et l'alcool qu'ils avaient bu ; et Marcus qui la fixait sans détourner les yeux, Marcus avec son regard de tueur, qui lui murmura un instant avant de sortir de la pièce :

— S'il te touche, il meurt et ça, c'est une promesse.



Comme annoncé, Marcus n'alla pas travailler cette nuit-là. Il resta jusqu'à ce que Penny termine, toujours présent, attentif et énervé. Elle qui était perturbée par des choses plus sérieuses, dut assister à la charge de nombreuses filles qui tentaient de l'aborder. Cependant, toutes finissaient par s'en aller au bout d'un moment, comme résignées.

Tout à coup, deux d'entre elles s'approchèrent du comptoir pour commander à boire.

— Mais comment as-tu fait ? demanda l'une d'elles à Penny, après lui avoir commandé un gin tonic.

— Pardon ? lui répondit-elle, sans comprendre.

— Pour te mettre avec cet apollon, lui expliqua la fille en faisant un signe vers Marcus. Et il doit être vraiment amoureux, il n'a même pas voulu me donner son numéro de téléphone. Il a dit qu'il était avec toi. Tu m'expliques comment tu as fait ?

Penny sursauta et l'espace d'un instant, elle éprouva l'ivresse stupide d'être vraiment la compagne de cet apollon et non pas une invention pour tenir les filles éloignées ce soir-là parce qu'il n'avait pas envie de les entretenir.

— J'ai des dons cachés, répondit-elle froidement, résistant à la tentation

de cracher dans son verre.

Grant ne se manifesta plus et le retour chez eux fut tranquille, à l'exception de la fureur de Marcus qui, bien que diminuée, était encore là, bouillante sous les cendres chaudes.

— Le soir, je t'accompagne, et ensuite je viens te prendre. S'il arrive quelque chose, je veux que tu m'appelles sur mon portable, lui dit-il d'un ton résolu.

— Marcus...

— N'émetts pas d'objection, on fait comme ça et c'est tout.

— Notre contrat va bientôt se terminer, tu es autorisé à ne plus t'en préoccuper.

— Tu ne prends pas la chose au sérieux.

— Évidemment que je prends ça au sérieux, il en va de ma vie ! protesta-t-elle. Mais c'est mon problème, pas le tien.

— C'est aussi mon problème ! brailla Marcus en s'arrêtant sur la route.

Il la serra contre lui, et Penny se retrouva subitement entre ses bras, sans un avertissement, sans aucune préparation pour son pauvre petit cœur si plein et si vide.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle, à voix basse.

Il lui répondit de manière incompréhensible.

— Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça et c'est tout.

— Merci de te soucier de moi, mais... il faut que tu arrêtes, d'accord ? Maintenant rentrons, j'ai froid et je suis très fatiguée.

Marcus acquiesça, le visage sombre. Il marchait les mains dans les poches, sans même fumer. Il semblait perdu dans un milliard de pensées, rien qu'à lui.

Quand ils arrivèrent devant l'immeuble, il l'éclaira jusqu'à la porte de son appartement, il attendit qu'elle entre et puis il s'en alla, sans un mot, sans un signe et sans même lui avoir proposé de monter chez lui.



Penny se changea et se mit au lit en un temps record. Elle était vraiment crevée. Il y avait eu tellement d'émotions concentrées en une seule journée. Elle repensa à ce qu'elle avait appris sur Marcus et pleura la tête sous le coussin.

Au bout d'un moment, un bruit la fit sursauter. Elle s'assit et le vit de

nouveau sur l'escalier de secours. Elle eut peur que quelque chose de grave soit arrivé, qu'il soit parti à la recherche de Grant et qu'il l'ait tué. Elle lui ouvrit, présageant le pire. Il entra, il avait l'odeur de savon et du froid.

— Viens, tu gèles, lui dit-elle, remarquant qu'il n'avait qu'un T-shirt, une paire de jeans et les chaussures défaites sur ses pieds nus. Qu'est-il arrivé ?

Il se passa une main sur le front avec énergie, comme s'il voulait mettre de l'ordre dans un tas de pensées entassées là, en vrac. Ensuite elle le retrouva devant elle, tellement grand qu'il avait l'air d'un pilier au milieu de la pièce. Il lui disait à voix basse :

— Promets-moi que tu feras aussi attention quand je m'en irai.

Penny acquiesça, cherchant à ne pas penser à ce moment désormais si proche.

— Promis.

— Avant mon arrivée, il t'a touchée ? T'a-t-il fait quelque chose ?

— Il a essayé, mais je l'ai arrêté. Que s'est-il passé, Marcus ?

— Rien. C'est-à-dire... je ne sais pas.

Il resta silencieux pendant quelques minutes, le regard perdu vers un point indéfini, trois rides horizontales lui marquaient le front. Au bout d'un moment, il la fixa et lui demanda d'un seul souffle :

— Est-ce que je suis comme lui ?

Penny ne put s'empêcher de sursauter.

— Comme Grant ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?!

— J'y ai réfléchi et tout compte fait, je n'ai pas l'impression d'être meilleur que lui. Au contraire, je suis même pire. J'ai foutu pas mal de bordel, Penny. J'ai tellement de cette merde en moi.

— Chacun de nous en a, crois-moi. Et ne te compare pas à Grant, s'il te plaît. C'est un maniaque.

— Et moi pas ? Je suis une bête, Penny, et tu le sais.

— Effectivement, tu ne te distingues pas par ton raffinement. Tu es autoritaire, grossier et fondamentalement un salaud et au lit, tu es une... une crapule. Cependant... tu es toi-même, tu ne te présentes pas comme un gentleman pour ensuite me forcer si je refuse. Je suis sûre que si je te disais non, tu t'arrêteras. Et, même si ça peut paraître étrange, tu es gentil à ta façon. Tu me demandes toujours si ça me va de faire une chose, pas avec des mots, mais avec ton regard, je m'en aperçois. Et tu veux... tu veux que je sois bien quand... quand nous le faisons. Tu ne penses pas qu'à toi. Tu désires

que moi aussi... j'éprouve du plaisir. De plus, tu sais ce que je pense ? Si toi tu es bestial, de toute évidence je le suis aussi, parce que ce que tu fais et la manière dont tu le fais me plaisent. Et moi aussi, quand je veux, je ne mâche pas mes mots, non ? Alors, ne te compare pas à lui, d'accord ?

Marcus lui sourit et ce fut comme si une lumière soudaine avait illuminé un coin auparavant envahi par le noir.

— Donc, si je te disais que ça m'irait de le faire maintenant, tu ne me jugerais pas mal ?

Pénélope étouffa un petit rire avec sa main. Elle ferma la porte à clef et tira les rideaux de la fenêtre. Puis elle revint au centre de la pièce, vers Marcus qui l'observait, et se mit sur la pointe des pieds pour lui embrasser les lèvres, un baiser léger, innocent comme la neige qui vient à peine de tomber.

Pour toute réponse, il la prit dans ses bras. Il s'assit sur le lit et l'allongea sur ses jambes. La tenant ainsi, avec délicatesse, il déboutonna la chemise de son pyjama et lui caressa les seins. Il la fixait pendant qu'il le faisait, regardait sa peau dans la calme pénombre de la pièce, ses mamelons raides, sa tête inclinée en arrière. Ensuite, il descendit plus bas, effleura son abdomen, ses hanches et son ventre soyeux. Il lui baissa le pantalon et continua à effleurer ses jambes du bout des doigts. Il continua ainsi longtemps, longtemps, sans la pénétrer d'aucune manière, si ce n'est par la force de son regard.

Ensuite, il la dévêtit complètement et fit de même. Ils se retrouvèrent nus sur le lit de Penny, un lit peu habitué à ce type de rencontres sous les couvertures, à se toucher comme s'ils ne se connaissaient pas et comme s'ils devaient apprendre une carte pour sauver leur vie.

— Je n'ai pas pris de préservatif, lui murmura-t-il à l'oreille. Je ne peux pas rentrer.

Elle acquiesça, mais l'espace d'un instant, un seul, elle pensa qu'elle l'aurait voulu en elle quand même, elle voulait sa chair, son sperme et son enfant.

Tout de suite après, elle se dit qu'elle était folle et se contenta de son doigt. Quand elle jouit, Marcus lui ferma la bouche avec son pouce, lui souriant malicieusement pendant qu'elle bougeait ses hanches en proie à des spasmes exquis. Quand il jouit entre ses mains, Penny le fit taire d'un baiser.

Elle était certaine qu'elle n'aurait jamais obtenu plus mais cette nuit-là, ce rapport lent et muet, ces baisers, ces caresses furent la chose la plus proche de l'amour que Marcus allait pouvoir lui concéder.

20

## **Marcus**

Penny et moi, nous baisons sans arrêt. Il me suffit de la regarder pour ne plus rien comprendre. Je n'arrive pas à penser à autre chose. Quand je suis au travail, je désire rentrer chez moi le plus vite possible pour être avec elle. Je me réveille le matin et j'attends qu'elle arrive. Quand elle est là, je l'entraîne à l'intérieur, je la déshabille et je la prends, comme si je ne l'avais pas fait depuis des années.

J'ai utilisé deux boîtes de préservatifs en une semaine : c'est un record, même pour moi. Par moments je m'arrête pour réfléchir : c'est absurde que je baise comme un fou avec une fille qui n'a rien d'extraordinaire et qui était encore vierge il y a huit jours, et pourtant c'est comme ça. Je ne raisonne pas, sérieusement, je ne raisonne pas. Je ne pense qu'à elle et à ce que je voudrais lui faire et quand je le fais, je pense déjà à ce que je lui ferai la prochaine fois.

Ça me plaît, ça me plaît terriblement. C'est seulement du sexe naturellement, mais ça me surprend parce que ça ne m'est jamais arrivé de baiser si longtemps avec la même fille, à l'exception de Francisca bien sûr. Mais Francisca, c'est Francisca : elle est magnifique, c'est ma copine et un tsunami de choses et de besoins nous unit.

Par contre, Penny, qui est-elle ? Que veut-elle ? Un peu de sexe humide et chaud, quelques orgasmes pour oublier sa putain de vie, là dehors ? Ou peut-être un moyen de passer le temps avant de se faire pénétrer par son prince charmant ?

Quand j'y pense, la colère m'aveugle et je me défoule en tabassant le sac au lieu d'Igor. Je n'ai pas encore compris pourquoi ça me fait enrager comme ça. Il n'y a aucune raison que je perde le nord en imaginant Penny avec un autre.

Et pourtant... elle est à moi, merde !

Je deviens fou, je deviens sûrement fou. Il n'y a pas d'autre explication. Et plus cette phrase – *elle est à moi* –, qui a poussé comme une mauvaise herbe dans mon cerveau me tourmente, plus je la baise comme si elle était une putain, sans un mot ni un baiser, espérant que cela m'amène à la mépriser, que cela m'empêche de lui murmurer à l'oreille, pendant que je jouis en elle : « Je t'en prie, dis-moi que tu ne veux que moi ».



On frappe à la porte, mais ce n'est pas Penny. C'est cet emmerdeur de Malkovich. Il veut nous inviter à dîner chez lui et Penny accepte comme si de rien n'était, comme si ça lui faisait plaisir.

Pendant qu'elle parle avec lui, je la hais de tout mon être. Garce ! Elle prétend être amoureuse de moi et en attendant, elle garde au chaud ce fils à papa. Elle me donne des leçons sur comment vivre, sur la confiance, l'amour et d'autres bêtises. À la fin, elle a même refusé de se donner à moi. Une vraie garce !



Chez les Malkovich, c'est tout un sermon sur comment se comporter et sur qui fréquenter. Tout à coup, Penny a disparu avec la femme et Monty m'a pris à part pour discuter de l'extraordinaire fille que j'ai choisie, combien elle est douce, gentille et faite juste pour moi. Qu'est-ce que ça veut dire qu'elle est faite pour moi ? Que devrais-je faire selon son Dieu ? L'épouser, aller vivre chez sa grand-mère, concevoir une demi-douzaine d'enfants et avoir un putain de travail de petit employé ? Ce serait la vie faite pour moi ? Rester dans cette ville de merde ? C'est la mort, pas la vie. Depuis toujours j'ai envie de m'enfuir, de rester le moins possible au même endroit, à plus forte raison maintenant que j'ai passé quatre ans en prison. Respirer toujours le même air me donne l'impression d'être enterré vivant.

Si Monty Malkovich a prévu pour moi un futur de ce genre, je sais qu'il sera déçu, parce que dès que Francisca reviendra, on se tire.

J'oublierai Penny rapidement. J'en suis sûr. Dès que je reverrai Francisca et que je pourrai la serrer dans mes bras, tout sera comme avant. Je cesserai de me sentir comme je me sens maintenant et je redeviendrai celui que j'étais, celui que je suis : le Marcus Drake qui cherche à baiser la vie avant qu'elle ne le baise.



Penny revient et je remarque tout de suite qu'elle a pleuré. Que s'est-il passé ? Pendant tout le dîner, je voudrais savoir ce qu'elle a, mais il n'y a pas moyen de rester seuls. Ces deux-là sont d'un ennui considérable.

Quand je lui demande, elle me dit que M<sup>me</sup> Malkovich lui a parlé de son fils mort. Je la connais cette histoire. Une fois, elle me l'a racontée à moi

aussi. Il s'appelait Cam, il me semble. C'était un bon garçon au début si l'on en croit sa mère, mais ensuite, à cause d'une déception amoureuse, il est tombé en dépression et a commencé à avoir de mauvaises fréquentations qui l'ont entraîné dans la drogue, l'alcool, les courses de rue, des choses de ce genre. Une fois, il s'est même essayé au cambriolage mais il a été tué par le type qu'il dépouillait, car ce dernier était armé et s'est défendu. Une histoire comme beaucoup d'autres, tragique oui, mais je ne comprends pas pourquoi Penny pleure pour quelqu'un qu'elle ne connaît même pas.

Alors que nous sommes en voiture, elle change de sujet en se lançant presque par la fenêtre. Je ne sais pas ce qu'elle a vu, toujours est-il qu'elle ordonne au chauffeur de taxi de s'arrêter : elle a l'air d'une folle.

Les lumières d'une fête foraine se reflètent sur son visage et elle a le rire d'une petite fille.

Si elle pense que je vais l'accompagner, elle se trompe lourdement. Je n'ai jamais été dans un lieu de ce genre, pas même petit, et elle peut rêver pour que j'y aille maintenant.

Quand je le lui dis, je vois comme un éclair de déception sur son visage. Qu'est-ce qu'elle va faire, se mettre à pleurer ? Non, elle ne pleure pas, elle me dit de m'en aller, mais elle a au fond des yeux cette lueur blessée. Je devrais m'en foutre, je dois travailler moi, qu'elle revienne seule. Mais bordel, je n'y arrive pas. J'espère que cette tendance à être conditionné par les larmes des femmes, même les larmes qui ne coulent pas, celles que j'imagine et que je ne vois pas, passera au plus vite. Je deviens un con. Un de ceux qui n'arrivent pas à dire non à une gamine qui les prend par la main et les traîne en riant, comme si c'était Noël.

Tout compte fait, la fête foraine est plutôt amusante. Il y a du boucan, mais c'est plein de gens heureux : enfants, parents, jeunes, amoureux qui mangent de la barbe à papa. Les gens sont pathétiques, mais ils ne te cassent pas les pieds. Je la regarde, je regarde Pénélope, plongée dans toutes ces lumières, et je la tiens par la main parce que j'ai peur de la perdre. Elle joue, me montre ceci et cela, elle a un air dangereusement innocent et ça me trouble, me bouleverse, je me sens au bord de quelque chose, quelque chose qui pourrait me détruire. Je dois rester attentif, rationnel, je ne dois pas tomber dans son piège.

Je ne sais même pas quel piège c'est, pour être honnête. Cependant, je l'observe et, pendant qu'elle me conduit dans le labyrinthe de l'horreur, je me dis que j'ai peur. Pas de ces pantins qui sortent du noir avec leurs rires

hystériques : j'ai peur d'elle. De ses yeux brillants, de la manière dont elle me tient la main, de ses lèvres qui n'ont embrassé que moi, j'ai peur parce que je la veux beaucoup trop, j'ai même peur du fait que, lorsqu'elle m'a confié avoir cherché à connaître mon passé, elle n'était pas du tout horrifiée. Je devrais la dégoûter, mais non. Elle a pleuré pour moi. Personne n'a jamais pleuré pour moi, pas même Francisca, comme moi je n'ai jamais pleuré pour elle. La vie est ainsi, on va de l'avant, on rit dans le dos de celui qui est mort, nous qui sommes vivants, parce qu'on ne sait pas pour combien de temps on le sera encore.

Au contraire, Penny pleure et elle m'écoute. Elle me tient par la main et me serre plus fort quand le récit est plus dur.

Qu'est-ce qu'elle veut de moi ?

*Merde, mais qu'est-ce qu'elle me veut ?*



Dès que nous arrivons au Well Purple, je me rends compte que quelque chose ne va pas. L'instant d'avant, elle était heureuse, l'instant d'après, elle est bouleversée. Elle me ment quand elle dit qu'il n'y a rien, elle me ment. Alors je repense à la description qu'elle a faite de ce salaud qui la persécute, Grant. Un homme sophistiqué à moitié fou. Je suis sûr que c'est lui qui attend à l'entrée, elle l'a regardé comme si elle avait vu l'enfer. En plus, son visage ne me paraît pas inconnu et tout de suite, mon esprit le catalogue et se souvient. Il y a quelques semaines, ce salaud était au Maraja et embêtait Grace, une serveuse. Jason l'a jeté dehors et lui a intimé l'ordre de ne plus se montrer. Cette merde a un vice.

Je téléphone rapidement pour dire que je ne viendrai pas travailler ce soir. S'ils ont un problème avec ça, qu'ils aillent se faire voir. Et en même temps, je suis ce salaud qui entre dans le Well Purple. Je le perds de vue un instant au milieu de la foule et puis je le retrouve pendant qu'il se glisse dans la zone réservée au personnel. Le sang me monte au cerveau.

Je le chope presque sur elle, il lui disait quelque chose dans l'oreille. Je le plaque contre le mur, je sens ses os se briser comme des billes de verre. J'ai envie de l'emmener dehors et de le tuer, de le brûler et de libérer le monde de cette vermine.

Mais ensuite, Penny me supplie avec ses yeux.

Quand j'ai attrapé par la gorge ce con qui voulait faire du mal à

Francisca, elle m'a poussé, elle m'a incité à le faire : « Achève-le, achève-le, achève-le ! » en continuant à lui donner des coups de pied. Penny me prie de le laisser s'en aller et pendant que ce salaud se démène et se sauve, elle me retient.

Elle ne se rend pas compte qu'il réessayera. Les types de ce genre ne doivent pas vivre, ils feront toujours du mal à quelqu'un. Ces types méritent la mort.



Je reste là, mais je ne suis pas tranquille. Ce sont des kilomètres de filles canon qui se jettent sur moi. J'en profiterai à un autre moment, pas maintenant, maintenant je dois tenir Penny à l'œil, je dois veiller à ce que ce salaud ne revienne pas. S'il lui arrivait quelque chose pendant que je me tape une de ces filles, je ne me le pardonnerais jamais.

Et puis, pour être honnête, je n'ai envie de me faire personne.

Tout à coup, je me surprends même en train de dire : « Écoute, je suis avec ma petite copine, tu ne m'intéresses pas. »

— Je ne te crois pas, me dit-elle. Est-ce que tu veux te faire désirer ? Et ce serait qui ?

Je lui indique Penny qui à ce moment-là sert un cocktail à un idiot qui fixe son décolleté. Qu'est-ce que c'est dur. Je dois m'obliger à rester où je suis. Combien de décolletés ai-je fixés ? Ce n'est pas un crime si quelqu'un ne fait que regarder.

La fille observe Penny.

— Celle-là ? demande-t-elle abasourdie.

— Celle-là. Tu as un problème avec elle ?

— Non, c'est que... elle ne me semble pas être ton type.

— Je sais quand même quel est mon type.

— Peut-être que tu peux me laisser ton numéro de téléphone ?

— Écoute poupée, je ne te baisera pas, ni maintenant ni jamais, alors dégage.

La fille s'en va, écarlate et perplexe. Je suis sûr qu'elle me hait, mais je m'en moque. Je peux finalement reprendre le contrôle de la situation. Si Grant revient, c'est un homme mort.

Mais il ne revient pas. Non pas que ça me tranquillise. J'ai peur qu'il le fasse quand je ne serai pas là.



En rentrant à la maison, je suis distrait. Pendant que je repense à ce qui s'est passé, une question gênante me tracasse.

Je voudrais descendre Grant, oui, mais est-ce que je suis vraiment meilleur que lui ?

Quand je suis seul, je cherche à me souvenir comment je me comporte quand Penny et moi sommes ensemble.

Est-ce que je la force ? Est-ce que je la contrains ? Est-ce que je lui ai déjà fait faire quelque chose contre sa volonté ? Je n'arrive pas à me souvenir, bordel, je n'arrive pas à me souvenir. Je doute d'avoir été violent ou même seulement trop persuasif, je doute d'avoir ignoré des signaux d'inconfort, des signes de refus, comme j'ai ignoré sa douleur la première fois. Cela me fait me sentir tellement mal que je sors de la douche, pratiquement mouillé, je me rhabille en toute hâte et je vais chez Penny.

Je ne peux pas frapper chez elle, sa grand-mère entendrait. Alors je sors de l'immeuble et je la rejoins par l'escalier de secours. Quand elle m'ouvre, surprise et effrayée, je remarque tout de suite qu'elle a encore pleuré.

Pour un homme, admettre qu'il est pire que son ennemi n'est pas facile. Mais je l'admets. Je suis pire que Grant. Moi, qui prends des airs de justicier, je suis pire que lui. Ce n'est pas parce qu'on ne les intimide pas avec coups et blessures qu'on ne viole pas les femmes. Je l'ai violée de mille et une autres manières et je me sens vraiment comme une merde.

Cependant, elle nie et continue de me défendre. Mon orgueil espère que c'est vrai, mais je sais au fond de moi que j'ai fait une erreur.

Penny...

Il y a un tel bazar au fond de moi depuis qu'elle est arrivée. Les choses logiques sont sens dessus dessous, créant un puzzle délirant. Je vis comme si je marchais sur un fil tendu entre deux immeubles, au-dessus de cent mètres de vide. Je ne me reconnais pas et mes pensées m'effraient. C'est pour cela que j'essaie de ne pas réfléchir, je cache ma tête dans le sable et j'ignore les mots qui résonnent dans ma tête. Je ne veux pas vraiment comprendre ce qui se passe. Je veux retrouver les choses comme elles étaient avant.

En attendant, je la regarde. J'aime la caresser. Elle est mienne, pour le moment, elle n'est qu'à moi. Ce soir, on n'est pas pressés, on n'a pas besoin de jouir sauvagement. Ce soir, on y va doucement.

Nous nous touchons en silence, pour ne pas être entendus en dehors de

la pièce. Nous le faisons différemment, moins affamés, même si ce n'est pas la faim qui me manque. Mais l'orgasme est pareil, il me secoue des talons aux tempes. Quand elle me touche et me regarde avec son sourire presque étonné, le plaisir s'amplifie d'une manière que je ne peux pas expliquer. Je jouis dans sa main blanche, sur son lit vierge.

À la fin, je l'enlace. Je voudrais rester et cette nécessité me déconcerte. Je voudrais remonter les couvertures, dormir avec elle et le refaire à peine réveillé.

Mais c'est trop, beaucoup trop. Je peux admettre qu'elle me plaît plus que prévu, mais je ne peux pas chambouler ma vie. Je ne peux pas mourir et ressusciter en un jour. Je ne peux pas enterrer ma nature ainsi, violemment. Je ne peux le faire pour personne et pour aucune raison.

Ainsi, même si le besoin de rester est une tempête qui s'agite en moi, je me rhabille et je m'en vais par là où je suis arrivé.

Elle se réveilla avec le bruit assourdissant de la grêle. C'était comme si Dieu lui-même versait sur la terre un tas de dragées. Penny frissonna en ouvrant les yeux et elle pensa à Marcus, combien ça aurait été beau d'observer cette tempête de glace avec lui.

Mais elle serait folle d'attendre une chose pareille. Il lui avait donné un intermède semblable à de l'amour, mais Penny savait que ça ressemblait à de l'amour sur la forme, mais pas sur le fond. Rester les pieds sur terre était le meilleur moyen de ne pas se retrouver avec le cœur brisé dans quelques jours.

*Ton cœur est déjà brisé, ma petite.*

Elle contempla toute seule la grêle qui tintait.

Tout à coup, sa grand-mère essaya d'entrer dans la pièce et trouva la porte fermée.

— Penny ? Que se passe-t-il ?

Elle ouvrit et lui sourit de manière rassurante.

— Rien, hier, j'étais tellement fatiguée que j'ai fermé par erreur.

Barbie lui sourit en penchant la tête d'un côté, comme un moineau.

— Tu es vraiment amoureuse de ce garçon, pas vrai ?

Penny rougit aussi vite qu'une boule de coton s'imprègne d'eau et elle se demanda si sa grand-mère avait compris, si elle avait entendu.

Elle la regarda et elle lui répondit un simple : « Oui ».

Sa grand-mère lui envoya un bisou bruyant. Puis elle changea de sujet, comme elle le faisait toujours : quand elle semblait avoir une idée fixe qui tout de suite après lui sortait de la tête.

— Viens par-là, je t'ai préparé des pancakes.

Pénélope s'apprêta à faire semblant de goûter à des crêpes sucrées farcies avec de la sauce tomate ou, pire, une coulée de dentifrice. Au lieu de cela, elle se retrouva devant une table dressée avec soin et une pile de

pancakes à l'aspect appétissant. Même l'odeur qui flottait dans la cuisine ressemblait à l'arôme délicieux d'un dessert.

Rassurée par cette présentation, elle goûta un petit morceau. C'était bon. C'est un vrai pancake, sans ajout farfelu.

— C'est délicieux, merci ! dit-elle à sa grand-mère en l'enlaçant.

— Normalement on les sert avec du sirop d'érable, mais nous n'en avons plus, murmura Barbie un peu déçue.

— Ne t'inquiète pas, je vais demander à M<sup>me</sup> Tavella si je peux lui en emprunter.

Elle mit son manteau par-dessus son pyjama et sortit de la maison. Elle était contente de ces surprises si rapprochées : Marcus qui lui avait donné un brin d'amour éphémère et sa grand-mère qui n'avait pas fait de désastres en cuisine. Il y avait décidément de quoi fêter.

Quand elle fut sur le palier, elle céda à la tentation de monter à la mansarde. Non pas pour emprunter le sirop d'érable à Marcus, mais pour l'inviter à prendre le petit-déjeuner avec eux. Il refuserait probablement, regrettant d'avoir été si gentil avec elle la nuit précédente, ayant peur que désormais elle pense qu'il veuille partager plus qu'un peu de sexe affectueux. Une fois, il s'était invité tout seul à déjeuner, mais c'était différent pour le petit-déjeuner, on ne le partage pas avec un invité quelconque.

Elle se lissa les cheveux avec les mains et ferma bien son manteau.

*Comme s'il ne t'avait jamais vue en pyjama, sans pyjama et sens dessus dessous, parfois littéralement sens dessus dessous.*

Elle frappa à la porte. La pensée que, seulement quelques heures auparavant, ils avaient été si proches – baisers, caresses et soupirs étouffés entre leurs mains et leurs bouches –, la fit rougir. Son cœur battait tellement fort qu'elle avait peur en montant l'escalier qu'il se décroche tel un fruit mûr.

Personne ne répondit. Elle excluait le fait qu'il puisse dormir trop profondément pour l'entendre. Est-ce qu'il était parti courir malgré la grêle ?

Un peu triste, elle se rendit chez M<sup>me</sup> Tavella. Dans une robe de chambre violette rapiécée, la voisine l'accueillit toute contente et lui prêta volontiers le sirop.

— Comment va notre Marcus ? lui demanda-t-elle finalement en lui faisant un clin d'œil.

Pénélope se demanda si cette étrange communauté de petits vieux, dont beaucoup semblaient presque aveugles et sourds, n'avait pas au contraire des yeux très attentifs et des oreilles plus fines que ce qu'ils en avaient l'air. Ou si

l'amour qu'elle portait était tellement évident – une espèce de marque voyante, un battement éternel et si bruyant que tout le monde pouvait le voir, l'entendre et le comprendre. Elle ne lui répondit pas, la remercia pour le sirop et retourna rapidement chez elle.

À un pas de la porte, la joie de la matinée s'évanouit en un instant. Un vacarme assourdissant, comme de la vaisselle qui tombe, lui parvint de la maison.

Elle ouvrit en vitesse et se retrouva devant un scénario terrifiant.

Barbie était étendue par terre, peut-être évanouie ou morte. Dans sa chute, elle avait entraîné avec elle la nappe et tout ce qu'il y avait dessus : les pancakes, les assiettes, les couverts et même un petit vase avec des fleurs artificielles qu'elle avait mis au centre de la table pour la décorer. Penny cria. La bouteille tomba, rebondit et le sirop gicla partout, coulant comme du sang doré s'unissant à cette débâcle.



L'hôpital était gris et angoissant. Penny, encore en pyjama, avec son manteau par-dessus, une paire de tennis chaussée rapidement, pâle et terrifiée, attendait que quelqu'un lui dise comment allait sa grand-mère.

Elle entendait encore dans sa tête sa voix qui hurlait et ensuite celles des voisins accourus en masse pour comprendre ce qui se passait. Elle entendait la sirène de l'ambulance et elle revoyait la main froide de Barbie sous la sienne, ses joues sans couleur et ses yeux fermés.

*Elle n'est pas morte, elle a perdu connaissance, mais elle a l'air morte.*

À l'hôpital, ils l'avaient emportée, laissant Penny seule dans un corridor aux parois blanches, froides et avec quelques chaises en plastique. Elle s'était assise en attendant. À intervalles réguliers, des aides-soignants passaient et en bruit de fond, on entendait des voix confuses que Penny n'écoutait pas. Toutes ses pensées étaient annihilées, elle se souvenait toujours de la même scène tragique.

Après un moment interminable, un médecin apparut. Il apparut littéralement devant Penny qui avait isolé son esprit et ses oreilles, comme si elle avait été dans une sorte d'hibernation.

- Elle a eu un accident vasculaire cérébral.
- Est-ce que je peux la voir ?
- Oui, mais elle est encore inconsciente.

— Elle va se réveiller ?

— Ce n'était pas une attaque très forte mais, considérant que ce genre d'événement n'est pas nouveau pour elle, il va falloir évaluer l'importance des dégâts. Elle pourrait avoir des difficultés d'élocution et de coordination de ses mouvements. Nous devons faire des contrôles pour déterminer les dommages causés et définir la thérapie nécessaire. Suivez-moi.

Le médecin avança et Penny le suivit. Ils entrèrent ensemble dans une pièce silencieuse et sombre, dont le seul bruit était celui des machines qui surveillaient l'état des patients. Sa grand-mère était étendue sur un lit, les yeux fermés. Elle apparaissait tellement pâle qu'elle semblait morte. On devinait qu'elle ne l'était pas grâce à un appareil placé à côté d'elle qui mettait en évidence le lent battement de son cœur.

Penny resta à l'hôpital pendant des heures, assise sur une chaise inconfortable, à tenir la main de l'unique personne qui lui restait sur cette terre. Elle ne bougeait quasiment pas, paralysée par la peur de la perdre, comme si, en se déplaçant même d'un seul millimètre, elle pouvait permettre à l'ange de la mort de se frayer un passage dans la pièce et dans son corps. Puis, petit à petit, le bip de la machine la tranquillisa. Le cœur de sa grand-mère battait toujours. Elle était encore vivante.

Après quelques heures, elle commença à avoir froid et se souvint qu'elle était encore en pyjama, avec un manteau pas assez épais et même sans chaussettes. Elle observa l'horloge sur le mur et se rendit compte avec surprise que c'était déjà l'après-midi. Dans cette pièce, il n'y avait pas de fenêtre, mais elle était sûre que dehors le soleil allait bientôt se coucher.

Le médecin l'invita à rentrer chez elle et Penny accepta, mais seulement parce qu'elle craignait de tomber malade. Qui s'occuperait de sa grand-mère s'il lui arrivait quelque chose ?

Il grêlait encore. Le tintement de ces larmes de glace observé depuis sa chambre n'était plus hypnotique et gracieux comme le matin même, il était désormais intimidant. En plus, dans sa précipitation, Penny était montée dans l'ambulance sans prendre le moindre argent avec elle.

*Comment est-ce que je vais rentrer chez moi ? Est-ce que je demande au médecin de me prêter de l'argent ?*

Ses pieds étaient congelés et elle avait envie de pleurer. Au moins, les larmes étaient chaudes et elles lui réchauffaient un peu les joues.

Et au milieu de ces coups glacials, elle eut soudain la sensation de perdre l'équilibre. L'espace d'un instant, elle pensa avoir glissé sur la route

mouillée et attendit d'entendre le bruit sourd de ses os sur le trottoir. Mais ensuite, elle se rendit compte qu'il s'agissait de quelque chose de complètement différent.

Marcus, apparu comme par magie, l'avait prise dans ses bras. Elle eut presque le vertige tant elle était surprise. Elle n'était pas habituée à voler si haut, elle n'était pas habituée à voler du tout.

— Allons-y, lui dit-il catégoriquement.

— Mais, comment tu...

Il ne lui répondit pas et parcourut une centaine de mètres en continuant à la porter dans ses bras, au milieu de la foule qui courait sous la grêle incessante. Finalement, il s'approcha d'une vieille Camaro rouge, parquée le long du trottoir. Il remit Penny à terre et ouvrit la portière. Elle l'observa, hagarde.

— Elle n'est pas volée, si c'est ce que tu penses.

Un peu confuse, Penny ne se le fit pas répéter deux fois. Elle monta dans la voiture, se demandant vaguement à qui elle était, pendant que Marcus grimpait de l'autre côté et démarrait.

Il lui demanda comme allait sa grand-mère.

Ensuite il lui demanda comment elle allait, elle.

Puis il lui prit la main pendant qu'il conduisait.

— Merde, tu es gelée.

Tout en passant les vitesses, il ne lâcha pas sa main avant d'arriver chez eux.



Tous les habitants de l'immeuble voulaient avoir des nouvelles de Barbie. Penny donna les informations sommaires en sa possession et obtint en échange de nombreux mots d'encouragement. Dès qu'elle franchit le seuil de chez elle et qu'elle revit la montagne de pancakes, la vaisselle et le sirop d'érable éparpillés sur le sol, ce fut comme revivre le même traumatisme et la même douleur, et elle dut étouffer un cri avec sa main.

Marcus ferma la porte derrière lui après être rentré à son tour. Penny sentit sa silhouette toute proche derrière son dos et tout de suite après, entendit sa voix.

— Maintenant, va te prendre une douche bouillante, lui dit-il, ou plutôt, lui ordonna-t-il.

Elle acquiesça faiblement et s'enferma dans la salle de bains. Elle resta sous le jet jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau chaude. Elle sentait ses muscles s'assouplir et arrivait de nouveau à bouger ses orteils et ses doigts. Elle se sécha les cheveux avec une serviette et mit des chaussettes épaisses, le pantalon d'un vieux survêtement et un sweat-shirt jaune avec des crocodiles dessus.

Quand elle arriva dans la cuisine, elle eut un petit sursaut de surprise. Marcus avait ramassé ce qui était tombé sur le sol, avait jeté ce qu'il y avait à jeter et nettoyé le reste. Il était debout devant le fourneau et préparait quelque chose.

Elle le regarda comme si c'était une aberration.

— Qu'est-ce que...

Il se rendit compte qu'elle était là et se retourna.

— Assieds-toi. Je ne suis pas un chef raffiné. J'espère que tu aimes l'omelette mixte.

Penny s'assit avec des gestes mécaniques encore maladroits. Marcus lui servit une grosse portion d'omelette.

Malgré tout ce qui était arrivé, Penny découvrit qu'elle avait faim et mangea avec avidité. Marcus lui versa un verre de chocolat chaud et elle le but jusqu'à la dernière goutte. Pendant tout ce temps, il l'observa en restant le dos appuyé contre les fourneaux et les bras croisés sur sa poitrine. Après la dernière gorgée, elle lui demanda : — La voiture, tu l'as prise aujourd'hui ?

— Oui, je suis allé chez le vendeur recommandé par Malkovich.

— Elle est jolie.

— Elle est utile plus qu'autre chose.

— Merci pour tout ça.

— Arrête. Je ne supporte pas quand tu me remercies.

— D'accord, alors faisons comme ça : espèce de salaud, tu n'aurais pas dû venir me chercher à l'hôpital, nettoyer et cuisiner pour moi.

Marcus sourit.

— C'est mieux comme ça.

— Comment tu as fait pour savoir où j'étais ?

— Quand je suis rentré, tous les habitants de l'immeuble me l'ont dit.

— Ce sont de braves gens.

— Comment tu te sens maintenant ?

— Mieux. Je suis morte d'inquiétude pour ma grand-mère, mais je vais mieux.

— Elle s'en remettra.

— Je l'espère tellement.

— En attendant, si tu ne veux pas qu'à son retour elle te retrouve plus malade qu'elle, allonge-toi sur le canapé et couvre-toi.

— Oui, il vaut mieux. En plus je dois aller travailler dans quelques heures.

Marcus la suivit sur le canapé et s'assit à côté d'elle. Il occupait presque tout l'espace et un de ses genoux la toucha résolument, comme si entre eux il y avait soudain une telle confiance qu'ils ne craignaient plus les contacts.

— Ne retourne plus travailler dans cet endroit de merde.

Pénélope fronça les sourcils.

— Bien sûr que je vais y retourner.

— Non, tu trouveras un autre travail et pas de nuit.

— Non mais écoutez-le. C'est mon travail et évidemment que je vais y retourner.

— Ça te plaît ?

— Comment ça ?

— C'est ta passion ? Ton rêve secret ?

— Non, bien sûr que non, mais on ne peut pas toujours exaucer ses rêves ! Est-ce que faire le videur est ton rêve secret ?

— Non, et en fait, je ne vais plus continuer très longtemps.

— Je ne pensais pas que tu étais quelqu'un qui croyait aux rêves.

— Disons que j'en ai marre des différentes prisons, y compris les boulots de merde mal payés.

— D'accord, mais ton cas est différent. Dans quelques jours, tu t'en iras. Tu vivras sous les étoiles, dans les écuries, où bon te semble. Je dois rester ici et je dois travailler, que ça me plaise ou non.

— Tu trouveras un autre travail.

— Tu sais que tu es complètement absurde ? Est-ce que tu penses que si je l'avais trouvé, j'aurais terminé au Well Purple ? Mais je n'ai aucune qualification, je ne suis pas allée à l'université et je ne pense pas que là, dehors, tout le monde rêve de m'engager et de bien me payer en plus.

— Qu'est-ce que tu aimerais faire ?

— Ce que j'aimerais faire, on ne peut pas le faire ici.

— Quoi ?

Penny releva ses jambes, se blottissant sur le canapé. Elle se mordit les lèvres un moment et puis haussa les épaules.

— Vivre à la campagne, m’occuper des animaux, couper du bois et vendre les produits de la terre pour vivre.

Marcus l’observa un instant, en silence, comme s’il assimilait cette révélation. Finalement il dit : — Ça m’a l’air d’un excellent rêve.

— Oui, et comment je le réalise ? Je commence en cultivant du basilic sur l’escalier de secours ?

— Non, en trouvant un autre travail, qui est à mi-chemin entre la merde et ton rêve.

— Dans ce quartier, il n’y a rien, Marcus. Je l’ai déjà ratissé plusieurs fois.

— Il faudra changer de quartier.

— Mais écoutez-le, quel ton ! Si je dois me déplacer, je dépenserai une grande partie de ce que je gagne pour payer les moyens de transport, mais surtout ça prendra une éternité pour rentrer. Je dois rester le plus proche possible de ma grand-mère et maintenant à plus forte raison encore.

— Je t’accompagnerai moi.

— Mais bien sûr ! Tu m’accompagneras ! Et jusqu’à quand ? La semaine prochaine. Et après ? Peux-tu arrêter avec ces discours s’il te plaît, j’ai mal à la tête.

Elle alluma la télévision sur un programme quelconque. Elle avait une envie folle de lui envoyer un marron. Facile à dire pour quelqu’un qui, dans quelques jours, allait s’en aller avec sa magnifique Francisca.

Pendant quelques minutes, la télé grésilla dans le silence. Penny était assise les jambes pliées d’un côté et les bras croisés, dans une pose belliqueuse. Tout à coup, elle entendit un bruissement à côté d’elle, Marcus se rapprochait pour passer un bras autour de ses épaules.

— Je ne veux pas que tu retournes au Well Purple, Penny, insista-t-il obstiné.

— Tu n’as pas le droit de le vouloir.

— Au contraire, je l’ai.

Elle braqua sur lui deux yeux hargneux.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

Marcus ne lui répondit pas. Il la scruta au lieu de lui donner des explications, dans un silence rempli de mots qui hurlaient d’être dits, et il tendit l’autre bras vers elle. Il posa une main sur sa joue, effleurant ses lèvres avec le pouce. Il ne fit rien d’autre : seulement ce mouvement léger avec son doigt qui, pendant un moment charmant, touchait sa bouche boudeuse.

Penny ne céda pas à cette suggestion et retourna à l'attaque :

— Tu as une tête de merdeux. Personne ne te l'a jamais dit ?

— C'est presque mon deuxième nom.

Elle eut un soupir exaspéré.

— Tu te souviens que je dois te payer encore deux semaines. Est-ce que tu penses que l'argent pousse sur les arbres ? C'est bizarre que tu tiennes un tel discours.

Marcus continua à se taire. Il resta immobile, le bras autour des épaules de Penny, sa main qui la caressait avant désormais devant lui, le poing serré et ses yeux fixant la télévision qui passait un vieux film en noir et blanc. Penny eut un pincement au cœur quand elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un western avec John Wayne. Elle pensa à sa grand-mère et à son mystérieux John qui gagnait un secret à chaque récit et elle aurait tellement voulu l'appeler et lui dire : « Barbie, viens, regarde qui il y a à la télé ! »

Elle comprit alors comment ce serait de vivre sans elle, dans la solitude et le silence. Personne à aimer et par qui être aimée. Elle n'avait ni frères, ni sœurs, ni tantes, elle n'avait que Barbie. Sans s'y attendre, elle se mit à pleurer, la tête sur ses jambes.

Elle ne s'en rendit pas compte tout de suite tellement la douleur qui la dévastait en y pensant était forte, mais quand les sanglots se firent moins forts, elle sentit que Marcus la serrait de ses deux bras. Elle s'abandonna contre son thorax, levant le nez pour regarder John Wayne qui épaulait son fusil, le chapeau de travers, un sourire tordu et ironique sur le visage.

— Faisons comme ça, lui proposa Marcus. Au moins pour ce soir, repose-toi et nous en reparlerons demain.

— Nous ne devons parler de rien tous les deux, murmura Penny, coupant sa phrase avec des sanglots répétés et involontaires. Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu en as à faire de moi ?

— Je m'inquiète beaucoup pour toi.

— Je sais que tu veux me consoler après ce qui s'est passé aujourd'hui. Mais les mensonges, je ne les supporte jamais, surtout dans des moments comme celui-ci.

— Ce n'est pas un mensonge. Je m'inquiète vraiment pour toi.

Penny s'écarta un moment pour l'observer.

— Tu es trop gentil ce soir, je dois te faire vraiment beaucoup de peine, murmura-t-elle tristement.

— Profite, ça ne durera pas pour toujours.

— Je suis préparée aux choses qui ne durent pas Marcus, je n'ai pas besoin de mise en garde. « Toujours » n'existe pas. C'est plus probable que le père Noël existe.

— Maintenant, assez parlé et pensé, ferme les yeux et dors un peu.

— Je ne peux pas, je dois rester éveillée au cas où j'aurais un appel de l'hôpital.

— Je resterai éveillé moi.

Elle l'observa surprise.

— Tu restes ici ?

— Tu ne veux pas ?

— Et ton travail ?

— Tu l'as dit toi-même, ce n'est pas mon rêve d'être videur. S'ils me licencient, je m'en fous.

— Quel est ton rêve ?

Elle sentit la main de Marcus lui caresser une mèche de cheveux.

— Être libre, lui répondit-il. Mais être vraiment libre, d'aller, de faire, d'avoir mais aussi de ne rien avoir. Je suis fatigué d'avoir des chaînes. Quand tu as vécu quinze ans dans un bordel – et ça, je te le dis dans le sens littéral du terme – sans jamais un moment de tranquillité, trois ans dans un institut pour orphelins, même si je ne l'étais pas, seulement parce que ma mère est une putain ; quatre ans en prison, à serrer les dents pour pouvoir sortir le plus vite possible : c'est déjà une condamnation. Désormais j'ai l'air d'être libre mais je ne le suis pas. Je ne serai jamais pardonné, je serai toujours le gamin qui a poignardé un type et le mec qui a tué un jeune homme. C'est vrai, je suis tout ça, bon sang ne saurait mentir.

— La liberté vient de l'intérieur, Marcus, et le pardon de ta conscience. Donne-toi du temps, cesse de te voir comme le fils d'une prostituée condamné à être videur parce que c'est écrit dans ton ADN. Tu parles de ta mère seulement en ces termes, mais... qui était-elle vraiment ?

Penny pensa qu'il ne lui répondrait pas. Cette question était posée au hasard. À la télévision, dans le silence qui suivit, John Wayne épaula son fusil et disparut sur son cheval lancé au galop.

Mais Marcus continua de la surprendre.

— C'était une femme simple. Elle avait un rêve : devenir actrice. Mais elle n'y est pas arrivée.

— Est-ce qu'elle t'aimait ?

— Je crois que oui.

— Elle t’aimait sûrement. Ne pense pas à elle avec rancœur. Pense à quelque chose de beau que vous avez fait ensemble et souviens-toi seulement de ça.

Contre toute attente, Marcus mit deux doigts dans le col de son pull-over et sortit le lacet de cuir auquel était accrochée la bague.

— C’était la sienne, lui expliqua-t-il et le cœur de Penny battit la chamade. Quand elle est morte, il y avait plusieurs petites choses de valeur mises de côté. Je n’ai rien pris, sauf ça. Elle la portait à dix-huit ans, quand elle est partie de son village natal pour rejoindre la grande ville et y faire fortune. Elle ne vaut rien, mais elle y était attachée. Un jour, quand j’avais dix ans, elle m’a dit que je devrais la donner à ma future femme. Elle a utilisé cette phrase ridicule : « Donne-la à ton épouse ». Elle avait gardé une naïveté absurde.

Pénélope essaya d’imaginer Francisca avec cette petite bague qui, en la regardant bien, n’était vraiment pas plus qu’un jouet pour fillette. C’était une petite chose en argent, une espèce de joli petit crocodile enroulé, avec encore un peu d’émail vert autour du museau et deux éclats de pierre rouge à la place des yeux. Elle n’arrivait pas à s’imaginer la belle brune qu’elle avait rencontrée au parloir de la prison avec cet anneau au doigt. Elle donnait plutôt l’impression d’être le crocodile géant destiné à le dévorer.

*C’est la jalousie qui me fait penser ça ; la jalousie, l’envie et un million d’autres mauvais sentiments.*

— Merci de me l’avoir finalement raconté, lui dit-elle. Tu t’es tellement énervé la première fois.

*Et tu allais m’embrasser.*

*Et tu étais très beau, arrogant et fragile.*

*Et je n’avais pas peur.*

*Et je veux faire l’amour avec toi depuis lors.*

— Je n’avais pas compris que...

— Que ?

— Que tu tenais à le savoir *vraiment*.

— Tu m’intéresses *vraiment*, Marcus.

Silence, et John Wayne protégeait les bons des méchants.

Penny suivit une scène du film pendant quelques instants. Le volume était bas, les bruits atténués. Elle sentit la main de Marcus dans ses cheveux. Son autre bras la serrait. Son grand corps tout proche, comme celui d’un ange en pierre. Il n’avait pas l’aspect d’un ange, vraiment pas, mais elle se sentait

bien grâce à sa présence. Soudain, elle fut sûre que Barbie s'en sortirait, que Marcus resterait avec elle, qu'elle trouverait un nouveau travail fantastique et que sa vie serait très belle, pleine de « pour toujours ».

Elle s'endormit avec ces illusions aussi enfantines que la petite bague autour du cou de Marcus.

22

## **Marcus**

Je n'arrive pas à dormir. Je pense à Penny et je n'arrive pas à dormir. Elle me fait confiance, *elle me fait confiance*. D'habitude, les femmes m'offrent le peu que je demande et s'en vont en prenant le peu que je donne. Francisca ne s'est jamais donnée entièrement à moi, il y a toujours une réserve, un secret, une hostilité dans la manière dont elle se laisse pénétrer. C'est plus que naturel après ce qu'elle a vécu et je ne lui ai jamais demandé autre chose.

Avec Penny, il se passe quelque chose de tellement extraordinaire que j'en ai peur. Elle me donne son âme. Quand je la touche, c'est comme si je sentais son cœur battre sur chaque centimètre de sa peau. Ses yeux me parlent même si elle est silencieuse. Son sourire est un coup de poing dans l'estomac. Je rentre en elle et j'ai l'impression de pénétrer un monde inconnu. Je ne parle pas de ce qu'elle a entre les jambes, mais de ce que j'éprouve quand j'y suis. Mes besoins s'amplifient et tout à coup, ce que j'ai ne me suffit pas, ce que je suis ne me suffit pas. Je veux plus, mais je ne sais pas ce que ce « plus » signifie. Ou peut-être que je le sais, mais que je le nie, parce que l'admettre serait une défaite pour mon orgueil.

Une chose est sûre : je ne permettrai pas que ce salaud lui fasse du mal. À la pensée qu'il pourrait la toucher, ou même penser à elle de manière vulgaire, je sens mon côté primitif ressortir. Je sens que je pourrais tuer de nouveau. Mais sans provocation, sans bagarre : avec préméditation, comme je voulais le faire avec l'homme qui a agressé ma mère. Aiguiser une arme, me préparer, me placer et frapper. Il n'y a pas d'autre moyen. Je dois repartir et je ne peux pas la laisser seule avec ce danger.

Je dois repartir.

Je ne peux pas la laisser seule.

Pourquoi est-ce que je dis *dois* ? Je *veux* repartir.

Et quant au fait qu'elle soit seule... pourquoi est-ce qu'elle doit être seule sans moi ?

Je suis arrogant. Elle ne sera pas seule, je ne suis personne pour elle.

Mais si je ne suis personne, pourquoi s'offre-t-elle de cette manière, pourquoi me fait-elle entrer dans ses émotions par son regard ? Pourquoi quand elle jouit, il me semble qu'elle le fait avec moi, pour moi et pas seulement pour elle-même ?

Bordel, peut-être que j'ai une tumeur au cerveau. Ces pensées absurdes

ne s'expliquent pas autrement.

Et je n'explique pas non plus pourquoi quand je pense à Francisca, la première phrase qui me vient à l'esprit est : « Je dois le lui dire, je dois lui parler. »

De quoi devrais-je lui parler ?

Nous parlerons seulement de nous ou nous ne parlerons pas du tout. Nous baiserons comme des désespérés, après quatre ans sans avoir pu le faire. Nous nous en irons et j'emmerderai Malkovich et tous ceux qui veulent nous mettre les fers aux pieds.

Oui, peut-être que Francisca est le remède à ce mal inconnu qui me tourmente.



Je sors rapidement de la maison et j'arrive chez le revendeur de voitures d'occasion. J'achète une vieille Camaro, nous nous mettons d'accord sur un très bon prix et un paiement échelonné. Le type me fait confiance parce que Malkovich s'est porté garant pour moi. S'il savait que dans un peu plus d'une semaine, je me tire, il ne serait pas aussi content.

Ensuite je vais au Maraja. La journée, l'établissement est fermé au public mais pas au personnel. Je cherche Jason et je le trouve. Ça m'aide de savoir qu'il a une aventure avec Grace et qu'il n'a pas supporté les simagrées de Grant. Quand je lui demande s'il se souvient de lui, il acquiesce et laisse échapper une série de gros mots. Oui, il le connaît. C'est une merde qui vient dans le coin de temps en temps, et insulte les serveuses. Il habite dans les beaux quartiers et il s'en vante toujours quand il veut faire le gars cool parce que c'est un endroit de riches.

Ensuite, nous changeons de sujet, je lui dis que je serai absent quelques soirs, que j'ai des choses à faire et il ne me demande rien de plus.

J'ai à faire, oui, je voudrais suivre ce connard, comprendre ses mouvements, où il va et quel est le moment opportun pour lui casser la gueule.

En attendant, essayons de savoir où il habite. Avec la grêle, c'est plus facile. Toute cette eau glacée cache les choses et, étant donné que je ne suis pas un type qui passe inaperçu, ça m'aide à ne pas ressortir comme une tache de couleur vive au milieu du noir et blanc.

En effet, il habite dans une zone qui pue l'argent à des kilomètres. Je

parcours la rue de long en large plusieurs fois en une heure en cherchant à faire de longs détours pour me faire remarquer le moins possible. Tout d'un coup, je me convaincs que même Jupiter, ou quiconque là-haut – en admettant qu'il y ait quelqu'un – a aussi envie de le voir en morceaux, ce salaud, parce qu'il passe juste sous mon nez dans une Mercedes SL, sortant d'une grille qui pourrait faire concurrence à celle de la villa d'un magnat du pétrole. Il a encore le nez gonflé et qui sait ce qu'il a dit à ses proches pour se justifier : pas l'entière vérité ou un demi-mensonge, considérant que personne n'est venu chez moi m'accuser de la énième faute. Peut-être qu'il sait que si on se met à enlever le couvercle de la casserole merdeuse dans laquelle il habite, il finira enterré. Qui sait combien d'autres filles, jusqu'à maintenant retenues par la peur, sortiraient pour l'accuser de les avoir harcelées ou pire. Ce n'est pas un fou, mais un calculateur perfide.

Je jette ma cigarette dehors et je le suis. Il s'éloigne de son quartier et rejoint ceux qui, j'en suis sûr, sont pour lui les bas quartiers. Une zone similaire à celle où Penny et moi habitons. Il repart à la chasse. Il cherche ses proies parmi les filles qu'il considère inférieures, des filles comme Penny ou Grace, ou celle qu'il vient de repérer.

La vendeuse d'un magasin qui propose des objets de seconde main. Une espèce d'antiquaire qui fait du commerce de pacotille. Rien de précieux, que de la camelote *made in China* et si je le sais, moi qui ne suis pas un connaisseur, il doit vraiment s'agir de trucs nuls.

Je ne peux pas rentrer dans le magasin, je ne veux pas qu'il m'aperçoive, mais à travers une baie vitrée, je saisis l'atmosphère. La fille est flattée par ses attentions. Cela ne lui semble pas possible que quelqu'un comme lui la remarque. Je pense à Penny. J'imagine comment elle s'est sentie, je visualise le soir où il l'a emmenée je ne sais où, tentant de lui mettre les mains dessus avec arrogance, je devine sa peur et je serre les poings autour du volant. Quand viendra le moment, tu paieras tout, connard. Tu paieras juste pour l'avoir contrainte à s'enfuir. Je te réduirai en une mare de sang.

Mais je dois le faire bien. Personne ne doit me soupçonner et surtout, personne ne doit soupçonner un lien quelconque avec Penny. Elle n'en saura rien. Je lui laisserai ce cadeau avant de partir.

Je tuerai ce déchet de la société, comme ça, elle n'aura plus peur.



Si j'avais un physique ordinaire, je le suivrais toute la matinée, mais je risquerais de me faire remarquer. Donc, au bout d'un moment, je suis contraint de m'en aller. Je reviendrai très vite et je trouverai le bon moment pour lui faire comprendre ce qu'on doit et ne doit pas faire dans la vie, avant qu'il meure.

Dès que j'arrive à la maison, c'est le chaos. Tout l'immeuble est en effervescence, comme une fourmilière. Quand je comprends ce qui est arrivé, je demande qu'on me dise tout de suite dans quel hôpital la grand-mère de Penny a été emmenée.

« Tout de suite », façon de parler, car avec les personnes âgées il y a toujours des préambules interminables. Finalement, je découvre que ce n'est pas trop loin et je me sauve.

Penny. Désormais, je ne pense qu'à elle, pour une raison ou pour une autre. Je pense à elle pendant qu'on fait l'amour, quand je suis seul, quand je projette de tuer celui qui lui fait du mal ; même maintenant, après avoir pensé à elle en me réveillant ou plutôt depuis que j'ai essayé de dormir, vu que je n'ai pas fermé l'œil. J'ai la maudite impression de n'avoir fait que penser à elle depuis presque deux mois.

Une éternité pour quelqu'un qui normalement ne pense pas beaucoup.

Et pendant que je pense à elle, je la vois. Toute seule, sur le trottoir mouillé, elle porte encore le pyjama de la veille, celui que je lui ai enlevé de mes mains. Sa paire de tennis est trempée et elle serre son manteau rouge. On dirait une tache de sang sur un fond de grêle qui tombe en obscurcissant la rue. Elle claque des dents. Elle a froid et regarde autour d'elle, perdue.

Je n'attends pas plus longtemps, je descends, je me précipite, je la prends dans mes bras et je l'emmène.

*Penny, tu dois arrêter de m'obliger à penser à toi tout le temps. Tu dois arrêter. Je ne peux pas continuer ainsi, je ne peux pas : peu importe ce que tu fais à ma vie, arrête ou je suis foutu.*



Elle a pleuré, elle est gelée et effrayée. Pendant qu'elle prend une douche chaude, j'essaye de remettre un peu d'ordre dans ce qui ressemble à des restes d'une bagarre. Je regarde un peu dans le frigo et je trouve des œufs. Je ne suis pas un cuisinier extraordinaire, mais je suis capable de préparer une omelette. Quand elle arrive, je me dis que je dois vraiment être malade si une

femme habillée de cette manière – chaussettes de nuit, pantalon de survêtement trois fois plus large qu'elle –, toute dépareillée et masquant le moindre millimètre de peau, me maintient dans un tel état permanent d'excitation. Et pourtant, c'est comme ça : même quand elle est habillée comme une réfugiée, même quand son visage est fatigué, son sourire forcé, ses cheveux humides et sans une ombre de maquillage, je n'arrive pas à cesser d'avoir envie d'elle. Elle s'assied, mange et me remercie et je pense que je suis désolé de la voir comme ça, je suis désolé pour sa grand-mère, pour ce monde malade mais... si seulement elle me faisait un signe, je me la ferais là, tout de suite sur la table. Je suis malade, oui, décidément, je suis malade.

En tout cas, je ne lui fais pas de proposition aussi déplacée. Je la garde pour moi. Mais il y a une chose que je n'arrive pas à m'empêcher de lui dire : je ne veux plus qu'elle aille travailler dans cet établissement dégoûtant. Je ne sais pas pourquoi je me permets de l'exiger, je n'ai aucun droit, en admettant que quelqu'un puisse avoir des droits sur une autre personne. D'accord, je n'ai pas le droit, mais si elle y retourne, je m'énerverai à mort. Cependant, sa façon de me tenir tête me plaît, ce côté d'elle m'a toujours plu. Sa fragilité seulement apparente, sa fierté, la manière dont elle m'envoie me faire foutre sans se cacher, son regard de battante, la force avec laquelle elle serre les poings et se prépare à toutes les guerres du monde, tout ça me plaît, m'attire, me donne encore plus envie de la contredire. Il n'empêche que là, elle n'y retournera pas, je ne supporte pas de penser que Grant puisse revenir lui casser les pieds, je ne supporte pas que n'importe qui la regarde comme s'il s'imaginait mille et une manières de se glisser dans son pantalon. C'est impossible, même si je me demande pourquoi cette confusion me retourne l'esprit comme une tornade dévasterait une maison. Je ne comprends pas cette faim permanente que j'ai d'elle et ce besoin de la protéger.

Et surtout, la raison exacte pour laquelle je lui raconte tout sur moi m'échappe. Penny demande et je réponds. Devant elle, ma langue n'arrive pas à rester immobile, dans tous les sens du terme. Je lui dis pour la bague, cette pacotille en argent que je garde autour du cou, l'unique chose innocente que ma mère m'a laissée, l'unique chose qui n'a pas été achetée avec l'argent des putassiers de passage. Et j'inclus aussi mon père parmi les putassiers arrivés et disparus. Elle m'écoute, elle m'écoute toujours avec une attention qui a l'air sincère. Elle me parle de la même manière et ses mots me permettent de me souvenir de choses, de moments mis de côté au fond d'un

tiroir.

Elle m'écoute, me parle, puis elle s'endort, je la prends dans mes bras et je la porte sur son lit, en laissant la télévision allumée, en bruit de fond ronronnant. Je devrais m'en aller, franchir le seuil de la maison ou le rebord de la fenêtre, comme il convient de le faire et comme me le crie mon cerveau.

*Bon sang, Marcus, barre-toi. Tu as fait tout ce que tu pouvais faire. Plus, c'est insensé, plus, c'est pour les perdants.*

Il devrait en être ainsi, mais malgré toutes les voix et les discours valant un million de dollars qui résonnent, je décide de rester et m'allonge sur le lit à côté d'elle. En la regardant respirer, je n'ai pas l'impression de perdre quelque chose. J'ai le sentiment d'être au bord d'un gouffre profond, comme quelqu'un à qui il ne manque pas grand-chose pour tomber dedans à pieds joints. Mais je reste suspendu à ce putain de bord, je ne recule pas, je ne retourne pas sur la terre ferme, car il me semble que si je le faisais, là, je perdrais vraiment.

En attendant, je reste éveillé au cas où le portable sonnerait, comme je le lui ai promis. Je me demande ce qui arrivera demain et le jour suivant encore, quelle tournure prendra ma vie, quel sens elle aura, quels choix je devrai faire, si j'aurai l'envie de les faire et si j'aurai peur. Je ne dors pas, je dors peu désormais, quelques heures à peine et pas toutes les nuits. Je reste en alerte jusqu'à l'aube. Personne n'a appelé. Avant qu'elle se réveille, je m'en vais avec la sensation forte que ce gouffre sera le début de quelque chose et ma fin.

Elle prit le métro pour aller à l'hôpital tôt le matin. Marcus était parti à un moment entre le rêve et la réalité, et Penny choisit de ne pas l'appeler et de ne pas l'impliquer. Elle ne voulait pas s'habituer à avoir besoin de lui, même pour les petites choses, comme se faire accompagner en voiture dans un lieu où elle pouvait très bien aller avec le métro. Elle devait commencer à s'organiser seule : le travail, les sorties, les soins de sa grand-mère. Il n'en avait rien à faire, de sa vie à elle ; il n'était qu'un cadeau de passage, un soleil éblouissant allumé pour une durée limitée. Bientôt, il allait partir, et ce qu'elle était devenue au cours de ces deux mois partirait aussi avec lui. La Penny qui avait aimé pour la première fois, qui était devenue une femme, qui avait désiré, qui était dotée d'un corps fait aussi pour éprouver des sensations agréables et pas seulement pour se sentir un malheureux petit canard. La Penny qui ressentait une tendresse sans bornes pour quelqu'un qui ne devrait pas la susciter, quelqu'un à l'aspect barbare, de guerrier et de dompteur de dragons. La Penny un peu princesse, désirée, caressée, touchée, regardée comme on regarde une femme. Cette Penny-là allait bientôt ouvrir une grande malle et elle se mettrait dedans, pour s'y s'endormir comme une vieille robe de mariée laissée dans du camphre.

Elle devait s'habituer et ainsi, elle sortit sous une pluie persistante.

Sa grand-mère avait repris connaissance. Les nouvelles données par le médecin étaient encourageantes. Heureusement et peut-être miraculeusement, il n'y avait aucune conséquence grave. Elle allait rester à l'hôpital encore quelques jours et à son retour à la maison, elle allait devoir prendre une montagne de médicaments.

En voyant la douce Barbie, toute pâle, lui ressemblant tellement à l'exception des longs cheveux désormais un peu emmêlés, Penny versa un petit flot de larmes.

— Merci d’être restée avec moi, lui murmura-t-elle, mais Barbie ne l’entendit pas, elle entendait seulement le bruit de ses sanglots.

— Je pense que j’ai été un peu malade, lui dit sa grand-mère avec un sourire malicieux. J’ai peut-être mangé trop de gâteau pour ma fête d’anniversaire. Cependant, on ne fête ses dix-huit ans qu’une seule fois.

— La prochaine fois, tu en mangeras moins, d’accord ? murmura Penny. Tu vas devoir rester quelques jours, comme ça, tu te reposes, tu te remets sur pied et ensuite on rentre à la maison.

— Très bien, mais tu fermes bien la porte à clef la nuit, tu éteins la bonbonne de gaz et dis à Marcus de te tenir compagnie.

— Tu te souviens de Marcus ? lui demanda Penny, un peu perturbée par l’étrange sélection faite par l’esprit de sa grand-mère.

Elle croyait être une jeune fille de dix-huit ans un peu trop gourmande, rescapée d’un gavage à sa fête d’anniversaire, et pourtant Marcus était encore dans ses pensées.

— Mais bien sûr trésor, c’est ce beau garçon qui vit à l’étage du dessus. Celui qui est amoureux de toi.

— Euh... oui..., bredouilla Penny.

Ça aurait été mieux si elle l’avait oublié, pour ne pas avoir à lui expliquer quelques jours plus tard pourquoi il était parti.

Elle quitta l’hôpital après quelques heures, plus tranquille et plus optimiste. La pluie tombait, s’arrêtait et tombait encore. Emmitouflée dans un duffle-coat rouge, la capuche sur la tête et la mèche vert vif qui en sortait, elle pensa aux dernières paroles du médecin. Il était impossible de laisser sa grand-mère seule. Elle avait besoin d’une assistance continue. Retourner au Well Purple était hors de question, elle allait devoir se trouver un autre travail. Une voisine pouvait tenir compagnie à Barbie pendant la journée et elle était certaine que les messieurs de l’immeuble auraient volontiers accepté de l’aider, mais il était impensable de trouver quelqu’un qui les assiste de nuit, sans une rétribution. Finalement, Marcus avait gagné.



Elle ne se rendit pas tout de suite compte de l’endroit où elle allait, jusqu’à ce qu’elle se retrouve devant la vitrine avec le chat doré qui souriait sous ses longues moustaches. Le Gold Cat était plein à cette heure-là. L’air vintage qui le caractérisait, avec le papier peint jaune moutarde décoré de

fleurs psychédéliques, les grands lustres en forme de boîtes rectangulaires, les petites étagères et, le long des murs, de nombreux posters qui représentaient des affiches de films des années soixante-dix, attirait une clientèle jeune et vive. Sherrie servait les tables, aidée par une femme qui devait avoir la quarantaine, habillée avec le même uniforme jaune et une coiffure volumineuse semblable à la sienne. Beaucoup de clients étaient des femmes et Penny pensa qu'elles se sentaient à leur aise dans un établissement géré par d'autres femmes, ni jeunes ni belles, qui ne créaient pas un climat de compétition, pas même esthétique.

Dès qu'elle entra, Sherrie la reconnut tout de suite et alla vers elle avec un sourire.

— Va t'asseoir, trésor, il y a une table libre juste pour toi. J'arrive tout de suite.

Elle s'avança à l'intérieur du restaurant, entre le comptoir et un juke-box doré, peut-être pas opérationnel mais mis là pour créer une bonne atmosphère. Elle jeta un coup d'œil au menu, bien qu'elle ne soit pas venue pour manger. Au bout d'un moment, Sherrie s'approcha de sa table, vive comme une jeune fille de vingt ans en dépit de sa chevelure couleur coquille d'œuf, et la première chose qu'elle dit fut :

— Marcus n'est pas avec toi ?

Penny rougit comme une petite fille prise en flagrant délit en train d'embrasser la photo de sa star préférée.

— Euh... non.

— Dommage, je voulais lui demander un service. Ce matin, un objet très joli que j'ai acheté sur Internet m'a été livré et je voulais lui demander s'il pouvait me l'apporter chez moi. Pour moi, il est un peu lourd et je sais qu'il a une voiture. Mais comment se fait-il que vous ne soyez pas ensemble ?

Pénélope haussa les épaules : elle se sentait tellement fatiguée que ce mouvement ridicule lui sembla être un tremblement de terre. En quelques mots, elle lui raconta ce qui était arrivé à sa grand-mère, et la gentille Sherrie qui avait, on ne sait pour quelle raison mystérieuse, un faible pour elle s'assit à côté d'elle et lui serra le bras avec sa petite main osseuse.

— Oh, mon beau trésor, tu verras que très vite elle ira mieux et rentrera à la maison. Le pire est sûrement passé.

— Je le sais, je l'espère, mais je n'ai qu'elle et je n'arrive pas à contenir une peur folle de la perdre.

— Marcus est là. À deux, c'est plus facile. Il t'aidera. Il a de larges épaules et un cœur énorme. Tu as ta grand-mère, mais tu l'as lui aussi maintenant ; et moi, si cela te convient.

Pénélope la regarda comme une petite fille effrayée devant la photo d'une mère lointaine. En un instant, sans que ses pensées ne lui donnent le moindre préavis, elle sentit son visage s'empourprer, et ses yeux s'inondèrent de larmes sincères. Cette femme, une ancienne prostituée, qui aurait eu plus d'un million de raisons de développer une personnalité cynique, était au contraire une des personnes les plus douces qu'elle avait jamais rencontrées. Ça lui semblait comme un don merveilleux qu'elle lui offre son affection. Mais ce qui était encore plus merveilleux, c'était qu'elle tienne pour acquis que Marcus veuille lui donner la sienne. Elle et M. Malkovich n'avaient pas compris ce que Marcus voulait faire de son futur. Ils pensaient vraiment qu'il se serait arrêté dans cette ville, prisonnier d'une vie répétitive, seulement pour rester avec elle ? Elle fut presque tentée de le dire à Sherrie, de lui expliquer avec le ton d'un adulte qui raconte à un enfant la vérité sur la petite souris, que les miroirs magiques, les princesses aux pantoufles de vair et les haricots d'où germent des plantes grimpanes qui vont jusqu'à toucher le ciel cessent d'exister au-delà de sept ans. Mais Sherrie était tellement convaincue et tellement romantique qu'il lui sembla cruel de lui enlever ses illusions. Aussi, elle se tut et commanda une part de cheese-cake.

Quand Sherrie revint, avec une énorme part de ce dessert blanc garni de myrtilles, Penny rassembla son courage et lui demanda :

— Vous n'auriez pas besoin d'une autre serveuse ici ?

Sherrie saisit tout de suite le sens de sa question et lui sourit avec bienveillance.

— Tu as besoin d'un travail ?

— Oui, mais d'ici quelques jours seulement, quand l'état de ma grand-mère se sera un peu stabilisé. Est-ce que tu penses que tu pourrais trouver une petite place pour moi ?

— J'en parle avec Lorna et je te le fais savoir. Mais de toute façon je dirais que oui, là où il y a de la place pour deux, il y en a pour trois. Et puis, je te l'ai déjà dit, si tu es spéciale pour Marcus, tu es aussi spéciale pour moi.

Pénélope la remercia, ses yeux écarquillés et limpides tellement remplis de reconnaissance que Sherrie lui donna une petite tape sur les cheveux puis alla à une autre table où on l'appelait.

Pendant qu'elle mangeait le bon gâteau, rassurée par l'espoir d'avoir un

travail, elle entendit la sonnerie de son portable. Elle fouilla dans son sac parmi les millions de choses habituelles qui le remplissaient et s'étonna en reconnaissant sur l'écran le numéro d'Igor. Elle répondit après un moment d'hésitation et ils parlèrent un peu de tout et de rien. Soudain, Igor s'exclama d'un seul trait :

— Est-ce que tu veux venir au théâtre avec moi ?

— Quoi ?

— Demain soir, il y a la première du spectacle pour lequel j'ai préparé les décors. Ça te dit de m'accompagner ?

— Euh... je... je ne peux pas. Ma grand-mère est à l'hôpital et...

Igor s'assura que sa grand-mère allait bien en lui posant toutes les questions appropriées et finalement commenta :

— Peut-être que te distraire te ferait du bien, vu que tu ne dois pas aller à l'hôpital la nuit aussi, n'est-ce pas ? Au lieu de rester à la maison toute seule, viens avec moi et relaxe-toi un peu. Qu'est-ce que tu en penses ?

— En réalité, je...

— J'ai compris, le problème n'est pas ta grand-mère, mais Marcus. Il te tient déjà compagnie, je suppose. J'avoue que j'espérais que vous vous seriez séparés, mais vous êtes toujours ensemble, de toute évidence.

— Non, il n'a rien à voir avec ça, mais...

Elle s'arrêta. On aurait dit que le fait de prononcer son nom avait mis en route le mécanisme d'un enchantement, car Marcus, mouillé par la pluie, s'assit en face d'elle à la même table. Il avait une expression renfrognée et l'observait sans même essayer de regarder ailleurs. Il portait un blouson imperméable bleu marine avec une longue fermeture Éclair rouge flamme. Il tenait à la main l'habituel paquet de Chesterfield et le renversa pour faire tomber une cigarette dans sa paume. Il la porta à ses lèvres mais ne l'alluma pas. Penny resta complètement muette pendant quelques instants et Igor l'appela avec insistance.

— Tu es encore là ?

— Oui, je suis là, seulement...

Elle entendit un soupir à l'autre bout du téléphone.

— D'accord, je comprends. Mais si tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

— Je te conseille d'inviter une autre fille.

— Je ne veux pas inviter une autre fille, je veux t'inviter toi.

— Mais ça n'a pas de sens d'attendre que...

Il lui répondit d'un ton toujours joyeux, mais on devinait une fermeté de bagarreur :

— Penny, je t'attends depuis six ans et cinq mois, je peux attendre un jour de plus. Un miracle peut toujours arriver. Je ne désespère pas.

Quand elle raccrocha, embarrassée par cette affirmation qui l'avait fait un peu rougir, elle remarqua que Marcus l'observait toujours. Il s'était appuyé sur la table avec un coude, le menton dans sa main et il jouait nerveusement avec sa cigarette, en la tapant par à-coups sur la petite étagère.

— Salut, lui dit-elle simplement.

Elle était assise le dos contre la paroi, le visage tourné vers la salle et elle ne pouvait pas ignorer les regards des autres clientes, tous dirigés vers eux sans exception, enfin vers lui : petits sourires, coups de coude, mots prononcés à voix basse, commentaires sûrement salaces. Une fille lécha même, avec une lenteur symbolique, la cuillère avec laquelle elle mangeait son yaourt. Penny se demanda si Marcus s'en était rendu compte en entrant et ce qu'en pensait habituellement Francisca : arrivait-elle à supporter le désir que l'on devinait dans tous les yeux posés sur lui, comme si ces inconnues voulaient d'abord le déshabiller par la pensée et ensuite avec les dents ? Mais tout de suite, elle comprit que Francisca attirait sûrement des regards similaires de la part des hommes. Ils étaient pareils tous les deux. C'était un couple pour le moins splendide.

— Tu es allée à l'hôpital ? lui demanda Marcus, rompant le silence d'une voix étrange, comme si derrière cette tentative de gentillesse se cachait le grognement d'un loup. Tout va bien ?

— Oui, elle va bien.

— Je pouvais t'accompagner, il suffisait de me le demander.

— Je voudrais pouvoir te dire que tu es gentil, mais tu as un ton qui fait peur.

Marcus alluma sa cigarette, se moquant de l'interdiction écrite en grosses lettres qui brillait comme un feu rouge sur une plaque en métal suspendue à la paroi juste au-dessus de sa tête.

— Tu parlais avec Igor ? lui demanda-t-il entre deux bouffées, pendant que Penny s'occupait des restes du gâteau.

— Tout à fait.

— J'ai essayé de t'appeler toute la matinée, mais tu ne m'as pas répondu.

— Oh... excuse-moi. J'ai baissé le volume de mon portable à l'hôpital

et je ne l'ai pas entendu.

— Igor, tu l'as entendu, lui.

Marcus s'avança au-dessus de la table. Il allait lui dire quelque chose et vu le regard qu'il avait, ça ne devait pas être quelque chose de gentil, mais Sherrie arriva à ce moment-là et l'interrompit.

— Mon garçon ! lui dit-elle. Comme je suis contente quand je vous vois ensemble ! Cependant, tu dois éteindre cette cigarette, on ne fume pas ici. Dis-le lui Penny, fumer est mauvais pour la santé.

— Je crains qu'en lui disant, il fume deux fois plus, juste pour me contrarier, commenta Penny. Combien est-ce que je te dois pour le gâteau ?

— Rien du tout, ma petite. Marcus, est-ce que tu pourrais me rendre un grand service, mon enfant ? Là-bas, j'ai un petit cadeau que je me suis fait, acheté sur eBay. Est-ce que tu pourrais le mettre dans ta voiture et l'apporter chez moi ? Je te donne les clefs. Mais fais attention, c'est fragile, il est fait de miroirs et si tu le casses, tu auras sept ans de malheur !

Marcus, sa cigarette encore allumée en bouche, acquiesça lentement. Pendant qu'il parlait avec Sherrie, il serra le bras de Penny, l'empêchant de s'en aller. Juste par ce contact, malgré la pluie froide qui tombait dehors, le soleil entra dans le sang de Penny et envahit tout son corps.



Sherrie habitait au bord de la mer. Elle avait commandé sur eBay une de ces énormes boules à facettes pour les discothèques, venues tout droit des années soixante-dix, avec toutes ses paillettes et tous ses miroirs brillants. Tout en recommandant de ne pas la casser, Sherrie avait un regard inquiet, comme celui d'une mère qui ne sait pas si son enfant sera en sécurité.

Pendant le voyage en voiture, la pluie continua à tomber, rythmée par le tonnerre. Au bout d'un moment, ayant ruminé sa question depuis trop longtemps et ne réussissant plus à la garder pour lui, Marcus lui demanda sans tourner autour du pot :

— Il voulait quoi ?

— Qui ?

— Tu sais très bien qui. Igor.

Penny secoua la tête de manière presque imperceptible, regardant par la fenêtre.

— Pourquoi est-ce que tu fais une fixation sur lui ?

Il se moqua de sa question et lui adressa plutôt un clin d'œil brusque, l'œil brillant de colère.

— Il t'a invitée à sortir ? insista-t-il.

— Oui.

— Quand ? Où ?

— Je ne te demande pas quand tu pars et où tu vas.

— Mais moi oui. Tu penses faire quoi ?

— Rien du tout. Il voulait qu'on se voie demain soir et je lui ai répondu non.

Marcus serra le volant très fort. Penny l'observa discrètement. Il paraissait fatigué, avec deux cernes profonds qu'elle n'avait jamais remarqués, comme s'il avait dormi peu et mal, mais pas depuis une nuit seulement. Elle retint l'instinct naturel de lui effleurer la main qui bougeait sur le boîtier de vitesses.

— Avant que tu partes, est-ce que je peux faire une photo de toi ? lui demanda-t-elle.

Il se tourna brusquement, hagard, comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Ensuite, pendant qu'il se retournait vers la route, son visage s'assombrit encore plus.

— J'en ai besoin, lui expliqua Penny. Je ne la garderai que pour moi et je te promets que je ne te volerai pas ton âme.

Sans même la regarder, Marcus murmura d'un ton sévère :

— Peut-être que tu me l'as déjà volée.

— Je ne suis pas une sorcière. Je veux juste un souvenir...

Elle était sûre qu'elle ne l'oublierait jamais, mais elle ne voulait pas courir le risque de terminer comme sa grand-mère qui ne comptait que sur sa mauvaise mémoire. Elle avait besoin d'une preuve, quelque chose qui, dans cinquante ans, lui démontrerait de manière concrète que Marcus avait bel et bien existé et qu'il n'avait pas été seulement le fruit de son imagination romantique.

À ce moment-là, ils arrivèrent à la plage. La maison de Sherrie était une espèce de cabane en bois sur pilotis, plantée directement dans le sable, la langue de la mer l'effleurant presque. La pluie s'était accordé une trêve et le ciel arborait un faible rayon de soleil. Penny se demanda ce qu'éprouvait Sherrie à se réveiller tous les jours devant tant de beauté. Après des années de compromis entre le besoin et l'horreur, elle avait peut-être voulu s'offrir la perfection innocente de la nature.

Marcus porta l'énorme boîte dans la maison. Le logement de Sherrie était petit et agréable, peint dans des tons vifs, orange, rouges et bleu de Perse, avec de nombreux éléments inspirés des années soixante-dix. Sur un canapé rayé et multicolore, un chat doré qui ressemblait à celui peint sur la vitrine du Gold Cat leur adressa un regard absent et se mit à se lécher lentement les pattes.

Quand ils ressortirent, ils étaient sur le point de rentrer dans la voiture lorsque Penny prit Marcus par le poignet et lui dit d'un ton suppliant :

— On fait une promenade ?

Il l'observa comme il l'avait fait jusque-là, avec ce même regard qui semblait saigner.

— D'accord, dit-il.

À la lumière du jour, son visage avait l'air encore plus fatigué.

Ils marchèrent le long de la plage mouillée. L'océan était furieux et mugissait sur les cailloux du rivage. Penny mit sa capuche pendant que ses cheveux serpentaient autour d'elle, et sa mèche vert émeraude termina dans sa bouche. Elle se serra contre le bras de Marcus qui marchait sans parler, les mains dans les poches, les yeux baissés et tournés vers ses chaussures qui s'enfonçaient dans le sable.

Sans s'en rendre compte, elle commença à lui parler. Si elle devait s'attarder sur sa vie, sa grand-mère malade, le prochain départ de Marcus, sur ce qui lui serait resté de ces deux mois époustouflants, elle se serait mise à pleurer, à pleurer vraiment, pas seulement des larmes et des sanglots mais quelque chose de plus, quelque chose de pire. Peut-être qu'elle serait tombée sur le sable et elle lui aurait dit : « Je t'aime. Ne t'en va pas ! Comment est-ce que je vais faire pour vivre sans mon cœur ? »

Ainsi, pour ne pas être tentée, elle parla d'autres choses, elle commenta la beauté de l'océan, du ciel, du port de plaisance que l'on apercevait au loin, des bateaux de pêche, des mouettes, des coquillages qu'elle imaginait abandonnés sur le rivage par des sirènes.

Tout à coup, au milieu de tout ce bavardage vain, alors qu'il recommençait à pleuvoir, Marcus s'arrêta soudainement. Pénélope tressaillit, craignant d'avoir dit quelque chose de déplaisant, même si elle n'avait parlé que de futilités. Elle le retrouva devant elle, si grand et massif qu'il la protégeait du vent qui lui frappait le dos. Ses mains toujours dans les poches, il la fixait comme s'il voulait et devait dire quelque chose d'important.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle, de plus en plus préoccupée par ses

cernes bruns, sa barbe désormais assez longue pour ne plus être le fruit du calcul mais de l'abandon, et ses lèvres serrées.

Pendant un moment, il ne dit rien, ne fit rien. Il continua à la regarder et Penny vit l'océan agité se refléter dans ses yeux argentés. Puis, soudainement, Marcus sortit les mains de ses poches et la serra dans ses bras, tellement fort que c'était comme s'il la transformait en une partie de lui-même, et il l'embrassa sur la bouche.

Penny s'abandonna, liée à sa langue et à son âme, le sentant très proche, comme s'il était en elle, comme s'ils étaient nus et enlacés.

Finalement, il la tenait encore serrée, contre sa poitrine, une main sur sa nuque et Penny ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas, fut l'unique réponse qu'elle obtint.

— Tu m'as l'air étrange. Il s'est passé quelque chose ?

— C'est l'enfer dans ma tête.

— Tu veux m'en parler ?

— Non, je dois essayer de m'en sortir, d'une manière ou d'une autre, autrement je vais suffoquer.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Non, c'est moi.

— Comment ça ?

— Venir dans cette ville, dans ce maudit immeuble, t'avoir permis de me pourrir l'esprit.

Pénélope tressaillit, comme s'il l'avait giflée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Marcus l'interrompit, en lui posant un doigt sur la bouche. Il avait une expression qui n'était pas romantique du tout, en dépit du baiser qu'il venait de lui donner. Il paraissait furieux et malheureux. Sans lui permettre de parler, il dit d'un ton péremptoire :

— Allons-y avant que le démon ne me pousse à dire quelque chose que je regretterai toute ma vie.



En voiture, il ne dit plus rien, malgré de nombreuses sollicitations, et dès qu'ils arrivèrent à leur immeuble, Marcus se réfugia dans sa mansarde comme s'il la fuyait. Penny ne cessa pas d'y penser. Même pendant qu'elle

était à la bibliothèque, elle réfléchissait à ses dernières paroles. À quoi faisait-il allusion ? Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

Ce fut pendant qu'elle reposait sur l'étagère un exemplaire de *Jane Eyre*, qu'une idée complètement folle lui traversa l'esprit en songeant à Rochester. Elle repensa aux manières brusques d'Edward envers Jane, à son faux intérêt pour la belle Blanche. Elle repensa aussi à son tourment et à sa douleur secrète, à sa jalousie envers St. John.

Une émotion à l'eau de rose et dangereuse commença à apparaître dans son cœur.

Est-il amoureux de moi ?

*Peut-être que Marcus est amoureux de moi ?*

Elle travailla la tête dans les nuages, excitée, agitée et pleine d'espoir. Son cœur battait comme un marteau-piqueur. La malchance voulut qu'il y ait beaucoup de travail ce jour-là, mais elle était tellement heureuse que ça ne la dérangerait pas. Sa grand-mère allait mieux et elle rentrerait bientôt chez eux, et peut-être que Marcus l'aimait.

*Marcus, Marcus, Marcus.*

Elle arriva à l'heure du dîner le sourire aux lèvres, un sourire tellement figé qu'il avait l'air tatoué et rempli d'excitation. Dès son retour, elle ne passa pas à son appartement, elle alla directement au grenier, avala les marches de l'escalier en colimaçon quatre à quatre comme une adolescente amoureuse.

Elle frappa à la porte avec beaucoup d'énergie.

*Dès qu'il ouvre, je lui saute au cou, je l'embrasse et je lui dis que je l'aime !*

Mais là, sur ce palier, devant cette porte, son bonheur disparut comme une tresse décoiffée par le vent. Ce ne fut pas Marcus qui lui ouvrit.

Ce fut Francisca.

Elle était revenue, belle, brune et énervée.

Elle portait un T-shirt de Marcus, celui qu'il avait sous son pull le matin même sur la plage, et rien d'autre. Elle avait une cigarette allumée entre ses doigts et la fumée sortait de sa bouche, naturellement écarlate.

Des vêtements jonchaient le sol derrière elle : des jeans, un pull-over, des collants, des chaussures. Des sous-vêtements avaient volé un peu partout, dispersés au hasard dans la pièce.

À part elle, il y avait Marcus, assis sur le bord du lit, bouleversé, comme quelqu'un qui vient de faire l'amour pour la première fois depuis quatre ans

et deux mois. Nu mis à part ses tatouages et les articulations de ses mains recouvertes par les bandes blanches qu'il utilisait pour donner des coups de poing sur le sac.

Francisca lui adressa un regard qui n'essayait même pas de cacher une expression de triomphe silencieux. Penny entrouvrit la bouche, se sentant soudainement faible et embarrassée à la limite de la suffocation.

— Je... euh... excusez-moi... ne... voulais... pas... vous déranger. Bien... bienvenue, bredouilla-t-elle.

Il lui sembla que Marcus la fixa un instant. Ce fut comme s'il avait enfoncé une main entre ses côtes et lui avait arraché son cœur. Elle le vit presque, blessé dans sa main, écrasé et puis jeté dans l'escalier.

Alors, muette et vaincue, elle leur tourna le dos et descendit les marches en fer. Son esprit était une peinture, autrefois flamboyante et désormais rongée par l'acide. Elle ne fit que se répéter : « Fais attention à ne pas tomber, fais attention à ne pas tomber », mais à peine était-elle rentrée chez elle qu'elle s'effondra comme une marionnette dont les fils avaient été coupés d'un coup de lame.

24

## **Marcus**

Désormais, je ne dors plus, je suis fatigué et stressé. J'éprouve des choses que je n'ai jamais ressenties avant et je ne veux pas, bordel, je ne veux pas. Je ne supporte pas d'être dépassé par un sentiment que je ne réussis pas à dominer. Mon amour pour Francisca ne m'a jamais transformé en une proie, ne m'a jamais fait me sentir comme si j'étais sur le point de me briser ou de suffoquer. Nous avons besoin de nous renforcer et nous nous soutenions mutuellement en faisant équipe. Avec un passé similaire, nous nous regardions et chacun de nous voyait son propre reflet dans les yeux de l'autre.

Mais je n'ai pas besoin de Penny pour survivre. Elle ne me donne rien que je ne puisse trouver ailleurs. Elle n'est pas comme moi : elle a un passé différent du mien, il n'y a rien du tout qui nous unit. Nous ne parlons pas la même langue, nous sommes complètement différents. Nous nous connaissons depuis deux mois, même le temps ne nous lie pas.

Et pourtant, elle me manque, je dois la revoir, la toucher, l'entendre parler, la prendre.

Ça ne va pas bien, mais pas bien du tout. Je veux être libre, manger, boire, fumer, dormir, baiser, partir aux quatre coins du monde, cesser de penser à des choses qui m'anéantissent, des choses comme : *Et si je restais ?*

Rester où ? Ici ? Jamais de la vie !

*Jamais. De. La. Vie. Même. Si. On. Me. Pendait.*

Même mort, je m'échapperai de ce lieu et je n'y reviendrai plus jamais. Dans quelques jours, je le ferai et rien ne me retiendra.

En attendant cependant, je la cherche partout : chez elle, à l'hôpital, à la bibliothèque, je l'appelle sur son portable mais elle ne répond pas. Finalement, je vais au petit restaurant de Sherrie par hasard, et je la vois.

Elle est assise à une table, le téléphone à l'oreille. J'ai l'intuition qu'elle parle avec ce salaud d'Igor. Elle ignore mes appels, mais à lui, elle répond. Une fureur animale monte en moi. C'est une autre de ces sensations inexplicables qui m'affaiblissent. Je suis jaloux ? Ça n'a pas de sens. Je n'ai jamais été jaloux de Francisca, et pourtant, elle est belle à couper le souffle, il lui suffit de marcher pour transformer les hommes en armes chargées. Et je suis jaloux de cette fille-là ? D'une fille quelconque, petite, maigre comme un clou, aux cheveux ridicules et aux yeux de faon orphelin ?

Ça ne va pas bien, non, ça ne va vraiment pas bien du tout. J'ai envie de tuer Igor de mes propres mains.

J'accepte qu'on se promène sur la plage. Je l'écoute pendant qu'elle parle, qu'elle sourit, qu'elle me montre l'eau et les coquillages. Une envie furieuse de l'embrasser m'assaille. Je voudrais la jeter sur le sable mouillé, lui enlever son pantalon et grogner dans son corps, qui est seulement le mien. Mais je dois m'arrêter. Je ne peux pas continuer comme ça, déjà comme ça c'est trop. Je dois trouver un moyen, n'importe lequel, pour la sortir de ma tête et redevenir moi-même, car je risque de devenir fou.



Il ne me reste plus qu'à massacrer le sac. L'exercice physique me calme un peu, distrait mon sang, me change les idées. Soudain, quelqu'un frappe à la porte. Ça ne peut être que Penny. Je lui dirai de ne plus monter, que je m'en vais demain, de foutre le camp et alors que je le pense, je n'ai qu'une envie c'est d'arriver à la porte, de la faire entrer, de la mettre dans un coin et de l'embrasser.

Puis j'ouvre la porte.

Mais ce n'est pas Penny.

C'est Francisca.



Je l'observe pendant quelques secondes, comme si elle était une apparition. Elle me regarde en souriant, elle penche la tête d'un côté et puis jette par terre le sac en toile qu'elle a sur ses épaules. Sa beauté est dévastatrice : les yeux noirs et tyranniques, le nez frémissant, les lèvres rouges comme le feu et le corps d'une pouliche sauvage. D'un bon, elle me saute dessus, enroulant ses jambes autour de ma taille. Elle ne dit rien, ne demande rien, elle m'embrasse comme si elle avait soif depuis un siècle. J'avais oublié le goût de sa langue, la frénésie de sa bouche et ses ongles qui me griffent le dos.

Nous finissons sur le sol. Elle enlève son pull-over, son jean, ses chaussures et elle est nue sur moi. Elle me lèche et m'avale. Puis elle se met sur moi, me prend et se met à bouger comme elle seule sait le faire, dans une danse effrontée.

À la fin, elle me fixe, en sueur et déchaînée, plus belle que dans mes souvenirs.

— Je t'ai manqué ? me demande-t-elle.

— Tu es sortie plus tôt ? lui demandé-je à mon tour.

Elle plisse le front et prend cette expression de battante que je connais bien, ce froncement de sourcils d'une tireuse d'élite prête à faire feu sur quelqu'un.

— Je t'ai posé une question, *mi amor*, me dit-elle, en me regardant avec ses magnifiques yeux de meurtrière : Je t'ai manqué ?

— Tu m'as manqué, répliqué-je, mais en le disant, je me rends compte que c'est la première fois que je lui mens.

Pour être honnête, ces dernières semaines, je n'ai fait que penser à l'autre. Mais en la voyant, en me rappelant soudainement tout ce qui nous unit, je me rends compte que c'est elle ma copine, seulement elle. Nous avons cent univers en commun. Elle est mon salut, le remède contre le mal qui m'a dévasté ces derniers temps, le remède contre Penny. « Je suis toi et tu es moi », ajouté-je, caressant son flanc. Nous nous le disions souvent, avant, c'était notre manière spéciale pour dire « je t'aime ». Je le dis et je pense que je suis libre, que pour moi seule Francisca existe, voilà, maintenant je le sais.

Francisca sourit et se lève. Elle se déplace nue dans la pièce, souple, musclée, solide et excitante. Elle prend une de mes cigarettes du paquet sur la table, elle la porte à ses lèvres, l'allume et la fume.

— Tu es un apollon, *mi amor*, commente-t-elle finalement, en m'observant. Eh oui, je suis sortie plus tôt, j'ai décidé de ne rien te dire et de te faire une surprise. Et heureusement, ce n'est pas toi qui m'as fait une surprise. Je pensais trouver cette petite *chica* dans ton lit.

Je ris et pendant que je ris, il me semble avoir du mal à le faire, comme si les muscles de mes joues ne collaboraient pas.

— Tu l'as baisée ? me demande-t-elle ensuite, pendant qu'elle m'observe, attentive, la cigarette entre deux doigts, soufflant la fumée du coin des lèvres.

Alors je prends une cigarette du même paquet et je l'allume en touchant l'extrémité de la sienne. Ensuite, je m'assieds sur le bord du lit et je sens ma voix tranchante lui répondre :

— J'ai seulement tenu ma queue au chaud. Mais maintenant finissons-en avec cet interrogatoire, j'ai l'impression d'être revenu dans cette putain de prison.

Francisca émet un petit rire amusé. Juste après, quelqu'un frappe à la porte.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle a déjà enfilé mon T-shirt posé sur le canapé et ouvert la porte violemment.

Derrière la porte, il y a Penny, arborant un sourire radieux qui meurt immédiatement sur ses lèvres. Elle regarde Francisca, puis moi et regarde encore Francisca. Elle comprend en trois secondes que tout est fini, en admettant que quelque chose avait commencé. Elle bredouille quelques mots confus et s'en va en s'excusant.

Pendant qu'elle s'en va, je sens mon esprit crier : *Penny*. Je serre le poing avec beaucoup de force, j'assassine l'envie instinctive de la suivre, de l'arrêter dans l'escalier. Cela n'aurait pas de sens. Je ne lui dois aucune explication. Ma copine, c'est Francisca, cette belle guerrière aux longues jambes, pas cette petite chose fragile qui vient de s'en aller. Nous nous sommes seulement amusés, c'était clair depuis le début. Je ne lui dois rien, encore moins des explications. Je ne la reverrai plus jamais, le jeu est fini pour toujours.

Elle resta immobile là où elle était tombée, adossée contre la porte d'entrée, recroquevillée sur elle-même, pendant un long moment. Pendant tout ce temps-là, il lui sembla n'avoir pensé à rien, peut-être même ne pas avoir respiré. Elle avait l'esprit obscurci par la douleur et la panique. Tout était fini. Plus jamais elle ne le reverrait, ne l'embrasserait ou ne le toucherait. Marcus et Francisca repartiraient très bientôt. Ensemble, c'était un couple parfait, un maudit couple parfait.

Et elle, elle était une vraie idiote. Seule une idiote aurait pu croire, même pour seulement quelques merveilleuses heures, qu'un homme comme Marcus puisse éprouver pour elle quelque chose de plus qu'un vague désir avec une date d'expiration. Par quoi s'était-elle laissée avoir ? Par les tourments secrets d'Edward Rochester ? Quelle stupidité abyssale...

Après tout ce temps où le plus petit craquement la faisait sursauter à cause de son habituel espoir coriace : l'espoir que Marcus serait descendu et lui aurait dit qu'il l'aimait, qu'il l'aimait, qu'il l'aimait, en dépit de Francisca, contre Francisca, contre tout ce putain de monde, elle se leva et s'enferma dans la salle de bains.

Elle resta sous la douche et sortit juste avant que l'eau se transforme en une cascade de pluie glacée. Ensuite, elle s'essuya avec des gestes lents et mécaniques. Elle alla dans le lit de sa grand-mère, car elle ne voulait pas rester dans sa chambre, il y avait trop de souvenirs emprisonnés entre ces murs et l'escalier de secours.

Cachée sous les couvertures, dans le lit de Barbie, elle pleura toutes les larmes inventées par Dieu. Elle repensa à tous les moments qu'ils avaient passés ensemble : leur rencontre, les premières bagarres, le premier baiser et la première fois.

Même si ça lui faisait mal, elle se demanda ce qu'ils étaient en train de

faire. Faisaient-ils de nouveau l'amour ? Dormaient-ils enlacés ? Dînaient-ils ensemble, en riant et en se racontant leurs quatre années passées loin de l'autre ? Quand repartiraient-ils ?

*Est-ce que Marcus pensera quelquefois à moi ?*

*Est-ce que je cesserai de pleurer tôt ou tard ?*



Elle sortit de la maison très tôt pour se rendre à l'hôpital. Elle avait dormi à peine une heure, répartie en dizaines de minutes de sommeil léger et agité.

Elle passa toute la matinée avec Barbie. Elle ne mangea rien et but seulement une quantité excessive de café pris au distributeur automatique de l'hôpital. Sa grand-mère passait sa journée à faire de longues siestes, entrecoupées de moments de bavardages confus. Pendant un moment d'éveil, elle se mit à pleurer désespérément, criant que son fils était mort, comme si c'était arrivé juste avant et non il y a presque vingt ans. Penny l'enlaça et pleura avec elle.

En rentrant chez elle, elle se sentait faible comme une petite fille qui a eu une forte fièvre et a vomi toute la nuit. Elle parcourut les escaliers avec lenteur, craignant de rencontrer Marcus, espérant le rencontrer. Cependant, quand elle fut sur son palier, au lieu de rentrer chez elle, de s'enfermer et de tout laisser sortir, elle se laissa détourner par une tentation délirante.

Elle monta l'escalier en colimaçon silencieusement et appuya l'oreille contre la porte de la mansarde. Ce qu'elle entendit fut la fin de tous ses espoirs. Marcus et Francisca faisaient l'amour, les cris ne trompaient pas. Elle ne douta pas un instant qu'ils étaient en train de le faire depuis des heures : des heures dédiées à se retrouver après des années de séparation forcée.

Elle posa une main sur sa bouche pour s'empêcher de hurler. Elle voulait dire son nom, même si elle ne savait pas très bien pourquoi, peut-être parce qu'en le prononçant elle aurait l'impression qu'il existait encore et qu'il ne faisait pas seulement partie d'un tout petit passé mort et enterré en une seule nuit.

Mais elle resta silencieuse. Elle rentra chez elle en tremblant. Elle eut envie de vomir et régurgita le café et une mare d'acide. Elle se regarda ensuite dans le miroir : elle vit ses yeux frappés par la tristesse, ses lèvres gonflées et blêmes, son nez ressemblant à une prune violette, sa mèche verte

commençant à se décolorer, virant au bleu gris, plus gris que bleu. Elle pensa qu'elle ne méritait pas tout ça. Trop de douleur à la fois : elle ne méritait pas tout ça.

Ainsi, elle fit quelque chose qu'en temps normal elle n'aurait jamais fait.

Elle téléphona à Igor. Ils se mirent d'accord pour se voir le soir même. Il sembla très heureux de l'appel, croyant à un miracle.

Les heures suivantes, Penny se prépara avec soin – elle se maquilla même – et mit l'unique robe provocante qu'elle possédait. Celle que Marcus avait critiquée, le fourreau en velours vert, utilisé à tort pour aller voir Francisca en prison. Elle se plaisait en se regardant dans le miroir. C'était assez moult et court pour suggérer une intention précise : elle coucherait avec Igor – par désespoir, par vengeance, pour oublier – et elle ne reviendrait pas en arrière.



Igor arriva, ponctuel, arborant un sourire triomphant. Il descendit de la voiture et lui tendit le bras, lui ouvrant la portière côté passager comme un gentleman. Il portait un imperméable sur son jean et un chapeau genre Borsalino.

Pendant qu'elle montait dans la voiture, le cœur de Penny se serra. La main d'Igor l'empêcha de tomber, sans qu'il comprenne pourquoi elle tombait ou peut-être en pensant que c'était la faute de ses bottes à talons hauts. En réalité, à quelques mètres d'eux, sur le trottoir, il y avait Marcus et Francisca. Ils marchaient l'un à côté de l'autre en tenant des sacs, comme s'ils avaient fait les courses. Ce détail familier hurlait : « Nous ne faisons pas que l'amour ensemble, nous mangeons et respirons ensemble, nous sommes une seule entité », lui fit encore plus mal que leurs gémissements entendus à travers la porte.

Toutefois, Penny fit comme si elle ne les avait pas vus. Elle fit semblant d'être heureuse de sortir pour son premier vrai rendez-vous avec l'amour de ses seize ans et de ne voir rien d'autre que lui. Elle feignit d'être une jeune fille de vingt-deux ans désinvolte, qui portait une robe verte, une mèche verte décolorée et un manteau rose assorti à son chapeau. Avec toutes ces couleurs, elle exprimait son bonheur. Elle se pencha même et embrassa Igor sur la joue, dangereusement près de ses lèvres. La voiture se déplaça rapidement,

éloignant la tentation de l'observer dans le rétroviseur.

*Qui sait quand ils partiront*, se demanda-t-elle dans un sursaut de nostalgie.

Mais ensuite, elle se dit qu'elle ne voulait pas le savoir, elle ne devait pas le savoir. Elle devait vivre et c'est tout, s'amuser avec Igor cette nuit-là, s'amuser à fond et tout recommencer à zéro.



## *Marcus*

Francisca dort, mais moi je n'y arrive pas. C'est presque l'aube et je tourne en rond, je me sens comme une bête dans une cage très étroite. Je fume, je fume et je fume encore. Parfois, je m'arrête devant la porte et je suis sur le point de l'ouvrir pour aller à l'étage du dessous. Non, je ne dois pas le faire. Ma copine est ici, pas ailleurs. Je l'ai attendue pendant quatre ans, je ne vais pas tout foutre en l'air pour une petite garce quelconque. Par moments, je voudrais me frapper sur le crâne, pour qu'elle en sorte. Tout ceci n'a vraiment aucun sens, c'est une folie totale, une maladie. Je suis ici avec la femme la plus sexy du monde et je ne fais que penser à cette idiote. Deux mois suffisent-ils pour transformer un homme en un être fou à lier qui s'est complètement perdu ? Non, ils ne suffisent pas, ils ne peuvent pas, et comme ils ne suffisent pas, ça ne peut pas être ce que je crois et ça ne peut pas durer. C'est une folie passagère, si je la garde à l'écart, ça passera.

Dans le frigo, j'ai des bouteilles de bière. J'en ouvre une et je la bois. Francisca se lève et me rejoint. Nous fumons, buvons, rions et baisons. C'est ça, la vie que je veux. Demain nous partirons sans prévenir personne. Demain, nous ne serons plus là. Nous n'avons pas le droit comme je suis en liberté conditionnelle, mais nous nous foutons des règles. D'accord, je suis bourré après quatre bières et un peu de ce bon vieux Johnnie Walker, mais si une chose est vraie en étant sobre, elle l'est aussi en étant ivre : c'est mieux de mourir en fuyant que de vivre en prison.



Finalement, j'ai dormi, assommé par l'alcool et le sexe. Je me réveille et il fait noir, soit c'est encore la nuit, soit c'est de nouveau la nuit. Il me semble que l'on a dormi pendant des heures. Je me lève et j'ai la tête qui tourne : autrefois, je tenais mieux le whisky, mais maintenant, après quatre ans et deux mois de sobriété, j'avoue me sentir comme une merde. Une douche froide et ça va déjà mieux. Il faut que je sorte acheter quelque chose à manger.

Pendant que je m'habille, Francisca se réveille.

— Attends-moi, je prends une douche et je viens avec toi.

Nous descendons l'escalier et ce faisant, j'ignore délibérément la porte d'entrée de Penny. Je tiens entre mes doigts une cigarette, je continue à

marcher et tout ce qu'il y a derrière cette porte peut aller se faire foutre. Heureusement, nous ne rencontrons personne, je n'ai pas envie de croiser un vieillard qui veut s'occuper de mes affaires.

Dehors, il ne pleut pas, mais l'air est glacé. Le magasin n'est pas loin et nous y allons à pied. C'est étrange de parcourir cette rue avec Francisca, de la voir de nouveau à côté de moi. Je remercie *Johnnie* pour le service qu'il m'a rendu : il m'a laissé encore assez confus pour m'empêcher de m'attarder sur des choses superflues, qui incluent Penny.

Mais pendant que nous rentrons, chacun de nous tenant un sac en papier rempli de hamburgers géants, de frites, de tomates, de crackers et de fromage à tartiner, le sujet « penser à Penny » devient alors impossible à éviter.

Parce que je la vois devant moi, au pied de l'immeuble, et elle n'est pas seule. Elle entre dans une voiture et Igor lui ouvre la portière pour la faire monter. Elle sourit, il sourit et je cesse de sourire. La garce, elle est habillée comme le jour où nous sommes allés à la prison, elle s'est maquillée et elle l'embrasse sur la joue. Elle est entrée dans la voiture et il ressemble à un athlète qui a gagné une compétition. Puis ils partent et je veux savoir où ils vont. Tout de suite. Qu'ont-ils l'intention de faire ? S'il la touche, je lui arrache le bras. Ces pensées passent dans ma tête rapidement, en l'espace d'une demi-minute, pendant que je suis immobile sur le trottoir en train d'observer la voiture qui s'éloigne. Le whisky ne suffit plus, je me sens soudainement dégrisé, comme si j'avais bu des hectolitres de café. En même temps, pendant ce moment infernal, tout se brouille devant moi. Ce n'est pas à cause de l'alcool mais d'une jalousie homicide qui me dévore.

Je me dirige vers chez moi, je monte l'escalier et je ne remarque pas Francisca jusqu'à ce que je sois de nouveau dans l'appartement. Je lâche le sac sur la table et j'ai l'impression de souffrir d'une espèce de fièvre. C'est alors que je la vois à côté de moi, elle me fixe.

— Tu es amoureux de cette fille ? me demande-t-elle, directe, sans demi-mesure.

Je me mets à rire, un petit rire rempli de sel et de vengeance.

— Mais de quoi tu parles ? m'exclamé-je en cherchant une cigarette.

*Où est-ce que j'ai mis mon paquet ? Où est-ce que j'ai mis ce putain de paquet ?*

Je le trouve et j'en sors une, je l'allume, je la fume, je ris pendant que Francisca ne rit pas du tout.

— De cette fille-là ? Non, mais tu l'as vue ?

— Oui, je l'ai vue et j'ai aussi vu comment tu la regardais.

— Et comment est-ce que je la regardais ? demandé-je d'un ton détaché. Sherrie et elle sont en compétition pour raconter la plus grosse connerie.

— Comme tu aurais dû me regarder quand je suis revenue.

— Ne dis pas de conneries, Fran.

— Et alors, est-ce qu'on peut savoir ce que tu as ?

— Rien, je n'ai rien, d'accord ?

— Tu as baisé avec d'autres filles à part elle ?

Cette question me fait sursauter.

— Quoi...

— Il ne me semble pas que ce soit une réponse compliquée. Depuis que tu te l'es faite, est-ce que tu as baisé avec d'autres filles ou juste avec elle ?

— Seulement avec elle, avoué-je, mais cela ne signifie rien.

— Tu l'as embrassée pendant que vous faisiez l'amour ?

— Fran, ça suffit maintenant, tu me casses les couilles avec cet interrogatoire.

— Non, s'il y a une personne ici qui en a vraiment marre, c'est moi. Et ce n'est pas un interrogatoire, je veux seulement comprendre ce qui t'arrive. Je ne t'ai jamais vu comme ça.

— C'est-à-dire ?

— Bouleversé, tes mains tremblent, tu as un regard encore plus terrible que le jour où nous avons tué ce type. Est-ce que tu l'as embrassée pendant que tu la baisais ?

— Oui, mais ça signifie quoi ?

— Je ne sais pas, mais je veux savoir si j'ai encore une place dans ta vie.

— Bien sûr que tu l'as ! D'accord, je n'ai baisé qu'avec Penny et je l'ai embrassée. Mais de là à me demander si...

— Donc, par exemple, si je te disais « partons maintenant, là, tout de suite, efface-la, tu ne sauras jamais où elle est allée ce soir ni ce qu'elle a fait avec ce type et tu ne la reverras plus », qu'est-ce que tu me répondrais ?

Je ris, éteignant nerveusement ma cigarette dans une cannette de bière vide.

— Je te répondrais d'accord ! Partons même tout de suite ! Je prépare mon sac et on met les voiles ! Mais vraiment, tu penses que je... que je m'intéresse à... à cette fille-là ? Tu as perdu la tête Fran. Nous nous sommes fréquentés seulement parce qu'elle me payait ! Et je me la suis faite en plus.

Quel est le problème ? Je pensais que tu te moquais de l'endroit où je garais ma queue quand tu n'es pas là.

— Ta queue, oui, mais je ne me moque pas de l'endroit où tu gares ton cœur.

Je ris encore plus fort et je me fais peur à moi-même, parce que cette voix, tranchante, qui en un seul rire semble capable de couper un diamant, a l'air d'être celle d'un diable qui n'a plus aucun espoir.

— Je prépare mes affaires et on y va, d'accord ? Comme ça, tu cesses de raconter des conneries, dis-je catégoriquement.

Je prends mon sac et je commence à le remplir avec des gestes furieux, démonstratifs. Mais, pendant que je le fais, tournant le dos à Francisca qui reste silencieuse, je n'arrive pas à m'ôter de la tête l'image de ces deux-là, devant l'immeuble. Elle riait, elle riait ! Elle était heureuse, elle l'a embrassé près de ses lèvres et je mettrais ma main au feu que d'ici ce soir il va essayer de se la faire. Comme ce n'est pas un idiot, il ne sera pas violent comme Grant et elle dira oui, elle dira oui et elle s'ouvrira pour lui comme elle s'est ouverte pour moi.

Je m'arrête et je jette le sac contre le mur avec une violence bestiale. Un juron diabolique sort de ma bouche pendant que je frappe le sac avec tellement de force que ça le balance sur le sol qui vibre et craque, comme un arbre qui tombe.

Francisca est immobile au milieu de la pièce, la tête haute, fière, lucide. Impitoyable comme elle l'a toujours été, elle revient à l'attaque : — Tu es amoureux d'elle, Marcus ?

Alors, c'est inutile de tourner autour du pot. C'est inutile de soulever la poussière, d'affronter le brouillard, de dresser des défenses et de donner un autre sens à une chose qui n'en a qu'un seul. Je ne lui ai jamais menti et je ne veux pas le faire aujourd'hui. C'est seulement que je n'avais pas compris. Bordel de merde, je n'avais pas compris.

À ce moment-là, finalement, j'entends ma voix haletante et désespérée qui dit seulement : « Oui » et puis ajoute « Pardonne-moi ». Ensuite, sans me retourner, je saisis mon blouson, les clés de la voiture et je sors de l'immeuble, en courant comme si ma vie en dépendait.

Le spectacle pour lequel Igor avait monté le décor lui fit plus de mal que de bien. C'était l'histoire d'une femme qui part à la recherche du grand amour et qui avant de le trouver, fait l'expérience d'une longue liste d'amours factices, par moments tragique et par moments hilarante. Le tout sur fond de musiques exécutées par un orchestre qui jouait sur scène et dans un décor peint à la main, dans un style qui imitait les coups de pinceau riches et vifs de Van Gogh.

Assise au deuxième rang, à côté d'Igor, dans un petit théâtre accueillant tapissé tout en bleu, Penny se força à sourire. Elle avait mis son portable sur silencieux, pour ne pas déranger les autres spectateurs. De temps en temps, elle le regardait dans la crainte de recevoir un appel de l'hôpital et elle fut très étonnée d'y trouver le nom de Marcus. La tentation de le rappeler fut grande, mais elle ne céda pas à cette petite bataille intérieure. Peut-être qu'il voulait seulement savoir comment elle allait, s'excuser ou la saluer parce qu'il était sur le point de partir.

*Il m'aimait bien à sa manière. Ce n'est pas de sa faute si je ne suis pas Francisca. Mais je n'ai plus envie de l'entendre.*

Peu importait la raison de cet appel, elle s'en moquait. Ils n'avaient plus rien à se dire.

À la fin du spectacle, Igor lui présenta la troupe. Penny serra toutes les mains et sourit les joues tendues, se rendant compte que la représentation continuait et que désormais c'était elle qui tenait le rôle principal. Elle fit semblant d'être joyeuse et sympathique, dans cette maudite robe trop courte qui lui arrivait à la ceinture dès qu'elle faisait un pas, avec ses lèvres maquillées et son cœur en noir et blanc. Heureusement, Igor n'avait pas l'air de le remarquer : c'était l'avantage de jamais avoir été une fille particulièrement vive, comme celles qui sont au centre de l'attention du

groupe. En effet, quand ces dernières se taisent, leur silence résonne. Après toutes ces politesses, ces tapes dans le dos, ces compliments réciproques et ces sourires forcés, ils sortirent.

— Veux-tu venir dîner chez moi ? lui demanda Igor. Je suis un excellent cuisinier, mets-moi à l'épreuve.

Penny accepta tout de suite, en pensant que le destin était un putain d'entremetteur. Il favorisait sa décision de coucher avec Igor. Ou peut-être que s'étant habillée comme une fille qui met seulement une culotte, elle lui avait simplement transmis un message clair qu'il avait attrapé au vol.

Ainsi, ils allèrent chez lui et Penny remarqua tout de suite que son appartement était petit mais coloré et original : des tableaux abstraits, certainement peints par lui, avec les mêmes coups de pinceau denses qu'il y avait sur les décors, une table basse fabriquée avec la porte d'une grange, une paroi remplie d'inscriptions – des phrases extraites de poèmes célèbres – tracées à la main sur un mur qui était une mosaïque de petites briques en relief. Même les verres étaient extravagants, quelques-uns avaient l'air alambiqués, d'autres ressemblaient à d'énormes glaçons creux à l'intérieur, d'autres encore avaient la forme de corps sinueux de femmes sans tête.

Penny s'assit sur le canapé et Igor lui tendit une bouteille de bière décapsulée. Puis il s'assit à côté d'elle et lui demanda avec sincérité :

— Alors, est-ce que tu veux me dire ce qui s'est passé ?

— Comment ça ?

— Pourquoi est-ce que tu es ici avec moi au lieu d'être avec Marcus ? Tu m'as semblé si catégorique hier que ton coup de fil d'aujourd'hui m'a déconcerté.

— De manière positive, j'espère ?

— Très positive, cependant... pourquoi ce changement soudain ?

— Nous... euh... nous avons rompu.

— Est-ce que je peux te demander ce qui s'est passé ou est-ce que j'aurais l'air trop curieux ?

Penny avala une gorgée de bière et tenta un sourire désinvolte.

— Pas grand-chose. Nous ne nous entendions plus.

— Subitement ? Il me semblait au contraire que vous vous entendiez très bien.

— En fait, on y... on y pensait depuis un petit moment déjà. C'était seulement une attirance physique, rien de plus et je veux plus.

Soudain, Igor allongea un bras et lui prit la main.

— Les miracles arrivent donc. Sache que je suis un type à qui on peut demander plus. Je sais que c'est tôt, mais...

— Ce n'est jamais trop tôt, répondit-elle.

Elle était un peu agitée et se demandait que diable signifiait ce commentaire lancé comme ça. Elle l'avait surtout dit pour combler un vide et cacher le fait que son cœur battait la chamade.

— Donc si par exemple je t'embrasse, tu ne penseras pas que je suis un salaud qui essaye de profiter de ta vulnérabilité ?

— Je ne suis pas du tout vulnérable, objecta-t-elle fermement, se sentant fragile comme un château construit avec du sable mouillé.

Igor sourit tout en continuant de la tenir par la main.

— Je vais vraiment essayer, bien entendu, mais je ne veux pas que ça. Tu me plais sérieusement, tu m'as toujours plu, depuis que je t'ai vue la première fois. Tu avais seize ans, une tresse sur une épaule et tu portais un manteau bleu ciel avec de gros boutons sur le bord.

— Tu t'en souviens encore ? Ma grand-mère me l'avait cousu. Mais après avoir vu comment Rebecca l'observait, je ne l'ai plus porté. Elle m'a fait me sentir comme si j'étais une pauvre réfugiée.

— Au contraire, tu étais délicieuse et tellement originale, si différente des autres, tellement différente que j'ai bu les mensonges de Rebecca. Je n'étais qu'un gamin. J'ai été stupide, j'aurais dû quand même me rapprocher de toi.

Penny lui sourit du mieux qu'elle put à ce moment-là.

— Approche-toi maintenant, l'invita-t-elle.

Igor ne se le fit pas répéter deux fois. Il se pencha vers elle et l'embrassa sur la bouche.

Penny s'attendit à ce que le monde s'écroule autour d'elle, que son cœur batte la chamade et qu'elle le sente tambouriner dans ses jambes et dans ses bras, mais il n'arriva rien de ce genre. Malgré ça, elle ne laissa pas l'envie de s'enfuir prendre le dessus. Elle devait rester et aller jusqu'au bout. Elle posa à terre la bouteille de bière et s'approcha encore plus de cet ange aux boucles blondes et aux yeux de la couleur des bleuets. Elle l'observa comme si elle l'implorait de lui jeter une corde alors qu'elle tombait dans un abîme. Igor, malgré son apparence de prince de conte de fées, restait un homme, un homme qui en plus avait toujours eu un faible pour elle, et il ne s'arrêta pas pour réfléchir au sens de cette précipitation impulsive entre ses bras. Il l'accueillit et c'est tout.

Sur le canapé, très différent de celui qui se trouvait dans l'appartement de Marcus, pas un deux-places usé et rapiécé, mais une sorte de *dormeuse* confortable à rayures jaune cèdre et indigo, ils se retrouvèrent l'un sur l'autre : Igor la serrant avec une fougue sage, Penny très occupée à remplacer ses souvenirs par un tableau tout blanc. Ce long baiser n'avait pas été horrible, mais ce n'était qu'un baiser. Après cette prise de conscience ajoutée à son impossibilité de perdre la mémoire ou de dévier ses pensées de Marcus, ainsi qu'à ses interrogations incessantes – pourquoi diable l'aimait-elle tellement, comment était-ce possible d'aimer autant et comment pouvait-on tomber amoureux en seulement deux mois – Penny commença à pleurer comme une idiote sans aucun espoir. Igor ne put que le remarquer et il se recula, inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

Allongée sous son poids, elle se débattait comme un papillon de nuit dans un verre retourné. Il s'écarta et Pénélope se leva, les yeux remplis de larmes. Elle ne faisait que répéter :

— Excuse-moi, excuse-moi, excuse-moi.

Elle le répéta pendant qu'elle mettait son manteau, qu'elle s'approchait de la porte, et qu'elle sortait de cette maison et de la vie d'Igor pour toujours.

Elle descendit l'escalier en courant, en continuant de se dire mentalement la même chose. Rien de tout ça n'était la faute d'Igor. Tout était de sa faute à elle : sa manière suffocante d'aimer, son besoin exclusif de Marcus même s'il ne le méritait pas, même s'il était le dernier homme sur terre qui pouvait lui offrir le réconfort et l'espoir d'un foyer, d'un futur.



Elle arriva chez elle bouleversée. Dès qu'elle fut rentrée, elle enleva ses chaussures, les jeta comme si elles la brûlaient. À ce moment-là, elle entendit frapper à la porte. Elle se précipita pour ouvrir comme une enfant, espérant sans aucune raison que ce serait Marcus.

Ce n'était pas de lui.

Sur le seuil, il y avait Francisca et elle était seule. En la voyant, Penny n'arriva pas à retenir un mouvement de stupeur spontané. Elle entrouvrit la bouche et écarquilla les yeux, en la fixant d'un air un peu obtus.

— Je peux entrer ? demanda Francisca, en avançant sans attendre sa permission.

Pénélope se mit sur la défensive.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est moi qui devrais te demander la même chose, *chica*. Qu'est-ce que tu lui veux à Marcus ?

— Je ne lui veux rien.

Ce n'était pas vrai, elle le voulait entièrement, mais pour quelqu'un qui désire emprisonner un arc-en-ciel dans une boîte, tout signifie rien.

Francisca s'assit sur le canapé, relevant ses jambes souples, serrées dans une paire de jeans slim qui faisaient ressortir son corps parfait. Cette familiarité dérangeait et en même temps soulageait Penny. Francisca avait un air naturellement menaçant, elle était si forte et solide, avec une mâchoire volontaire et les yeux plus noirs que l'ébène. Pendant un moment, elle avait craint qu'elle ne veuille l'agresser. Au contraire, son invitée avait l'air d'être là pour parler. Mais parler de quoi ?

— Marcus et moi, nous avons un lien spécial, continua Francisca.

Elle était assise confortablement sur le canapé, comme si c'était elle la maîtresse de maison, pendant que Penny, déchaussée, restait debout : malgré sa position de suprématie, elle se sentait plus petite et sans défense.

— Je le sais. Pourquoi est-ce que tu tiens tellement à me le rappeler ?

Francisca ne répondit pas à sa question, mais continua sur sa lancée :

— Il a besoin de se sentir libre, oppressé par rien ni personne. Il a vécu dans une cage depuis qu'il est né. Il y a tellement de sortes de cages, est-ce que tu le sais ?

— Vraiment, je ne comprends pas ce que...

Francisca ignore encore son interruption.

— Nous nous aimons à notre manière. Nous ne nous étouffons pas, nous ne nous craignons pas et nous ne nous obligeons pas à rester ensemble.

— Je continue à...

— ... ne pas comprendre, je le sais. Mais maintenant, je vais t'expliquer.

Francisca releva une manche de son pull-over et lui montra la cicatrice que Penny avait déjà remarquée en prison.

— Cette cicatrice, je me la suis faite moi-même, j'ai tenté de me tuer quand j'avais douze ans. Mon beau-père abusait tellement de moi que je voulais tout oublier. C'était un homme répugnant mais après la mort de ma mère, j'ai été confiée à lui. Malheureusement j'ai survécu, mais je le lui ai fait payer. J'ai mis le feu à la maison quand il était à l'intérieur. Il n'est pas mort, mais au moins on m'a sortie de là. Le foyer a été mon salut. Marcus a

été le seul à qui j'ai raconté mon histoire sordide. Tous les autres ont cru que j'étais seulement une adolescente ingrate et rebelle. Je pensais que je n'aurais jamais été capable de coucher avec un homme. Mais lui... je le vois, il a l'air d'un assassin, un taureau reproducteur, mais il a guéri mes blessures patiemment. En échange de son amour spécial, je lui ai donné mon amour spécial : un amour très fort mais secret, jamais jaloux, ni déclaré. Parce que je savais que si je le lui avais crié, si j'avais essayé de le retenir, de lui dire que je le voulais seulement pour moi, il se serait sauvé. Il a cette faiblesse : il reste à côté de toi avec toute son âme tant qu'il voit une porte ouverte, une échappatoire, l'air, le vent, la rue. Il est allé avec d'autres femmes, je n'ai jamais exigé l'exclusivité. Si je l'avais fait, peut-être qu'il en aurait tenu compte un moment mais après, il se serait enfui à toutes jambes. Pour le retenir, j'ai dû éviter de le retenir.

Bien qu'elle ne comprenne pas le sens de ce long récit, Penny ne pouvait s'empêcher d'être profondément touchée. Elle observa Francisca, réprimant une envie de pleurer. Pendant une seconde, elle ne vit pas uniquement devant elle une fille superbe et intelligente, mais une petite fille à la merci d'un homme cruel, une petite fille qui essayait de se tuer pour se sauver. Elle imagina Marcus prenant soin d'elle. La pensée qu'il l'avait aimée autant la rendit encore plus faible. Elle semblait être faite d'eau répandue sur ce sol en céramique bon marché, eau et poussière. Ils s'étaient aimés et ils s'aimaient encore, à leur manière, mais c'était une manière spéciale et différente d'un million d'autres manières. Seulement, le sens de cette mise à nu lui échappait.

— Je suis désolée pour toi, dit-elle dans un murmure. Je suis désolée pour vous deux et peut-être que je devrais être désolée aussi pour moi, parce que je ne comprends pas ce que tu veux mais je ne suis sûrement pas très perspicace.

Alors Francisca se leva, de nouveau grande, fière et guerrière et lui dit :

— Je veux que, quand il viendra te dire qu'il veut rester ici avec toi, tu le laisses s'en aller.

Penny vibra et dut se tenir à une chaise pour ne pas tomber. Elle sentit ses joues en feu et une crampe au niveau de son cœur. Elle observa Francisca comme si elle était folle ou ivre, se demandant si elle le faisait par vengeance, si elle voulait la punir d'avoir désiré son homme.

— C'est quoi ? Une plaisanterie ?

Francisca secoua la tête : son visage et ses yeux noirs étaient tellement

sombres qu'elle avait l'air de tout sauf d'une personne qui plaisante.

— Pas du tout. Marcus est convaincu qu'il est amoureux de toi. C'est peut-être le cas ou peut-être pas. Je n'en sais rien, mais ce que je voudrais savoir c'est : est-ce que tu es amoureuse de lui ?

Penny ne lui répondit pas tout de suite. Elle était trop concentrée sur ce que Francisca venait de lui dire.

*Marcus est amoureux de moi ?*

*Peut-être qu'elle est ivre ?*

*De quoi parle-t-elle ?*

*Marcus est amoureux de moi ?*

Sans réussir à l'en empêcher, elle permit à l'espoir de commencer à nourrir ses pensées. Son cœur se mit à battre à cent à l'heure et bourdonnait dans ses oreilles.

— Est-ce que tu l'aimes ? lui demanda encore une fois Francisca.

— Oui, répondit-elle sûre d'elle.

Paradoxalement, Francisca sourit.

— Bien. Comme ça, tu lui diras de s'en aller. Si tu l'aimes, tu ne laisseras pas rester dans ce trou, dans cet immeuble de merde, faire un travail de merde et mener une vie de merde. Si tu l'aimes, tu ne feras pas de lui un prisonnier. Son plus grand rêve a toujours été celui d'être libre. Est-ce que tu veux massacrer son rêve ? Il a le feu aux fesses. Après quatre ans en prison, tu veux l'enfermer dans une prison encore pire ? Qu'est-ce qu'il fera ici ? Le bon garçon qui obéit aux ordres de son agent de probation et qui fait un travail de merde, rentre à la maison rapidement le soir et regarde un stupide programme pour vieux à la télé ? Mais même si tu es égoïste, te rends-tu compte que tu paieras avec les intérêts ? Parce que je le connais, il arrachera ses chaînes tôt ou tard et il s'en ira de toute façon. Parce qu'il veut toujours avoir une fenêtre ouverte, une échappatoire et dans cette vie, quelle échappatoire aurait-il ? Ce serait une mort intérieure, il serait comme un loup enchaîné, un tigre dans une cage pour hamster. À toi de décider si tu veux le garder et risquer de le tuer et de te tuer quand il te quittera de toute façon, ou le laisser s'en aller et montrer que tu tiens vraiment à lui, et aussi que tu es moins idiote que tu en as l'air.

Sur ce, sans rien ajouter, Francisca s'approcha de la porte pour sortir.

— Tu n'es qu'une menteuse, dit Penny.

Francisca secoua la tête.

— Je ne t'ai pas menti.

— Si, tu as dit ne jamais l’avoir obligé à rester avec toi. N’est-ce pas ce que tu es en train de faire ? Seulement, tu ne veux pas te salir les mains.

Francisca l’observa, ses yeux remplis de colère. Pendant une seconde, Penny pensa qu’elle allait mettre de côté son espèce de violence calme pour l’attaquer de manière explicite avec mots et gestes. Au lieu de ça, Francisca continua sa tactique de chantage subtil, avec ce défi digne de Salomon.

— Si tu l’aimes comme tu le dis, tu sauras quoi faire. Je te laisse le soin de prendre la bonne décision.

Ensuite, elle quitta sa maison et sa vie pour toujours.

28

## **Marcus**

Je ne sais pas exactement quelles sont mes intentions, je sais juste que je veux Penny. Je dois la trouver, je dois lui parler. J'essaye de l'appeler sur son portable, mais elle ne répond pas. Soit elle ne m'entend pas, soit elle m'ignore.

Je tourne en voiture sans savoir où aller, comme un fou qui a désormais compris sa folie et ne fait plus rien pour la cacher. Je m'arrête un instant au Well Purple et au Maraja, mais en vain.

Penny n'y est pas et je ne sais pas où elle est. Elle peut être n'importe où, avec ce salaud qui la veut depuis six ans et qui espère se la faire cette nuit. Si je le trouve, je lui refais le portrait.

Étant énervé, ne sachant pas où aller, ne voulant pas rentrer chez moi où Francisca m'observe comme si j'étais un étranger et devant libérer cette colère douloureuse qui me fait me sentir plus ivre que lorsque j'avais bu les bières et le whisky, je décide donc de passer devant le magasin de cette fille, la malheureuse qui vend des breloques.

Je suis chanceux ou malchanceux, cela dépend du point de vue. Cependant, c'est l'heure de la fermeture du magasin et Grant est là, il attend la fille et prétend être un gentleman tout en pensant comment la baiser violemment. Je les vois s'éloigner ensemble dans la voiture de Grant et je suis tellement furieux envers ces types qui exhibent leur caisse de nouveau riche pour compenser le fait qu'ils en ont une toute petite, que je les suis, point barre.

Tout d'un coup, la voiture s'arrête au niveau d'une colline. Une espèce de parc, où les couples viennent sûrement baiser s'ils ne peuvent pas le faire ailleurs. Je me souviens aussitôt de ce que m'a dit Penny, ça ressemble à l'endroit où il l'a amenée, et ma colère s'embrase.

Je les perds de vue pendant un moment. C'est tout noir. Il a éteint les phares et il s'est caché qui sait dans quel trou. Dix minutes se sont écoulées avant que je le retrouve. Mais personne ne lui a dit que si tu veux faire du mal à quelqu'un, tu dois utiliser une voiture un peu moins voyante ?

Je me gare aussi et je descends. Je remarque du mouvement dans l'habitacle et j'entends des voix. En apparence, on a l'impression qu'ils sont seulement très occupés, mais je sais que ce n'est pas le cas. Ensuite j'entends la fille crier et ce n'est pas un cri de plaisir. Je pense à Penny qui a peut-être crié de la même manière et j'ouvre la portière. Le con, il n'a même pas baissé

la sécurité de son côté. En revanche, je suis sûr que du côté de la fille, il n'y a pas d'issue.

Quand j'ouvre, une scène prévisible se tient devant moi. La fille est terrifiée, décoiffée et en sueur : ses yeux grands ouverts et affolés. Le salaud a l'oiseau dehors, mou comme un ver et arbore une expression de pervers. D'accord, maintenant je vais te la faire passer ton envie.

Je le saisis par le col de la chemise et je le sors d'une seule main. Je ne pense pas, je ne raisonne pas, je ne calcule pas les conséquences possibles : si je le tue, je finis de nouveau en prison et si je le massacre sans le tuer, aussi. Mais je m'en fous pour le moment. Je veux seulement le lui faire payer, pour Penny, pour cette fille que je ne connais même pas, pour ma mère, pour toutes les femmes contraintes d'accepter des choses qu'elles ne veulent pas.

Je le plaque contre la voiture et je commence à le ruer de coups. Il n'essaye même pas de se défendre, il se débat tout au plus, terrorisé, hagard, et il n'est pas exclu qu'il se soit pissé dessus. La fille descend de la voiture, elle pleure, son maquillage a coulé, la panique se lit sur son visage. Elle me fixe sans rien dire et pendant un instant, il me semble voir Penny, Penny qui me supplie d'arrêter, comme elle l'a fait au Well Purple, Penny qui me prend un bras et le retient.

Alors, brusquement, je m'arrête. La colère s'évacue de mon corps comme un gaz. Dès que je lâche la prise, Grant tombe par terre. C'est un sac vide qui pue l'urine et la sueur. Il n'a plus l'air d'un petit prince, même faux. Il a l'air d'un sac de merde écrasé. Je le laisse là, comme la merde à laquelle il ressemble et puis je m'adresse à la fille : — Tu veux que je t'accompagne à l'hôpital ?

Elle murmure un faible « non » et ajoute :

— Chez moi, je veux rentrer chez moi.

Quand elle monte volontairement dans ma voiture sans se méfier, je voudrais lui dire qu'il ne faut avoir confiance en personne, même en quelqu'un qui t'a peut-être sauvé la peau. Mais je ne lui dis rien, je lui ferais peur, elle penserait que je veux aussi lui faire du mal. C'est plus facile de penser ça de moi que de Grant. Elle reste silencieuse tout le trajet, tirant sur sa jupe à quatre sous, les mains sur les genoux, le regard fixe en direction de la route. Elle m'indique la porte d'entrée devant laquelle m'arrêter et quand elle descend, elle chancelle un instant comme une poupée qui a une jambe coupée.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui, tout va bien.

— Il y a quelqu'un chez toi ?

— Ma mère.

— Vas-y alors, j'attends que tu rentres.

Elle acquiesce et se dirige vers la porte d'entrée. Après deux pas, elle s'arrête, se penche et me parle par la fenêtre dont la vitre est baissée.

— Est-ce que tu es un ange ? me demande-t-elle.

Penny aussi me l'avait demandé la première fois qu'on s'est rencontrés, dans le noir de l'escalier. Non, je ne suis pas un ange, je ne l'ai jamais été. Il n'y a rien d'angélique dans ma vie. Je suis surtout un putain de diable. Mais je ne dis rien, j'ébauche un vague sourire pendant qu'elle s'en va. Je la laisse avec l'illusion d'avoir rencontré un esprit protecteur, un bon, même s'il n'y a que haine et vengeance en moi.

Et ensuite, je pense que non, il n'y a pas que cela. Il y a aussi l'amour. Un amour pour lequel je n'étais pas préparé, imprévu et incroyablement violent. Il est différent de ce que j'éprouve pour Francisca. Nouveau et dangereux, parce que j'ai l'impression d'être sans aucune protection, comme un soldat sans arme et sans bouclier. Je l'ai laissé entrer en moi et dans ma vie perturbée, je l'ai laissé entrer et maintenant je n'arrive plus à le virer.



Je monte l'escalier de chez nous en courant. Je frappe à sa porte, comme quelqu'un qui a été enterré vivant et qui tente de défoncer le cercueil. Je suis agité, nerveux, en colère. Puis elle m'ouvre. Je la revois et j'ai l'impression de ne pas l'avoir vue depuis des siècles. Elle porte encore sa robe courte, elle est déchaussée et a pleuré. Je m'en rends compte tout de suite. Elle a beaucoup pleuré : le maquillage autour de ses yeux a coulé, elle a les traces laissées par le sel sur sa peau et les lèvres gonflées. J'entre, je ferme la porte et je lui demande : — Que s'est-il passé ?

Elle secoue la tête et m'observe à son tour, angoissée.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes mains ? s'exclame-t-elle très inquiète.

Mes mains ? Je les regarde et je remarque seulement maintenant qu'elles sont tachées de sang. Le sang de Grant, le sang sale qui a jailli de son visage.

— Rien de grave, murmuré-je, en me les frottant.

Je veux comprendre pourquoi elle a pleuré ou je deviens fou.

— Ça ne peut pas être « rien de grave ». Tu as aussi du sang sur ton blouson. Je t'en prie, dis-moi ce qui s'est passé !

— J'ai eu un échange d'opinions avec Grant.

— Comment ça ?

— Je crois qu'il ne sera plus très beau.

— Tu l'as...

— Je ne l'ai pas tué. Malheureusement, il est encore vivant, mais il devra utiliser tout l'argent de son papa pour se faire refaire le visage. Maintenant, dis-moi ce qui t'est arrivé. Igor t'a fait du mal ? Je suis déjà plein de sang, alors un de plus...

Elle secoue encore la tête, plus catégoriquement cette fois. Je m'approche, j'ai envie de la toucher, de la serrer, j'ai envie qu'elle me dise qu'il ne s'est rien passé avec Igor, rien du tout. Mais plus je m'avance, plus elle recule.

*Qu'est-ce que tu m'as fait ? Qu'est-ce que tu veux de moi ? Pourquoi est-ce que tu me tiens en haleine avec tes yeux qui ont pleuré ? Pourquoi est-ce que tu te déplaces, paniquée comme un oisillon qui a peur d'un faucon ? Merde, Penny, mille fois merde, je ne te ferai jamais de mal.*

Et pourtant, elle recule et tout à coup, elle a littéralement le dos contre le mur.

— Tu dois t'en aller, me dit-elle, tout en étant prisonnière.

Mais je ne la touche pas : si elle a peur de moi, même si je ne sais pas pourquoi, je ne la touche pas. Je la regarde seulement, je la regarde et je me rends compte que j'ai peur moi aussi. Bordel, elle est petite et faite uniquement de larmes, et moi qui pourrais démolir le mur, j'ai peur d'elle putain. Alors, en baissant la voix, je lui dis : — Si je te disais... si je te disais que je voulais rester ici ?

Je vois sa gorge bouger, comme si elle avalait une bouchée indigeste. Elle serre les lèvres et pendant un instant, j'ai l'impression que toute la douleur du monde passe à travers son corps. Finalement, elle murmure : — N'importe quoi.

Et mon cœur s'arrête.

— N'importe quoi, continue-t-elle tout de suite après. Et pour quelle raison ?

Je me rends compte que je serre les poings pendant que je le lui révèle : — Pour rester avec toi.

Elle écarquille les yeux, retient sa respiration, baisse la tête et fuit mon

regard.

— N’importe quoi, Marcus, répète-elle.

Je sens comme une tempête dans ma poitrine, une fureur et un désespoir qui s’unissent. J’allonge mon bras et je l’enfonce presque dans la paroi derrière elle tandis que de l’autre main, je lève son menton. Ce contact avec moi la fait trembler. Elle me scrute d’un air méprisant.

— Et quand est-ce que tu l’as compris ? Avant ou après avoir baisé avec Francisca ?

Je tiens son visage bien qu’elle essaye de se dégager pour se sauver. Petite, petite Penny. Est-ce que soixante misérables jours, une miette de temps, un claquement de doigts peuvent transformer ce qui fait le monde intérieur de quelqu’un depuis vingt-cinq ans ?

— Après, lui réponds-je me rendant compte que ma réponse lui semblera absurde.

Mais c’est ainsi. La certitude, je l’ai eue après. Ce n’était tout d’abord qu’un parasite, une insinuation, une blessure, puis une vérité sanglante.

— Mais désormais je te veux toi, je veux seulement toi.

Elle tremble, tremble et tremble encore. J’essaye de l’enlacer, mais elle m’éloigne en se débattant. Je lui fais mal ? Je l’incommode ? Quoi ? Quoi, bon sang ?

— Moi, par contre, j’ai compris le contraire après avoir baisé avec Igor, dit-elle.

J’ai une réaction immédiate, instinctive. Mon poing percute le mur, tout droit, comme un bélier. Tout de suite, je m’éloigne d’elle, je m’éloigne parce que je ressens un tremblement de terre en moi, parce que je suis le tremblement de terre. Je frappe une chaise quelconque et je l’envoie en l’air violemment. J’ai la sensation que mes bras brûlent. La pensée de Penny et Igor ensemble m’est insupportable. Pendant quelques minutes, la lumière de ma raison s’éteint. Je tourne en rond comme un ours qui a une flèche plantée dans le cœur. Elle me dit quelque chose, mais je ne l’écoute pas. Je suis assommé par les bruits de mon corps : mes artères qui pompent du sang, les battements dans ma poitrine, même le grincement de mes dents, le fléchissement de mes muscles et le craquement de mes os.

Au bout d’un moment, je m’ordonne de retrouver cette lumière perdue. Cela n’a pas de sens de se mettre en colère comme ça. C’est l’hôpital qui se moque de la charité. Je l’ai fait avec Francisca il y a seulement quelques heures et pas qu’une fois. Mais comment lui expliquer que je l’ai fait

seulement parce que je suis un homme ; elle m'a sauté dessus, je l'ai aimée et je devais comprendre ? J'ai aimé et j'aimerai toujours Francisca, même si c'est différent de cet amour-là.

Alors je me rends compte que de découvrir que Penny a couché avec Igor n'est pas la pire des choses qui vient d'arriver, mais bien ce qu'elle a compris ensuite. *Elle a compris le contraire*. Le contraire de quoi ?

— Le contraire de quoi ? braillé-je.

Penny fait une grimace que je ne réussis pas à interpréter, que je n'ai pas l'intention d'interpréter et affirme catégoriquement, à voix haute, d'un ton un peu hystérique : — Je ne veux pas de toi.

Je m'arrête au milieu de la pièce. Je cligne des yeux, comme si je voulais mieux cadrer une scène floue. Je la regarde, elle me regarde, acquiesce et ajoute : — Nous avons baisé, Marcus, et c'était génial mais j'ai besoin de quelqu'un comme Igor. Je me sens en sécurité avec lui. Tu es doué au lit et tu es sans aucun doute un apollon mais, admettons-le, tu es allé en prison, tu as un travail de merde, tu te bats avec tout le monde et nous n'avons rien en commun. Igor, je le connais depuis des années, et toi depuis quand ? Deux mois à peine ? Juste le temps d'avoir une aventure excitante, mais certainement pas assez pour trouver le grand amour.

Elle n'a même pas fini de parler que je suis sur elle. Je la coince de nouveau dans un angle. Un seul mot clignote dans ma tête : *Garce. Garce. Garce*. Et ensuite... *bon sang, je t'aime, petite garce*. Je te hais, mais je t'aime. Je lui serre le cou avec les doigts d'une main. Je sens sa gorge bouger. Nous sommes tellement proches que nos respirations se mêlent.

Je voudrais faire quelque chose – l'embrasser, la baiser, l'insulter –, mais je ne fais rien. Je me sens exactement comme un arbre frappé par la foudre. J'ai un brasier dans ma poitrine et mes pensées, qui se heurtent entre elles, ne me permettent pas de comprendre quoi que ce soit.

Je sais seulement qu'elle ne me veut pas.

Alors, j'éclate de rire, un rire faux parce que je n'ai aucune envie de rire. Je recule, je laisse sa fine gorge et je la fixe pendant un instant qui va me tuer pour un siècle. Je la fixe et je pense que c'est la dernière fois que je la vois – ses cheveux couleur feu, ses lèvres couleur pêche, ses yeux pleins de tendresse et de colère, surtout de furie maintenant, son corps qui n'est plus seulement mien. C'est la dernière fois que je la vois et j'ai l'impression que le monde est un puits dans lequel je vais tomber dans exactement une minute, dès que je m'en irai d'ici. Je sors de chez elle en claquant la porte. Je ne la

reverrai plus jamais.

Je rejoins la mansarde en retenant ma respiration. Francisca est là et attend. Je la regarde et je lui dis : — Partons tout de suite.

Et je pense que j'ai le temps de mourir demain.



## *Francisca*

Dès que je l'ai vue, je l'ai haïe. Sans savoir très bien pourquoi, ou peut-être que je le savais. Ça me dérangeait que Marcus lui ait parlé de lui, de nous. Mais je ne pouvais pas me montrer jalouse, je ne l'ai jamais fait. En effet, quand je lui ai écrit, je n'ai pas exprimé tout le feu que j'avais en moi. J'ai étouffé l'incendie. Je lui ai parlé de nous de manière générale, je lui ai dit comment était la vie en prison, je l'ai informé de ce que j'allais lui faire une fois sortie. Je l'aurais mangé tout cru.

En recevant sa réponse, j'aurais voulu casser les barreaux qui me retenaient et sortir tout de suite, parce que sa lettre était un concentré de conneries inutiles : des conneries sur sa vie, sur sa maison, sur le fait qu'il m'attendait. Il n'a même pas fait une seule allusion à ce putain de visage d'ange. Une page de conneries en apparence ardentes mais en réalité retenues, comme s'il avait peur en se laissant aller de me faire comprendre quelque chose d'autre. Qu'est-ce que je ne devais *pas* comprendre ? Qu'il était en train de tomber amoureux de cette fille-là ?

Je ne crois pas qu'il l'ait fait exprès. Vraiment pas. Mais on ne vit pas pendant vingt-quatre ans dans un monde de merde qui vous apprend à être attentive à la moindre virgule – parce que si tu ne l'es pas, tu y laisses ta peau – sans comprendre tout de suite ce qu'il y a à comprendre. Tu deviens maligne. Et quand tu aimes aussi fort que ça, tu deviens deux fois plus maligne.

Ça fait treize ans que je ne ris plus.

Marcus est le seul homme qui a touché mon corps sans le salir.

Je ne supporte pas d'être touchée par d'autres personnes, même par mégarde et encore moins par quelqu'un qui le fait exprès. S'il ne l'avait pas tué ce bâtard, à l'extérieur de cet établissement, je l'aurais tué moi-même.

Je hais même les gens qui me fixent dans la rue.

Je hais qu'on me prenne en photo.

Je hais tous ceux qui veulent me kidnapper, me voler, m'arrêter ou me fouiller.

Il est le seul que j'ai.

Mais désormais, je ne suis plus la seule qu'il a.



Je sors quelques jours plus tôt que prévu et je le rejoins, espérant lui faire une surprise. Mais la surprise, c'est lui qui me la fait. Il est étonné, oui, mais pas de la manière que j'espérais. Ses yeux cachent un million d'énigmes. Il fait l'amour comme si c'était un devoir.

La nuit, je le regarde, en feignant de dormir. Il fume et il est plongé dans le feu de l'enfer. Puis, il prend une bière dans le frigo. Nous buvons comme au bon vieux temps et finalement, il est libéré. Mais cela ne me reconforte pas. Qu'il me baise très bien seulement quand il est ivre ne me reconforte pas du tout.



Nous allons acheter quelque chose à nous mettre sous la dent et là, sur ce trottoir, le cadre devient tellement clair que j'ai failli vomir. Je reconnais le putain de visage d'ange à quelques mètres de nous. Elle est avec un jeune homme. Ils montent en voiture et s'en vont.

Marcus a le visage d'un assassin qui veut faire couler du sang comme d'autres sèment du blé. Je vois comme il les regarde, comme il la regarde elle. Mes jambes tremblent, je me sens soudainement vide, vide, tellement vide et énervée, et plus seule qu'une petite fille violée qui se taille les veines avec une lame de rasoir. Quand nous montons, je lui pose la question. Il est inutile de tourner autour du pot et de faire semblant qu'il ne s'est pas passé quatre ans et deux mois, surtout deux satanés mois. Au début, il continue de marcher sur cette maudite paroi de glace, mais ensuite il glisse. Quand il admet l'aimer, j'ai l'impression de ne plus avoir de lendemain. Je suis encore en prison. Non, pire, je suis encore dans ma chambre avec mon beau-père sur moi.



Elle l'aime. Putain de visage d'ange l'aime. Je la regarde et il ne me reste rien d'autre à faire que d'utiliser cet amour contre elle. Je ne mens pas en lui disant ce que je lui dis, mais j'exagère et je ne lui dis pas le secret le plus douloureux. Je ne lui révèle pas ce que j'ai lu dans ses yeux, l'amour affamé, la jalousie et une fragilité inattendue et terrifiante. Elle m'écoute, me croit et j'en ai la preuve après.

En effet, quelques heures plus tard, Marcus rentre finalement à la

maison. La glace et l'acier sont revenus dans ses yeux. Il ramasse ses affaires et les met dans le sac qu'il avait jeté contre le mur plus tôt dans la soirée. Je ramasse les miennes et nous nous en allons.

Penny se tourna un instant vers la vitrine pour observer l'orage qui grondait avec une impétuosité furieuse. Elle se demanda où le soleil était passé. Elle avait même oublié la sensation de la chaleur sur ses joues et la beauté du monde illuminé. Elle ne voyait rien d'autre que la pluie depuis des jours : cette ville, sans soleil, devenait une impasse grise.

— Mademoiselle, j'attends mon poulet rôti, l'appela une femme robuste.

Pénélope la pria de l'excuser et déposa sous son nez l'assiette avec le plat qu'elle avait commandé.

À ce moment-là, elle le vit devant l'entrée, luttant maladroitement contre les caprices d'un parapluie ballotté par le vent. Il était trempé et son long imperméable couleur kaki n'était pas suffisant pour le protéger de l'inclémence du temps. Il réussit à fermer son parapluie seulement après plusieurs acrobaties. Finalement, il rentra dans l'établissement et le déposa dans un coin, tout dégoulinant.

Il la reconnut tout de suite, là debout au milieu de la salle, vêtue de jaune, avec la petite crête sur ses cheveux et sa mèche verte, désormais devenue gris poussière. Il lui adressa un sourire mouillé et fatigué. Pénélope l'accueillit comme le fait une maîtresse de maison, même si ce n'était pas sa maison et M. Malkovich pas un invité. Il était sûrement là pour le travail. Elle s'attendait à ce qu'il vienne, mais elle était étonnée qu'il ne soit pas venu plus vite. Elle le fit s'asseoir à la table à côté du juke-box et lui demanda si elle pouvait lui apporter du café.

— Peut-être oui, très chaud, merci. J'ai peur d'attraper un rhume. Cependant... je suis ici pour une autre raison.

— Je le sais, lui répondit Penny.

— Je voudrais aussi voir M<sup>me</sup> Gray. Jusqu'à présent, je m'étais limité à

la tenir sous surveillance, j'ai toujours su que Marcus venait la voir. Mais maintenant, c'est vraiment nécessaire que je lui parle.

— Je le pensais aussi, je vais aller la chercher.

— Attends, je préfère d'abord parler avec toi. Est-ce que tu peux t'asseoir un instant ? Comment ça se fait que tu travailles ici ?

— J'ai quitté mon travail de nuit pour m'occuper de ma grand-mère qui est tombée malade. Sherrie m'a pratiquement sauvé la vie en m'engageant. C'est une personne généreuse.

— Je le sais, je ne juge pas les gens par leur passé, mais par leur présent.

— Il serait peut-être mieux de ne pas les juger du tout.

Penny prit la cafetière et lui versa une grande tasse de café. Puis elle s'assit devant lui, consciente de ce qui allait se passer. Marcus était parti depuis plus d'une semaine. Il était parti de nuit, silencieux comme un félin. Mais même s'il avait fait du bruit, Penny n'aurait pas pu l'entendre parce que, pendant qu'il s'enfuyait avec Francisca, elle était restée à sangloter sur son lit. Ce soir-là, dès qu'elle était arrivée, Pénélope avait compris que Francisca avait raison. L'emprisonner serait comme le tuer, une mort lente, une succession monotone de privations, une longue suite de jours identiques qui l'aurait très rapidement mené à la haïr. Les lions doivent être libres de vivre dans une savane bestiale, aussi de se faire tuer, pourvu que ce soit une mort sauvage, une mort à la hauteur de leur vie. Le voir blessé après avoir frappé Grant fut la goutte de trop. Si Grant le dénonçait ? Est-ce qu'il irait de nouveau en prison ? Alors qu'il s'enfuit, qu'il suive le vent. Ça n'avait pas été facile. Elle avait pleuré pendant des jours. Elle pleurait encore, chaque fois qu'elle rentrait chez elle et que ses yeux se posaient sur l'escalier en colimaçon qui montait à la mansarde. Elle pleurait aussi à cause des mensonges cruels qu'elle avait dû lui cracher à la figure et pour ses yeux tristes : parce qu'ils étaient vraiment tristes derrière son bouclier de colère.

— Où est Marcus ? lui demanda M. Malkovich après avoir bu à petites gorgées son café bouillant.

Elle lui répondit avec sincérité.

— Je l'ignore.

L'autre secoua la tête d'un air désolé.

— J'espérais qu'il ne commettrait pas une sottise pareille et je craignais le retour de cette jeune fille, Francisca Lopez. Elle lui a toujours fait faire les choses les plus stupides.

— Elle... elle l'aime.

— Si elle l'avait aimé, elle ne l'aurait pas laissé s'enfuir comme ça. Pour quelqu'un qui est en liberté conditionnelle, disparaître sans rien dire à son agent de probation équivaut à une évasion. S'ils le retrouvent, il retourne en prison.

— Peut-être qu'ils ne le retrouveront pas. Ce ne sont pas des terroristes ou des tueurs en série. Je ne pense pas qu'ils ont la police, le FBI et la CIA à leurs trousses. Ce sont des petits pions. S'ils font attention, ils ne les retrouveront jamais.

— Mais quel genre de vie cela peut être, toujours en fuite !

— Une vie excitante.

M. Malkovich parut abasourdi et un peu mélancolique.

— Je croyais que tu l'aimais bien. J'espérais que vous...

— Penser que je l'aimais bien, c'est peu dire, le corrigea Penny. Mais personne ne peut imposer à quelqu'un d'autre son style de vie.

À ce moment-là, une voix les interrompit.

— Ma petite fille, à la table cinq, ils veulent une soupe à l'oignon, dit Sherrie. Est-ce que tu peux la leur apporter ? Bonjour Monsieur Malkovich, cela me semblait bizarre que vous ne soyez pas encore venu nous interroger. Nous ne savons pas où est Marcus et même si nous le savions, nous ne vous le dirions pas. Et ne dérangez plus cette jeune fille, elle est déjà assez bouleversée comme ça. Elle ne mange presque rien, vous voyez comme elle a maigri ?

Monty Malkovich acquiesça, comme s'il remarquait seulement alors combien elle n'allait pas bien. En effet, elle avait perdu du poids, elle était pâle et lente dans ses mouvements. Penny secoua la tête, tandis qu'il semblait attristé.

— Je vais bien. Mais maintenant, je vais servir la soupe à l'oignon à la table cinq, avant que les clients s'impatientent.

Juste avant qu'elle s'éloigne, l'homme l'arrêta.

— Je t'en prie, s'il se manifeste, dis-lui de me contacter. Je n'ai pas encore informé le juge, m'exposant aussi à une procédure disciplinaire. Je l'aime bien ce garçon, mais s'il ne m'aide pas, je ne pourrai pas l'aider beaucoup plus longtemps.

Penny acquiesça en émettant un petit soupir.

— S'il se manifeste, je le lui dirai, mais ça n'arrivera pas. Croyez-moi, Marcus a disparu de nos vies pour toujours.



Les cheveux de Barbie étaient de nouveau soyeux et parfumés à la rose. Penny les lui coiffait longtemps, tous les jours. C'était presque le soir et l'obscurité s'installait dans les rues. Elles étaient assises sur le canapé, en fin de journée, à son retour de la bibliothèque.

Sa grand-mère avait besoin d'aide en permanence et ses pertes de mémoire devenaient de plus en plus inquiétantes. Un matin funeste, en se réveillant, elle avait vu Penny et lui avait demandé : « Qui es-tu ? » Le cœur de Penny était tombé par terre et s'était brisé. Heureusement, après quelques heures, elle l'avait de nouveau reconnue, mais depuis ce jour-là, Penny vivait avec l'angoisse constante de la perdre, pas physiquement car le médecin lui avait assuré qu'avec des traitements, elle pouvait vivre encore longtemps ; mais mentalement. Ses souvenirs faisaient partie d'elle, c'était sa famille, la certitude d'avoir un passé, la certitude même d'exister, d'être une personne qui comptait pour une autre. Mais si Barbie s'en allait, que lui resterait-il ? Un trou noir gigantesque et destructeur.

C'est pourquoi elle restait avec elle à chaque fois qu'elle le pouvait, elle dormait même avec elle. La journée, elle travaillait et puis elle se dépêchait de rentrer, comme une mère qui a des enfants en bas âge dont elle doit s'occuper. Penny était fatiguée et fragile mais elle n'abandonnait pas.

Deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de Marcus. Pendant ces deux mois, elle avait fêté ses vingt-trois ans, Noël était arrivé, puis Noël était passé, une nouvelle année avait commencé et puis la neige était tombée. Grant ne s'était plus manifesté, ni Igor, ni même Marcus. Monty Malkovich lui avait donné son numéro de téléphone et de temps en temps, Penny l'appelait et soupirait de soulagement quand il lui disait que Marcus était encore libre, que personne ne l'avait capturé et remis en prison. Elle espérait qu'il serait toujours libre, vivant et libre.

Mais il lui manquait. Il lui manquait comme la lumière manque aux gens qui vivent au cercle polaire et qui sont dans l'obscurité complète pendant six mois, pas même une aube pendant cent quatre-vingts jours.

Tout d'un coup, pendant qu'elle coiffait toujours la longue chevelure de Barbie, cette dernière lui dit :

— Aujourd'hui, une lettre est arrivée pour moi. C'est peut-être un message d'amour de John ?

— Pour toi ? Est-ce que tu me la montres ? s'exclama Penny.

D'un vieux geste d'une femme qui conserve l'argent dans son décolleté, le considérant comme le lieu le plus sûr au monde, un coffre-fort qu'aucun honnête homme ne violera sans consentement, elle sortit une enveloppe rectangulaire. Ça n'avait pas l'air d'être une lettre d'amour. En effet, elle était adressée à elle, Barbara Rogers, mais avait plutôt l'air d'être un courrier professionnel. Peut-être une sommation de payer ? Quoi ? Penny l'ouvrit craignant une injonction énervante. C'était la lettre d'un avocat qui l'invitait à se rendre à son cabinet, tel jour à telle heure, pour des informations importantes la concernant. Penny ne connaissait pas le nom de cet avocat. Elle demanda à sa grand-mère si ce nom lui disait quelque chose, comptant sur sa mémoire qui conservait intact le passé lointain et certains détails étranges, mais Barbie secoua la tête, sincèrement ignorante.

— Quel dommage qu'elle ne soit pas de John, ajouta-t-elle avec regret.

Penny prit son portable pour appeler le numéro indiqué sur le précieux papier à lettres. Une secrétaire froide lui répondit.

Quand elle découvrit de quoi il s'agissait, elle observa sa grand-mère qui se passait de la poudre parfumée sur les joues et sourit à son image qui se reflétait dans le miroir. Elle pensa que l'amour pouvait être tellement de choses, trop de choses : une blessure qui ne cesse de saigner, un lourd bagage de souvenirs, des remords pour ce que tu as fait et des regrets pour ce que tu aurais voulu faire, mais aussi, et surtout, un mouchoir parfumé qui essuie tes larmes quand la mémoire perd sa couleur et la vie se raccourcit. L'amour est ce trèfle à quatre feuilles doré, cette couverture chaude, cette musique lointaine, ce miracle qui revient un soir, au coucher du soleil, quand tout semble perdu pour toujours et te fait te sentir éternelle pour quelqu'un qui ne t'a jamais oubliée.



## *Francisca*

Quel février de merde ! Mais je ne crois pas que ce soit seulement à cause de février. Ce n'est pas la faute du froid et de la pluie. C'est la faute de Marcus. Nous sommes encore ensemble, mais nous ne sommes plus ensemble. Nous avons traversé sept États. Nous avons fait tellement de petits travaux. Nous avons parcouru des kilomètres à pied et en autobus, car c'est plus facile de se faire arrêter avec une voiture. Nous avons baisé dans une dizaine de motels. Personne ne nous a cherchés. Mais Marcus n'est plus à moi.

Sauf que je ne veux pas le perdre, alors je me contente de ce qu'il propose, de son ombre, de ses regards perdus, d'un sexe hargneux et distant, et de lui qui se lève tout de suite après pour fumer plus loin, qui revient ensuite dormir et se décompose dans un silence total. Une nuit, je ne résiste plus et je m'approche. Marcus est devant la fenêtre, les stores fermés à moitié et dehors, il y a le lugubre panorama d'un parking. Je lui prends la cigarette de la bouche et entre deux bouffées, je lui demande :

— Est-ce que tu penses toujours à Penny ?

Curiosité imprudente. Curiosité suicidaire. C'est une manière idiote, pas digne de Francisca Lopez, de s'humilier et de lui rappeler son triste aveu d'être amoureux, il y a deux mois. Mais je suis tellement différente maintenant, nous sommes tous les deux tellement différents.

Il me fixe, ses yeux ne sont plus que deux fentes.

— Qu'est-ce que tu dis comme conneries ? aboie-t-il soudainement.

Il a une expression colérique qui me fait peur, même à moi.

Je devrais laisser tomber, mais je ne le fais pas, je ne sais pas ce qui me pousse à lui poser cette question.

— Tu avais dit que...

Il rit, me prenant la cigarette de la main et tire dessus à son tour. La fumée l'entoure et puis elle s'échappe par une fente invisible dans la fenêtre.

— J'ai dit une connerie. Compris, non ? continue-t-il. Je ne me rappelle même plus son visage à celle-là. Baiser est seulement baiser. Je me suis tenu en forme pendant deux mois, c'est tout.

Il me fixe, me sourit malicieusement et me serre le poignet avec ses doigts.

Il écrase sa cigarette contre le rebord de la fenêtre, laissant le mégot froissé. Il baisse complètement les stores. Nous finissons de nouveau au lit.

Faire l'amour avec Marcus, c'est comme être dans un ouragan.

Pour moi, il est tout. Ce sexe effréné et plein de sueur est tout. Il est mon ange et mon démon.

Mais quand il me pénètre, j'ai peur. Je voudrais pleurer et l'assaillir de coups de poing. Non pas à cause de la fougue avec laquelle il le fait, mais à cause de ses yeux qui me regardent sans me regarder, ses yeux métalliques qui ne savent pas qui je suis. Il baise avec Penny – ou contre elle, par vengeance – et il ne le sait pas.



Il pleut à verse pendant que nous marchons le long de la rue principale d'une petite ville dont je ne me rappelle même plus le nom. Nous sortons d'un pub où nous avons descendu quelques bières, nous avons regardé autour de nous et avons évité les ennuis. Marcus marche devant moi, d'un pas long et inflexible, pas assez loin pour m'oublier mais assez pour m'ignorer. Malgré le déluge, il s'obstine à essayer d'allumer une cigarette.

— Eh, mon cul que tu y arrives, lui dis-je.

Il regarde le ciel, comme s'il se rendait compte seulement maintenant que Dieu lui envoyait du mauvais temps. Il cligne des yeux et l'eau glisse sur lui, sur ses cils, son nez, sa barbe plus longue que d'habitude et sa parka en cuir.

— C'est vrai, elle est trempée, rétorque-t-il en jetant sa cigarette très loin, dans le fleuve qui coule au milieu de la route.

Puis il baisse les yeux et change d'expression, on aurait dit qu'il avait vu un fantôme. Je regarde dans la même direction et je reste paralysée aussi.

Dans la rue, au milieu de l'eau, il y a une fille. C'est elle ? Non, ce n'est pas elle mais elle lui ressemble tragiquement. Elle est petite, maigre, gauche, avec d'absurdes cheveux châtain colorés en rouge et violet et on ne sait de quelle autre couleur. Quelque chose est tombé par terre et elle se démène comme un cygne disgracieux, tâtonnant dans une flaque. Des livres ? Est-ce possible que ce soient des livres ? Qu'est-ce qu'une idiote fait avec des livres au milieu de la tempête ? Mais ce n'est pas important qui elle est et ce qu'elle fait, ce qui compte, c'est Marcus. Il se souvient très bien d'elle, vu qu'il suffit qu'une fille lui ressemble pour qu'il devienne fou. Marcus se précipite, traverse la rue, passe à gué la boue, se laisse fouetter par la pluie et il a l'air d'un cheval traversant une mer agitée.

Pendant que je le regarde, qu'il se penche pour l'aider et que son dos est un tambour dans les mains de l'orage, pendant que je pense qu'il n'y a rien à faire, que son cœur est resté là-bas, que son corps est resté là-bas et que je me demande ce qu'elle lui a fait – ce que diable cette putain innocente lui a fait –, une voiture débouche de l'angle de la rue. Celui qui la conduit doit être ivre ou fou. Il braque, dérape, soulève de l'eau, puis fonce droit sur eux.

Il y a un silence.

Je crie.

La fille crie.

Marcus ne crie pas et il la pousse avec force, l'envoyant sur le trottoir.

La voiture le percute de plein fouet.

Les livres tombent par terre. Marcus s'écroule comme les livres, parmi les livres, au milieu d'une eau ensanglantée, pendant que la voiture va emboutir le mur de l'autre côté de la route, dans l'écho d'un long coup de klaxon hystérique, et ma voix hurle à tue-tête la fin de tous les espoirs.

Dans le Vermont, le printemps était suspendu entre la neige et les fleurs. La nature cherchait à combattre le froid. En sortant du magasin, un sac rempli de provisions dans les bras, Penny fit attention à ne pas glisser sur la route gelée.

Alors qu'elle allait ouvrir la portière de la voiture, Jacob la rappela en se postant à la porte du magasin : « Penny, tu as oublié ton chocolat ! ».

Elle lui sourit avec gratitude. Jacob était un grand garçon blond, les yeux couleur primevère et deux bras de bûcheron. Il avait un petit béguin pour elle et ils étaient sortis ensemble quelques fois, mais cette amitié affectueuse ne s'était jamais transformée en sentiments romantiques ou passionnés.

Cela convenait très bien à Penny.

Depuis deux ans et trois mois, son cœur était devenu une bonbonnière de glace. Un hiver sinistre s'était installé entre ses côtes et elle n'était plus arrivée à éprouver quelque chose qui ressemblait vaguement à de l'amour. Le seul amour présent dans sa vie avait été celui de Barbie.

Mais maintenant, Barbie aussi était partie. Cela faisait six mois qu'elle était seule, sans liens, si ce n'était avec ses souvenirs.

Elle monta dans son pick-up avec son habituelle réserve hebdomadaire de provisions. Elle s'assit sur le siège, rejetant derrière elle sa longue tresse qui sortait de son petit bonnet de laine rose.

Elle vivait dans le Vermont depuis plus de deux ans désormais. Après avoir accompagné sa grand-mère chez cet avocat, Penny était restée sans voix en découvrant l'importance de la nouvelle qu'il lui avait déjà annoncée au téléphone ; mais pas Barbie. Au contraire, celle-ci avait beaucoup parlé sur un ton plein de douce gratitude mais sans trop d'étonnement, sans l'incrédulité qui accompagne généralement des annonces de ce genre. Peut-

être parce qu'elle avait toujours su que John, ou Thomas, existait vraiment, que son esprit était toujours à cette époque-là, dans ces années romantiques. Ainsi, elle n'avait pas eu le même sursaut que Penny en apprenant que Monsieur Thomas Macruder, défunt depuis peu, jamais marié et sans enfant, avait tout laissé à sa bien-aimée Barbie qu'il n'avait jamais oubliée, c'est-à-dire tous ses biens, tous les rêves qu'il avait cultivés durant sa vie solitaire : une ferme dans le Vermont, une maison en bois blanc, une grange rouge, des érables et des pommiers, des prairies vertes et dorées, de l'espace, de l'air, des montagnes boisées et une immensité qui consolait l'âme.

Elles avaient donc déménagé rapidement. Penny avait récupéré son pendentif et elles s'étaient déplacées comme les oies sauvages. Là, elles avaient vécu dans un isolement total, seulement elles et la nature, sans même un ordinateur, juste un téléphone pour les urgences.

Jusqu'à son dernier jour, Barbie avait cru qu'elle avait seize ans.

Penny n'avait jamais découvert si les confessions de sa grand-mère concernant son passé et Thomas, qui était peut-être son véritable grand-père, étaient vraies. Cependant, il avait d'épais cheveux couleur cuivre, pas blonds comme ceux de Barbie, ni châains comme ceux de ses parents. Pas une preuve scientifique mais un signe suffisant pour l'imagination.

Elle savait seulement que, grâce à cet homme, son rêve secret était devenu réalité. Il existait peut-être vraiment un dieu quelque part, entre les montagnes et la neige, un dieu qui écoutait les prières des mortels et faisait un nœud à son mouchoir pour se souvenir de les réaliser, tôt ou tard. Peut-être était-ce de la magie, le destin, une préméditation des anges. Peut-être. En tout cas, espérer était toujours mieux que mourir de mélancolie.

Et elle continua d'espérer, pendant deux ans et trois mois, sans interruption.



Penny traversa l'arche en bois surmontée de l'enseigne qu'elle avait peinte en rouge. Sous la silhouette stylisée de ce qui semblait être une sirène joyeuse, ressortait l'inscription : MAISON DE BARBIE ET DE THOMAS.

Elle parcourut l'allée entourée de pommiers. Elle se plaça près de la maison, à un endroit qu'elle avait balayé toute seule le matin même, amoncelant la neige d'un côté et la transformant en un petit bonhomme bedonnant, hors saison, dans un accès de folie, comme si sa grand-mère le lui

avait demandé pour pouvoir jouer avec. Elle descendit de la voiture et transporta les sacs de provisions. Autour d'elle, sur des kilomètres, la neige alternait avec des zones herbeuses. Il y avait encore tellement de travail à faire. Elle aurait bien aimé avoir des chevaux. En attendant, elle se contentait d'un chat roux. Elle avait semé de l'avoine, du maïs, des pommes de terre, de l'orge et du blé. Elle cueillait les pommes et vendait celles dont elle n'avait pas besoin. Quelques personnes du village montaient pendant la moisson pour l'aider et elle les payait avec quelques kilos de céréales. Elle projetait de transformer une vieille étable en un petit appartement pour le louer aux touristes qui aimaient la nature et le calme.

Elle entra dans sa maison et Tigre, le chat, se frotta contre ses jambes en faisant une danse sinueuse. Penny lui fit une caresse lente et posa son sac sur la table massive de la cuisine. Pendant qu'elle rangeait les provisions, son regard tomba sur son image qui se reflétait sur le vieux réfrigérateur en inox.

Aucun de ses voisins du Connecticut ne la reconnaîtrait. Le travail physique l'avait rendue plus robuste. Ses joues étaient cramoisies à cause du froid. Elle n'avait plus coupé ses cheveux. Ils lui arrivaient à la taille, lisses, avec des reflets châtain et cuivrés, sans mèche de couleur bizarre. Elle les attachait souvent, comme maintenant, en une tresse imparfaite qui retombait sur une épaule et un sein. Elle portait seulement des jeans, des sweat-shirts, des gants polaires, des parkas à carreaux et des bottes en caoutchouc. Ce n'est pas comme si elle était une fille élégante avant, mais désormais elle était une vraie paysanne, sans aucun maquillage ni manucure loufoque. Ses ongles étaient courts et nus.

À ce moment-là, elle se rendit compte qu'il n'y avait presque plus de bois pour la cheminée. Elle sortit rapidement et rejoignit l'arrière de la maison. Tigre la suivait, comme il le faisait toujours quand le temps était clément. Il évitait la neige, sautait sur les zones vertes de plus en plus larges, cherchait une zone au soleil pour s'y étendre, comme un chat paresseux, un peu chien, à se lécher et à ronronner. Penny prit des bûches et les coupa en deux avec une hachette et une énergie invraisemblable. Le son de la coupe du bois était relaxant.

Soudain, le « chat-chien » s'interrompt en plein milieu d'un bâillement bruyant et se leva, tous les poils de son dos dressés. Il faisait tout le temps ça quand un renard ou un écureuil passait par là, même assez loin d'eux. Elle ramassa la quantité maximale de petit bois qu'elle pouvait transporter, sourit au minou qui continuait à se donner des airs de lion dans la savane et se

retourna pour rentrer chez elle.

Ce fut à ce moment-là qu'elle lâcha tout soudainement, les bouts de bois tombant autour d'elle comme une avalanche de rochers. Elle entrouvrit alors la bouche, écarquilla les yeux et retint une cruelle envie de s'évanouir et de pleurer.

C'était beau de vivre à la mer. Après les montagnes de son enfance et l'enfer urbain de sa jeunesse, sa maison sur la plage était une nouvelle parenthèse. Elle ne retournerait plus jamais dans le Montana. Elle voulait se souvenir de ces lieux avec les yeux de son enfance.

Assise sur le petit escalier devant l'entrée, Sherrie jouissait d'un dimanche ensoleillé, même si les rayons du soleil devaient se frayer un chemin à travers quelques nuages. Sur la plage, des téméraires couraient en défiant le froid. Les vagues bleues de l'océan étaient larges et hautes, repliées sur elles-mêmes comme des griffes de faucon. Le vent était agréablement caressant et faisait danser ses cheveux couleur sucre.

Soudain, elle entendit des pas sur le sable.

Elle se tourna distraitemment en songeant à un passant qui, au lieu de prendre le long chemin, coupait de ce côté-ci pour arriver à la plage, mais ce n'était pas le cas.

Le sourire de Sherrie devint un rire franc.

— Mon garçon ! s'exclama-t-elle en se levant.

Elle l'enlaça, tellement émue que les larmes se mirent à couler le long de ses joues. Marcus lui sourit en lui effleurant une mèche douce et blanche.

— Quand est-ce que tu es sorti ?

— Il y a quelques jours.

— Laisse-moi te regarder ! Comment vas-tu ? Tu m'as l'air en forme, physiquement tout du moins.

— Je vais bien.

— Viens t'asseoir, j'allais préparer du café, tu en veux ?

Ils se retrouvèrent ainsi tous les deux sur les marches avec deux grandes tasses de café fort et bouillant dans les mains. Le vent emmenait partout l'eau saumâtre et le sable fin. De temps en temps, au fur et à mesure que les nuages

se déplaçaient, le ciel s'obscurcissait et tout devenait gris pour ensuite s'éclaircir de nouveau.

Sherrie, la tête penchée, l'observait attentivement. Son garçon était toujours très beau, même s'il n'était plus un enfant, qu'il avait désormais vingt-sept ans et qu'il était un homme. Et pourtant il paraissait fatigué, de profonds cernes assombrissaient ses yeux si spéciaux. Le café bu, elle le vit sortir une cigarette d'une poche, l'allumer et la fumer lentement, une bouffée, une pensée, une bouffée et un regard à la mer.

— Parle-moi un peu de toi, l'invita-t-elle.

Marcus haussa les épaules.

— Je n'ai pas grand-chose à dire. Je suis allé en prison. Je n'ai pas eu une vie mondaine.

— Quelle peur j'ai eu, mon trésor, quand ce type m'a appelée...

— Tu parles de Malkovich ? Il t'a dit quoi ?

— Que tu avais eu un grave accident. J'ai failli avoir une crise cardiaque !

— Pour avoir été percuté par un tacot conduit par un crétin drogué à l'herbe ? Rien de tellement grave. J'ai eu un traumatisme crânien, un poignet foulé et quelques blessures superficielles. Cependant, aux urgences ils m'ont tout de suite identifié et, après m'avoir gardé pendant quelques jours, ils m'ont remis en prison. Mais, tu sais... c'était mieux ainsi.

— Mieux ?

— J'en avais marre de me promener comme un vagabond.

— Je croyais que ça te plaisait.

Marcus prit encore une bouffée.

— Autrefois peut-être, mais ensuite... je ne sais pas... c'était devenu une chose inutile, ennuyeuse. Au moins quelqu'un qui est en prison attend quelque chose. Je n'attendais plus rien. J'avais l'impression d'être une cannette de bière vide frappée de trottoir en trottoir. S'il n'y avait pas eu cet accident, j'aurais décidé à la place du destin. Je me serais constitué prisonnier.

— Il n'y a rien de mieux que la liberté, mon amour.

— Je le croyais aussi. Mais la liberté est surestimée si tu n'as nulle part où aller ou personne avec qui y aller.

Sherrie se sourit à elle-même, mais Marcus ne s'en rendit pas compte. Il continuait à fixer l'océan.

— Comment va-t-elle maintenant ? lui demanda Sherrie soudainement.

Marcus se tourna brusquement et l'observa en plissant le front.

— Je ne sais pas. Je suis venu pour te le demander.

— Pourquoi est-ce que je devrais savoir comment va Francisca ?

Il serra les lèvres, la cigarette en main, la fumée sortant de son nez comme par le naseau d'un dragon.

— Je pensais que tu parlais de...

— De Penny ? Et pourquoi est-ce que j'aurais pensé à elle, mon garçon ? Je parlais de Francisca. Je sais qu'elle a habité chez les Malkovich pendant un moment.

Marcus baissa un instant les yeux, comme si le soleil l'aveuglait. Il murmura enfin : — Elle est encore chez eux. Quand il est venu jusqu'à l'hôpital, s'attendant à me trouver à moitié mort, Francisca était là, seule et désespérée, elle était en plus piteux état que moi. Ainsi, après avoir consulté sa femme, ils l'ont invitée à rester chez eux. Je ne sais pas quel type de miracle s'est produit : le fait est que, après avoir dit beaucoup de mauvaises choses sur son compte, maintenant ils l'adorent. Je suis passé la voir. Elle travaille, étudie et elle a l'air différente. Je ne sais pas si elle est heureuse, mais elle se tient loin des ennuis.

— C'est une bonne chose. Mais, je savais que Malkovich était venu te voir, il m'a dit que tu étais de nouveau en prison. J'aurais voulu te rendre visite ou t'écrire, mais il m'a expliqué que c'était mieux si nous te laissions tous en paix pendant un moment. Il a dit que c'était toi qui le demandais.

— C'est vrai. Il y avait trop de gens autour de moi, trop de pression : Francisca, la police qui me surveillait comme si j'étais un tueur en série, Malkovich et sa femme... L'angoisse. J'en avais marre, voilà.

— Marre à cause de ceux qui étaient là ou de ceux qui ne l'étaient pas ?

Marcus la fixa droit dans les yeux sans plus détourner le regard.

— De ceux qui ne l'étaient pas, admit-il. Où est-elle ? Je suis allé chez elle, mais il y avait une autre famille.

Sherrie secoua la tête, d'un air affligé.

— J'aimerais pouvoir t'aider, mais je ne sais pas. Elle n'a pas travaillé très longtemps pour moi. Un jour elle est arrivée pour me dire que sa grand-mère et elle déménageaient, elle m'a embrassée sur la joue et m'a laissé une enveloppe avec de l'argent pour toi.

— Quoi ?

— Elle a dit qu'il y avait cent dollars qu'elle te devait pour un certain travail. Elle a ajouté : s'il revient et me demande, donne-les lui. S'il ne

revient pas, donne-les à quelqu'un qui en a besoin.

Marcus se leva en jetant sa cigarette au loin sur le sable. Son visage, jusqu'à ce moment-là taillé dans du marbre pâle, était désormais déformé par la colère.

— Qu'est-ce que j'en fais de son putain d'argent ? s'exclama-t-il. J'espérais, bordel, j'espérais qu'au moins toi, tu saurais ce qu'elle était devenue ! Comment je fais pour la retrouver maintenant ?

Sherrie l'observa avec tendresse et émotion. Son garçon. Son garçon sans cœur. Son garçon amoureux. Elle repensa à Penny, au moment de son départ. Elle avait pleuré dans ses bras maternels. Qui sait où elle était maintenant et comment elle allait.

— Je vais te chercher cet argent. Ensuite, si tu veux, déchire-le en mille morceaux, mais je dois te le donner. Je le lui ai promis. Elle me l'a demandé.

Quand elle revint avec la petite enveloppe que Penny lui avait laissée, encore fermée, conservée toutes ces années dans une copie de son conte de fées préféré, *La Belle au bois dormant*, Marcus était debout. Il saisit l'enveloppe et se dirigea rapidement vers le rivage.

Sherrie ne lui révéla pas qu'elle avait mis plusieurs fois l'enveloppe à la lumière pour essayer de savoir si, au lieu de l'argent, elle contenait plutôt une lettre. Elle ne lui révéla pas non plus qu'elle s'était sentie très mal quand, sans l'ombre d'un doute, elle avait identifié le visage de Benjamin Franklin et de nombreux autres détails qui indiquaient bien un billet de cent dollars, couleur feuille de thé, et rien d'autre.

Elle le vit s'en aller et pria pour qu'il trouve son chemin. Même Francisca réussissait. Pas une route pénible comme une piste de sable qui mène à une mer déchaînée. Son garçon avait déjà assez souffert et il méritait le meilleur de la vie.

34

## **Marcus**

Je ne peux pas dire que je n'ai pas essayé. Mais par contre je peux dire que je n'y suis pas arrivé. J'ai pensé à Penny sans interruption depuis que je suis parti cette nuit-là. L'accident a été une bonne chose.

Je suis retourné en prison : le meilleur endroit vu que l'extérieur ne me plaisait pas. Si tu veux quelque chose que tu ne peux pas avoir, si tu le veux avec un désespoir animal, si le monde te semble soudainement trop petit parce qu'il t'étouffe, et pas assez grand parce qu'aucun lieu n'est assez loin pour t'aider à oublier, la prison devient alors un bon compromis.

Francisca m'a écrit pendant un temps, et cette fois Malkovich ne le lui a pas interdit. Je lui ai répondu une ou deux fois seulement. Penny ne m'a jamais écrit. Je l'ai imaginée avec Igor, heureuse et satisfaite, et je me félicitais d'être là où j'étais pour ne pas courir le risque de le rencontrer et de le défoncer comme je l'ai fait avec Grant. Non pas par crainte de la prison, mais par crainte qu'elle me haïsse.

J'ai continué à me demander la signification de cette chose que je ressens. J'aurais voulu être plus intelligent pour trouver une réponse dans un livre, mais je ne suis pas intelligent : je suis un bâtard qui pensait être fait seulement de muscles et de tentations et qui s'est retrouvé à mourir d'amour pour une fille qui ne veut même pas de lui. Ce serait ridicule si ce n'était pas tragique.



La première chose que je fais en sortant de prison, c'est retourner dans cet immeuble, dans cet appartement. Je le sais, c'est une connerie, elle me l'a dit haut et fort il y a plus de deux ans, que nous venons de deux planètes trop différentes, qu'elle préfère Igor et ceux comme lui mais je ne résiste pas à la tentation. Penny n'habite plus là et sa grand-mère non plus : les voisins me disent seulement qu'elles ont déménagé quelques mois après mon départ, mais personne ne sait exactement où.

Alors je vais chez Malkovich. Il n'est pas là et sa femme me traîne à l'intérieur et me dresse une longue liste d'éloges sur Francisca. Avant, c'était le diable incarné et maintenant, c'est un ange terrestre. Elle me raconte qu'elle s'est inscrite à des cours, qu'elle étudie beaucoup, qu'elle a un petit travail honnête dans un café très chic (ses mots) et elle et son mari l'adorent.

Elle dort même dans la chambre de Cameron.

Pendant qu'elle me parle, elle arrive par l'escalier. Ma Fran, belle comme une pierre précieuse : l'assemblage d'un diamant et d'une pierre volcanique. Elle sourit, et cela me fait du bien. La dernière fois que je l'ai vue, elle pleurait parce qu'elle croyait que j'allais mourir.

Nous nous enlaçons. Mon cœur ne se brise pas. Le désir ne me submerge pas. J'éprouve seulement une profonde tendresse.

— Ma petite, lui dis-je, même si elle n'est pas petite du tout, tu es une vraie beauté.

— Toi aussi. Comment vas-tu ?

— Je vais bien.

— Moi aussi, tu sais. C'est étrange et un peu inquiétant parfois, mais... c'est comme si j'étais redevenue une enfant. Ils me traitent comme une fille de douze ans qui a de la fièvre. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, ça se peut que d'ici un mois j'aie envie de me sauver pendant la nuit en emportant toute l'argenterie, mais pour le moment... je veux avoir douze ans. Je ne les ai jamais eus.

Alors, sans d'autres commentaires, je balance ma question :

— Avant de s'en aller, Penny est passée par ici ? Avez-vous une idée de l'endroit où elle pourrait être ?

Francisca penche la tête d'un côté et m'observe.

— Tu es toujours amoureux d'elle, dit-elle. Ce n'est pas une question, mais une affirmation.

En un instant, son regard perd sa fraîcheur et s'assombrit. Je ne sais pas ce qu'elle éprouve pour moi ; après deux ans, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Je l'ai empêchée de m'écrire, je l'ai repoussée sans aucun mot. Je l'ai abandonnée, mais je n'ai jamais cessé de la considérer comme spéciale : elle est moi, elle est ma sœur, elle est ma mère. Elle est le pilier des jours où j'étais brisé, la couverture de mes nuits froides. Sans elle, je serais mort à seize ans. Elle m'a sauvé la vie quand j'avais faim et quand mon cœur était plus fragile qu'une coquille d'œuf. Elle m'a offert son corps blessé. Mais maintenant ses yeux sont tristes, ils ont l'air d'être remplis d'encre, comme si elle allait pleurer des larmes noires. Néanmoins, je ne peux ni ne veux lui mentir. Ça suffit les conneries, dire non quand les pensées et le sang crient le contraire. Ainsi, j'acquiesce simplement en la regardant dans les yeux. C'est seulement la vérité : une vérité qui me fait vivre l'enfer depuis deux ans et trois mois.

Francisca baisse les yeux, lentement, elle se mord les lèvres et il me semble qu'elle a une idée secrète. L'espace d'un instant, elle redevient la gamine guerrière de ce passé que maintenant nous voulons tous les deux transformer en légende. Finalement, son nouveau « elle » avoue d'une voix mélancolique :

— Je ne sais pas, crois-moi. À ma connaissance, elle est partie peu de temps après notre départ, avant que tu retournes en prison. Mais...

— Mais ?

— Mais, elle t'aimait à cette époque.

Elle me conduit jusqu'au canapé, elle s'assoit et me raconte une histoire. Je l'écoute, impassible : j'ai l'air d'une photo de moi-même, même si j'ai l'impression d'avoir avalé sept gorgées d'alcool à brûler. Je repense à cette nuit, à ses mots, à son visage et à son corps qui tremblait. J'ai un besoin déchirant de la posséder de nouveau. Pendant un instant, je ferme les yeux, mes poings deviennent des pierres, je me sens plus seul qu'un naufragé. Pendant ce temps, Francisca m'observe presque avec méfiance, peut-être s'attend-elle à ma fureur. Au lieu de ça, je lui caresse une joue. Je ne peux pas lui en vouloir, même si ce qu'elle a fait a probablement détruit ma vie. Je ne peux pas lui en vouloir, avec ses yeux de déesse tellement tristes.

Pendant que je m'en vais, je pense : *Je t'aime, ma petite Fran, lumière de ma jeunesse. Tu m'as aidé à ne pas mourir quand je n'étais qu'un garçon. Mais je ne sais pas comment c'est arrivé, je ne sais pas pourquoi... mais c'est sans Penny qu'en tant qu'homme, je n'arrive pas à vivre.*



Disparue, envolée. Même Sherrie n'a pas de nouvelles d'elle. J'ai essayé d'appeler le numéro de portable que j'avais mais il se révèle ne plus être en service. D'elle, il ne me reste qu'un billet plié dans une enveloppe froissée. Je voudrais brûler la mer. Je voudrais casser le ciel.

Je sors le billet de cent dollars et je le tiens par un côté avec seulement deux doigts, dans le vent. Il bat des ailes et tremble comme un oiseau blessé. Je m'apprête à le laisser s'envoler, quand, entre les gifles du vent, je m'aperçois qu'il y a une inscription au dos. Je plisse le front. Je tourne le billet qui bat des ailes et se débat comme un oiseau qui veut s'enfuir. Mon regard s'arrête sur ces quelques mots, écrits à l'encre rose : « *Je t'aime. Si tu veux encore de moi, je suis ici, P.* »

À côté, il y a le nom d'une ville avec l'abréviation du Vermont. Je serre le billet dans mon poing. Je mets une main sur mon front et je déglutis anxieusement. J'allais le jeter, m'en débarrasser. Cette seule pensée m'abasourdit et je tombe assis sur le sable de tout mon poids. Au même moment, le soleil balaye les nuages. Je ris, j'ai l'air d'un fou devant la mer. Je ris et je recommence à espérer.



Il n'est pas difficile de la retrouver. Le village est petit. Après un million de merdes, le destin me fait un clin d'œil. Penny sort d'un magasin à cet instant précis, ni avant ni après. Je la reconnais tout de suite, elle s'approche d'un vieux pick-up vert pomme. Je la regarde et je ne respire plus, je ne respire vraiment pas. Elle a changé, mais c'est toujours elle. Je voudrais dénouer cette tresse avec mes doigts, pour pouvoir empoigner ses cheveux, l'embrasser et la toucher pendant des heures. Je voudrais l'enlacer, dormir avec elle, me réveiller avec elle et le faire toute cette vie et la prochaine. Je la désire avec chaque goutte de mon sang.

Ensuite, le garçon du magasin la rappelle, je vois comme il la regarde et j'ai peur. Et si elle m'a oublié ? Si elle a quelqu'un d'autre ? Elle ne me remarque même pas, son regard est lié à je ne sais quelle pensée et je reste en retrait, plus loin que l'autobus qui s'arrête au terminus.

Plus de deux ans se sont écoulés, les mots qu'elle a écrits sur ce billet ont-ils encore un sens ?

*Était-ce vraiment lui ? C'était bien Marcus ?*

Elle le fixa, incrédule, en extase devant cette vision. Il y a deux ans, en s'en allant, elle avait voulu tenter le destin. Marcus ne serait sans doute plus jamais revenu et, s'il revenait, qui sait comment et pourquoi, il allait sûrement dépenser ce billet en boisson. Ou bien, il allait la chercher.

Il l'avait cherchée.

Là, debout, avec un blouson en cuir noir, un sac à dos en toile vert militaire sur une épaule, il la fixait également, comme si lui aussi n'était pas certain de voir une personne réelle mais plutôt une hallucination. Mais Penny en était sûre. C'était vraiment lui : ses yeux, sa bouche, sa gorge effleurée par les tatouages qui décoraient sa poitrine, ses épaules imposantes, ses jambes massives dans un jean moulant. Lui qui était tellement grand qu'elle avait l'impression d'être aussi petite que l'ombre d'un moineau.

Le cœur de Penny n'était plus un cœur : c'était la réunion des cœurs du monde entier. Il y avait même le risque qu'on entende ses battements jusqu'au Canada. Instinctivement, elle mit une mèche de cheveux derrière son oreille, comme si elle voulait se donner un genre et elle pensa être horrible, décoiffée, mal habillée, en sueur après avoir coupé du bois, sans maquillage, en ce moment maudit et splendide, quand elle aurait voulu être sous son meilleur jour. Même si beaucoup de temps s'était écoulé, qu'elle était maintenant une femme de vingt-cinq ans qui avait affronté des épreuves d'acier, elle se sentit faible, anxieuse et sujette aux mêmes larmes qu'une adolescente de quinze ans contrariée pour un rien.

C'était comme si sa gorge s'était nouée. Elle n'arrivait pas à dire quoi que ce soit de sensé. En fait, après un silence interminable, elle entendit sa propre voix prononcer une idiotie :

— Tu peux m'aider à porter le bois à l'intérieur ?

*Tu peux m'aider à porter le bois à l'intérieur ?*

Marcus resta perplexe une seconde, peut-être moins, puis acquiesça.

Pendant qu'ils marchaient autour de la maison, elle devant avec quelques bûches dans les bras, lui derrière avec le reste du fardeau et le chat qui les suivait en évitant les zones de neige, Penny se maudit un million de fois pour cette phrase minable. Elle aurait dû l'enlacer, lui sauter dessus et l'embrasser !

Ils entrèrent dans la maison et Tigre s'installa sur le canapé, à un endroit où le soleil esquissait le dessin cramoisi d'un parfait quartier de lumière. Ils rangèrent les bûches dans un panier, puis Penny lui tourna le dos en restant devant la cheminée. Elle s'affaira un moment avec le petit bois et les allumettes, préparant le feu. Ce fut alors qu'elle dit une autre chose insensée :

-Tu passais dans le coin ?

Mais qu'était-il arrivé à son cerveau ? Est-ce qu'il avait décidé de tomber en léthargie ? Elle avait l'impression d'avoir le crâne presque vide, rempli seulement de noisettes brûlées, de cailloux en marbre et quelques vagues pensées suicidaires. Depuis l'étagère en bois, sa grand-mère et Thomas, sur deux photos différentes mais toutes proches, comme faisant partie d'un puzzle, lui souriaient de manière encourageante. Mais elle n'arrivait pas à bouger, à dire quoi que ce soit, excepté ces mots complètement fous.

— Non, lui répondit Marcus catégoriquement. J'ai trouvé ton message et je suis venu. Es-tu heureuse de me revoir ? Je veux savoir si je peux rester ou si je dois m'en aller.

Son corps parlait en même temps que sa bouche. En le disant, il la rejoignit en quelques enjambées. Elle était immobile et retenait ses larmes, sa longue tresse était posée sur un sein, ses joues avaient la même couleur que le soleil et dans sa poitrine, il y avait un tumulte d'amour. Il l'enlaça par derrière, les bras autour de ses épaules, l'enveloppant complètement et se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Je t'aime, lui murmura-t-il, et les jambes de Penny tremblèrent.

Sa grand-mère, depuis sa photo, lui dit de ne pas avoir peur. Elle lui dit encore une fois que l'amour est un miracle.

Alors elle se retourna pour le regarder et lui dire en face :

— Pas autant que moi.

Il la fixa un instant sérieusement, parcourant avec ses yeux chaque millimètre de son visage, une main sur sa nuque, effleurant ses lèvres avec

son pouce, doucement, comme s'il devait la colorier du bout des doigts. Ensuite, il enleva l'élastique qui gardait ses cheveux prisonniers, les laissant libres en une cascade de cuivre. Puis il l'embrassa. Le cœur de Penny vola au-delà des cimes des érables qui, là tout autour, étaient assoiffés de printemps. Les baisers de Marcus étaient si profonds et charnels qu'ils pénétraient tout son corps. Ses mains étaient délicates et canailles. Elle les sentit sur elle et elle désirait sentir tout le reste de son corps sur elle.

Ils glissèrent sur le sol, sur un tapis en patchwork avec de grands morceaux aux couleurs vives, sous les yeux de Tigre qui profitait d'un rayon de soleil. Marcus ôta sa veste et son pull-over, et son immense thorax la troubla comme avant. Elle se souvenait très bien de sa peau de soie, de ses muscles solides, de ses tatouages agressifs, de la cordelette en cuir à laquelle était accroché le crocodile en argent, mais elle s'extasia comme si c'était la première fois. Elle l'effleura comme on effleure un tableau, pour ressentir sous ses doigts les douces aspérités de la toile peinte : les signes tribaux, la raie, le cœur, ce cœur transpercé par des épines...

— Que signifie celui-là ? lui demanda-t-elle.

— Moi-même, lui répondit-il. Autrefois, quand je ne savais rien, quand tu n'étais pas là. Mais maintenant assez parlé.

Il lui retira son sweat-shirt presque furieusement. Devant la chemise entièrement boutonnée qu'elle avait dessous, il murmura :

— Il y a autre chose encore ? Que sais-je, un scaphandre ? Oh, Penny, si je ne te baise pas, je vais mourir.

— Tu es toujours aussi raffiné, plaisanta-t-elle.

Se retrouver nue devant ses yeux la fit se sentir fragile, mais cela ne dura qu'un instant. Le revoir nu devant elle alluma un désir pur et brutal. Dans les yeux de Marcus brillait une faim évidente. Et toutefois, elle le vit s'arrêter, faire une grimace comme si soudainement il s'était souvenu d'un détail fondamental et il murmura, embêté et chagriné :

— Si je ne rentre pas en toi, je vais faire une crise cardiaque, je te jure. Mais je n'ai pas de préservatif.

Elle l'attira à elle, toucha son ventre musclé avec le sien.

— Fais-le quand même.

Marcus lui empoigna les cheveux et envahit sa bouche avec sa langue. Puis il dit :

— Tu parles sérieusement ?

— Oui, ne t'inquiète pas, j'ai eu mes règles il y a quelques jours et... je

ne l'ai plus fait avec personne d'autre après toi.

Marcus continua à tenir ses cheveux dans une main, comme un bouquet de tiges coupées, pendant qu'il émettait un soupir rauque directement dans son palais.

— Tu parles sérieusement ? répéta-t-il. Tu es encore seulement à moi ? Merde, Penny, il devient encore plus dur.

— Je t'ai attendu, mon cher poète.

— Tu sais que je ne suis pas un poète. Je suis excité et fou de toi. Pendant deux ans et trois mois, je n'ai rien fait d'autre que de penser à tes yeux, à tes lèvres et à tes cuisses, chaque putain de jour.

— Viens, alors. Viens.

Il ne dit rien, il se contenta de la regarder. Penny interpréta ce silence comme une réponse négative et éprouva une sensation de tristesse. Marcus avait raison, c'était une attitude sage et prudente, mais elle était déçue, elle avait comme l'impression qu'une promesse lui avait été volée.

— D'accord... alors on ne... murmura-t-elle.

Pour toute réponse et sans aucun mot, Marcus la pénétra d'un élan impétueux, bougeant dans son corps, dans un délire d'impulsions, de gémissements et de baisers. Là, sur le tapis arc-en-ciel, en proie à un plaisir qui dépassait la peau, transcendait la chair, lui serrait l'âme et lui ravageait l'esprit, Penny pleura des larmes d'un bonheur sincère, pendant que Marcus était en elle, nu dans sa chair nue. Il lui offrait cette partie de lui-même, il la lui donnait comme un gage d'éternité. L'orgasme la fit vibrer, la souleva quasiment du sol, elle avait l'air d'un esprit céleste qui lévissait puis il la fit atterrir entre ses bras.

Ils restèrent enlacés devant la cheminée allumée, cette dernière commençait à réchauffer l'air, elle contre sa poitrine, et lui continuant à embrasser son front, ses cheveux et à l'effleurer partout.

— Je me trompe où tes seins ont grossi ? lui demanda-t-il tout d'un coup.

— Je t'en prie, Marcus, tu es trop galant, je te voudrais un peu plus rustre, protesta-t-elle en rigolant. Mais non, rien n'a grossi, j'ai seulement pris quelques muscles.

— Avant tu coupais des bûches comme un bûcheron. La prochaine fois, je le ferai moi. Si je dois rester, je vais devoir trouver une occupation. Tu m'embauches à ton service ? Je peux me lever à l'aube, couper des troncs, remonter l'eau du puits, étriller les chevaux, nettoyer les écuries et traîner la

charrue. Et je te promets que, la nuit, malgré la fatigue, je te baiserais jusqu'à te faire pleurer.

Penny se serra plus fort contre lui.

— Vraiment, tu veux rester ?

— Vraiment, tu me poses la question ? Pénélope, je veux rester ici, t'aider à réaliser ton rêve et te toucher jusqu'à la fin de mes jours. Et en attendant...

— En attendant ?

— En attendant, je veux te donner deux choses.

Sans lui laisser le temps de demander quoi, Marcus s'allongea vers son sac à dos abandonné par terre et en sortit une enveloppe. Il la lui tendit et Penny le regarda d'un air interrogateur. Elle l'ouvrit et resta interdite devant une telle quantité de billets. Il y avait plus de cinq cents dollars, à vue d'œil. Elle le fixa, de plus en plus perplexe.

— Qu'est-ce que...

— C'est l'argent avec lequel tu m'as payé, il y a plus de deux ans, quand je t'accompagnais, lui expliqua Marcus. Ce sont vraiment les billets que tu m'avais donnés, y compris les cent dollars que tu as donnés à Sherrie.

— Tu n'as jamais dépensé cet argent ?

— Non, pas même un centime. J'avais l'impression d'être une merde en les acceptant, mais je ne voulais pas que tu saches que je t'aurais escortée même gratuitement. Je ne voulais pas que tu saches que tu m'avais fait tourner la tête, juste en respirant. J'étais perturbé, Penny, l'enfer était en moi. Je ne comprenais pas pourquoi tu me faisais me sentir comme ça. Je suis retourné en prison et ils m'ont confisqué l'argent, mais à la sortie, ils me l'ont rendu. Ce sont ces billets-là que tu m'as donnés, je ne les ai pas remplacés par d'autres de la même valeur. Tu ne m'as jamais payé, ma petite, jamais. J'ai toujours tout fait seulement parce que je voulais le faire.

Penny lui sourit et repensa à cette époque où se mélangeaient la peur et les mensonges. Elle murmura un faible « merci » et tout de suite après :

— Et la deuxième chose ?

Sans parler, Marcus enleva la cordelette en cuir avec la bague en forme de crocodile qui était autour de son cou. Il sortit la bague et la tint entre ses doigts un instant. Ensuite, il la lui passa à l'annulaire de la main gauche. Elle semblait faite pour elle.

Penny donna un léger baiser à cette bague sans valeur et elle lui sembla être le bijou le plus précieux au monde.

— Merci, lui répéta-t-elle en caressant sa poitrine.

— Et maintenant que toutes les formalités ont été respectées, que dirais-tu de revenir à nous ? J'ai deux ans et trois mois à récupérer. Je suis un bâtard affamé.

Penny pensa qu'elle aussi voulait récupérer le temps perdu. Et puis elle se dit qu'il n'existait pas de temps perdu quand tu apprenais à te connaître et que tu te préparais avec ton âme, ton cœur, ton corps, pour qui viendrait un jour et les remplirait dans tous les sens du terme.

Elle avait encore tellement de choses à lui demander, mais elle pouvait les remettre à plus tard.

À ce moment-là, Marcus l'embrassa encore, un baiser si profond que Penny pensa que oui, elle *devait* absolument les remettre à plus tard.

# REMERCIEMENTS

Remercier est la partie la plus complexe de l'histoire, qui est autour de l'histoire, parce que les personnes dont la contribution, même petite, m'a poussé vers mon objectif, sont nombreuses et je crains toujours d'oublier quelqu'un. Mais c'est également la meilleure partie, parce que je me rends compte du nombre de cœurs que j'ai autour de moi, de toute l'aide que j'ai reçue en cadeau. Écrire est une activité solitaire, mais c'est comme une jeune pousse : pour la faire éclore et resplendir, il faut un gros travail d'équipe.

Merci à Laura Ceccacci, mon agent, toujours pleine d'idées et d'attention ; à Alessandra Tavella, d'Amazon Publishing, d'une extraordinaire gentillesse et, petite anecdote, avant même d'être entrée en contact avec elle, j'avais déjà inséré dans la trame de mon livre un personnage portant son nom de famille. Enfin bref, c'est le destin si elle ne s'appelle pas Mme Rossi et qu'il y a une Mme Tavella dans le roman. Donc il était écrit que nous nous rencontrions. Merci aux éditeurs de Thésis, dont les conseils ont été très précieux. Merci à Patty et Rosy, les premières à avoir lu une histoire que je croyais inutilisable et à m'avoir encouragée à ne pas appuyer sur la touche SUPPR du clavier.

Enfin et surtout, merci à Pénélope et Marcus qui me sont apparus en rêve un jour et m'ont demandé de raconter leur histoire.

# À PROPOS DE L'AUTEUR

Amabile Giusti est calabraise. Avocate, elle est avant tout auteur dans l'âme. Elle passe tout son temps libre à écrire et, quand elle travaille, elle réfléchit à ses histoires. Pour lui faire plaisir, offrez-lui un essai sur Jane Austen, un bibelot en céramique bleu, un manga japonais ou un cactus avec plein d'épines. Elle espère vieillir lentement tout en restant toujours jeune dans sa tête ! Depuis 2009, elle a publié de nombreux romans en italien. *Tenter de ne pas t'aimer* est son premier livre traduit en français.